

**UNIVERSITE MOULOU D MAMMERI DE TIZI-OUZOU
FACULTE DES SCIENCES ECONOMIQUES, DE GESTION ET DES
SCIENCES COMMERCIALES
DEPARTEMENT DES SCIENCES ECONOMIQUES
THESE DE DOCTORAT**

**En
Sciences Economiques
Spécialité: Entrepreneuriat et Développement territorial**

**Du rural à l'urbain, analyse de la formation des villes en
zone de montagne : cas du massif montagneux du
Djurdjura**

Présentée par :

Ameziane Ben Allak

Sous la direction de :

**Naima Agharmiou
Et André Joyal**

Devant le jury composé de :

M.DAHMANI Mohamed, Professeur UMMTO , Président

Mme. AGHARMIOU Naima, Maître de conférences classe A, UMMTO, rapporteur

M. JOYAL André, Professeur, UQTR Québec, rapporteur

Mme. AKNINE SOUIDI Rosa, Professeure, UMMTO; examinatrice

M.Laiche Mohamed, Maître de conférences classe A, UMMTO, examinateur

Mme. AIT-SIDHOUM Houria, Maître de conférences classe A, UAM Bejaïa, examinatrice

Année universitaire : 2020/2021

**UNIVERSITE MOULOU D MAMMERI DE TIZI-OUZOU
FACULTE DES SCIENCES ECONOMIQUES, DE GESTION ET DES
SCIENCES COMMERCIALES
DEPARTEMENT DES SCIENCES ECONOMIQUES
THESE DE DOCTORAT**

**En
Sciences Economiques
Spécialité: Entrepreneuriat et Développement territorial**

**Du rural à l'urbain, analyse de la formation des villes en
zone de montagne : cas du massif montagneux du
Djurdjura**

Présentée par :

Ameziane Ben Allak

Sous la direction de :

**Naima Agharmiou
Et André Joyal**

Devant le jury composé de :

M.DAHMANI Mohamed, Professeur UMMTO , Président

Mme. AGHARMIOU Naima, Maître de conférences classe A, UMMTO, rapporteur

M. JOYAL André, Professeur, UQTR Québec, rapporteur

Mme. AKNINE SOUIDI Rosa, Professeure, UMMTO; examinatrice

M.Laiche Mohamed, Maître de conférences classe A, UMMTO, examinateur

Mme. AIT-SIDHOUM Houria, Maître de conférences classe A, UAM Bejaïa, examinatrice

Année universitaire : 2020/2021

Remerciements

Je tiens premièrement à exprimer toute ma gratitude envers ma directrice de thèse Madame AGHARMIOU Naima pour son accompagnement, ses précieux conseils et son aide dans l'élaboration de ce travail de recherche durant les trois années et demie de dur labeur.

Je tiens à remercier mon codirecteur André JOYAL pour ses conseils, son regard avisé sur mes activités de recherche qui m'ont grandement aidé lors de la réalisation de cette présente thèse.

Au même titre que mes directeurs de thèse, je souhaite exprimer toute ma reconnaissance et ma gratitude envers l'équipe de formation doctorale de la faculté d'économie de Tizi-Ouzou, en particulier le Professeur ABRIKA Belaid et le docteur KARA Rabah.

Je souhaite remercier mes camarades doctorants de l'espace de recherche pour leur présence, pour les différentes discussions entretenues qui ont modelé d'une façon ou d'une autre ce présent travail, et tous les rires survenus à des moments charnières de l'élaboration de nos travaux respectifs et qui ont servi de catalyseur et de motivation à l'accomplissement de nos destins « d'apprentis chercheurs ». Vous avez toute ma gratitude.

Je tiens à remercier, les jurés qui se sont portés présents pour l'évaluation de mon travail, je vous remercie pour votre temps et votre disponibilité.

Pour mes parents, mes sœurs, leurs maris et leurs familles respectives ainsi que mes amis et proches.....

Liste des abréviations

ACL : agglomération chef-lieu

AE : Agglomération éparse

AEH : Ain El Hammam

AS : Agglomération secondaire

APC : Assemblée Populaire Communale

CBD : Central business district

DBK : Draa Ben Khedda

DTP : Direction des Travaux Publics

EU : économie urbaine

Hab. : Habitant(s)

IS : Innovation sociale

LNI : Larbaa Nath Irathen

OCDE : Organisation de Coopération et de Développement Economique

ONU : Organisation des Nations Unies

PATW : Plan d'Aménagement du territoire de la Wilaya

PDAU : Plan directeur et d'Aménagement Urbain

Pop : Population

PIB : Produit Intérieur Brut

SEPT : schéma d'aménagement de l'espace de programmation territorial

SNAT : Schéma National d'Aménagement du Territoire

SRAT : Schéma Régional de l'Aménagement du Territoire

TIC : Technologies de l'Information et de la Communication

T-O : Tizi-Ouzou

TPE : Très Petite Entreprise

URSS : Union des Républiques Socialistes Soviétiques

WTO : Wilaya de Tizi-Ouzou

SOMMAIRE

Introduction générale	1-12
Chapitre I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle	
Section 01 : espace et théorie économique.....	15
Section 02 : Conception de l'espace distance (coûts de transports).....	29
Section 03 : Travaux novateurs, dépassement de la distance et premières modélisations de l'agglomération.....	40
Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains	
Section 01 : De l'agriculture à la proto-industrialisation	61
Section 02 : l'évolution urbaine de l'ère antique aux premiers tâtonnements industriels ...	68
Section 03 : La dynamique des villes au gré de la révolution industrielle et l'explosion urbaine des pays en développement	82
Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura	
Section 01 : Analyse et décomposition du fait urbain	105
Section 02 : Société kabyle et formes d'agglomérations	111
Section 03 : Analyse du fait montagnard	128
Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête	
Section 01 -Présentation des éléments de l'enquête	151
Section 02 : Positionnement épistémologique de la recherche	155
Section 03 : Techniques et stratégies d'analyse des données de l'enquête	161
Section 04 : Comment appréhender notre recherche ?	165
Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.	
Section 01 : Du rural à l'urbain (genèse historique)	189
Section 02 : Analyse contemporaine du fait urbain au massif montagneux du Djurdjura (analyse de l'enquête exploratoire)	202
Section 03 : Analyse approfondie du fait urbain en montagne (interprétation des résultats de la première phase de l'enquête croisée à l'analyse des documents officiels de gestion de l'espace)	207
Section 04 : Les caractéristiques des villes de montagne du Djurdjura	222
Section 05 : essai de modélisation théorique.....	229
Conclusion générale	234-241

Introduction générale

Introduction générale

Introduction générale

La ville, de nos jours, se présente comme l'alliance parfaite entre l'omniprésence des commodités utiles au développement économique et humain représentées sous le concept scientifique "d'ubiquité", et de toutes les composantes faisant des villes des lieux particuliers en rupture avec tout ce qui peut être rural ou épars.

Cette dichotomie d'une relation ambiguë nourrit à elle seule de nombreuses contradictions de l'histoire économique contemporaine. En effet, à travers cette dialectique de la formation et de la déformation des espaces, nous pouvons voir le filtre analytique du développement des systèmes de production économiques et historiques mais plus particulièrement celui du capitalisme industriel puis de services.

La vision différenciée de la ville, comme porteuse de développement économique ou simple outil de propagation rapide d'un système toujours en proie à des recompositions rapides est à prendre en compte, comme pour rappeler le débat sur la place de la variable spatiale en économie. Une des questions inhérente et sous-jacente aux villes en économie repose sur cette assertion, mettant en avant l'espace comme priorité économique, en insistant sur la prééminence de la ville comme élément clé de toute structure économique. Ou alors, dans le fait de considérer la ville comme conséquence d'une activité ou comme corolaire de l'adoption d'un paradigme particulier, ce qui relègue l'espace économique en dernier lieu de la chaîne des mutations. Autrement dit, comme substrat physique et en même temps passif d'une activité humaine.

Ceci situe l'implication controversée des sciences économiques dans la compréhension de la formation des espaces et leur mutation progressive en territoires dans certains cas particuliers, comme nous le verrons au fil de ce travail de recherche. Au-delà des écueils de départ donnant une certaine complexité aux villes, la différence entre les espaces pose le problème de son intégration en science économique et se questionne sur quel courant s'inspirer afin d'expliquer la transition du rural à l'urbain et de surcroît à l'aune d'un milieu physique non commun en science qui est la montagne.

Le rapport de l'économie aux villes ne se limite plus à une analyse de la répartition des activités ou par la recherche d'une localisation optimale. L'objet même de la branche d'économie urbaine est de faire de la ville une entité analysable sous des outils communs, donnant ainsi une abstraction toute faite au phénomène urbain. En effet, parler de villes en termes économiques peut sembler assez complexe du fait que le corpus relatif à l'économie

Introduction générale

urbaine et à l'espace d'une manière générale est assez récent. Les outils et les méthodes d'analyse spatiale jouissent d'une certaine nouveauté et originalité, ce qui confère à la science économique un nouveau visage plus enclin et en phase avec la variable spatiale d'une manière plus globale. Les travaux de Paul KRUGMAN portant sur la géographie économique, récompensés par le prix de la banque de Suède en l'honneur d'Alfred Nobel en 2009, reflètent l'intérêt scientifique du lien entre économie et espace.

L'importance de la variable spatiale en sciences économiques a été mise en évidence en France par Claude Ponsard (1955) au début de la deuxième partie du 20^{ème} siècle. À sa contribution s'ajoute une multitude de travaux de modélisation de l'économie moderne dans un souci de légitimité scientifique et épistémologique qui ont eu comme corolaire une certaine abstraction des faits économiques y compris pour les villes.

La modélisation des phénomènes urbains a entraîné une grande avancée scientifique en ce qui concerne l'économie urbaine et l'ensemble des disciplines spatiales. Ce qui a aidé les chercheurs à s'interroger d'une manière concrète sur tout ce qui peut influencer l'économie dans toutes ses variables spatiotemporelles. Cependant, l'abstraction tous azimuts de l'économie va dans le sens de l'uniformité des modèles spatio-urbains. Or, dans la sphère réelle chaque espace, ville ou territoire diffère de l'autre, c'est là où l'économie territoriale prend tout son sens et toute sa place au sein de cette présente recherche.

En effet, la science économique tend à une généralisation à l'aune des mathématiques et autres modèles économétriques. Ce qui est contraire à l'essence même de l'économie territoriale, où chaque territoire se différencie par son histoire, sa culture, sa géographie, sa localisation et ses ressources, les variables sont infinies en ce sens. Accentué par un contexte de mondialisation et de marché unique qui ouvre la porte à une concurrence accrue entre les Etats-nations, mais aussi entre les territoires, d'où l'avènement du néologisme « *Glocalisation* » (Robertson, 1994) désignant entre autre l'alliance entre le local et le global. Notre présent travail se situe dans cette direction, au sens profond même de l'ambiguïté qui régit l'économie contemporaine, entre modélisation abstraite et réalité concrète. C'est cette mise en abîme qui va guider notre recherche entre avancée théorique et retombée territoriale.

L'évocation du territoire dès l'entame de notre travail, résume bien la combinaison visée à travers la ville en premier lieu puis l'arrière-pays rural, le tout sous un unique ensemble territorial montagneux. L'interaction des deux sphères rurales et urbaines au sein du massif du

Introduction générale

Djurdjura fera figure d'objet de travail pour tenter de répondre à notre question de base concernant la formation et le maintien des villes de montagne.

Actuellement, la recherche sur les villes dépasse certaines limites auxquelles notre sujet est confronté dans sa conception primaire. En effet, l'état de l'art en économie urbaine et au sein de l'économie spatiale d'une manière générale touche aux horizons qui sont les *edge cities*, Les *smart cities* (White, Clarke, 2018), Les *livings labs* (Liedtke et al, 2012), la métropolisation (Bouba-Olga, 2015), les classes créatives (Richard Florida, 2002) et les VPM¹ (Demazière 2012). De ce fait, traiter des prémices de l'urbanisation au sein d'une région, d'un pays en voie de développement peut sembler désuet ou caduque à première vue. Cependant, notre recherche porte premièrement sur un phénomène particulier englobant une réalité locale bien définie du fait du processus urbain d'une zone de montagne. Ce qui nous renseigne implicitement sur un processus urbain atypique du fait du substrat physique inadapté pour le développement urbain. Deuxièmement, l'aspect économique en montagne est souvent contraint à une économie de subsistance dépendante de l'extérieur au vu de son inadaptation à l'agriculture moderne et à l'industrie (Marc Cote, 2004). Troisièmement, l'aspect sociologique avec des villes entourées par un milieu rural très dense autour d'une armature villageoise séculaire, donnant ainsi lieu à une confrontation continue de deux modes de vie où figurent moins de différences que suggère leur bicéphalie. Cette forme particulière mérite d'être analysée et traitée en tant qu'objet scientifique à part entière au même titre que les concepts évoqués au début de ce paragraphe, préfigurant, pourquoi pas, une catégorie de villes, d'espaces ou de territoires aux spécificités communes ou différentes suscitant alors une recherche plus approfondie.

Objet de la recherche et éléments de problématique

La question de départ est composée de ces multiples interrogations issues de l'observation de notre objet de recherche en l'occurrence les villes de montagnes, dans une posture purement inductive aux visées descriptives, compréhensives et analytiques. En effet, **Si les montagnes du Djurdjura ont permis la permanence et la pérennité d'une armature de village adossée à une économie rurale d'essence vivrière au fil des années, pourquoi observe-t-on des mutations vers l'urbanité malgré la difficulté supposée liée à ce substrat naturel ?** De cette question principale qui servira de fil conducteur à notre recherche, nous retenons les variables urbaines et rurales dans leur évolution au sein du massif montagneux du Djurdjura.

¹ Villes petites et moyennes

Introduction générale

L'objet d'étude de notre travail de recherche se place au carrefour de plusieurs disciplines aussi distinctes que complémentaires, au sein desquelles la place de l'urbanisation de montagne est centrale. La démarche en entonnoir dans la présentation des territoires urbains dénote un contexte mondial où l'urbanisation est croissante. En effet, 55,72 % de la population mondiale est urbanisée à l'aube de l'année 2020 selon les derniers rapports de la banque mondiale (2020), les deux tiers de la population le seront aussi d'ici 2050 selon les données de la même institution. L'urbanisation est un fait indéniable, mais la forme de celle-ci prête à confusion dans le sens où elle est conceptualisée et vécue de différentes manières. Dans cette optique le cas des villes de montagne du Djurdjura nous semble parlant à cause principalement des différences subtiles liées aux processus de recomposition des territoires au sein d'un système montagnard niché en plein massif montagneux de la wilaya de Tizi-Ouzou. En un sens nous abordons l'étude du processus de formation de villes en montagne tel que soumis à un processus d'urbanisation acquis à un modèle unique occidentalisé. Ce dernier, fait de la ville un lieu où se regroupent des formes abstraites aux retombées territoriales similaires. Les modèles spatiaux puis territoriaux des villes penchent malgré la diversité des cas d'étude vers une formalisation abstraite de ce que doit être la ville sans prise en compte de son substrat physique ni de ses spécificités humaines. Ce qui ressort de la présentation de notre objet d'étude est comparable à une approche critique des outils mobilisés pour des fins d'étude des villes. Cette critique inhérente à tous les niveaux de notre démarche dans la constitution du corpus jusqu'à sa mise en œuvre dans notre enquête de terrain se représente sous sa forme la plus tranchée dans l'analyse des documents d'aménagement du territoire et de planification urbaine. Ce qui donne aux villes une malléabilité qui ôte toute instantanéité au fait urbain. Cette comparaison entre la ville comme objet donné ou construit régit tout le développement de notre travail sert de toile de fond à l'explication de notre cas pratique en reflétant ainsi un aspect urbain parmi la multitude de cas d'urbanisation dans le monde à travers l'histoire.

L'étude et le choix du sujet s'articulent principalement autour de ces deux entités spatiales qui sont la ville et la montagne. Autrement dit, nous tentons d'expliquer la ville de montagne par la montagne dans sa conception territoriale. Respectivement une variable expliquée et explicative aux contours théoriques qui se rapprochent du large éventail de disciplines offert par l'économie spatiale. On entend par là bien évidemment le corpus de l'économie urbaine comme locomotive du travail théorique, la géographie économique pour souligner

Introduction générale

l'importance de l'espace et de l'environnement qui entourent la question des villes de montagnes. Et enfin, quelques fragments et théories relatives à l'espace et à la localisation.

Huriot (2009) définit la ville comme une concentration d'hommes et d'activités économiques où 80% de la richesse mondiale y est produite. Ce qui donne aux milieux urbains une légitimité économique non négligeable.

Sans pour autant tomber dans le piège de l'homogénéisation, les villes jouissent de caractéristiques spécifiques qui les singularisent à travers soit leur histoire, leur fonction, leur localisation ou leur spécialisation et leur procure une identité propre à elles. Cette identité ne peut être révélée qu'à travers une étude approfondie de chaque ville

Le taux d'urbanisation en Algérie frôle les 70%², ce qui démontre qu'il y a un réel processus d'urbanisation en marche à travers l'Algérie, comparable aux taux que subit le continent africain qui est en pleine mutation urbaine. Avec un taux d'accroissement de 3% chaque année, l'Afrique possède le plus fort taux d'urbanisation annuelle au monde³. Pour la Kabylie⁴ dont l'urbanisation a été tardive (AGHARMIOU,2013), le constat est tout autre. En effet le taux d'urbanisation de la wilaya de Tizi-Ouzou est de 44% en 2018⁵, avec un relief montagneux⁶ de plus de 80%. Cette réalité nous renseigne sur l'existence de certaines villes établies sur les hauteurs de la chaîne de montagnes du Djurdjura. Nous tenterons, en conséquence, de présenter la logique d'appropriation et d'organisation des territoires en zone de montagne qui explique la formation de ces villes.

Pour cela, nous posons la ville de montagne comme filtre analytique d'un processus de mutation spatiale et territoriale des milieux ruraux en territoires urbains.

Afin d'étayer notre question principale et donner plus de substance à notre objet de recherche, nous proposons les questions subsidiaires suivantes :

-Est-ce-que les villes de montagnes du Djurdjura, outre leur définition légale, remplissent les caractéristiques d'une ville à part entière ?

² Office national des statistiques (Algérie) 2018

³ Rapport banque mondiale 2020.

⁴ Région historique d'Algérie regroupant les trois wilayas de Tizi-Ouzou, Bouira et Bejaia.

⁵ Le taux d'urbanisation moyen de la Kabylie était de 43,33% en 2008 selon l'armature urbaine de 2011.

⁶ Beaucoup d'écrits se sont intéressés à cette région montagneuse pourtant densément peuplée, notamment les écrits de Hannoteau et Letourneux (1893), Carette (1853), Masqueray (1886) et Camille Lacoste-du-jardin(1988).

Introduction générale

-La répartition spatiale des hinterlands des villes de montagne du Djurdjura démontre un arrière-pays rural dense, quels types d'interactions existe-t-il entre l'espace urbain et rural en zone de montagne ?

Intérêts et objectifs de la recherche

L'intérêt de notre recherche est double. Premièrement nous confrontons notre sujet à une multitude de visions via une démarche éclectique à travers notamment l'utilisation de la triangulation méthodologique. Le but étant d'avoir plusieurs vues sur le phénomène étudié selon les trois limites géographiques, économiques et sociologiques afin de permettre la compréhension de l'établissement des villes dans le massif du Djurdjura.

En deuxième lieu, c'est la compréhension empirique de notre objet d'étude avec ses composantes réelles (tangibles et intelligibles) que ce soit dans sa formation à travers ses différents mécanismes et son développement urbain via notamment l'évolution de sa forme urbaine ou sa structure socioéconomique.

L'un des intérêts sous jacents à cette recherche consiste à porter un autre regard sur la montagne souvent étudiée sous l'angle des sciences expérimentales dites « dures » et pas assez sous l'angle des sciences sociales. En effet, la montagne fait figure d'espace fragile à protéger, garante d'une faune et d'une flore particulières ou encore caractérisée par des cimes, des hauteurs et un regard vers l'infini qui s'inscrit rarement dans une perspective d'établissement de vie humaine et encore moins de développement économique. Le rapport entre montagne et activités humaines en économie se situe souvent dans des branches limitées du fait de la protection de l'environnement dans une optique de développement durable ou encore dans une spécialisation quelconque liée aux ressources montagnardes dans leur aspect générique ou spécifique. Par contre, l'aspect urbain en montagne se voit souvent comme l'un des maillons faibles des branches de l'économie et de l'épistémè montagnarde. Mettre en relief la montagne sous son seul aspect humain, nous conduirait au déni de tout déterminisme (Côte, 2011) lié à l'espace en économie.

L'originalité de notre travail apparaît, à travers l'observation de la présence des villes en zone de montagne. Un fait qui semble rare en vue de l'histoire urbaine d'une manière générale (Bairoch, 1985) et de l'histoire récente de l'Algérie, vu que les villes ont tendance à se localiser au sein des plaines, bassins et des vallées.

Mais, comment peut-on parler de ville en montagne sans définir ni démystifier la montagne en tant que telle ? Cette dernière partage la même particularité avec les villes qui est d'être un

Introduction générale

objet d'étude et d'analyse pluri voire transdisciplinaire. En effet, plusieurs disciplines s'enchevêtrent dans le champ d'étude de la montagne, de la géographie à la sociologie en passant par l'architecture et la géologie, ce qui exige un positionnement épistémique éclectique.

En Algérie, on dénombre près de 500 communes montagnardes, c'est-à-dire un tiers des communes du pays qui regroupent 20% de la population totale⁷. Ce qui est loin d'être négligeable, et ce qui indique de surcroît la présence d'activités économiques au sein des espaces montagnards algériens.

L'enjeu de notre étude, est de placer la montagne au centre du substrat théorique et analytique de notre démarche méthodologique au même titre que la ville. Car on ne peut travailler sur la dynamique des villes de montagnes sans pour autant maîtriser cette notion polysémique et transdisciplinaire qui fera figure d'un approfondissement particulier dans le chapitre trois et des renvois constants tout au long de notre travail de recherche. Nos objectifs spécifiques de recherche s'organiseront comme suit :

- Notre objectif premier c'est de comprendre comment les villes se forment en zone de montagnes du Djurdjura. A quelle (s) logique (s) obéit cette formation et cette transition des territoires ruraux vers une urbanisation de plus en plus présente et visible. Nous essayerons pour cela d'étudier si cette (ces) logique (s) est(sont) purement économique(s) et spontanée(s) ou serait-elle (sont-elles) due(s) à des facteurs exogènes tels que la volonté des pouvoirs publics à travers les politiques de développement économique du pays.
- Notre second objectif consiste à identifier les paramètres régissant la transition urbaine, en l'occurrence l'histoire et les fondements économiques tout en les comparant avec notre terrain d'étude, c'est-à-dire les villes de montagnes du massif montagneux du Djurdjura.
- Le troisième objectif cherche à rendre compte de la place des villes de montagne du Djurdjura dans le paysage spatial national relatif à l'Algérie ainsi qu'à l'international. Autrement dit, nous jugerons de la conformité de la définition de ces villes comparativement aux déterminants théoriques urbains ainsi que leur place et leur rôle dans la répartition spatiale des activités. Il s'agira pour nous de repenser la ville en fonction des résultats de la recherche à travers sa nature, ses fonctions et sa place dans le paysage spatial de montagne.

⁷ Selon L'office national des statistiques, rapport sur la démographie (2016) (Algérie)

Introduction générale

-Enfin, notre objectif final se rapporte aux retombées territoriales et aux conséquences de la *gentrification* des milieux montagneux sous l'effet de l'urbanisation, tant sur le développement économique de cette zone que sur la structure ancestrale kabyle.

Il faut noter que notre choix d'opter pour des objectifs de recherche au lieu de fixer des hypothèses comme c'est habituellement le fait en sciences économiques, répond directement à notre démarche méthodologique. Le fait d'opter pour une étude inductive de nature qualitative ne permet pas de mettre à l'épreuve des faits des hypothèses dans leur sens absolu en méthode scientifique. Suggérant de fait un test d'hypothèses qui viendrait confirmer ou infirmer les conjectures. En suivant une logique poppérienne qui sera en partie la nôtre dans la suite de notre travail, le fait de corroborer ou de réfuter les hypothèses par des méthodes quantitatives, via une posture déductive pour les sciences sociales ou hypothético-déductive pour les sciences expérimentales. Toutefois, notre raisonnement est inductif et ne remplit pas les conditions d'utilisation d'hypothèses, l'aspect qualitatif de notre recherche avec l'usage de la triangulation suggère **des objectifs spécifiques de recherche**.

Démarche méthodologique

Notre démarche méthodologique suit le cheminement imposé par notre question centrale, sur la ville de montagne du Djurdjura, sa formation, ses mutations ainsi que ses retombées économiques. À cette question qui verse dans plusieurs courants et disciplines aux confins de plusieurs approches, s'impose une méthodologie à part et qu'on pourrait qualifier d'emblée d'éclectique, puisant dans des courants différenciés que ce soit dans le positionnement épistémologique que dans les outils méthodologiques.

Le point de départ de notre recherche est d'ordre empirique du fait que l'observation des villes nichées au massif du Djurdjura par leur rapport visuel en respectant l'objectivité scientifique, et dans le fait que lesdites villes remplissent les conditions requises par la réglementation algérienne en termes de classification spatiale faisant d'elles des unités urbaines.

Pour comprendre ce phénomène, nous avons eu recours à des outils méthodologiques diversifiés dans une quête de description et de compréhension du fait urbain en montagne, pour cela nous nous sommes basés sur l'observation participante en premier lieu, l'immersion au sein de ces espaces a privilégié cette approche en essayant de comprendre le phénomène de l'intérieur englobant ainsi des articulations sous-jacentes avec une recherche continue du fondement des échanges des villes avec leur arrière-pays rural. Afin d'approfondir cet aspect, des entretiens semi et non directifs ont été réalisés sur la base d'un guide d'entretien divisé en

Introduction générale

thématique et différencié selon chaque phase de notre enquête de terrain. Par conséquent, nous avons sélectionné deux phases principales avec une première consacrée aux praticiens spécialisés des phénomènes urbains et de transition spatiale, entre universitaires, élus locaux et urbanistes imprégnés dans l'environnement de montagne et une deuxième phase plus micro-urbaine tournée vers la compréhension du comportement des agents localisés au sein des dites villes incluant ménages et investisseurs (des commerçants entre autre).

Le but étant de recueillir les données nécessaires à la compréhension des deux niveaux régissant l'établissement en ville de montagne, que ce soit à partir de l'initiative individuelle (opportunité) ou des politiques publiques insistant au maintien des centres urbains en question. Pour cela nous avons opté pour une démarche non probabiliste afin de définir notre échantillon par convenance dans le but de faciliter nos interactions et de gagner un temps précieux dans l'analyse de nos données⁸.

L'analyse et l'interprétation de ces dernières se sont faites sur un axe médian entre constructivisme et interprétativisme, oscillant entre interprétation brute et extension des résultats dans l'objectif de faire ressortir un lien avec les théories mobilisées au sein de notre travail. La caducité des données chiffrées nous a contraint vers le choix de cette approche qualitative⁹. En effet, le manque de données chiffrées a considérablement limité notre marge de manœuvre laissant une interprétation relative de certains faits et faisant ainsi écho au contournement de toute généralisation au-delà de notre terrain d'étude.

Par ailleurs, le choix des villes découle des deux variables sélectionnées, c'est-à-dire ville et montagne, en choisissant des centres urbains à proximité de la Montagne du Djurdjura et en plein massif montagneux. Pour cela nous avons choisi trois territoires donnés et construits à la fois qui sont Ain el hammam, Larbaa Nath irathen et Mekla (piémont). L'échelle de nos interprétations s'emboîte en un sens avec une approche holistique dans le sens où les trois villes forment un ensemble homogène en vue de leurs caractéristiques socioéconomiques et géographiques similaires en un seul ensemble faisant d'elles les villes du massif montagneux.

D'un autre côté une étude individualisée a porté sur les composantes des villes en question afin de faire ressortir les mécanismes de leur formation et de leur mutation contemporaine. À la complexité de la tâche s'ajoute l'hétérogénéité de la méthodologie employée puisque notre étude de cas multi-sites est subordonnée à une triangulation méthodologique à programme

⁸ Notamment pendant la période de confinement liée à la Covid-19.

⁹ Le RGPH 2008 est le dernier recensement en date, et les estimations actuelles de l'ONS et autres institutions publiques en sont souvent issues.

Introduction générale

fort afin de mettre en opposition les résultats dans la tentative de construction d'un raisonnement cohérent à même de rendre compte d'une réponse satisfaisante. La triangulation méthodologique suggère une toile de fond théorique conséquente dans le sens où la multiplication des théories semble être la première étape à la confrontation primaire d'un objet d'étude à son corpus théorique. Cette validation par les "pairs" s'est faite sur la base d'un choix de théories adossées à des approches géographiques, micro-urbaines et territoriales.

Précision conceptuelle

Le cadrage conceptuel doit être précisé avant le début de notre travail. Nous utilisons expressément des concepts proches en apparence mais différents dans leur substance analytique. Nous oscillons entre les concepts d'espace, territoire et lieux selon le contexte et selon l'approche utilisée. Bien que ça peut prêter à confusion au premier abord, il sera lieu d'espace quand nous traiterons des aspects liés à la géographie économique, du territoire quand nous ferons appel à l'approche territoriale et à la notion de lieu quand il est question d'interprétation des *verbatim* afin de souligner la différence entre les concepts utilisés. La distinction peut être poussée encore plus loin dans le sens où la notion d'espace apparaît fréquemment dans l'analyse des propriétés spatiales telles la distance, la concentration ainsi que la localisation. Pour ce qui est du territoire nous pouvons bifurquer sur des notions plus complexes en suivant le contexte d'analyse territoriale, dans la mesure où nous évoquerons les notions de territoire donné et construit afin de ne pas faire l'amalgame entre territoire administratif dont il sera question dans une bonne partie du travail et territoire construit par des acteurs et institutions sans existence légale (informels).

Plan de la thèse

La répartition du présent travail suit un cheminement classique tout en prenant en considération la question étudiée d'une façon graduelle. **Le premier chapitre** donne un cadrage théorique et conceptuel en identifiant d'emblée les théories mobilisées qui prendront part dans notre travail au fil des chapitres. **Le chapitre deux** traitera du processus d'urbanisation selon une approche historique tout en suivant le même cheminement que le chapitre premier c'est à dire des renvois itératifs aux cas pratiques étudiés afin de rappeler la prééminence du raisonnement inductif de notre recherche. **Le chapitre trois** cernerá les autres variables mobilisées d'une façon plus explicite en traitant de l'urbanisation et la structure sociale des zones de montagne étudiées afin de faire ressortir un lien significatif entre ces dernières et la transition du rural à l'urbain. Au fur et à mesure qu'on avance dans le

Introduction générale

travail, on tend vers la spécification de notre objet de recherche à travers la préparation de notre enquête de terrain via les éléments sélectionnés dans le développement des trois premiers chapitres. **Le quatrième chapitre** porte sur la méthodologie, les modalités de l'enquête ainsi qu'un récapitulatif de tout ce qui a été traité depuis le début de notre travail afin d'entrouvrir une passerelle vers l'interprétation de nos données et l'analyse des résultats issus de nos multiples sorties sur le terrain. Il sera question dans ce chapitre de précision concernant la méthodologie, l'échantillonnage, le terrain d'étude ainsi que notre positionnement épistémologique et des approches mobilisées afin de cerner notre sujet.

Le chapitre cinq en fin, portera sur l'analyse des résultats issus des différentes sources utilisées (documentation primaire et secondaire) nous traiterons de la transition du rural à l'urbain en montagne au gré du commencement de l'urbanisation, puis par ricochet nous analyserons les *verbatim* et les matériaux issus de l'observation et de notre documentation, pour terminer par une synthèse des résultats et les discussions.

La structure de cette thèse ainsi, la méthodologie adoptée, les approches retenues et les visées respectives de chacun des chapitres sont résumées dans le tableau 1 ci-après.

Introduction générale

Tableau numéro1 : Plan de la thèse (répartition par chapitre)

CHAPITRES	Premier (I)	Deux (II)	Trois (III)	Quatre (méthodologique)	Cinquième (V)
Contenu	Revue de littérature, introduction au sujet et explication des concepts clés.	Histoire des processus urbains, tout en faisant des parallèles avec l'urbanisation des zones de montagne.	Renforcement des préceptes théoriques concernant la ville, analyse sociologique du fait urbain et présentation de l'entité montagne.	Récapitulatif des faits précédents, articulation des connaissances et positionnement méthodologiques et épistémologiques de notre recherche.	Discussion des résultats pratiques, jonction entre les informations primaires et secondaires.
Approches	Approche éclectique (Micro-urbaine, géographique et approche territoriale)	Approche historique	Approche sociologique de la cité kabyle, et approche géographique dans l'analyse de la montagne.	Approche critique	Approche empirique (Observation, enquête de terrain)
Méthodes (Outils méthodologiques)	Méthodes qualitatives (Revue de littérature, va et vient entre théorie et pratique)	Méthodes qualitatives (Genèse historique, essai de transposition sur le cas pratique)	Méthodes qualitatives (Observation et analyse socio-urbaine)	Méthodes qualitatives (explicitation des choix méthodiques et articulation de la recherche	Méthodes qualitatives (Observation et entretiens)
Visées	Introductive, exploratoire	Descriptive, analytique	Compréhensive	Explicative	Analytique et explicative
Raisonnement	Va et vient entre induction et déduction	Va et vient entre induction et déduction	Inductif	Inductif	Inductif

Source : synthèse de l'auteur.

CHAPITRE I :

**De l'espace au territoire, analyse
théorique d'une évolution conceptuelle**

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

Introduction

Dans ce chapitre, il sera question d'étudier les fondements théoriques nécessaires à la compréhension de notre objet d'étude, à savoir les villes en zone de montagne. Pour Cela Il s'agit surtout de comprendre les fondements du cadre théorique choisi en fonction de la partie empirique (démarche inductive). Ce chapitre ne constituera pas un étalage de théories juxtaposées qui n'auront pas de lien avec l'enquête empirique. Mais, nous présentons plutôt un éclairage sur les concepts centraux relatifs à notre sujet. Le va et vient entre les deux sphères, c'est-à-dire entre les chapitres théoriques et pratiques, sera fréquent tout au long du déroulement de notre étude. Une manière de ne point marquer la rupture entre théorie et enquête de terrain, et de préserver notre fil conducteur. L'avancée théorique se fera selon l'ordre chronologique des auteurs et théories mobilisés tout en gardant une certaine pertinence dans l'étude qui supplantera la démarche temporelle par passages.

La première interrogation de ce chapitre se réfère directement à l'explication du lien entre espace et économie. En d'autres termes, comprendre le pourquoi du comment de l'avènement de la variable spatiale puis territoriale dans la science économique, et surtout son cheminement et son évolution via la transition de **l'espace au territoire**. Ce récapitulatif des avancées théoriques majeures aboutira vers un effort de réflexion sur la formation des villes en zone de montagne, la pierre angulaire de notre présente étude.

L'espace et l'économie ont difficilement cohabité. Les tentatives de théorisation et d'intégration de l'espace dans la sphère économique datent du 18^{ème} siècle. Dans ce présent chapitre nous relaterons l'évolution de cette notion selon la vision des auteurs et leur paradigme théorique. De la conception de l'espace comme coût de transport aux économies externes en passant par le tournant territorial (Pecqueur, 2006) pour finir avec la tentative de formalisation d'une théorie expliquant l'agglomération urbaine, tel est le cheminement de notre premier chapitre. Mais avant de parler d'espace proprement dit, nous ferons en sorte de relater les causes qui ont poussé les économistes à réduire l'espace à un rôle mineur sans réel impact dans le jeu des marchés pendant presque trois siècles.

Espace et théories économiques ont eu un passé des plus turbulents, du fait que cette dernière n'a incorporé la variable spatiale que tardivement, il aura fallu attendre la fin du 20^{ème} siècle pour voir les premières tentatives de modélisation spatiale.

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

Cette situation semble présenter une analogie avec le fait de l'intégration du temps dans l'économie. Claude Ponsard cité par Gabillard (1956) dira à ce sujet que les économistes classiques et néo-classiques conduisaient leur raisonnement en faisant abstraction du temps et de l'espace. Ainsi, l'économie fut pendant longtemps aspatiale et atemporelle. Mais la variable temporelle contrairement à l'espace a pu être intégrée du fait d'avancées théoriques. Pour Alfred Marshall les enjeux temporels ont prévalu sur les considérations spatiales en affirmant que : « *les difficultés du problème tiennent surtout aux différences relatives à l'espace et à la période de temps sur lesquels s'étend le marché en question ; l'influence de temps étant plus fondamentale que celle de l'espace.* » (Marshall, 1890, P.215). Ainsi, selon le même auteur, connu comme étant l'un des précurseurs de l'analyse spatiale, on se rend compte de la prééminence du temps sur l'espace. Joseph Lajugie (1985) a qualifié l'avancée théorique temporelle de passage d'économie statique à une économie dynamique.

Pour ce qui concerne l'espace l'avancée fut plus tardive, et il aura fallu attendre les spatialistes allemands pour entrevoir une ébauche de théorisation spatiale, mais avant d'en parler, essayons de voir les principales causes d'exclusion de l'espace dans la théorie économique.

Section 1 : Espace et théorie économique

Les enjeux économiques liés à chaque époque définissent les orientations théoriques des chercheurs, c'est ainsi que les économistes classiques n'ont guère introduit la variable spatiale dans leur analyse. Cependant, les changements structurels que la sphère économique a subit depuis le 18^{ème} siècle, entre industrialisation, croissance et formation des Etats-nations ont redéfini en quelque sorte la place de l'espace dans l'analyse des phénomènes économiques. Les problématiques induites par les nombreuses mutations structurelles de l'économie exigent une nouvelle façon de voir et d'appréhender la science économique en intégrant de nouveaux éléments d'analyse tels que le temps et l'espace.

1.1 Pensée économique et omission de l'espace

Penser à l'inclusion de l'espace comme variable influente des mécanismes économiques a été des plus compliqué au regard de l'histoire de la pensée économique. Les courants dominants de la fin du 19^{ème} siècle, quel que soit leur antagonisme ont axé leurs préoccupations sur la compréhension des marchés (Benko, 2008). L'analyse des rapports de production régissant

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

l'activité économique a réduit les préoccupations spatiales au second rôle de l'analyse économique.

Le *mainstream*¹ ou le courant de pensée dominant depuis le 18^{ème} siècle, représenté principalement par l'école classique et néo-classique s'est principalement basé sur les travaux D'ADAM SMITH (1776), D.RICARDO (1821) et par la suite les travaux de MENGER (1871) et WALRAS (1900). Leurs préoccupations principales étaient la croissance, la richesse des nations et le fonctionnement des marchés. Le dénominateur commun entre tous ces auteurs réside dans l'application des théories économiques qui sont restées indépendantes de la variable espace, c'est-à-dire que l'ensemble des théories classiques et néo-classiques n'ont pas intégré la variable spatiale dans leur équation dû au fait de leur considération de l'espace comme étant **homogène** (Thisse, 1997), la dotation en facteur fut considérée de même c'est-à-dire identique en tout lieu. Les économistes orthodoxes² n'ont pas cherché à intégrer les caractéristiques de l'espace en tant que territoire c'est-à-dire les propriétés physiques, morphologiques et topographiques ou les propriétés historiques, autrement dit tout ce qui rend l'espace singulier et non homogène d'un point de vue empirique. À côté de cela réside encore d'autres raisons subsidiaires mais d'importance non négligeable, qui ont mené à cette omission de l'espace qui se classe comme suit :

a) Pour beaucoup d'économistes classiques et néo-classiques, la majorité des phénomènes économiques peuvent rester indépendants de la dimension spatiale en vue de leur étude. En effet, l'explication des phénomènes économiques pour Benko (2008) sont restés indépendants de la variable spatiale, la compréhension des marchés n'a pas eu besoin de dimension spatiale ni de substrat territorial. Hors, la nature de l'espace est décisive pour toute activité économique. La montagne, la mer ou la plaine peuvent être déterminantes dans la localisation de la firme.

b) L'absence des coûts de transport engendrés par la distance au cours des premiers siècles de formalisation de l'économie politique. La cause principale est que les frais de transport ont diminué de manière considérable depuis le début de la révolution industrielle ainsi que la généralisation de l'utilisation du chemin de fer (Bairoch, 1985).

¹ Anglicisme : courant dominant désignant le mouvement libéral en économie.

² Paradigme dominant en économie au point de surpasser les autres par opposition aux hétérodoxes. Les économistes de l'école classique et néo-classiques sont considérés comme orthodoxes dans la science économique.

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

c) Le postulat de l'école classique représenté principalement par A.SMITH et D.RICARDO, suggère que l'échelon le plus approprié à l'étude des phénomènes économiques est la nation ou l'état nation. Ce qui a poussé par la suite les fondateurs de l'école classique à considérer les nations comme des entités spatiales homogènes (Zimmerman, 2005). La seule dimension spatiale qui retenait l'attention des économistes était la frontière terrestre entre chaque nation. Ce qui réduisait de fait les couts de transports et érigeait l'homogénéité de l'espace dans chaque Etat-nation.

d) La théorie du commerce international développée par D.RICARDO (1821) qui prend en compte les avantages comparatifs comme éléments principaux dans sa réflexion en ce qui concerne les échanges internationaux. La modélisation qui a suivi son raisonnement était punctiforme, c'est-à-dire les pays sont modélisés comme des **points** sur une carte géographique. Dans la suite des idées développées par Ricardo, nous pouvons déduire que son avancée majeure dans la théorie économique en cette période du 19^{ème} siècle fut à contrecourant des théories intégrant l'espace en économie. En effet, à la même période en Allemagne l'économiste Von Thünen a tenté de théoriser l'implication de l'espace dans les rendements agricoles, en prenant en compte les couts de transports, la rente foncière et la localisation agricole optimale pour chaque type de culture selon la proximité avec le marché, théorie que l'on développera par la suite.

Cette évocation n'est nullement fortuite au vu de la contemporanéité des deux chercheurs et de leurs travaux respectifs. Selon Georges Benko (2008) David Ricardo a contribué dans l'omission de l'espace vu que sa théorie du commerce international ainsi que la théorie des rentes différenciées n'évoquent que passivement l'espace qui est sans importance théorique, alors que dans les deux cas l'espace aurait pu prendre et tenir une place importante, benko (2008,P.28) résume son idée comme suit : « *David Ricardo n'était guère intéressé par les dimensions spatiales, qui sont réduites à leur simple expression dans ses travaux, y compris dans ses analyses magistrales des avantages comparatifs et des rentes différenciées, dans lesquelles la géographie et l'espace auraient pu tenir une place importante. Sa théorie des avantages comparatifs, par exemple, ne fait aucun cas des subtilités de la différenciation géographique, et réduit les pays à une collection de ressources dépourvue de dimension spatiale* ».

Pour mieux comprendre la vision de l'école classique et néo-classique concernant l'espace, on peut se référer à l'image que se fait B.LEPETIT (1988, P.370) : « *l'organisation spatiale de*

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

l'économie est à la manière de poupées russes qui s'emboîtent à différents niveaux mais qui offrent une reproduction identique et dotée d'aucune originalité ». De cette métaphore on déduit toute la généralisation et l'homogénéisation qu'a subie la dimension spatiale pendant presque deux siècles et demi.

1.2 Théorème d'impossibilité spatiale

Le théorème d'impossibilité spatiale a été développé par les économistes post classiques et formalisé par l'économiste Starret (1976). Ce théorème comprend les inhibitions issues de la théorie classique et néo-classique qui empêchent la formalisation d'une théorie de l'espace et de l'agglomération. A partir de cette avancée majeure on a pu catégoriser les auteurs ayant contribué à l'intégration de la variable spatiale dans leurs recherches en séparant ceux qui ont tenté d'intégrer l'espace sous le prisme du théorème de l'impossibilité spatiale comme ce fut le cas avec les spatialistes allemands que nous verrons dans la section suivante. Nous nous intéresserons aussi aux économistes qui ont contourné ce paradigme en intégrant ou en soustrayant certains principes de la pensée dominante.

Le théorème d'impossibilité spatiale traite de l'espace et ses caractéristiques omises par la théorie économique et principalement de l'homogénéité de l'espace qui était une abstraction trop simpliste pour rendre compte de la complexité et de la diversité de l'espace. Celui-ci était considéré le même et partout ce qui annulait de fait la possibilité de formation des villes ou d'agglomérations en tous genres, Benko (2008) dira à ce sujet que la théorie néo-classique prévoyait « *un monde sans frontière et sans ville* » en vue de la vision spatiale de cette dernière. L'autre fait contradictoire réside en la dotation en ressources qui était équitable en tout lieu, ce qui confirmait cette vision *punctiforme* de l'économie comme évoquée par (Lajugie et al,1985).

Par ailleurs, le théorème d'impossibilité spatiale implique l'absence de rendements croissants. Or, la présence de décroissants tient son origine de la rente foncière chez David Ricardo. Les rendements croissants, signifient le rapport des facteurs de production sur la production finale qui sont dans ce cas supérieur à la valeur numérique de un (1) . Autrement dit, la quantité de la production finale est supérieure à celle des facteurs de production. Chose qui n'est permise qu'en certains lieux selon (Krugman, 1991) et qui favorise l'agglomération principalement selon l'afflux de demande qui d'ailleurs entretient un jeu d'interactions entre les deux.

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

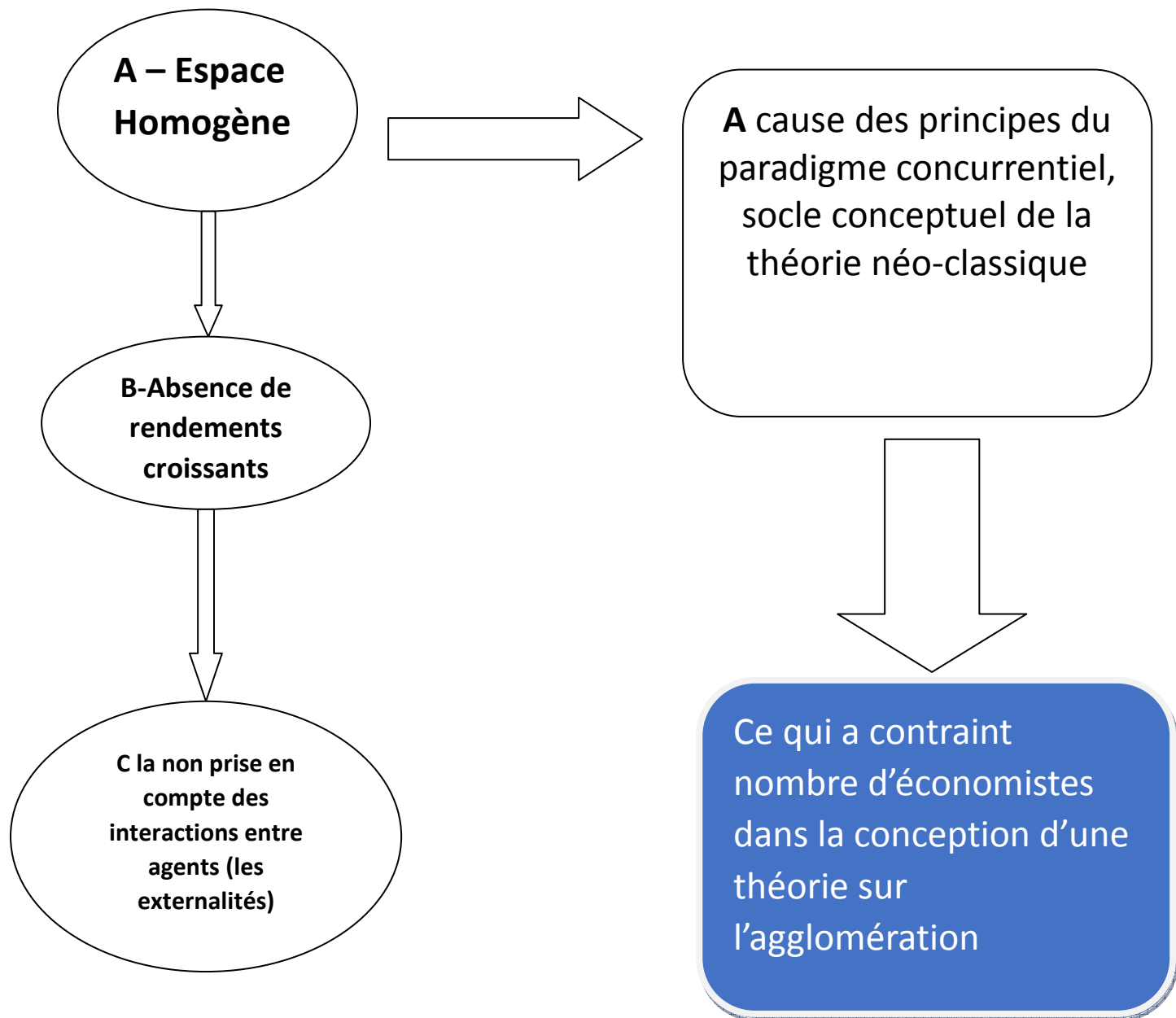
Pour Maurel et Sédillot (1997) la recherche d'économies d'échelles et des rendements croissants se retrouve alors renforcée par les **externalités** positives liées à l'agglomération. Ces externalités positives d'agglomération trouvent leur origine chez A. Marshall (1890), un concept qui met au centre l'interrelation directe ou indirecte qui peut émaner de l'agglomération d'agents économiques. Claude Courlet (2008, P.45) s'exprima ainsi sur le sujet : « *Pour A Marshall, ces économies externes dépendent souvent de la concentration dans une région de firmes d'une même branche et/ou de la concentration urbaine..... c'est l'existence de processus relationnels particuliers et l'existence d'espaces privilégiés pouvant améliorer la productivité et favoriser le développement* ».

Par le biais de cette citation nous déduisons que le concept d'externalité développé par Alfred Marshall, est resté sans suite théorique depuis près de 50 ans à cause de la difficulté d'intégrer ses couts externes au marché. L'incompréhension et les difficultés de quantification ont été à l'origine de l'omission de cette notion « d'externalités » si essentielle à l'étude et l'analyse de la formation des agglomérations urbaines.

Selon Starret (1976), la théorie néoclassique prétend et soutient que les agents économiques sont dans leurs intégralités divisibles et ont le caractère d'ubiquité. En suivant ce postulat nous risquons de nous diriger vers des situations de mini-autarcie en chaque lieu du fait de l'ubiquité des agents, l'homogénéité de l'espace et la dotation égalitaire en ressources de chaque point. Cette configuration annule de facto les **couts de transport** et confirme selon Thiesse (2003) la théorie économique néo-classique de production qui à son tour admet d'une manière implicite que les coûts de transport sont compris dans les couts de production sans distinction apparente des autres charges. Un postulat qui se superpose sur le modèle d'équilibre concurrentiel des économistes néo-classiques (Fujita, Thiesse, 2003).

Le schéma 1 résume nos propos sur la notion d'impossibilité spatiale à partir des apports des différents économistes.

Schéma 1 : théorème d'impossibilité spatiale



Source : synthèse de l'auteur

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

Un fait à souligner, les économistes ont toujours éprouvé une certaine réticence à intégrer tous les éléments structurels à la modélisation spatiale et de surcroît en adéquation avec les préceptes néo-classiques (Thiesse,1997). En effet, la modélisation des rendements croissants associés à la concurrence spatiale qui, par définition se veut imparfaite tout en intégrant les économies externes, s'avère des plus délicates à réaliser.

Les premiers auteurs à avoir traité, ou du moins esquissé une ébauche d'intégration de l'espace en économie sont des auteurs de tradition ancienne préclassique. Ces auteurs se sont posés des questions sur la formation des agglomérations et notamment les villes, leur organisation et leur croissance.

1.3 Les Auteurs préclassiques à avoir traité de la question spatiale et urbaine

Les chercheurs qui vont être cités ne se sont pas inscrits dans un paradigme économique particulier bien que certains ne se considéraient pas comme étant des économistes, mais la réflexion autour de l'espace et des villes est plus large que la vision simplement économique. Un travail de la sorte exige une méthodologie assez éclectique et puise dans plusieurs disciplines aussi distinctes que complémentaires.

1.3.1 Ibn Khaldoun (1332-1406)

Auteur maghrébin considéré comme père de la sociologie moderne, Ibn Khaldoun a analysé le clivage entre les différentes formes de vie en société, qui commence selon lui avec la vie bédouine. Il l'a décrit comme une vie nomade et précaire qui évolue au fur et à mesure vers une vie sédentarisée représentée par la ville et la vie citadine qui représente pour lui l'évolution naturelle de la vie humaine. Selon A.BOUKERCHE³ l'accession de l'homme à **la ville** est une étape de réponse à des besoins primaires vers une étape de recherche du **bien être** humain en rupture avec la vie bédouine plus rudimentaire. Dans les annales d'Ibn Khaldoun⁴ (1377) le sujet de la ville revient souvent tout au long de ses recherches où il analyse la transformation des modes de vie humains, dans la mutation d'un mode de vie bédouin vers un mode de vie urbain d'un point de vue beaucoup plus moral. L'auteur a une vision structuraliste de cette transformation et de cette évolution chronologique. Ibn khaldoun fait en quelque sorte l'éloge de cette vie urbaine plus raffinée où l'épanouissement de la vie humaine se trouve dans la vie sédentaire qui prend la forme d'une ville. L'auteur selon

³ La conception de la ville chez Ibn Khaldoun, synthétisée par A.BOUKERCHE.2007

⁴ Les prolégomènes et la Moqqadima (1377)

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

(Boukerche, 2007) va plus loin dans son analyse en traitant de l'évolution de la ville en cité par le concept de civilisation qui résulte de l'art⁵ et du modernisme humain qui ne peut trouver meilleur terreau qu'en ville.

D'autres auteurs préclassiques ont essayé d'analyser l'espace et la ville comme :

1.3.2 GIOVANI BOTERO⁶ (1544-1617)

GIOVANI BOTERO (1544-1617) un auteur italien de la renaissance publie en 1588 un essai nommé *Delle cause della grandezza e magnificenza delle città*, qui est traduit littéralement par : *La cause de la grandeur et de la magnificence de la cité*. Cet essai a été considéré par beaucoup comme un jalon essentiel dans l'histoire des théories urbaines. L'auteur s'est beaucoup basé plus sur l'approche politique que celle géographique, Bottero analysa dans sa réflexion le pouvoir et les formes spatiales présentes en villes. Il recherche prioritairement les causes qui expliquent leur taille et leur croissance en soulignant dès cette époque le rôle central de l'activité économique et des multiples facteurs d'attraction urbaine qui peuvent contribuer à son développement, en plaçant les villes dans une représentation stratégique et concurrentielle (Pumain, Gaudin ; 2002). La vision de Botero peut être considérée comme un prolongement des études initiales d'Ibn Khaldoun. Il s'est intéressé d'une manière brève aux facteurs de localisation, en développant déjà à cette période-là des notions qui seront ultérieurement étudiées et approfondies, telle que la notion de rente foncière approfondie par D.RICARDO. Il analyse l'approvisionnement des villes par rapport à la fertilité des terres adjacentes, ainsi que l'avantage de la spécialisation et la dotation en ressource.

Pour BOTERO la grandeur et l'importance des villes se mesure par le nombre de ses habitants et de leur pouvoir. Ces qualités attestent tout à la fois de la capacité de la ville à attirer une population et à en assumer la survie et la prospérité contrairement aux représentations du Moyen Age selon lesquelles la grandeur d'une ville se mesurait à son étendue géographique ou à la grandeur de ces murs ou encore au statut de ses gouverneurs. Autrement dit, Botero analysait d'une manière avant-gardiste le phénomène contemporain des dynamiques urbaines.

⁵ à noter qu'ibn khaldoun ne fait pas de distinction entre art technique, qui veut dire pour lui progrès de l'humanité dans tous les sens du terme.

⁶ Inspiré principalement de l'article de Denise Pumain et Jean-Pierre Gaudin, « Systèmes de villes et pouvoir. L'analyse de Giovanni Botero à l'époque de la Renaissance », *Cybergeog : European Journal of Geography* [En ligne], Epistémologie, Histoire de la Géographie, Didactique, document 227, mis en ligne le 14 novembre 2002. Vue l'incapacité d'avoir recours aux documents attestant la vision de Bottero, on s'est référé sur l'article de Pumain et Gaudin comme seule référence.

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

Par ailleurs, Botero souligne le rôle accru de l'industrie dans le développement des villes et les causes des limites de la croissance urbaine, qui sont principalement l'affaiblissement des ressources, l'accroissement des villes qui empiète sur le territoire qu'elle domine et enfin la compétition avec les villes émergentes qui offrent plus de possibilités économiques.

L'on retient de la réflexion à Giovanni BOTERO, qu'il est l'un des premiers auteurs à avoir ciblé la problématique de la grandeur des villes. Ce qui inspirera les auteurs traitant de la taille critique des entités urbaines, ainsi que la vision organique de la ville telle que développée par Lewis Mumford (1970). Nous pouvons alors le situer comme l'un des précurseurs de l'économie urbaine et de la géographie économique. Ses travaux sont malheureusement peu connus, mais tout de même repris par quelques économistes et géographes reconnaissants envers celui qui a posé les premières pierres à l'édifice toujours incomplet de l'économie urbaine.

1.3.3 RICHARD CANTILLON

Après les quelques apports recensés durant le Moyen Age avec ceux d'IBN KHALDOUN et vers la fin de cette période avec ceux de GIOVANI BOTERO, il aura fallu attendre l'époque moderne et plus précisément la seconde moitié du 18^{ème} siècle pour voir les premiers travaux à connotation économique concernant la ville, avec notamment l'auteur préclassique à savoir RICHARD CANTILLON (1680-1734).

Economiste irlandais et auteur influent de la physiocratie, présente en son temps son seul et unique ouvrage intitulé *Essai sur la nature du commerce en général* en 1755 qui le place au rang des grands précurseurs de l'économie politique préclassique.

Bien qu'on reconnait généralement l'importance des contributions de CANTILLON à la théorie de la banque, de la monnaie et à celle de l'entrepreneur⁷, n'empêche que son mérite spécifique provient du fait qu'il a été l'un des premiers économistes à accorder de manière explicite une fonction déjà décisive au facteur spatial. Pour Joël Jalladeau⁸, (2000) : « *Il est vrai que, dans la seule œuvre de Cantillon qui nous soit parvenue, les développements propres à l'espace sont étroitement associés à des préoccupations d'ordre monétaire. Cependant, on trouve dans l'Essai les premiers éléments d'une démarche conceptuelle et*

⁷ R.CANTILLON a été le premier à mettre en lumière cette notion, tiré de l'article de Par Benoît Malbranque. Un article de l'Institut Coppet, diffusé sur le siteweb <http://www.contrepoints.org>.

⁸ Economie politique et hétérodoxie : éléments de réflexion, Recueil d'études économiques et socio-économiques 1975 - 2000, 2008. En ligne. (2009). Disponible sur :

<http://jalladeauj.fr/heterodoxie/page15/page17/page17.html>: (consulté le 05/04/2016)

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

analytique introduisant le facteur spatial aux divers niveaux d'une recherche. C'est une véritable théorie de la répartition de la population et de ses activités qui nous est d'abord proposée. Ensuite, Cantillon étudie les différences de prix dans l'espace et analyse les flux économiques entre la ville et la campagne ainsi qu'entre la capitale et les provinces. Cette circulation entre des pôles sociogéographiques, il la croit susceptible d'amélioration par un raccourcissement de la longueur des circuits économiques dans l'espace. C'est selon ces jalons que seront présentés les aspects pertinents d'une œuvre dans un domaine spécifique de la théorie économique ».

Selon Aréna (1984), les premiers chapitres de l'Essai de Cantillon sont consacrés à une étude de la répartition spatiale des hommes et de leurs activités. C'est toute une structure organisationnelle de l'espace national et de sa formation que présente Cantillon à travers notamment le village, le bourg et la ville, la capitale. Les principaux acteurs économiques (agriculteurs, marchands, manufacturiers, propriétaires fonciers) occupent une position plus ou moins importante au sein de ces différentes unités rurales ou urbaines. Les flux de biens et de monnaie vont circuler entre des classes sociales situées géographiquement. Dans cette perspective la relation ville-campagne peut être considérée comme une possibilité de modélisation de la trame de lecture du Commerce et une première ébauche de la concurrence spatiale.

L'économie est analysée selon un système d'échange entre la ville et la campagne, et à partir de là, Cantillon offre une hiérarchisation de l'espace tel que :

Le village : se forme par l'agglomération des agriculteurs et des artisans qui ont besoin les uns des autres – facteurs d'agglomération (fertilité des terres, nombre d'artisans, petite taille des propriétés) ou de dispersion (distance).

Le bourg : un niveau intermédiaire entre la ville et le village. Il s'agit des centres de marché. Leur fonction consiste à organiser et améliorer les échanges. Leur formation dépend des forces d'agglomération (centralité et information) et dispersion (distance).

La ville apparaît lorsque plusieurs grands propriétaires possédant des ressources considérables et décident de s'installer en un même lieu.

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

La capitale se forme comme les villes avec la différence que les plus gros propriétaires de tout l'Etat résident dans la capitale, en même temps que le Roi ou le Gouvernement suprême y fait sa demeure et y dépense les revenus de l'Etat⁹ (Cantillon,1952).

Pour Joël Jalladeau (2000) Cantillon mettra en exergue son observation et son analyse pour imaginer un marché central pour chaque sous-ensemble spatial¹⁰, qui permettra un gain en temps, en coûts de transport et aussi en coûts d'informations et de transactions. Il reviendra deux siècles plus tard à Christaller de systématiser cette idée sous la forme du concept de place centrale et de proposer une théorie de hiérarchie urbaine fondée sur la nature des biens produits et distribués sur l'étendue de l'hinterland desservi.

Cantillon a considéré la distance comme l'aspect décisif de l'espace économique et il a introduit de façon systématique la relation ville-campagne dans son analyse. Si l'Essai n'a pas apporté une problématique de la localisation comme celle de l'Etat isolé de Von Thünen (Lajugie, 1985), il n'en demeure pas moins que le facteur spatial structure l'ensemble du système d'interprétation de Cantillon, chose qui était rare à cette époque-là.

Les recherches de Cantillon étaient novatrices pour cette période. La classification des entités spatiales pas encore territoriales fut importante et leurs enjeux économiques tout autant. Pour ce qui est de notre recherche actuelle et la tentative de compréhension des modalités de transformation du rural à l'urbain en zone de montagne, on peut trouver une tentative de réponse qu'il faudra explorer dans notre future enquête. En effet, et selon Lajugie (1985, p.18) : «*C'est le souci d'économiser les transports qui transforme certains villages en bourgs, c'est-à-dire en lieu de **marché*** » Ce qui pourrait signifier que la tenue d'un lieu de rencontre entre offreurs et demandeurs à vocation commerciale pourrait stimuler la transformation du rural à l'urbain ? Nous y reviendrons dans les prochains chapitres sur cette piste.

1.3.4 Karl Marx et sa conception de la ville

La révolution urbaine qui s'est faite à partir du néolithique était marquée par la montée du capitalisme pour les principaux théoriciens du marxisme qui sont Marx et Hengels. Bien que

⁹ CANTILLON.R Essai sur la nature du commerce en général, réédition de l'Essai proposée par l'I.N.E.D. (1952)

¹⁰ Un bourg au milieu d'un groupement de village pour reprendre le cas pratique de Cantillon, développé par J.Jalladeau dans son article AUX ORIGINES DES THEORIES DE LA LOCALISATION, tiré de la page web : <http://jalladeauj.fr/heterodoxie/page15/page17/page17.html> (consulté le 05/04/2016).

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

cette idée soit assez partisane dans le fait d'une analyse objective, il reste que l'apport de Marx et ses disciples ne doit pas être omis quand à sa théorie portant sur les rapports entre ville et campagne.

La société de classes décrite par Marx a été favorisée par l'essor des villes de l'antiquité au moyen-âge puis a atteint son paroxysme lors de l'ère industrielle du fait d'une accumulation du capital. Les rapports de production entre ville et campagne étaient inégalitaires et en faveur de la classe dominante qui était établie en ville, c'est-à-dire les propriétaires des moyens de production. Ce qui a favorisé l'apparition de hiérarchie (Braudel, 1973) au sein de la société, ou une classe s'était formée au profit du travail et le labeur d'une autre (classe ouvrière). Pour Karl Marx (1867) Les modes de production antiques sont concomitants à la domination de la ville sur la campagne en même temps que l'apparition des classes socio-économiques.

Les auteurs cités plus haut insistent aussi sur l'importance du commerce dans le développement des centres urbains et de fait sur la domination des villes sur les campagnes. Le commerce mettra l'accent sur la division spatiale du travail et la dichotomie entre travail de campagne et travail de ville. Cet aspect commercial des villes sera étudié dans la suite de notre étude et notamment des villes du Moyen-Orient et les villes marché (Chapitre deux). Mais au-delà du commerce Marx a voulu souligner les inégalités des termes d'échanges dans les interactions qui régissent les relations entre ville et campagne. A noter que pour Friedrich Engels le commerce a su redonner la prééminence aux villes du fait que pendant la période médiévale au moyen âge avec le féodalisme et l'ère des propriétaires terriens, les campagnes dominaient les villes pour des raisons politiques, historiques et despotiques surtout vu que les vassaux¹¹ et suzerains¹² s'établissaient en campagne.

Le hiatus ville-campagne pour Marx pourrait être réduit dans une certaine forme hybride de l'appropriation de l'espace. En effet, les forces productives sont souvent antagonistes dans ces deux milieux distincts et la seule manière de jumeler ou du moins réduire le rapport de force des villes, serait de tendre à diluer ses forces productives l'une dans l'autre. Marx et Engels (1848) cités par Paquot (2021) diront à ce sujet : « ...en combinant le travail industriel et le travail agricole, les résultats successifs seront de faire graduellement disparaître la distinction entre la ville et la campagne.. ».

¹¹ Personnes liées par serment d'allégeance et d'hommage à suzerain qui en retour lui reconnaît la propriété d'un fief. Définition tirée du dictionnaire en ligne larousse.fr, consulté le 14/10/2018.

¹² Seigneur possédant un fief durant le moyen-âge.

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

Les économistes d'inspiration marxiste qui se sont succédés, optent pour une solution radicale dans cette opposition en affirmant purement et simplement l'équilibrage entre ces deux entités spatiales (Urbanisation d'inspiration socialiste voire chapitre 5), ralentir les grandes villes et développer les campagnes. Car ce clivage joue en faveur du capital et l'assujettissement de la bourgeoisie sur le prolétariat en milieu urbain. Engels (1884,P.164) dira à ce sujet : «... *La suppression de la séparation de la ville et de la campagne n'est donc pas une utopie, même en tant qu'elle a pour condition la répartition la plus égale possible de la grande industrie à travers tout le pays. Certes, la civilisation nous a laissé, avec les grandes villes, un héritage qu'il faudra beaucoup de temps et de peine pour éliminer. Mais il faudra les éliminer et elles le seront, même si c'est un processus de longue durée...* »

Le développement de la ville a, pour ainsi dire, accompagné la domination du capital et intensifié la lutte des classes pour les économistes marxistes. A l'image de leur conception du développement, ces derniers préconisent une rupture totale avec ce mode de production qui préconise la propriété privée et l'accumulation du capital¹³. Sans partie pris et en restant dans une analyse purement scientifique, l'image du centre et de la périphérie corrobore la conception spatiale que se font les marxistes de l'économie et de la ville. Une vision simpliste des rapports et des échanges entre les villes et les campagnes, ces mêmes rapports qui s'établissent depuis des millénaires. Par ailleurs, un manque est constaté dans l'analyse de la transformation du rural à l'urbain, souvent jugé sous le prisme de la domination des villes fief des détenteurs de capital qui auront pour évolution future une dissolution suite à l'étalement des villes sur les campagnes et la création de nouveaux espaces hybrides. Ce point de vue assez tranché, peine à expliquer des phénomènes urbains constatés aujourd'hui tels que la périurbanisation et la rurbanisation, qui nécessitent une certaine nuance dans leur analyse scientifique.

Néanmoins, l'analyse marxiste de la ville correspond aux fondements du marxisme en général. La transposition des postulats de la théorie originelle a permis une certaine cohérence dans l'analyse de l'espace et de la ville. Une certaine fidélité dans les soubassements théoriques et le paradigme de base est à signaler. Les solutions préconisées vont dans ce sens, ce qui confirme cette dialectique marxiste même à l'échelon spatial et la synthèse ville campagne comme une résultante de l'abolition des classes.

¹³ Modèle d'urbanisation soviétique et maoïste.

1.3.5 ADAM SMITH

En suivant l'ordre chronologique des avancées théoriques concernant la relation emboitant l'espace et l'économie, il est naturel de prendre en considération l'œuvre d'ADAM SMITH à travers l'ouvrage phare intitulé *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* publié en 1776. Cet ouvrage résume bien la pensée économique d'ADAM SMITH, avec un penchant libéral qui le conduira à être considéré comme le père du libéralisme économique, avec notamment l'idée que le marché s'auto régule par le seul mécanisme du jeu entre les différents intérêts de tout un chacun qui mènera vers l'intérêt général de tous. En évoquant notamment la métaphore de la main invisible, SMITH insistera sur l'importance du commerce et du libre-échange ainsi que la division du travail.

Pour Françoise Dubœuf (1991), A.SMITH n'est pas réputé pour être le père de l'économie spatiale du fait qu'il n'a pas vraiment traité le sujet d'une façon claire, ses seuls attributs en relation avec l'analyse spatiale sont le fait d'avoir énuméré et décrit le rôle que pouvaient jouer les **villes** dans la croissance des Etats nations. Néanmoins, on reconnaît à Adam Smith les facteurs qui sont à l'origine de la formation des villes :

Le rôle des agriculteurs : Les agriculteurs créent le surplus agricole, le développement de l'industrie est conditionné par ce surplus qui offre la possibilité de l'échange. Le mouvement des enclosures en Angleterre est l'exemple type. En effet, en conséquence des réformes agraires lancées par la monarchie au 17^{ème} siècle cela a permis la réorientation d'un certain nombre d'agriculteurs vers des professions plutôt d'ordre industriel et manufacturier dans les villes anglaises. Cette idée a été reprise et mieux développée par Paul Bairoch (1985) dans son étude sur la formation des premières cités urbaines au Moyen-Orient dont nous allons parler par la suite (Chapitre 2).

Le rôle des économie d'agglomération : les artisans qui produisent les biens industriels tirent bénéfice d'être proches les uns des autres. Ils sont libres de leur localisation et ont besoin de proximité pour échanger et communiquer. La ville facilite l'échange et la communication. Enfin, la ville est un lieu de concentration des corporations qui se protègent de la concurrence, une idée qui sera reprise et mieux développée par Alfred MARSHALL au début du 20^{ème} siècle pour la formulation exacte de ce système invisible interne à toute agglomération économique.

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

Le rôle de la division du travail : cette dernière permet d'augmenter la productivité qui alimente la croissance, l'échange, l'extension des marchés et la concentration des activités (Dubœuf,1991).

Bien qu'ADAM SMITH ne fut pas connu pour être un grand spécialiste de l'économie spatiale, du fait que ses préoccupations étaient bien loin de trouver un compromis entre l'économie conventionnelle et la place du facteur spatial. Smith a tout de même été le père de l'économie classique tel qu'on la connaît aujourd'hui, et ses écrits ont façonné la science économique.

Notre première revue de littérature concernant l'intégration de l'espace dans l'analyse des faits sociaux-économiques de la période préclassique, démontre une certaine intégration graduelle suite aux travaux des auteurs sus-cités. Nous verrons dans la prochaine section une identification plus poussée des rudiments de l'espace et son lien avec l'activité économique.

Section 02 : Conception de l'espace distance (coûts de transports)

La présente section, traitera des auteurs qui ont réellement posé l'espace au centre de leur analyse. Bien que ce dernier ne fut appréhendé que par ses caractéristiques relatives à la distance (Benko, 2008). En omettant ses caractéristiques physiques, topographiques et composantes particulières qui influent l'espace d'un point à un autre. Les auteurs qui vont suivre sont restés fidèles au paradigme néo-classique et n'ont pas pu dépasser le théorème d'impossibilité spatiale. Parmi ces auteurs on retrouve :

2.1 VON THUNEN

Depuis Adam Smith il y a eu ce qu'on a appelé les spatialistes allemands¹⁴. À leur tête se trouve Johann Heinrich Von Thünen en tant que précurseur. Johann Heinrich Von Thünen est un économiste allemand né en 1783, qui est réputé pour avoir émis le premier modèle mathématique d'une localisation agricole optimale au temps de l'Allemagne préindustrielle¹⁵. Dans sa théorie de l'État isolé¹⁶, Thünen est parti de la notion d'*homme économique* développée par Adam Smith, selon laquelle le producteur cherche à maximiser le profit de sa terre, un raisonnement maximisateur qui reflète quelque peu l'avancée des idées de ce dernier

¹⁴ Appellation utilisée par certains économistes dans la littérature pour parler des économistes allemands qui ont traité de la problématique spatiale, on y retrouve (Von thunen, weber et losh)

¹⁵ L'industrialisation de l'Allemagne s'est faite au milieu du 19^{ème} siècle soit un siècle en retard de celle de la grande Bretagne.

¹⁶ Issue de l'ouvrage de Von Thünen (1842).

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

par rapport à son temps. Par ailleurs, Nerlove et Sadka (1991) considèrent Thünen comme le précepteur du marginalisme. Von Thünen propriétaire terrien en plus d'être économiste, savait qu'un tel profit repose sur l'utilisation optimale des surfaces et des coûts de transport. En se concentrant sur ces deux variables, et en faisant disparaître les autres facteurs, toutes choses étant égales par ailleurs, il obtient un État isolé homogène, avec une ville-marché¹⁷ en son centre. L'économie dans la zone avoisinante se réorganise alors en fonction du comportement économique prédéfini. Le coût du transport dépend de la distance et du produit. Le profit par unité de surface (rente de situation) décroît d'autant plus que la distance au marché est grande. La rente de situation selon le terme utilisé par Thünen, doit être comprise comme la valeur maximale qu'un producteur peut payer pour la terre, sans perdre d'argent¹⁸.

Selon (Lajugie, 1985) l'organisation du modèle¹⁹ s'effectue en cercles concentriques²⁰. Les cultures les plus rentables qui requièrent des coûts de transports élevés par unité produite seront situées au plus proche de la ville-marché. Les productions à faible coût de transport et peu rentables seront dans des cercles plus éloignés. En un point donné, l'augmentation des coûts de transport est telle que la rentabilité nette d'un produit n'est plus suffisante. Le producteur choisira donc d'optimiser sa terre en cultivant un autre produit à la rentabilité plus faible mais aussi aux coûts de transports moins élevés. Les hypothèses sont les suivantes :

- Le marché est situé au centre d'un état en autarcie
- L'Etat isolé est coupé du monde
- Le pays est plat, sans rivière ni montagne (espace isotrope)
- Les qualités du sol et du climat sont homogènes
- Les producteurs apportent directement leurs produits aux marchés par le chemin le plus court (distances euclidiennes)
- Les producteurs se comportent de manière à maximiser leur profit.

Von Thünen a formalisé son modèle mathématique en se basant sur l'équation et les variables suivantes :

$$R_i = (p_i - c_i) - T_i \cdot d$$

¹⁷ Bien que pour certains économistes tel que pour J-F Thiesse cela pose problème avec l'explication de ce postulat, pourquoi et comment la ville ? On y reviendra plus tard.

¹⁸ Conclusion tirée des propos de la vidéo mise en ligne par J-F TARDIEU sur youtube.fr sur la localisation agricole. Disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=bMKaMlXrjZ4> consulté le (18/06/2016).

¹⁹ Pour expliquer le modèle de Von Thünen, nous nous sommes inspiré de l'analyse de Lajugie (1985).

²⁰ Cercles superposées ayant le même centre, en occurrence pour le modèle en question (la ville marché).

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

Ri : rente foncière (profit)

Pi : prix du marché du produit i par unité de surface

Ci : coût de production de i par unité de surface

Ti : coût du transport de i, par unité de distance pour le produit d'une unité de surface.

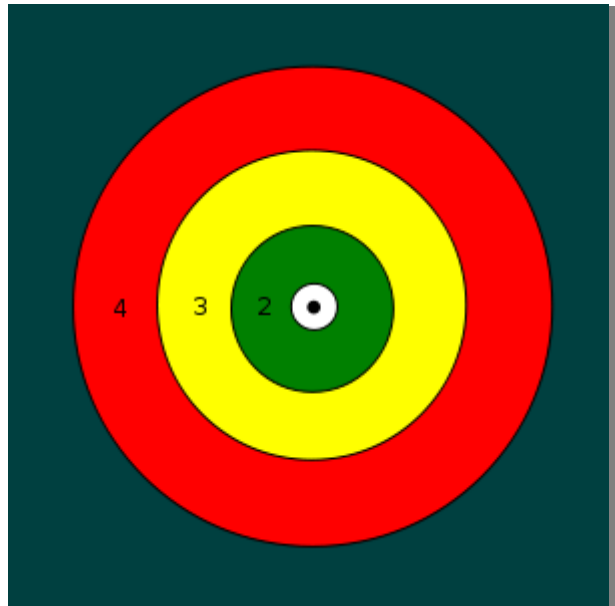
D : distance à la ville (marché).

Le modèle de Von Thünen est analytique et basé sur des hypothèses de micro-économie. Il s'agit d'une théorie statique : le type de culture de chaque unité de surface est choisi en fonction du R max, qui est fonction de la distance au marché. En effet, si on prend un exemple d'un produit A par exemple avec Pi : 15000 UM et Ci : 7000UM de ce fait le profit sans considération des couts de transport serai de 8000UM (15000 – 7000) en calculant les couts de transport (Ti) au-delà d'une certaine distance le produit A ne sera plus rentable à cause de la distance qui va se répercuter sur le profit, si le choix du produit est guider par la maximisation du profit alors chaque produit se situera au niveau le plus élevé de la rente foncière ou soit comme explicité en haut R max. Von Thünen conclut que la ville²¹ sera entourée de quatre anneaux concentriques, comme représentée ci-dessous par la figure numéro 1.

²¹ La ville est considéré comme marche unique dans le modèle de Von Thünen

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

Figure 1 : répartition des cercles concentriques du modèle de répartition agricole de Von Thünen.



Source : Lajugie (1985).

Alors que le point noir au centre représente la ville marché, le premier anneau (blanc) : représente les produits périssables et très coûteux à transporter comme les élevages maraichers et les élevages laitiers, en vue aussi de la proximité avec la ville, le premier anneau se distingue par une main-d'œuvre proche et des engrais achetés en ville de par les producteurs.

Le deuxième anneau : culture forestière et bois de chauffage à cause du prix élevé du transport du bois.

Le troisième anneau : céréales et cultures de plein champ, ou aucune terre ne reste en friche tout est cultivé.

Le quatrième anneau : pâturage et élevage extensif.

La zone en sombre en dehors du cercle représente la région où l'agriculture n'est plus rentable.

Bien que les idées de VON THUNEN furent novatrices pour cette époque (Fujita, 2003), sa théorie souffre de l'absence de prise en compte des rendements croissants qui sont essentiels pour expliquer qu'est-ce qu'une ville. Il a supposé la présence de rendements constants à la place, et il n'a pas pu intégrer les défaillances de marché en termes de concurrence pure et

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

parfaite et une demande infinie. Ce qui soustrait au modèle la capacité d'expliquer la formation des agglomérations.

La théorie de VON THUNEN a été marginalisée et ce pendant le siècle qui a suivi, du fait qu'au 19^{ème} siècle l'analyse de David Ricardo a constitué un frein au développement de l'économie spatiale en réduisant la différence entre les lieux à une simple différence de fertilité du sol²², et ne distingue pas les coûts de transport des autres coûts. De plus, selon J. Lajugie (1985) il faut préciser que les travaux de Von Thünen se sont effectués avant la construction des chemins de fer, à une époque où les coûts de transports étaient lourds et élevés, la lenteur des transports donne une importance considérable au choix de localisation. L'omission des travaux de Von Thünen par la suite revient au fait que de l'évolution des transports en l'occurrence l'apparition du transport par chemin de fer, a enlevé un certain crédit à la théorie de Von Thünen.

Malgré la simplicité de son modèle, Von Thünen a ouvert la porte à de nombreux économistes et géographes soucieux d'intégrer l'espace dans leur analyse économique. Certes Von Thünen est connu pour être le père de ce qu'on appelle les spatialistes allemands qui tant bien que mal réussirent à donner à l'espace une place dans l'analyse économique malgré que pour cette catégorie d'économiste l'aspect le plus signifiant de l'espace était la distance. Leurs conceptions de l'espace en économie se reflétaient seulement dans la distance parcourue entre le marché et le lieu de production optimale afin justement de réduire les charges fixes. Le retard dans l'explication est dû aux progrès majeurs que représente le modèle de Von Thünen dans l'analyse spatiale et la formation des rentes foncières associée à l'affectation des sols.

La théorie de Von Thünen est difficilement extrapolable afin de renforcer notre étude, l'affectation des sols peut jouer un rôle à l'intérieur des villes de montagne et dans l'analyse de la répartition résidentielle telle que l'a fait Alonso (1964). La montagne est difficilement labourable et son terrain accidenté rend la pratique de l'agriculture intensive assez difficile. L'utilisation du modèle de Von Thünen comme explication de la ville marché qui est la ville de montagne est difficile pour ne pas dire impossible. Lajugie (1985, P.35) laisse entendre que : «*les résultats concrets ne sont valables que dans les conditions historiques qui ont présidé à l'établissement des comptes de base..* »

²² Théorie de la rente foncière développée par RICARDO (1821)

2.2 ALFRED WEBER

Dans la même lignée mais à un siècle d'intervalle, Alfred Weber (1868-1958) économiste et sociologue allemand, offre sa conception sur la logique de localisation des industries pendant la révolution industrielle allemande. Dans son livre *Théorie of the location of industries* paru en 1929. Weber présente un modèle localisation industrielle, à l'inverse de VON THUNEN qui voulait connaître la meilleure production pour une localisation donnée, WEBER quant à lui voulait chercher **la meilleure localisation pour un produit donné**, en utilisant une approche épistémologiquement différente qui se rapproche de l'induction que de la déduction. Pour cela, il s'est basé sur les facteurs de localisation industrielle qui sont les **coûts de transport** en premier lieu, **les variations spatiales des salaires et les économies d'agglomération**.

La question centrale de WEBER était de trouver où localiser une industrie manufacturière ? Près des matières premières utilisées, ou bien près des lieux de consommation, ou à proximité de la main d'œuvre disponible et des nœuds de transport ?

Selon (Géneau de Lamalière, 2008) les hypothèses du modèle de Weber reposaient sur :

- Un espace isotrope
- Un ou plusieurs lieux où se concentrent les ressources (matérielles, main d'œuvre,...)
- Un marché où la production doit être vendue
- Un processus de transformation, où sont combinés les matériaux et le travail

Le coût de transport de chaque matériau et de la main d'œuvre dépendent de la distance et influent sur le coût unitaire du produit final. Le tonnage du produit fini peut être plus élevé que celui des matériaux (incorporation d'eau par exemple), ce qui explique la prise en compte des trois variables dans le modèle de localisation de Weber.

Pour la réalisation de son modèle, WEBER a d'abord simplifié en prenant en compte la différence entre les coûts de transport des matières premières et celui du produit fini, autrement dit l'industrie aura tendance à se rapprocher d'un point ou d'un autre du marché ou du bassin de matière première.

Après que la première formalisation du modèle n'est semblé être qu'une initiation simpliste, ALFRED WEBER développe un second modèle à deux matières premières ou les deux sources de matières premières et le marché forment un triangle, mais le principe en soi est resté le même. L'industrie s'approche de la où les coûts de transport sont plus chers, alors

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

dans ce cas la localisation optimale correspondrait au point où la résultante des trois forces proportionnelles aux coûts de transport et en direction des sommets concernés du triangle s'annulent, Weber calcule un indice matériel qui est le rapport en poids entre les intrants (inputs) localisés et les extrants (marché, clientèle, etc.) et d'après ce dernier et se basant sur des cas pratiques concrets Weber nous montre des exemples de localisation on se référant à son indice (Paulet ,2009)²³.

Les principaux types de localisations industrielles qui découlent du modèle sont :

- Le type de localisation déterminée par la localisation des matières premières : première transformation, industries de base,
- Le type de localisation déterminée par une main d'œuvre pas chère : filature, vêtements, chaussures,...
- Le type de localisation déterminée par la présence d'une main d'œuvre très spécialisée : high Tech (Silicon Valley : 70 % de diplômés supérieurs)²⁴
- Enfin le type de localisation déterminée par des combinaisons de choix complexes de facteurs, tel que des choix politiques administratives etc.

Mais le modèle présente aussi des limites telles que²⁵ :

- Celles expliquant la localisation d'industries de base.
- Le modèle n'explique pas la formation de la rente foncière.
- Le modèle ne prend pas en compte la rente foncière dans la localisation industrielle.
- Et enfin le modèle exclut les services.

Cependant, le modèle de Weber, nous aide à identifier les différents types de localisation industrielle et d'en déduire les effets potentiels d'infrastructures sur ces localisations. Ce qui constitue un apport non négligeable à l'économie spatiale.

Pour pousser plus loin les analyses de Von Thünen et Weber, on pourra essayer d'élargir ce cas de figure vers la formation et la localisation des villes de montagne en question. La localisation selon les facteurs émis par Weber pour une entreprise industrielle peuvent être extrapolés au sens d'une ville dont la question est d'identifier les facteurs qui ont poussé à l'établissement de cette ville dans ce lieu précis, et dans notre cas de figure dans les montagnes. Cette dernière et selon Marc côte (2004) n'a jamais été propice pour une activité

²³ Le cas de fabrication du pain avec un indice < 1 , ou encore une conserverie > 1 et des raffineries qui ont des indices égale a 1, selon PAULET.J-P (2009).

²⁴ La Silicon valley en chiffre <http://frenchdistrict.com>

²⁵ Alain SAUVANT, Localisation industrielle optimale, Le modèle de Weber, des aciéries à la Silicon Valley, fichier PDF page 33.

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

économique durable et à l'établissement des villes proprement dites. Ces mêmes villes puisent pourtant leur essence dans les activités économiques qui les composent (polèse, 1994) de ce fait comment les villes de montagne de Kabylie pourraient corroborer ou contourner cette théorie de localisation dans l'analyse de l'emplacement de la ville en montagne. Nous allons aussi essayer de voir si les facteurs dictés par Weber peuvent suffire à l'explication de la localisation de ces villes. **Autrement dit la théorie de Weber serait-elle suffisante pour l'explication de la localisation des villes de montagne ?**

2.3 CHRISTALLER ET LOSH (analyse des aires de marchés)

L'analyse de WALTER CHRISTALLER en (1933) dans son essai intitulé *Les Lieux centraux dans le sud de l'Allemagne* tente de trouver une relation entre la localisation des villes et leurs rangs dans la hiérarchie urbaine.

Pour CHRISTALLER, il existe un ordre central entre les villes, qui s'explique à partir des lois internes de la matière et des lois divines.²⁶

La hiérarchisation des réseaux urbains se fait en fonction des services et des commerces qui s'y trouvent, se basant sur les postulats de VON THUNEN, l'espace homogène et que chaque agent cherche à maximiser son profit ou son utilité et les coûts de transports sont liés à la distance, mais aussi sur la base des trois principes différents mais complémentaires qui sont : le principe de marché, celui du transport et enfin le principe administratif selon lesquelles une hiérarchie de la ville allant de la plus grande à la plus petite. En considérant le premier principe qui est celui du marché comme exemple la hiérarchie se pose comme telle²⁷ :

1. La portée du bien (son aire de marché qui est circulaire jusqu'au prix maximum du transport).
2. Le seuil de production (économie d'échelle).
3. Le seuil de demande (fréquence ou rareté d'un produit).

De ce fait, une hiérarchisation à partir du principe du marché peut se faire à partir de ces trois conditions. Alors on pourrait comprendre que la taille des villes s'analyse selon leur aire de marché et les produits qui sont offerts, tant qu'une ville offre une multitude de produits tant que son aire de marché sera étendue. Christaller a tenté d'offrir une représentation

²⁶ Le « modèle » de Christaller, par Arnaud Banos fiche pédagogique du collectif MAPS, comment représenter un modèle géographique en 3D.

²⁷ Selon J-F TARDIEU vidéo YouTube, explication du modèle christallien. .disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=bMKaMIXrjZ4> consulté le (18/06/2016).

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

géométrique des lieux centraux à partir d'hexagones²⁸ reflétant la hiérarchie entre les trois groupes de centres urbains qui sont selon lui, la métropole, les centres urbains supérieurs et enfin en bas de l'échelle les centres inférieurs.

La répartition des aires de marché pour Christaller doit se faire selon une hiérarchie des places centrales. Les services dans les aires de marché économiques maximales sont étendues et peuvent être centralisés grâce aux économies d'échelle, les biens et services à faible portée peuvent être décentralisés vers des places plus exigües. La théorie de CHRISTALLER bien qu'elle était innovante (Reitel, 1984) fut représentative d'une certaine réalité. Néanmoins, cette dernière reste critiquée notamment par AUGUSTE LOSH pour son caractère trop utopiste et des erreurs dans le modèle géométrique.

Auguste LOSH contemporain de CHRISTALLER, et spécialiste de l'économie régionale, décrit un modèle de localisation inspiré par CHRISTALLER mais contrairement à lui LOSH ne traite pas de cas pratique mais d'une réflexion théorique avec une démarche économique. Il démarre des plus petits centres de production et non pas des métropoles comme l'avait fait CHRISTALLER. Mais la structure du modèle de LOSH est pratiquement la même avec CHRISTALLER en utilisant des modèles à hexagones, en prenant en exemple des fermes en autarcie qui créent le surplus agricole, et pose les premières conditions à l'échange en intégrant les rendements croissants comme condition de formation de villes futures au fur et à mesure que les aires de marché s'étendent et au fur et à mesure ou les centres produisent plus de biens et services.

Mais l'influence et l'innovation portée par Losh ne s'arrête par-là, en effet et selon Lajugie (1985 P.42) : « ...Losh fait la synthèse de ses devanciers et les a complété d'un apport original important. Son travail s'articule autour de trois thèmes principaux : **une théorie de localisation, une théorie des régions (théorie des aires de marché) et une théorie de l'échange....** »

En outre, Auguste Losh économiste de formation précise et étend sa théorie de localisation en intégrant de nouvelles variables avec l'analyse de la localisation de la **demande** et pas seulement de l'offre comme l'ont fait les théoriciens cités plus haut. En intégrant aussi la notion d'entrepreneur.

²⁸ Vu que le modèle initial circulaire laissait beaucoup de poche (aire de marché) non desservie, toujours selon J-F TARDIEU.

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

LOSH a établi un modèle de places centrales plus élaboré que Christaller (Paulet,2009), en intégrant des questionnements sur l'impact de l'innovation technologique sur les réseaux de transports en particulier et sur **la formation et le développement des villes**, ajoutant aussi le fait que les différents centres urbains peuvent produire des biens et des services propres à eux. Contrairement à Christaller, une division du travail s'instaure entre les différents niveaux et un système d'échange entre ces mêmes niveaux et par différentes directions en incluant d'autres facteurs qui influencent sur les aires de marché et leur étendue (Aydalot, 1985).

Cette hiérarchie urbaine est bien visible dans notre terrain d'étude. Une hiérarchie plus au moins informelle qui n'est analysable que par l'observation à cette étape de notre travail nécessitant une enquête approfondie. Car la relation interurbaine est semblable aux écrits des deux auteurs, la dotation en bien et service des centres urbains définit en quelque sorte la taille des régions économiques (ville en sens de Losh). Le rayonnement, voire l'extension de celle-ci dépendra directement de l'aire de marché entourant cette ville ce qui est applicable dans notre cas à l'arrière-pays couvrant les villes de montagnes. Une sorte d'échange entre centre et périphérie comme le préconise le modèle de Krugman (1991). Là où l'analyse de Losh devient intéressante est dans l'intervention quoique implicite des pouvoirs publics un tant soit peu dans la formation des aires de marché en essayant de transformer les petits centres qui entourent la ville en centre dépendant de la grande ville et en offrant de fait les conditions nécessaires aux échanges optimales entre ces différents centres (transport et voie de communication) Lajugie (1985,P.45) dira à ce point : *« ...au lieu de laisser ces réseaux se constituer au hasard sur la surface considérée, on peut obtenir un arrangement plus ordonné en leur donnant un même centre qui devient alors, une grande ville bénéficiant d'une demande locale importante »*. La citation en elle-même nous renvoie à notre deuxième question subsidiaire au sein de notre problématique qui porte sur la volonté des pouvoirs publics algérien d'ériger des centres urbains en montagne dans le souci de maintien des populations et de cohésion sociale et territoriale. Les voies de communications et des projets autour des villages avoisinants les centres urbains de montagne peuvent être appréhendés ainsi. Notre recherche nous en dira plus sur cette ouverture qui sera renforcée par l'enquête de terrain.

2.4 Travaux divers

L'étude sur l'espace ne s'est pas limitée aux auteurs sus-cités. En effet, l'accent mis sur les spatialistes allemands n'est pas fortuit, les théories développées nous serviront dans le

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

développement de notre travail, mais d'autres travaux sur l'espace ont pu voir le jour évidemment. Certains ont porté sur l'espace, la localisation, d'autres sur la concurrence spatiale. On citera succinctement et par ordre chronologique Andréas Prédhol (1928), et le principe de substitution des facteurs de production, inspiré par Alfred Marshall. Pour Prédhol les délocalisations industrielles peuvent être assimilées à cette substitution de facteurs.

Harold Hotteling (1929) quant à lui développe un modèle de la concurrence spatiale, en prenant l'exemple des deux marchands de glaces sur une même plage. Hotteling démontre que l'espace est prépondérant dans un marché concurrentiel, et la proximité des offreurs n'étant pas toujours défavorable à ces derniers. Cette même proximité était à la base du principe de différenciation minimale phénomène inverse de la différenciation des produits. Son modèle de concurrence spatiale en situation de duopole (hotteling, 1929) tiré de la théorie des jeux de Nash, est et restera un modèle essentiel de l'économie spatiale et encore plus en géographie économique (Ben Allak, Agharmiou, 2020). Ce modèle inspirera plus Tord Palander en 1939, qui tentera de concilier théorie de la localisation et celle des prix de Pareto-Walras-Cassel (lajugie ; et al, 1985).

En France, l'avancée théorique a été apportée par François Perroux en 1950 avec son article « *les espaces économiques* ». Ou il a traité pour la première fois du concept de *d'espace économique*. Plus tard viendra la thèse de Claude Ponsard (1955) qui a pour intitulé « économie et espace » où il explique en sous-titre l'essai de l'intégration spatiale dans l'analyse économique, et oppose une vision d'économie dimensionnelle à une économie punctiforme (Ponsard, 1955).

Pour conclure, nous pouvons dire que la variable spatiale a pris de plus d'ampleur dans l'analyse économique durant la période allant de la fin du 19^{ème} siècle au 20^{ème} siècle, une intégration graduelle par le biais des théories étudiées dans cette section. Nous nous pencherons par la suite sur les travaux novateurs concernant l'espace sous le prisme des approches qui ont dépassé le cadre néoclassique dans l'analyse spatiale.

Section 03 : Travaux novateurs, dépassement de la distance et premières modélisations de l'agglomération.

D'autres auteurs ont essayé de dépasser le cadre limité de la distance, d'étendre l'analyse à un niveau dépassant le théorème d'impossibilité spatiale ainsi que l'intégration de nouveaux éléments facilitant la compréhension de l'espace, de la localisation économique ainsi que la

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

formation des agglomérations. Certains l'ont fait d'une manière explicite et délibérée, pendant que d'autres ont amené des avancées théoriques au sein de l'économie spatiale sans pour autant que ça soit le but de leur recherche initiale.

3.1 Alfred Marshall (1842-1924)

L'économiste Alfred Marshall était le premier économiste à avoir donné une autre dimension à l'espace au-delà de la distance et des coûts de transport. En effet, l'analyse issue de l'observation des quartiers industriels de Sheffield en Angleterre a ouvert la porte à un nouveau type de compréhension de l'espace et d'analyse économique presque hérétique à cette époque correspondant à la fin du 19^{ème} siècle. Les interactions entre entreprises bénéficiant d'une proximité géographique accroissent la performance globale du quartier ou du district en question. Ce postulat va à l'encontre de l'analyse néo-classique où tout intérêt collectif est réducteur. Cependant, ces entreprises agglomérées bien qu'elles soient concurrentes, puisqu'elles opèrent dans une même filière ou une même branche, arrivent à développer une certaine relation complexe à étudier basée sur des fondements de concurrence et de coopération (becattini, 1992). Pour Christophe Assens et Yoni Abittan (2012,P.26) : « ... *Son propos (Alfred Marshall) vise en effet à considérer le regroupement et la coordination de petites entreprises se spécialisant dans une même filière de production comme un système d'organisation industrielle à part entière. Sur la base de cette étude, Marshall (1920) montre que la productivité d'une entreprise dépend alors de ses capacités intrinsèques, mais aussi de l'endroit où elle est établie. En effet, au sein d'un pôle de compétitivité, une entreprise située à proximité physique de ses fournisseurs, partenaires ou concurrents, bénéficie d'une baisse des coûts de transactions, en limitant le nombre d'intermédiaires, et en diminuant les temps de transport..* ». Ce type de répartition spatiale originale à cette époque-là fut appelée « industrie localisée » et se retrouve à l'origine de nombreux travaux novateurs qui, tel que les travaux sur les districts industriels, les milieux novateurs ou encore les clusters qui seront développés plus tard par Michael Porter (1998).

Autre fait à retenir des travaux d'Alfred Marshall sur l'agglomération, c'est ce qu'il appelle « atmosphère industrielle » une sorte d'abstraction des forces économiques qui émanent d'une concentration d'entreprises. Cette notion bien qu'ambiguë émane des échanges, des interactions et des relations formelles et informelles entre les différents acteurs du district. Pour Marshall (1920, P.238) : « *les avantages que présentent pour des gens adonnés à la même industrie qualifiée le fait d'être près les uns des autres, sont grands. Les secrets de*

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

l'industrie cessent d'être des secrets, ils sont pour ainsi dire dans l'air (...) si quelqu'un trouve une idée nouvelle, elle est aussitôt reprise par d'autres et combinée avec des idées de leur cru, elle devient ainsi la source d'autres idées nouvelles ». De ce fait, l'atmosphère industrielle favorise l'échange, l'interaction et l'apprentissage selon Alfred Marshall. Qui sont elles-mêmes source d'économies externes d'agglomération, premier fondement de la concertation d'entreprises au sein d'un territoire.

Si l'on se réfère à cet apport historique on se rend compte qu'Alfred Marshall réussit l'amorce de la jonction entre adeptes de l'espace distance et ébauche de la théorie de l'agglomération en intégrant des éléments bien plus consistants à une analyse de ce type. Benko (2008) parlera de Marshall comme l'un des pères fondateurs de la géographie économique moderne, en opérant la distinction entre le tangible et l'intelligible, condition épistémologique suprême de subsistance des deux disciplines qui sont l'économie et la géographie.

3.2 Walter Isard

Le contexte de l'apparition de la science régionale fut un contexte assez mouvementé du fait qu'on situe la gestation de cette période entre les deux guerres mondiales du 20^{ème} siècle et les mutations profondes tant structurelles que conjoncturelles qui ont secouées cette dernière. La science régionale est née d'un besoin de société pour reprendre l'idée d'Antoine Bailly (2009). D'un point de vue épistémologique elle se voulait une passerelle malgré elle entre les disciplines spatiales du début et de la fin du siècle. Pour Paul Claval (2008) la science régionale a assuré la jonction entre l'espace et le territoire, d'où la nécessité d'évoquer la science régionale à cette étape de notre travail. Afin d'assurer la transition entre les disciplines spatiales et territoriales au gré des mutations structurelles de l'économie. Peu connue en France à son début, la science régionale a conquis de nombreux chercheurs venus d'horizons différents aux États-Unis grâce particulièrement à son principal instigateur Walter Isard, le géographe français Paul Claval (2008, P.158) écrira d'ailleurs à ce sujet : « ... *En lançant, il y a maintenant plus de cinquante ans, l'idée d'une science régionale, Walter Isard invitait des disciplines qui s'ignoraient jusqu'alors à réfléchir sur un objet commun ; il concevait la science régionale comme un carrefour, où des spécialistes de formation et d'ambitions variées venaient se rencontrer. La situation n'a pas fondamentalement changé : il y a toujours, dans le cadre de l'Association de Science régionale, des économistes, des géographes, des aménageurs et des urbanistes, ainsi que, de manière plus sporadique, des représentants d'autres sciences sociales, sociologie ou sciences politiques par exemple.*

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

Parler de science régionale, c'est analyser les thématiques développées par des disciplines qui se sont ignorées jusqu'au milieu des années 1950, dialoguent depuis, mais n'ont pas perdu leurs spécificités. Les savoirs qui caractérisent la science régionale sont nés au XIXe siècle.... ». Un conglomérat de chercheurs pour un seul et même objectif qui est de donner un sens spatial puis territorial à l'activité économique. L'apparition de la notion de développement à la fin de la deuxième guerre (Perroux, 1950) et la dichotomie entre états-nations qui a suivi, puis entre régions (Courlet, 2009) a révélé une série de disfonctionnement économiques, sociétaux et environnementaux auquel la science économique conventionnelle ne pouvait répondre de manière linéaire. Les déséquilibres majeurs liés aux inégalités et aux disparités entre régions, pays, villes etc. dénotaient d'une implication spatiale pas encore acceptée par les économistes. Le désir de Walter isard était de joindre les efforts conjoints de chercheurs issues de plusieurs disciplines autant distinctes que complémentaires afin de construire un champ d'étude à même de concilier espace et phénomènes économiques. Les résultats de la science régionale sont assez probants presque plus de 60 ans après avoir édifié le premier département de recherche en science régionale, étendard d'une discipline qui avait comme ambition première selon Bailly (2009) la reconstruction et l'aménagement harmonieux de l'Europe et des territoires d'après-guerre, d'où le besoin de société évoqué plus haut. Autre fait à souligner est la scientificité de la discipline, qu'elle soit encline à la modélisation et l'abstraction, cette dernière s'est toujours appuyée sur des vérités mathématiques et économétriques. Certains économistes du 20^{ème} siècle, revendiquent leur affiliation à la science régionale, on citera à titre d'exemple William Alonso premier à avoir soutenu son doctorat de science régionale sous la direction de Walter isard, qui a travaillé sur le modèle de localisation résidentielle, inspirée du modèle de Von Thünen. On citera aussi Wassily Leontief prix Nobel 1973 qui a eu lien très étroit avec le département de science régionale de l'université de Pennsylvanie. Autre économiste mais pas des moindres, Paul Krugman, lauréat du prix Nobel de l'année 2009, et figure de proue de la géographie économique. En France on pourra citer François Perroux ainsi Claude Ponsard de l'université de Dijon.

L'avancée théorique de la science régionale n'est pas des moindres, malgré les critiques de certains *territorialistes* tels que George Benko (2008) qui pour lui les analyses de la science régionale sont les mêmes par homothétie à l'économie nationale par modèle réduit. Il est vrai que le contexte d'expansion de l'économie régionale fut à une période interventionniste ou

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

l'état avait la prééminence des localisations industrielles où la somme des régions s'agrégeait en état-nation. Mais force est de constater que l'avancée majeure était dans le sens théorique et non pas dans la pratique, les figures précitées ont redonné une certaine visibilité à une discipline scientifique en manque d'outils d'approfondissement théorique et pratique.

Cette ouverture théorique due à l'éclosion et l'évolution de la science régionale, a permis une nouvelle génération de chercheurs relatée plus haut. Parmi ces chercheurs on citera Paul Krugman, qui a permis l'une des avancées les plus majeures concernant l'intégration spatiale dans la théorie économique qu'on pourrait assimiler aux prémices du dépassement du **théorème d'impossibilité spatiale**.

3.3 Paul krugman

De tradition libérale mais avec un penchant néo-keynésien, Paul krugman est l'un des économistes les plus influents de sa génération. Il a d'abord travaillé sur le commerce international et l'application de nouveaux postulats qui sont restés inchangés depuis la formalisation de David Ricardo. La nouvelle théorie du commerce internationale est refondée sur une base concurrentielle différente de celle du paradigme classique et néo-classique. En effet, on ne parle plus de concurrence pure et parfaite mais de modèle concurrentiel monopolistique ou oligopolistique hérité du travail de Dixit, Stiglitz, Krugman (krugman, 1991). Ce modèle essaie de démontrer que la concurrence entre entreprises d'un point de vue empirique peut être sujette à des dysfonctionnements, cela peut engendrer des situations de rendements croissants comme on a pu le voir plus haut, ces mêmes rendements croissants peuvent être à la base de situation d'économie d'échelle et d'avantages liés à la taille des entreprises. Ce qui peut influencer sur la concurrence et la création de situation de monopole au sein des différents marchés. L'acceptation et la modélisation des rendements croissants a dépassé tout naturellement le stade du commerce international et l'application de ce modèle sur l'espace a été la bouffée d'air dont la géographie économique a toujours espéré et « réintroduire la discipline dans l'analyse économique » (Suneley et Martin, 2000, P.37)

Paul Krugman a reçu le Prix Nobel d'économie pour son analyse des modèles du commerce mondial et de la localisation de l'activité économique en 2009 et cela en se posant deux questions principales :

- Pourquoi certaines activités économiques se concentrent-elles dans un nombre limité de régions ou de villes ?

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

- Quelles sont les raisons qui poussent certaines activités économiques particulières à se concentrer dans certains lieux et non dans d'autres ?

Si on se réfère à l'article d'Olivier Walther (2008), Paul Krugman a utilisé pour cela un modèle simple (centre/périphérie), incluant la concurrence monopolistique comme la structure base des marchés et dans le but de contourner l'impossibilité spatiale suggérée par les libéraux, un modèle aux hypothèses suivantes :

- Concurrence monopolistique.
- Rendements croissants.
- Différenciation des produits.
- Préférence pour la variété.

Dans le modèle centre-périphérie de Krugman les industries se localisent dans un lieu en tenant compte de l'arbitrage entre **les rendements croissants**, qui favorisent la **concentration**, et les **coûts de transport**, qui favorisent la **dispersion**. Chaque industrie tente alors de desservir son marché en minimisant les coûts de transport, de ce fait deux tendances se créent l'une tend vers la convergence (agglomération) et l'autre vers la divergence (dispersion).

Le modèle phare de l'économie géographique, qui est pour le moment le modèle le plus complet en termes de localisation, de concentration d'entreprises et d'agglomérations. Le point de départ de Paul Krugman était le questionnement sur la localisation de la production dans l'espace, et de formaliser une science qui s'intéresse au lieu même de la production (Krugman, 1991). Selon (Coissard, 2007. P.113) : « ...*Paul Krugman, considère la géographie économique comme une branche à part entière de la science économique, traitant du lieu de rencontre entre des éléments interactifs. Par économie géographique, il entend donc simplement une théorie sur la localisation de la production dans l'espace...* ». De là émane, une certaine ramification de théories et des objets de recherche de Paul Krugman, vue que par la suite ce dernier a essayé d'extrapoler ses résultats vers sa recherche de régions développées, par rapport à leurs périphéries de chercher pourquoi certaines le sont et non d'autres²⁹, et cela grâce à son modèle de convergence. Il dépassera les limites imposés par l'hypothèse de parfaite mobilité des actifs (Coissard, 2007).

²⁹ Par l'analyse préalable, des conditions historiques et socio-économiques qui font qu'une région se développe sur une autre.

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

Le modèle de Paul Krugman de « *center-périphérie* » reste à ce jour l'un des modèles les plus complets dans l'explication de la formation des agglomérations. Dans notre présent travail qui s'appuie justement sur l'explication de la formation des villes en zone de montagne du Djurdjura, le modèle prend tout son sens, et ces quelques pages introductives depuis la science régionale de Walter Isard en dit long sur nos intentions de recherche. L'arbitrage entre coûts de transport et rendements croissants paraît à ce jour comme l'élément théorique et technique essentiel à la suite de notre travail et l'application de ce dernier sur notre cas pratique sera en effet l'une des clés de la réussite de notre partie empirique.

3.4 Les déterminants économiques de la ville et naissance de l'économie urbaine

Les avancées théoriques relatées plus haut convergent vers l'apparition de la théorie économique sur la ville et plus tard vers l'apparition d'une discipline agrégeant ses travaux, qui fut appelée *économie urbaine*. Cette dernière s'est construite sur une bifurcation et une avancée théorique logique de l'économie spatiale (Claval, 2008). La ville semble être l'entité spatiale qui conjugue bien-être, performance économique et interactions maximales des acteurs économiques, ce qui fait d'elle un objet complexe à l'étude et à l'analyse (Huriot, 2009). Les déterminants économiques qui poussent à l'étude de la ville sont nombreux, et l'économie urbaine selon Aydalot (1985) est née d'un besoin d'action.

De ce fait c'était logique de se retrouver avec une nouvelle branche dédiée aux faits urbains. La poussée urbaine de l'après-guerre (Bairoch, 1985), les problèmes socioéconomiques qui ont pu émaner de cette montée soudaine de l'urbanisme eurent pour effet de mettre en relief les bonnes questions sur les villes et les effets induits par celles-ci. Ces entités complexes ont commencé à regrouper et concentrer l'essentiel des activités économiques (Huriot, 2009) et la majorité des populations. Selon, le rapport de l'ONU sur l'urbanisation dans le monde un être humain sur deux vit en ville et bientôt deux tiers de la population sera urbanisée³⁰ d'ici l'horizon de 2025.

L'analyse de l'espace ainsi que les agglomérations s'est portée principalement sur les aspects purement économiques et purement quantifiables. La nouvelle génération d'économistes dont certains seront présentés ci-après osera en quelques sortes l'hérésie dans leur analyse face à l'orthodoxie dominante en économie. Parmi ces auteurs on citera Richard Florida via ses travaux portant sur « la classe créative » des villes à travers une nouvelle forme d'analyse

³⁰ Rapport de 2015

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

basée sur la prééminence d'autres facteurs d'ordre social, culturel et historique dans l'attractivité urbaine au même titre que l'économique.

3.5 Richard Florida

Les travaux de Richard Florida semblent confirmer nos propos du paragraphe précédent, du fait de leurs natures hérétiques comparativement à tout ce qui a pu se faire en économie urbaine traditionnelle. La synthèse des travaux de Florida et de ses trois grands ouvrages nous est offerte par l'article de Sébastien Darchen et Diane-Gabrielle Tremblay (2008), dont nous nous sommes inspirés lors de la réalisation de cette sous-section.

En effet les travaux de Florida, se situe dans une optique d'attractivité et de productivité urbaine qui ont une répercussion directe sur le développement économique. Dans ce raisonnement Florida opte pour une approche où il analyse l'impact de ce qu'il appelle la « *classe créative* » sur le développement d'une ville. Cette classe est définie selon les propos relayés de Florida (2005) puis par (Darchen et Tremblay 2008) comme étant la population composée d'artistes, peintres intellectuels, qui sont qualifiés de *bohémiens*, ainsi que des scientifiques qui eux furent appelés de classe *super-créative* (Darchen et Tremblay 2008. P.62). « *Le flou du qualificatif « créatif » permet donc d'agréger dans une même catégorie d'individus aux profils socio-économiques et professionnels très variés : près de 30 % des actifs des économies occidentales appartiendraient à cette classe créative, devenue dominante par son poids numérique, économique, social et culturel* (Florida, 2002 ; Vivant, 2009).

La théorie de Florida s'articule entre celle du développement exogène et les théories ayant pour objectif d'expliquer et *identifier l'émergence d'une certaine classe sociale en fonction de l'évolution économique en milieu urbain* (Veblen, 1899 ; Mills ,1951 ; Tremblay, 2008). Il tente de proposer une suite logique à ses différents travaux. Darchen et Tremblay (2008,P.70) estiment que : « *Richard Florida réactualise l'idée que la ville est le lieu de la créativité et de l'innovation, de par sa diversité culturelle et sociale* (Roy-Valex, 2006, p. 325). *En ce sens, la thèse de Florida renvoie également aux approches de Jane Jacobs (1961, 1991), voire de Lewis Mumford (1970), qui considèrent que les centres-villes sont les berceaux de l'innovation du fait que ceux-ci abritent une diversité accrue en termes de population par rapport à des environnements qui ne sont pas de type urbain.* ».

La méthodologie employée par Florida semble être adaptée à son étude du fait de l'utilisation d'outils chiffrés et d'indices permettant la corroboration de ses postulats de base. Ainsi pour

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

mesurer l'attractivité des villes américaines³¹, Florida et son équipe ont utilisé trois types d'indicateurs émanant du noyau profond de sa réflexion principale sur l'impact de la classe créative sur l'attractivité des villes et de surcroît sur le développement économique de celles-ci. En dépit de la compétition interurbaine défendue par Florida (2002), il existe pour lui certaines caractéristiques majeures révélatrices du niveau d'attractivité des villes afin d'attirer les entreprises high-tech porteuses de valeur ajoutée. Ces caractéristiques dénotent du « capital humain » (Pilati et Tremblay, 2007). Florida a mis l'accent sur ce qu'il appelle la théorie des trois T (talent, technologie et tolérance) comme principaux déterminants de l'attractivité des villes. *Le talent (nombre de personnes diplômées à bac + 4), la technologie (nombre de brevets déposés) et la tolérance. S'agissant de cette dernière, il propose de l'évaluer grâce à plusieurs indices : le premier mesure la diversité ; le second, le poids de la communauté homosexuelle dans la population ; le troisième, celui de la bohème artiste.* (Vivant, 2009).

Une classification assez atypique comme on peut le voir, mais les corrélations répondent favorablement à ces indices. Selon Tremblay et Darchen (2008, P.61) : « *Pour Florida, ces indices seraient fortement en corrélation avec la concentration en entreprises de haute technologie pour une région, cette concentration étant considérée comme favorable à l'innovation.* ». Et selon Florida (2005) on trouverait un lien entre la concentration d'entreprises high-tech, le degré d'innovation et la présence d'homosexuels, de bohémiens et d'immigrés.

Florida, fort de ses recherches milite et exhorte les décideurs des villes à adopter des politiques à même de favoriser l'émigration et l'intégration des minorités en tout genre. Une politique flexible, humaniste, antiségrégationniste et anti-xénophobe. Ceci est dans le bien de tous selon Richard Florida, vu que la classe créative est attirée par des villes tolérantes et qui prônent la diversité. Attirer, fixer et sédentariser le talent tel est le défi des villes qui veulent se développer de par leur création.

Il faut aussi préciser que Richard Florida s'inscrit dans une démarche plus globale dans un contexte d'économie de la connaissance où l'input principal est souvent caractérisé par la formation, le savoir et la circulation de l'information. Florida s'engage aussi à procurer un environnement idoine à cette nouvelle forme d'expression artistique, qui elle-même encourage l'innovation et le dépassement des conventions sociales préétablies. Cette forme de

³¹ Vu que ses études ont porté sur les villes américaines, ou un échantillon de 250 villes fut étudié et analysé.

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

subversion progressiste exprimée lui donne cette contestation scientifique, si utile au final afin de lui donner la visibilité et la notoriété nécessaire afin de faire parler de ses travaux.

Du point de vue de nos recherches, la transposition des théories de Florida nous semble difficile du fait de la différence du contexte auquel s'oppose notre terrain d'étude. En effet, parler de contexte américain renvoi implicitement à plus de liberté d'expression due principalement à la culture et l'histoire des mœurs du pays en question. Cette flexibilité et cette tolérance exprimée dans certains domaines, rend la comparaison difficilement applicable à des contextes plus rigides et conservateurs toute proportion gardée. Toutefois, l'expression artistique peut être adaptée à des contextes plus difficiles selon leur histoire et leur société, car au-delà de la théorie en elle-même et ses différents postulats le résultat ainsi que l'objectif restent l'attractivité et le développement urbain et ceci peut être entrepris par toutes les villes du fait de l'universalité du fait urbain.

La théorie de Richard Florida, reste l'une des théories les plus influentes de l'économie urbaine et étend toute sa prépondérance sur un ensemble de sciences et de disciplines complémentaires. Ce qui fait de Florida l'un des chercheurs en économie urbaine les plus recommandés. Ses conseils ont aidé beaucoup de villes à sortir de leur apathie postindustrielle ou beaucoup d'entre elles ont eu beaucoup de difficulté à s'adapter aux nouvelles mutations structurelles de l'économie moderne. L'art et l'instauration des districts culturels à contribuer à redynamiser des anciens centres historiques des villes en question.

La question qui se pose d'elle même dans un contexte de compétition inter et intra urbaine, est si cette politique est applicable au sens des villes algériennes où instaurer un climat de concurrence peut-il aider au développement économique de celles-ci ? Cette compétition pour cette frange de la société peut en effet jouer le rôle d'accélérateur du processus de développement, en admettant les effets implicites d'une politique pareille qui impliquerait de fait des valeurs telles que : la tolérance, le travail et l'innovation. Ces dernières se répercuteront sur un climat social plus apaisé dans un contexte urbain houleux et gangrené par la violence sociale ne milieu urbain (Boudarene, 2017). Mais le plus important c'est de se demander si les pouvoirs publics algériens seront prêts à laisser plus de prérogatives aux décideurs locaux, afin de travailler leur environnement selon les exigences et leur ressource en place, ou rester dans la planification centralisée dans une gestion à distance, en adoptant un seul et même modèle de développement urbain à toutes les villes algériennes. On essayera de

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

voir plus clair par la suite de notre travail, la politique, la fonction et le développement urbain en Algérie.

3.6 Les travaux de François Perroux, Myrdal et Hirshman

Nous essayerons dans le passage qui suit, de citer des travaux portants sur l'espace économique de François Perroux (1950) et sur les causalités cumulatives dans la formation des villes et des agglomérations Myrdal (1957) et Hirshman (1958), des travaux qui ont principalement attiré notre attention. Mais au-delà de l'avancée théorique due à ces auteurs, nous nous intéresserons à la brèche ouverte par la suite et la transition de la recherche vers d'autres niveaux d'analyses.

La chute de la grande entreprise synonyme de production et de consommation de masse dans les années 1970, qui a coïncidé avec la saturation du système keynésien-fordiste a permis a contrario le développement de la petite et moyenne entreprise ainsi que l'émergence de nouveaux territoires dotés de leurs propres ressources, acteurs et histoires (courlet,2001). Cette période allant de la fin de la deuxième guerre vers la fin des années 1970 a connu beaucoup de bouleversement tant structurel que conjoncturels. La recherche en économie spatiale et territoriale a pris un tournant durant cette période névralgique qu'on développera par la suite avec *le tournant territorial* (pecqueur, 2006).

Pour ce qui concerne la recherche sur les villes et les agglomérations urbaines, nous pouvons citer quelques auteurs qui se sont intéressés à ces dynamiques nouvelles et qui ont supposé de nouvelles méthodes multidisciplinaires pour étudier ce phénomène complexe. Des auteurs comme **François PERROUX**³² ont tenté d'y remédier au problème des disparités régionales induit par le développement accéléré des régions industrialisées, en mettant en place des pôles de croissance. En effet pour cet auteur la croissance se polarise et à travers cette politique des « pôles de croissance » dans les régions en difficulté composées **d'unités motrices** comme base productive et l'aide d'effets d'entraînement émanant de ces dernières, qui vont engendrer à leur tour une dynamique de progrès sur les autres secteurs. Sachant que l'unité motrice soit une industrie d'un secteur stratégique dont la région possède un avantage comparatif. Autre fait notable concernant F.Perroux, à savoir que c'est l'un des premiers économistes à avoir théorisé la notion d'espace en économie, dans son article paru en 1950 « *Les espaces économiques* », ou il a en effet différencié les types d'espaces selon trois critères :

³² François Perroux : une pensée tout en nuances », Alternatives Economiques n° 137, mai 1996.

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

- a) Espace homogène.
- b) Espace champs de forces (espace polarisé) ou espace à vocation économique.
- c) Espace Plan (plan d'action politique dans une logique aménagiste).

Joseph Lajugie (1985) suivra le même cheminement dans son livre et va même jusqu'à prétendre que la classification abstraite de l'espace de François Perroux est à l'origine de l'application des programmes de développement régional. La notion d'espace économique permet une synthèse des travaux de F. Perroux tout en mettant en relation ces «espaces » dans un contexte bien précis.

D'autres travaux significatifs qui ont eu un écho favorable dans le milieu scientifique comme ceux de **MYRDAL** (1957) et **HIRSHMAN** (1958) qui étaient à la base des économistes hétérodoxe spécialisés dans l'économie du développement et dans l'économie institutionnelle, mais pas forcément en économie urbaine. Ces deux auteurs à l'image de Douglas North ont pu intégrer une analyse comparable au développement urbain, en partant de leurs champs disciplinaires qui est l'économie institutionnelle en insistant sur l'importance des institutions dans une dynamique de développement. Les deux auteurs ont intégré une analyse comparable à de la sociologie urbaine (Paulet, 2009) dans le fait de voir comment les agglomérations urbaines se forment. Une analyse qu'on qualifiera plutôt d'historique en se basant sur **les accidents historiques et le processus cumulatif** qui repose sur les deux forces antipodes qui sont : les effets de remous « *back Wash effects* » et les effets de propagation « *spread effects* » (Myrdal, 1960) :

- Les effets de remous favorisent l'inégalité. Ils sont le résultat des économies internes et externes (rendement croissant, externalité, innovation). Les pays riches ou les grandes agglomérations attirent les migrants et les capitaux ce qui renforce les inégalités spatiales
- Les effets de propagation : ils freinent les effets de remous, résultent de la diffusion de la richesse vers les zones pauvres.³³

Nous comprendrons de fait la nécessité des institutions à endiguer du mieux possible ces effets remous par des mesures politiques et autres interventions ciblées en faveur des effets de propagation. Si on transpose cette théorie vers notre travail actuel, on se rend compte qu'elle

³³ Cours d'économie urbaine Mr HADJOU 2015, master développement local année 2015, université Mouloud Mammeri de TIZI OUZOU.

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

prend tout son sens dans un environnement aussi dense en institutions publiques que représente l'Algérie. Dans un travail de recherche précédent³⁴ on a préconisé cette piste en vue de l'explication de la formation de la ville de montagne qui est Ain el hammam. Cet exemple concret a démontré la pertinence de cette théorie, en s'appuyant sur la thèse de l'accident historique. En effet, l'instauration d'une commune administrative³⁵ à l'époque coloniale, au chef-lieu actuel de la ville, ainsi que la présence d'un ancien marché hebdomadaire à l'endroit de la ville, font office d'accident historique ayant permis la naissance du centre urbain actuel de la ville de Ain el hammam. Les effets remous ou de propagation ayant contribué à la permanence de ce centre urbain n'ont pas encore été clarifiés du fait du manque d'investigation lors de ce premier travail. Chose à laquelle nous essayerons d'y remédier durant le travail actuel. Ce que nous pouvons admettre dès maintenant c'est l'hypothèse de la volonté des pouvoirs publics de garder et de prolonger ce centre historique, du fait des investissements publics consentis et le greffage d'une multitude de services publics au sein de la ville. Ce qui se juxtapose directement à notre deuxième objectif de travail sur la volonté des services publics de maintenir les populations sur place, dans une logique d'aménagement du territoire et de la cohésion sociale.

Cette logique aménagiste a ouvert la brèche vers de nouveaux champs théoriques. En effet, on a pu parler d'économie spatiale, des prémisses de l'économie urbaine en traitant de l'agglomération. Reste que ce champ d'étude a évolué vers d'autres nouvelles disciplines avec l'apparition du concept de développement vers la fin de la seconde guerre. Les mutations structurelles de cette période se sont faites au gré de l'évolution du concept de développement. Tout d'abord par l'apport keynésien et les stratégies de développement par le haut dans une logique aménagiste qui s'est faite accompagnée par la prédominance de l'Etat dans la prise de décision concernant l'espace économique. Ces mutations se sont faites au gré de l'évolution des notions et des concepts en théorie économique. Les économistes ont tenté de suivre ces « changements » en adoptant leurs études selon le contexte adéquat.

Certains auteurs tel que Paul Claval (2008) ont qualifié cette évolution conceptuelle de *bifurcation* de l'espace au territoire. En soulignant trois grandes étapes dans cette évolution. La première fut du début du 20^{ème} siècle jusqu'à l'entre deux guerres ou les économistes

³⁴ Dans le cadre d'un mémoire de master réalisé par nos soins prenant pour cas la ville pilote de Ain el hammam, réalisé par Ben Allak Ameziane sous la direction d'Aghramiou Naima, intitulé : « Formes et localisations des villes de montagne : cas de la ville de Ain el hammam » soutenu en décembre 2015 à l'université de Tizi-ouzou.

³⁵ Commune mixte du Djurdjura.

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

avaient eu beaucoup de peine à dépasser le cadre de l'économie conventionnelle, et à réellement adapter leurs outils dans la compréhension spatiale. La deuxième étape fut «...*De 1930 à 1970, le développement inégal conduit la plupart des sciences sociales à s'intéresser aux problèmes d'organisation de l'espace. La fondation de la science régionale, la prise en compte des mécanismes macro-économiques, la curiosité nouvelle pour les économies d'échelle et externes rapprochent l'économie, la géographie économique (deuxième manière) et l'aménagement.* » (Claval, 2008, P.168). La troisième étape selon le même auteur commence à partir de 1970, où les chercheurs ont assisté à une reformation du concept de développement et la montée d'espaces en déclin sous la période fordiste, utilisant des stratégies de développement à un niveau local et presque endogène. Ces espaces là on les qualifiera de territoires par la suite dans une période marquée par une série de mutations économiques (Courlet, 2001), une période qui a vu la concentration, la localisation en grappe et l'économie de la connaissance prendre une grande place au sein des problématiques économiques. C'est ce qui nous amène vers notre dernière sous-section portant sur l'économie territoriale, qui va nous aider à comprendre les retombées de cette nouvelle discipline sur la compréhension des phénomènes économiques à des niveaux infranationaux sous des entités territoriales diverses. Mais pour une analyse plus affinée, il s'agira aussi d'intégrer de nouveaux paramètres d'étude comme l'histoire, la culture et la sociologie.

3.7 Le tournant territorial

La notion de territorialité s'apparente de nos jours au glas de la recherche ayant jumelé espace, région et ville depuis plus deux siècles. Cette évolution, plus ou moins logique mais chronologique depuis les premiers tâtonnements sur l'espace a su se faire accompagner par d'innombrables mutations structurelles. La période postfordiste a bouleversé les modes de production de l'économie contemporaine avec l'avènement de la mondialisation et les progrès techniques qui ont suivi.

En réponse aux nouvelles formes d'organisations spatiales qui commençaient à joncher une certaine partie du globe et notamment en Italie, ces nouvelles formes représentent une résilience à la crise du système de production de masse qui se distingue de par sa forme plus flexible basée sur une concentration d'entreprises de petite et moyenne taille, tissant entre elles des relations complexes (Joyal,2008) allant de la concurrence à la coopération. Elles se démarquent par une capacité d'adaptation et de réactivité face aux mouvements du marché dans un monde globalisé (Pecqueur, 2006). Ces formes d'organisation spatiale, sont l'une des

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

plus abouties d'un point de vue économique. En effet, des prémices de Marshall (1890) à Beccattini (1992) en passant par les travaux de Porter (1998) sur les clusters qualifiés : « *comme mode d'organisation pertinent de l'activité l'industrie* » pour arriver aux travaux de l'école grenobloise qui a tenté de généraliser ces formes diverses et dispersées sous l'acronyme de SPL (système productif localisé) d'où bifurquera ensuite une notion plus récente de SET (Système économique territorial) (Ferguene, 2016). Ces formes-là, dénotent d'un foisonnement au niveau territorial, où on remarque de plus en plus de territoires se prendre en main, dans une logique de développement par le bas, c'est-à-dire par leurs propres moyens, ressources et organisation. L'ossature est soumise à des différences liées à la nature de chaque territoire.

La bifurcation conceptuelle de l'espace au territoire dont a parlé Paul Claval (2008) citée plus haut, rentre dans ce sillage historique. L'explication par la simple hypothèse spatiale des phénomènes économiques était rendue obsolète à cause de la complexité des transformations économiques. Ce qui a suscité ou même obligé l'entrée en vigueur de nouvelles variables explicatives au détriment d'autres. Car il ne s'agit plus d'entrevoir les espaces par leurs seules propriétés d'origines c'est-à-dire : distance, obstacle et réceptacle passif, mais beaucoup plus par leur influence sur la firme, la population locale et l'environnement. Ce qui fait du territoire une portion d'**espace** dotée de ressources, d'une culture et d'une histoire. Tout en organisant des relations diverses entre acteurs et en véhiculant une dynamique d'apprentissage à travers le temps et l'espace (Ferguene, 2016).

Le territoire peut modifier la logique économique. Le passage d'une vision stratégique à une autre, Bernard Pecqueur (2014) a parlé du passage d'avantages comparatifs aux avantages différenciatifs selon les spécificités de chaque territoire et dans une logique d'esquive de la concurrence « *lorsqu'elle est impossible à suivre* » (Pecqueur, 2014). Dans une démarche non pas émanant du haut (Etat central) mais de la coordination même d'acteurs concernés. L'avènement de cette notion, a fait basculer une branche de la science économique d'une abstraction et d'une uniformisation théorique basée sur la quantification et la modélisation, vers une diversification des cas d'études qui rend difficile toute homogénéisation ou modélisation. Cette approche territoriale de l'économie possède ses avantages comme ses inconvénients, ses adeptes comme ses détracteurs, ce qui est comparable aux défenseurs et aux adversaires de l'usage de l'outil mathématique en économie.

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

Mais ce qui est indéniable c'est le foisonnement de ces dynamiques au niveau des territoires, en usant des moyens différents certes mais vers des fins pratiquement semblables. La prise en main des populations de leur destin dans le but d'améliorer leur mode de vie vient souvent comme réponse aux incomplétudes du développement par le haut. Les agents économiques sont devenus acteurs de leur propre destin. Et c'est ce qui se passe actuellement en Kabylie, là où on peut voir se multiplier et surtout dans les villages de montagne des actions citoyennes à plusieurs visées et portées (Agharmiou, Ben Allak, 2020). On sent tout particulièrement de par notre observation les préoccupations environnementales et sociales qui viennent en réponse au désengagement de l'Etat dans ces régions rendues âpres par le climat et le relief. Si on n'analyse ces dynamiques de plus près, peut-on arriver à terme vers la transformation des villages de Kabylie vers des villes ou du moins mini centre urbain, quand bien même ces dynamiques muent vers des horizons économiques en termes de création d'entreprises et d'emplois. Autrement dit, si ces dynamiques tendent à transformer le paysage socio-économique des villages de l'arrière-pays kabyle en zone de montagne, serait-ce un pas vers l'urbanisation de ses zones ? Ou peut-être tendrons-nous vers le maintien de la hiérarchie actuelle ville-village, avec pour chaque entité ses propres spécificités ? Nous essayerons de creuser cette piste de recherche au cours des chapitres suivants.

L'économie territoriale prendra une part importante dans la suite de notre travail, au même titre que l'économie urbaine et la géographie économique qui seront le cadre théorique principal de notre présent travail. Pour ce qui est de la synthèse théorique faite depuis le début, on propose ci-dessous un tableau récapitulatif pour mieux saisir la portée de nos propos.

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

Tableau 2 : Synthèse théorique du premier chapitre

disciplines	Sous-branches	auteurs	démarche	Conception de l'espace (territoire)	Pertinence vis-à-vis du sujet
Economie spatiale	<ul style="list-style-type: none"> • Théorie de la localisation • Science régionale • Géographie économique 	<ul style="list-style-type: none"> • spatialistes allemands • Walter Isard • Paul Krugman 	<p>Paradigme concurrentiel de l'école classique et néo-classique, respect du T.I.S³⁶.</p> <p>Depuis Krugman : concurrence monopolistique et rendements croissants.</p>	<p>Espace coup (distance) transport.</p> <p>Substrat passif</p> <p>Tendance de convergence</p>	<p>Compréhension de la logique de localisation des agents économiques.</p>
Economie urbaine	<ul style="list-style-type: none"> • Economie d'agglomération 	<p>Marshall, Florida, thisse, Fujita, Camagni, Polèse, huriot</p>	<p>Insertion des défaillances du marché (externalités)</p> <p>Essaie de compréhension de l'attractivité urbaine.</p> <p>Prise en compte d'éléments sociologiques dans le processus de formation d'agglomérations.</p>	<p>générateur d'avantage (proximité)</p> <p>modifie la concurrence et division spatiale du travail</p>	<p>Le pourquoi du comment de l'agglomération et de la formation des villes</p>

³⁶ Théorème d'impossibilité spatiale.

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

Economie territoriale	<ul style="list-style-type: none"> • Développement régional. • Aménagement du territoire • Développement local puis territorial 	Pecqueur, Courlet, porteur etc.	Intégration de la variable territoriale dans l'explication des phénomènes économiques. Etude du développement territorial et de la démarche ascendante de par la compréhension des territoires en tant qu'écosystème.	Territoire actif. Coordination d'acteur. Territoire ressource et porteur de Dynamique.	Comprendre les dynamiques internes des territoires (villes) de montagnes. Distinction des ressources mises en place pour une démarche de développement. Analyse des retombées territoriales, de la formation des villes et leur impact sur l'environnement avoisinant.
------------------------------	--	---------------------------------	--	--	--

Source : synthèse de l'auteur³⁷.

³⁷ A noter que les auteurs préclassiques étudiés au départ, ont beaucoup servi dans l'amorce scientifique de notre sujet. En vue de l'approche chronologique utilisée mais la complexité de les classer dans telle ou autre catégorie rend difficile leur apparition dans ce tableau.

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

Conclusion du chapitre

A travers ce premier chapitre, nous avons essayé de déterminer les contours du cadre théorique et conceptuel que suivra notre recherche. La mobilisation des théories et des concepts répond aux besoins théoriques que notre recherche requiert. Les théories, les approches et les paradigmes développés rentrent dans l'organisation générale préétablie au début du chapitre et suivent l'ordre historico-chronologique qui retrace l'évolution des concepts mobilisés à travers notamment l'avènement du territoire en partant de la notion d'espace. Cette dernière précision nous permet de nous situer dans un paradigme hybride par rapport à notre recherche sur les villes. En effet l'utilisation des outils économiques pour définir la ville se joint à l'approche territoriale dans l'analyse de sa formation et de ses retombées territoriales. La définition et l'éclaircissement des variables prenant part à notre recherche nous ouvrent plusieurs horizons et plusieurs disciplines qu'on souhaite agréger au fur et à mesure de l'avancée de notre recherche. Limiter cette recherche au seul aspect économique c'est réduire l'importance et la teneur de nos questionnements aux variables quantifiables. Or, la portée de ce présent travail dépasse l'aspect mono-disciplinaire. Les variables expliquées seront traitées de manière à définir notre cadre théorique et conceptuel alors que les variables explicatives vont être introduites des les chapitres suivants, pour être confirmées dans l'enquête. Les notions de ville, montagne et transformation du rural à l'urbain vont être traitées de façon plus exhaustive tout en étant replacées dans le contexte spatial c'est-à-dire au niveau du massif montagneux du Djurdjura et à travers le temps aussi.

L'aspect épistémologique de notre recherche pourrait prêter à confusion dans ce premier chapitre, du fait de notre raisonnement inductif. Néanmoins, toute recherche académique suivant un raisonnement scientifique se doit de préparer son *background* théorique de façon à citer les jalons de son ossature générale. Les va et vient constants entre théorie et pratique au cours de ce chapitre démontrent que les aspects pratiques ne sont pas entrecoupés des théories mobilisées.

CHAPITRE II :

Genèse et référents historiques des processus urbains

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

Introduction

Dans ce présent chapitre nous allons nous intéresser à un aspect assez négligé dans l'étude des villes et des territoires, il s'agit de la variable historique du fait urbain. Cette revue historique est un essai d'analyse du processus urbain à travers l'histoire via son évolution à travers une genèse retraçant les événements marquants ayant pu dessiner la forme urbaine à laquelle on assiste de nos jours.

L'histoire urbaine ne date pas de notre époque contemporaine et remonte à des horizons historiques assez lointains. De par le récit que nous relaterons en partant des synthèses des travaux d'historiens et d'économistes, nous essayerons de dresser un portrait de l'urbanisation à travers les siècles et son lien étroit avec l'économie, ce qui fera figure de fil conducteur durant l'enchaînement des sections. Une difficulté supplémentaire à notre travail du fait de l'entendue de la genèse sur les villes dans les limites d'un seul cadre d'analyse. Mais d'un autre point de vue, l'exhaustivité liée à des millénaires d'histoire ne peut être résumée sans compromis scientifiques. Les autres filtres d'analyse permettant une étude complète ont été relégués au profit de la variable économique.

Les deux disciplines, l'histoire et l'économie, sont loin d'être exclusives nous espérons confirmer à travers leur analyse les fondements théoriques exposés lors du premier chapitre puis de comprendre l'avènement de certains phénomènes dépassant même le cadre urbain. Nous espérons aussi déceler certaines analogies qui vont permettre des référentiels logiques avec notre cas pratique.

Ce chapitre s'inscrit dans la suite de notre recherche principale et de notre quête de réponse à la question de la formation des villes de montagne du Djurdjura. La méthodologie de ce chapitre s'inscrit dans la suite logique de la continuité de notre raisonnement, autrement dit, un éclaircissement progressif tout en procédant à des allers-retours avec notre cas pratique.

Nous verrons que la multiplicité des approches d'études rend la tâche du chercheur scientifique ardue dans une quête de synthétisation et d'extrapolation, car le fait urbain est loin d'être uniforme, la forme et le fond changent au gré des contextes de chaque pays, régions, continents etc. Cependant, certaines prédispositions existent dans l'analyse de l'urbanisation des différentes zones du monde. Cela nous donnera l'occasion de voir ces fondements et de les soumettre à notre cas pratique afin de comparer les différentes dynamiques urbaines.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

Le cheminement qu'on utilisera à travers ce chapitre, suivra une classification historique adaptée à notre recherche, inspiré des grandes phases d'urbanisation du monde. Les grandes étapes peuvent sembler subjectives à l'œil ou au regard extérieur, mais corrobore à nos yeux la démarche itérative décrivant la méthodologie entreprise. Faites d'aller-retour entre théoricisme et empirisme.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

Section 01 : De l'agriculture à la proto-industrialisation

Notre recherche sur l'histoire des villes et plus précisément sur leur formation nécessite un rétrospectif historique. La naissance des villes renvoie à l'histoire et pas seulement aux aspects purement économiques, qui impliquent souvent la nécessité de faire ressortir des éléments structurels utiles à la compréhension du phénomène urbain et ce à travers le monde. L'étude et l'analyse de l'historicité du fait urbain se fera à travers l'usage d'un corpus historique dédié pour. Ce dernier prendra la forme d'un saut historique tout en gardant le lien entre ville et économie pendant tout le développement du chapitre.

La synthèse théorique qu'on a tenté d'extrapoler pendant nos longues lectures sur l'histoire de la formation urbaine, découle d'un consensus *logique* admis par les chercheurs, notamment les historiens. Le fait urbain se distingue par sa précocité, spontanéité et sa simultanéité (Bairoch, 1985) et puise dans des origines très lointaines, auxquelles les chercheurs ont tenté de légitimer ce fait de par des explications logiques derrière une complexité admise. Ce travail a été rendu plus difficile en raison du manque de données et de chiffres sur la question des périodes charnières de proto-industrialisation et de la naissance des premiers groupements d'hommes. Néanmoins, à travers les récits historiques nous nous apercevons de la présence d'une certaine logique et cohérence dans le processus d'urbanisation des sociétés. Les causes qui seront relatées à travers les différentes périodes témoigneront de cette avancée qu'on qualifiera sans doute de révolution pour la civilisation humaine et qui nous semble aujourd'hui comme la plus simple des banalités, preuve du lien logique entre l'homme et la société et la nécessité du vivre ensemble. Ceci et pour ainsi dire peut ressembler à une conclusion hâtive de ce qui suivra, mais on pourra avancer d'emblée que le lien entre ce qui a été fait au premier chapitre n'est qu'un développement et une imbrication dans le second et notamment dans cette première section. Le travail des économistes répond à cette logique historique de la formation des villes.

La formation des villes et celle de l'humanité dans sa globalité est liée au progrès technique et sociétal. Nous verrons que les villes ont joué un rôle déterminant dans la formation des sociétés modernes et s'érigent de nos jours comme l'habitat naturel de l'homme. Cette organisation sociale n'est pas venue s'encastrier subitement dans les habitudes et les mœurs des sociétés humaines, et cette logique a dû obéir à une suite cohérente de progrès et d'innovations dans plusieurs domaines à la fois, favorisant la vie en société et l'avènement du fait urbain.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

Avant de situer ces principales innovations techniques et technologiques, il convient de replacer certains termes dans notre contexte actuel. Sans galvauder aucun concept ni faire de digression selon les différents domaines scientifiques. Jean Rémy (2000) reprend une définition de (Martin GIBBS ; 1963, P.627) concernant la technologie d'un point de vue urbain sachant que c'est : « *tout artifice permettant de réduire la somme du travail humain et de réaliser ce que l'énergie humaine seule ne pourrait accomplir* » une prémisse concernant la division du travail dont le progrès technologique prend source.

Les principaux historiens, s'accordent sur un événement clé qui est l'invention de l'agriculture. Certains théoriciens de la ville telle que Lewis Mumford (1970) ou Chandler(2013) s'accordent même à qualifier cet événement comme de révolutionnaire. Tant ce dernier a été capital à la sédentarisation des premiers groupements humains au sein de notre planète.

Par ailleurs, d'autres historiens de la ville à l'instar de Jane Jacobs (1985) estiment que c'est les premiers groupements humains qui ont permis l'invention de l'agriculture. Néanmoins, cette hypothèse reste assez peu reprise par les chercheurs en science sociale, préférant pour la plupart le cheminement linéaire historique de l'agriculture à la formation de la ville.

1.1 L'avènement de l'agriculture

Pendant des millénaires les sociétés humaines ont subsisté au travers de moyens de vie rudimentaires. Entre une économie basée sur la cueillette et la pêche, ce qui implique de facto un mode de vie nomade et précaire. L'un des tournants comme on a pu le préfigurer plus haut viendra lors de la période la plus récente de la préhistoire qui est la période **néolithique**. Qui se situe entre -8000 et -3000¹ ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire la période la plus récente avant l'invention de l'écriture et de la période antique. Pendant cette dernière on a assisté à de nombreuses mutations économiques, et notamment au passage d'une économie vivrière incertaine vers une économie ayant comme base l'agriculture et l'élevage, ce qui marque de fait la **sédentarisation** des premiers groupements humains et l'abandon du nomadisme (Mumford, 1961).

On a pu découvrir que les signes des premiers groupements quant au berceau de cette révolution du néolithique se trouvaient au moyen orient et plus précisément en Mésopotamie. Ce qui confirme cette thèse est relatif à la localisation très favorable de cette région comprise

¹ Les historiens et les archéologues, ne sont pas encore fixés sur la datation réelle du premier fait agricole, qui est selon les estimations de la majorité vers -8000 A.J, en utilisant les techniques de la radiochronologie.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

entre deux grands fleuves qui sont l'Euphrate et le Tigre formant le croissant fertile² connu pour ses terres arables et un climat favorable à l'agriculture et notamment une agriculture sèche, due à une pluviométrie qui était légèrement supérieure à 200mm.

Cette ébauche d'agriculture qu'on a nommé proto-agriculture où le premier foyer recensé fut au Moyen-Orient, nous renseigne quelque part sur la méthode de diffusion de ces techniques qui étaient révolutionnaires pour l'époque. En effet, le manque d'information et de données utiles à cette période laisse la majorité des chercheurs perplexes sur la transmission de ces savoirs-faires agricoles. Le même problème suivra son cours dans l'élaboration et dans le traitement des sujets liés à la proto-urbanisation par la suite. Mais selon Chandler (1974) la découverte de l'agriculture se fera selon cet ordre chronologique en suivant les différentes parties du globe : Ainsi après la découverte de l'agriculture vers -8000 A.J au Moyen-Orient, en Asie elle se serait faite en -6000 A.J, en Amérique en -7000 A.J, en Europe vers -6500, et en fin en Afrique vers -5000 A.J. Ce qui nous éclaire de la manière dont l'urbanisation prendra forme selon les continents précités, car comme on le verra par la suite, le cheminement de l'urbanisation suivra celui dicté par l'agriculture. On notera aussi le retard accusé par le continent africain dans l'adoption de l'agriculture.

1.2 Les causes liées à l'invention de l'agriculture

L'historienne danoise Ester Boserup (1965) qui a travaillé sur la question de l'apparition et de l'évolution de l'agriculture³, recense certaines raisons qui ont conduit à l'apparition de l'agriculture pendant la période néolithique et pour elle la principale cause réside dans la pression démographique de cette dernière. En effet, après des milliers voir des millions d'années d'évolution, l'être humain s'est retrouvé dans une impasse avec l'ancien mode de production qui était rappelons-le basé sur la cueillette, la chasse et la pêche. Avec l'accroissement du nombre des tribus nomades, ce mode de consommation est de plus en plus obsolète et insuffisant. De ce fait, l'invention de l'agriculture est due à une combinaison entre pression démographique et innovation frugale. En analysant les propos d'Ester Boserup, on se rend compte que l'être humain est soumis à une forme d'innovation lorsque ce dernier est en manque de moyen de subsistance ce qui est fortement logique en soi. L'innovation frugale revient à trouver des moyens afin de répondre à un besoin ou à un manque en partant de moyens restreints. Cependant, en regardant plus loin cette thèse confirme implicitement

² Entre l'Irak et la Syrie actuellement.

³ On a conscience que cette notion soit claire mais peut rester ambiguë aux non initiés, par agriculture on entend culture de la terre, de par son étymologie et plus simplement cultiver la terre et l'élevage d'animaux domestiques.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

l'hypothèse de l'éclosion simultanée de l'agriculture, sans forcément qu'il y ait diffusion de processus de production.

D'autres causes subsistent, bien que subsidiaires aux deux premières précitées et résident principalement dans la nature et la fertilité des sols en premier lieu et des prédispositions favorables à l'agriculture qui peuvent subsister à une période donnée pour chaque région du globe. Pour ce qui est de notre cas d'étude, on se référera toujours au cadre montagneux qui nous entoure et on se posera toujours la question de l'efficacité de l'agriculture en zone de montagne et avec quels moyens ? On y reviendra par la suite, mais d'emblée on pourra se poser des questions sur la valeur de l'agriculture en montagne de Kabylie et la capacité de dégager un surplus utile à la sédentarisation et la division du travail source de spécialisation.

1.3 De l'agriculture aux premiers groupements urbains

On a pu parler de l'agriculture qui est pour Childe (1950) le premier élément de la chaîne menant vers l'urbanisation. Mais s'y arrêter compliquera l'explication du fait urbain tant que ce dernier est plus complexe qu'une simple réalité à décrire. Les siècles qui ont suivi cette découverte furent à leur tour une succession d'innovations suivant le même tracé, ce qui a conduit à une plus grande maîtrise des techniques et des procédés conduisant à une forte augmentation de la production alimentaire par unité de superficie de terre. Ce qui veut dire en d'autres termes l'apparition d'un surplus agricole. Le surplus agricole est par définition échangeable, et cette variable d'échange va à son tour influencer sur le processus d'agglomération et affiner la mosaïque hétéroclite de la ville en construction. En effet, ce surplus interchangeable rend possible le développement d'activités commerciales, créant ainsi un marché en premier lieu, bien que le premier acte commercial reste difficile à définir, cependant la présence des marchés dans les sociétés néolithique et notamment au Moyen-Orient est prouvé. Au-delà des activités commerciales, le surplus agricole a permis de dégager certains actifs agricoles et a conduit à une spécialisation d'autres dans l'industrie manufacturière et l'artisanat. Ce qui fut les prémices d'une division du travail à l'ère du néolithique et le début d'échange de procéder entre ce qui sera aujourd'hui connu comme étant les trois secteurs de l'activité économique. L'avènement des premiers marchés d'échange a aussi transformé la structure spatiale de l'époque en introduisant une dichotomie entre le rural et l'urbain, ce qui nous renvoie principalement aux hiérarchies spatiales développées par Richard Cantillon au 17^{ème} siècle et évoquées au cours du premier chapitre.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

Ainsi selon les historiens spécialistes de l'urbanisation, trois facteurs peuvent en effet influencer et conduire à l'amorce d'une civilisation urbaine qui sont : une révolution agricole, la sédentarisation des populations et un marché d'échange⁴.

Une autre variable cependant subsiste dans cet attelage, il s'agit du transport. En effet, le transport ou du moins l'évolution des moyens et la baisse des coûts de transports ont permis le développement des échanges et la prolifération des centres urbains. La citation qui suit de Paul Bairoch (1985) marque cette différenciation avec les sociétés d'antan : «La contrainte des coûts de transports, associée à la très faible densité de peuplement des sociétés **prénéolithiques**, explique l'impossibilité de l'émergence de véritables villes. ». Les progrès liés à l'artisanat ont été à la fois en faveur de l'agriculture, en améliorant le rendement de celle-ci et en faveur du transport ou on a pu assister aux transports à dos d'animal et plus à dos d'hommes. Ce qui a permis le transport de grandes quantités de marchandises à moindre coût et avec moins de préjudices physiques. Cette situation a permis de relativiser la distance à l'époque et l'entretien de relation entre les espaces ruraux et les espaces préurbains. Selon Dyos (1968) il faudra compter 2000 ans après l'adoption totale de l'agriculture afin de voir les premiers groupements ressemblants à des villes, cette estimation reste bien sûr aléatoire et relative selon les différents territoires et régions, et ressemble plus à une moyenne qu'une affirmation concrète. Le processus décrit par les historiens en termes d'urbanisation néolithique prend forme à partir de l'invention de l'agriculture, renforcement de la base agricole et dégagement un surplus échangeable sur un marché, ce qui a eu comme conséquence l'élargissement des domaines commerciaux et la réduction des coûts de transports grâce aux progrès de l'artisanat. On remarque par là, l'interaction entre les différentes innovations au service et au développement de la ville. Les nouvelles organisations qui en découlent puisent leurs sources en ville et travaillent pour celle-ci.

Pour ce qui est du cas de l'Afrique du nord, et plus précisément la région montagneuse du Djurdjura, on attendra de voir par la suite et par l'étude dédiée à cette région de la formation des cités urbaines si il y en a eu, et à quel schéma d'urbanisation conviendrait-il situé cette région.

⁴ Sans oublier que pour certains historiens ou autres économistes comme Jean Rémy (2000), que l'apparition de l'écriture ce qui marque le début de l'ère antique, fut aussi un élément important dans l'urbanisation du monde. Avec en effet l'apparition d'une classe de lettrés, qui ont pris place dans les anciens centres urbains.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

Bien sûr, on conviendra de rappeler qu'on est toujours dans une période de tâtonnement du fait urbain. Et que le taux d'urbanisation dépasse difficilement les 5% dans le monde à cette période de proto-urbanisation (Chandler, 1993).

1.4 Premiers signes d'urbanisation à l'ère pré-antique

Il nous a semblé important d'introduire dans notre présente recherche certains signes ou critères définis par le chercheur Thomilson (1971) et synthétisé par Bairoch (1985) dans sa genèse retraçant l'histoire des villes, à travers notamment :

1. La présence d'un artisanat à plein temps prouve d'une spécialisation des tâches. Industrie manufacturière : premier critère et non pas des moindres pour Bairoch (1985), l'artisanat est une preuve de diversification, de division du travail et de spécialisation économique. Cette mini-industrie de l'époque pré-antique nous renseigne sur les effets des prémices de l'urbanisation et se place entre les deux révolutions majeures relatives aux villes qui sont la révolution agricole et la révolution industrielle trois millénaires plus tard. Cet intermédiaire représenté par l'artisanat démontre implicitement la disponibilité rendue possible par la présence d'un surplus agricole. Donnant la possibilité à des actifs qui furent jadis spécialisé dans l'agriculture de se reconvertir en artisans dans plusieurs domaines distincts et ceux-ci complémentaires à l'agriculture et à la vie urbaine. Selon Childe(1950) les produits manufacturés issus de l'artisanat servaient de monnaie d'échange avec les productions agricoles cultivables en zone rurale.
2. L'existence de fortifications, d'enceintes par opposition au village qui reste ouvert : ce deuxième critère, évoque implicitement les fonctions qui commençaient à s'accumuler en milieu urbain. En effet à cette période on a commencé à voir que les personnalités importantes et les fonctions de commandement s'établissaient en ville, d'où les fortifications suggérant l'importance et la solennité des lieux.
3. La taille et la densité du peuplement : la taille ou les tailles optimales des villes a toujours été une question prépondérante pour les plus grands penseurs de ce monde, on citera à cet effet les philosophes de la Grèce antique et notamment Platon et Aristote (Romeyer-Dherbey,2005). Pour exprimer l'idée que la taille des villes a toujours été névralgique à cette dernière et dont on reviendra plus tard pour plus de précision. Néanmoins, la densité du peuplement des villes fut remarquée comme étant plus dense et plus concentré dans les centres urbains comparée aux villages. Cette concentration humaine fut explicitée par un fort taux de natalité en milieu urbain, et l'afflux grandissant

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

des villageois autour à la recherche du travail pour la plupart. Bien que le taux de mortalité fut plus fort aussi en ville, point que l'on étudiera dans la ville pendant l'ère industrielle.

4. La structure urbaine de l'habitat : maisons en dur, rues, La ville a eu aussi son lot d'innovations urbaines et architecturales. Tant dans la logistique des villes que dans l'aspect visuel et le paysage. Ce qui la caractérisait du village ou des bourgs de l'époque. En effet la concertation des bâtisses obligeait quelque part une certaine organisation, surtout dans l'accès au centre et aux places du marché, les rues urbaines étaient les prémices de l'accessibilité des villes et des schémas urbains qui vont suivre.
5. La durabilité de l'agglomération : Le meilleur témoin de cette affirmation est le fait contemporain car des villes ont mieux survécu face aux aléas du temps comparativement aux villages, hameaux et autres agglomérations de second degré.

Ces critères nous renseignent sur les premiers établissements urbains. De l'ère néolithique et pré-antique, mais cette distinction entre ville et village suivra bien son cours et ce des millénaires après, à quelques différences près, qu'on essaiera de voir à travers notre rétrospective historique.

Selon Childe (1950) la proto-urbanisation débute avec la première entité spatiale reconnue comme telle qui était Jericho⁵ vers -7800 A-J qui fut un centre de culte païen, consacré entre autre aux divinités lunaires et astrales, d'où la fonction religieuse en plus d'être la première ville recensée de l'humanité⁶. On citera aussi le centre archéologique de Çatal Höyük en Turquie, qui selon les Archéologues, était considéré comme une précité au même titre que Jericho vers -6800 A-J. Puis viendront les premières cités sumériennes et nabatéennes, profitant des routes commerciales entre l'orient et l'occident. Des villes Denses et surtout souveraines, étant dotées d'un pouvoir central, et profitant de leur statut d'Etat-cité (Toynbee, 1970) cité par Navari (2000). Ces villes culminent plusieurs fonctions à la fois, en allant de ville commerciale à des centres de pouvoir. On citera à cet effet les villes d'Uruk, Eridu (Sumer) et la cité de Petra. Autre fait à ne pas négliger, est que ces villes là en particulier furent les figures de proue des civilisations éponymes. En effet la civilisation sumérienne s'est développée en partie grâce à ses villes, qui ont diffusé leur culture, leur savoir-faire et leur science. Ces prémices pré-antiques vers -3500 A-J préfigurent la corrélation qu'on verra par la suite entre ville et civilisation antique.

⁵ Localisée actuellement en Cisjordanie (Palestine)

⁶ Paul Bairoch, appellera son livre retraçant la genèse urbaine, de **Jericho** à Mexico. Paru en 1985. Indiquant implicitement la première cité qui est Jericho.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

Pour ce qui est de l'Afrique, à cette période on n'a pas encore recensé la présence de villes, ou du moins de rassemblement humain ressemblant à des cités préurbaines et encore moins en Afrique du nord et dans les régions montagneuses de l'actuel Djurdjura. Nous essayerons de voir par la suite à la lumière des périodes plus récentes, qu'en est-t'il des villes en Afrique du nord pendant la période antique.

Section 02 : l'évolution urbaine de l'ère antique aux premiers tâtonnements industriels

L'urbanisation pendant l'antiquité a connu une évolution lente mais soutenue, au gré du maigre progrès de cette époque. Les villes commerciales du Moyen-Orient quant à elle, ont vu leur population croître significativement. Les villes phéniciennes par exemple ayant profité de leur localisation avantageuse se sont accaparées une grande partie du commerce mondial et ont succédé aux villes sumériennes pré-antiques. Ces villes selon Golden (1981) ont su s'insérer dans un contexte géographique bien plus large que leur hinterland initial, s'accompagnant de stratégies d'expansion économique et militaire. La fondation de la cité de Carthage par les phéniciens vers -814 est un exemple type de la domination de cette civilisation.

2.1 Les villes à l'ère antique

Toujours au Moyen-Orient, certains auteurs à l'instar de Childe (1950) ont qualifié de révolution urbaine, tant le fait urbain était plus répandu que les autres parties du globe. En effet, pendant qu'une ville comme Babylone par exemple atteignait son apogée vers -1800 avec une population estimée entre 700,000 et 1 millions d'habitants (Bairoch, 1985), les autres parties du monde étaient en phase de pré-urbanisation avec notamment les premières cités préurbaines en Amérique précolombienne qui étaient recensées entre -1800 et -1500 A-J, en Inde vers -2500, en Chine vers -2000, et entre -1000 et -500 pour l'Europe.

Les villes antiques du Moyen-Orient ont su profiter aussi des conditions favorables de cette région vis-à-vis de l'agriculture et du commerce, et notamment grâce à la présence de fleuves synonymes de fertilité des sols avoisinants et de la présence de routes commerciales susceptibles de faciliter l'accès et la diffusion du phénomène urbain.

L'Afrique du nord a connu une agriculture tardive⁷ selon Bairoch (1985) ce qui impliquerait une urbanisation tardive. Ce qui voudrait dire que cette région a connu une urbanisation par **phénomène d'importation**. Parmi les rares écrits présents sur la l'Afrique du nord, on soulignera l'affirmation de Roubet (1978) qui dénote d'une économie pastorale mais pas

⁷ Vers (-2000 , -1000) A-J.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

encore agricole dans les montagnes de l'Aurès et celles du Djurdjura, où prédominait une économie montagnarde basée sur l'élevage de moutons et de chèvres, bien qu'on relève la présence de village en haute Kabylie pour la période Antique (Boulifa, 1925). Cela relève le premier fait que la région montagnarde de Djurdjura comme pratiquement l'ensemble de l'Afrique du nord n'ont pas connu une pré-urbanisation comparable aux régions du Moyen-Orient. Depuis peu, et précisément en novembre 2018, on a pu découvrir que l'Algérie fut le deuxième berceau de l'humanité recensé⁸. En effet, des archéologues ont pu découvrir les traces d'une présence humaine dans la région d'Ain Boucherit à Sétif, à seulement 70 Kilomètres des montagnes du Djurdjura. Cette présence date de 2,4 millions d'années, soit 200,000 ans de moins que les premiers ustensiles humains trouvés en Afrique de l'ouest. Une preuve de la présence humaine dans cette région du monde.

2.1.1 Ce qu'il faut principalement retenir de la période antique c'est :

- **La révolution de l'agriculture du néolithique qui a permis la sédentarisation des populations** : en effet la révolution de l'agriculture fut la principale innovation de cette période, et même après vers le début de l'antiquité, on a pu ériger cette dernière comme facteur principal de la formation et de la croissance urbaine.
- **L'augmentation des densités des populations** : le progrès technique lié à l'agriculture et à l'artisanat ont permis l'amélioration du cadre de vie de la majorité des « citadins » de l'époque, permettant la croissance de la densité des centres urbains.
- **La division du travail avec l'artisanat et une spécialisation manufacturière** : La division du travail commence à prendre de l'ampleur dans les villes et s'affirme comme un mode d'organisation de vie économique et sociale efficace. Cette division s'étend aussi vers les rapports entre la ville et la campagne. Comme si instinctivement chaque entité spatiale posséderait, ses modes de production idoines, en suivant ses propres avantages comparatifs. Ce qui nous rappelle la théorie du commerce international de Ricardo, qu'on pourrait calquer sur ce modèle d'échange plus exigüe. Et d'un autre point de vue plus moral, on rappellera la pensée de Marx sur les rapports entre ville et campagne évoquée lors du premier chapitre. On citera pour cela à point nommé Fernand Braudel (1977) : « Les villes se nourrissent de l'énergie des villages autour » témoignant de l'inégalité des échanges entre villes et campagnes.
- **La création de marché et la baisse des couts de transport ont permis** les avancées en termes de transport qui ont joué en faveur d'un plus grand échange et partage entre les

⁸ Article de presse, du quotidien algérien EL WATAN paru dans l'édition du 30/11/2018.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

cultures et les civilisations. Le meilleur témoin étant la prolifération de marchés et même des villes à vocation commerciales, pour ainsi dire profiter de leurs localisations avantageuses, au bord des routes commerciales les plus prisées. Ce qui nous pousse à affirmer que la période antique fut une période d'expansion commerciale.

- **Ville berceau de certaines civilisations** : Les civilisations antiques du Moyen-Orient se sont toutes construites à l'aide du développement de leur centre urbain. On citera à ce propos les civilisations de la Mésopotamie telles que les sumériens et les babyloniens. La ville était l'étendard de sa civilisation, sa première façade et son lieu central. Les civilisations de l'Amérique précolombienne ne dérogent pas à la règle, avec les villes aztèques et celles des civilisations Mayas. Exception faite selon Paul Bairoch (1985) de la civilisation égyptienne qui s'est bâtie sans ville. L'empire égyptien s'est constitué vers - 2850 A-J. La première grande ville recensée de l'empire fut Alexandrie vers -320 A.J avec une population de 300,000 habitants, qui selon l'auteur s'est érigée sous l'influence grecques, avec des fonctions économiques importantes.
- **Basculement du centre de gravité de l'est à l'ouest** : Malgré le retard accumulé par les européens en termes d'innovation et d'urbanisation, le basculement se fera progressivement à travers les civilisations grecques et romaines en période antique. En effet, la Grèce premièrement a réussi à atteindre un taux d'urbanisation de 20-25 %⁹ ce qui était assez conséquent pour l'époque. Avec des grandes villes comme Athènes¹⁰, Sparte ou Troie. Contrairement aux villes du Moyen-Orient, le progrès viendra de la gestion de la vie urbaine. Bien que réputés pour avoir inventé la politique, les grecques ont réussi à gérer leurs villes en y instaurant des politiques de gestion urbaines d'où la présence d'emplois urbains liés à la logistique urbaine, en termes de protection de l'environnement, de voiries et d'institutions érigées pour la vie urbaine. Le développement des villes grecques fut accompagner d'apparition des idées de citoyenneté et de communauté. Les grecs furent les premiers à adopter une stratégie d'expansion urbaine, pour cause de sécurité alimentaire. En effet, Athènes et fort des ses 100,000 habitants a connu beaucoup de problèmes d'approvisionnements, ce qui a poussé le gouvernement grecque à importer du blé d'autres régions annexées (Bairoch, 1985). En 146 A-J la Grèce devient une province de Rome. Après presque 5 siècles d'expansion

⁹ Pendant qu'à la même période on dépassait difficilement les 5-10% au niveau mondial (Chandler, 2013)

¹⁰ Athènes fut fondée en -800 A.J, par un regroupement de petits villages appelés «polis» qui veut société organisée.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

militaire¹¹. L'apogée de cette dernière se situe entre -50 A.J et 160, et de là on ne pouvait plus parler d'état-cité mais de Ville empire, vue l'importance de cette dernière qui s'est érigée comme capitale de l'un des plus grands empires que l'humanité ait connu. Une information à retenir selon Paul Bairoch, c'est l'approvisionnement de Rome, en effet et au même titre qu'Athènes mais toute proportion gardée (Rome était plus grande qu'Athènes) les échanges entre les parties rurales de l'Italie et même de l'empire se faisaient de manière univoque et en direction de Rome. Cela en raison de la taille de cette dernière, que certains historiens spécialistes de la Rome antique ont qualifiée de ville parasite. Pour Beaucoup, Rome et Athènes ont façonné et influencé le paysage urbain du monde. Pour notre étude, ces deux villes ont contribué à donner à l'Europe un rayonnement mondial. Et ont participé à la promotion des civilisations grecques et romaines, qui sont différentes de celles du Moyen-Orient qui étaient plus éphémères en partie à cause des expansions militaires qui étaient plus exigüe à l'ouest. Pour Lewis Mumford (1961) l'exemple de Rome n'est pas très évocateur dans le rôle de la ville dans la diffusion du développement. Avec entre autre une agriculture en déclin, une ville parasitaire, et des dépenses publiques faramineuses en termes de défense de l'enceinte de Rome, qui se répercutait sur les prélèvements obligatoires des citoyens de l'empire, et l'urbanisation périphérique, ce qui a conduit d'ailleurs selon l'historien Philippe Leveau (1983) à la chute de la ville¹² Rome.

- La tenue des villes dans des plaines et non en montagne : l'exemple des villes antiques, est parlant en termes de fondation des villes. La recherche des points de ralliement commercial, pousse instinctivement la fondation des villes à proximité des routes commerciales et des fleuves¹³, dans le souci de baisse des couts de transport. De ce fait des lieux géographiques se retrouvent plus prisés que d'autres, comme les plaines et les vallées, plutôt que les montagnes Marc côte (2004). L'exemple Kabyle sans faire d'anachronisme peut en témoigner dans l'établissement ou le non établissement des villes dans cette région assez rugueuse en termes de relief ? Une question à laquelle nous espérons répondre plus loin, mais qui nous semble d'emblée importante dans la suite de nos travaux. Une réponse peut-être trouvée à travers l'histoire. En effet, en période antique l'une des rares villes à s'être érigée dans un lieu loin d'être fluvial est la cité de

¹¹ Rome fut fondé en -753 A.J par Romolus.

¹² Ville et non empire.

¹³ On citera à titre d'exemple le Tibre Pour Rome, la tamise pour Londres et la seine qui traverse Paris.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

Petra¹⁴, une ville commerciale en plein désert. Ce qui prouve aussi la diversité des trajectoires liées à l'urbanisation. Autre point essentiel mais qui va dans le sens de notre suggestions est le plan des villes pendant l'ère antique ou nous avons parlé de l'influence que pouvaient avoir Rome et Athènes sur l'urbanisation occidentale, et la planification intérieure de celles-ci en fait partie, avec l'adoption du principe du plan en damier, celui-ci « *Un plan Hippodamien ou Hippodaméen, milésien, en damier, en échiquier, quadrillé, et orthogonal, est en urbanisme, un type d'organisation de la ville dans lequel les rues sont rectilignes et se croisent à angle droite, créant des îlots de forme carrée ou rectangulaire* »¹⁵. Ce plan impose par définition une plus grande mobilité, et une grande facilité dans l'accès aux recoins les plus reculés de la ville en question, cela impose donc une préférence pour les plaines et les vallées, comme sus-cités, et ce qui confirme implicitement aussi l'exception des villes de montagne.

2.2 La ville au Moyen-âge¹⁶

Avant de parler de ville, il est important de traiter brièvement des conditions qui ont amené le passage d'une période faiblement urbanisée à une autre période dominée par la ville. On a vu qu'historiquement parlant cela se faisait selon des événements historiques ayant bouleversé le cours de l'humanité. L'événement le plus marquant concerne le déclin et la chute de Rome qui a commencé en l'an 200 de notre ère, et qui s'est achevé par le transfert de celle-ci vers l'ouest en 476 par la fondation de Constantinople par l'empereur Constantin. Marquant ainsi la fin de l'âge d'or des civilisations européennes, et de fait le basculement encore une fois du centre de gravité d'Europe vers l'est. Nous soulignerons aussi la baisse du commerce internationale et le peu d'innovation technique jusqu'à la période comprise entre 800 et 1000 (Jones, 1966). Moyen âge

La période du moyen-âge fut pour ainsi dire assez creuse en termes d'urbanisation dans l'histoire des villes¹⁷. La continuité de l'ère antique fut sans réelle alternance. La ville a cependant commencé à prendre de plus en plus de place dans les mœurs sociales et s'installe progressivement comme espace naturel de vie humaine au détriment des villages. L'artisanat et le commerce prospérèrent en milieu urbain, et les métiers proprement dit de la ville commencèrent à prendre place dans la gestion de celle-ci, comme on a pu assister à

¹⁴ En actuelle Jordanie.

¹⁵ Définition tirée du site <https://fracademic.com>

¹⁶ A préciser que le moyen-âge s'étend de 476 à 1453.

¹⁷ Comparativement aux périodes les plus dynamiques et qui sont apporter leur lot d'innovations telles que les périodes néolithiques, antiques et l'ère industrielle qu'on verra plus tard.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

l'agrégation de certains de ces métiers en corporation pour avoir plus d'impact et de décision en ville¹⁸. Les Seigneurs prenaient leurs quartiers en ville, ainsi que la classe des propriétaires terriens et autres détenteur de titre de propriété. Définissant ainsi les prémices de la bourgeoisie urbaine (Lefebvre,1970). Cette période fut aussi celle de la perte des surfaces urbaines héritées de la domination romaine, ainsi que des plans urbains quadrillés en damier, laissant place à une plus grande anarchie dans le développement spatial de celles-ci (Braudel, 1979).

On notera aussi la taille des villes du Moyen-âge, qui furent de taille exigüe par rapport aux villes de notre époque actuelle. Les petits centres urbains ne dépassaient rarement les 5000 habitants, exception faite des grandes villes telles que Baghdâd ou Paris, respectivement 500,000 et 200,000 habitants. Autre fait non négligeable est le foisonnement culturel et intellectuel qui caractérisait les villes de l'époque, où on assiste à la fondation des premières universités à caractère religieux, ainsi que des lieux d'expressions artistiques tels que théâtres, opéras etc.

La ville au moyen-âge, avec sa petite industrie a eu un effet sur le monde rural, avec la métallurgie par exemple qui a permis le progrès de l'agriculture dans les villages, qui a leur tour ont favorisé la vie en ville avec l'amélioration des moyens de transport, du marché, de l'agriculture et la progression du commerce international.

La nécessité de nous fixer sur un cas d'étude en particulier, rend singulièrement notre étude difficile. En effet les études historiques ne sont pas nombreuses sur le sujet de la rétrospective urbaine. Nous nous sommes basés principalement sur les travaux d'historiens, d'économistes et autres urbanistes, afin de déceler des critères qu'on juge pertinents dans la formation des villes, et qui de surcroit nous seront utiles dans notre présente recherche. Les travaux de Paul Bairoch, reste pour beaucoup d'économistes et d'historiens comme la référence en la matière, en s'inspirant des écrits de cet auteur, nous rejoignons également son point de vue sans pour autant le partager de manière absolue. Car traiter d'un sujet ou d'une partie du globe en particulier pour chaque période phare de l'urbanisation est une méthode utilisée par plusieurs historiens afin d'en ressortir les fondements et autres facteurs du processus de création urbaine. Nous avons vu que pendant le néolithique et l'ère pré-antique que l'accent fut mis sur la partie de l'Asie occidentale, ou autrement dit sur le Moyen-Orient. En période Antique et vers celle du début du moyen-âge, l'étude et l'analyse ont suivi une démarche plus orientée

¹⁸ Propos recueillis d'une vidéo disponible sur youtube, intitulée villes pendant l'antiquité, chaine la prof ; regardée le 28.12.1018

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

vers la partie occidentale. Cette différence, peut témoigner d'une triple réalité qui selon nous, estimons qu'elle soit débattue. La première c'est que les parties ou régions du globe occulté par cette analyse, présentent pour la plupart des manquements en termes d'écrits et de chiffres sur la question urbaine. Les premières réponses viendront pendant l'ère des colonisations, où on parle entre autre de l'Afrique (Afrique noire et Afrique du nord) et la partie la plus orientale d'Asie. La deuxième supposition est que l'urbanisation, ainsi que son lot d'innovations qui l'ont accompagnée se concentrent dans la partie restreinte qui est entre le Moyen-Orient et l'Europe. D'où la confirmation implicitement parlant de la thèse attestant de la diffusion et non de l'éclosion simultanée, comme évoquée au-dessus. La troisième réalité qu'il faudrait confirmer est que les régions pas encore touchées par l'urbanisation à cet âge là, furent bien des parties sans culture urbaine à domination rurale. Et sans réunification de conditions facilitant l'urbanisation, comme ce fut le cas au Moyen-Orient et en Europe. Mais le plus important à ce stade d'étude c'est le rassemblement de différents éléments de par le monde afin de construire un archétype de modèle urbain et de processus d'urbanisation. Ces éléments là nous seront utiles dans l'appréciation de la situation urbaine en zone de montagne du Djurdjura.

2.2.1 Le contexte Algérien pendant le moyen-âge

Depuis l'antiquité, l'Afrique du nord fut la cible de nombreuses dominations successives. Des phéniciens¹⁹ aux romains en passant par les vandales. Enumérer toutes ces dominations alourdirait notre présent manuscrit. Les données concernant l'Algérie manquent cruellement, le travail des archéologues et autres historiens a démontré l'existence de cités anciennes pré-médiévales remontant pour la plupart à la période romaine, telles que Cherchelle, Tipasa, Timgad etc. Ce qui démontre une organisation de vie sociale, calquée sur le mode de vie romain et de Rome en particulier. Mais hélas l'état de ruine des ces anciennes cités en dit peu sur leur passé, leur fonction et leur taille. Les villes romaines étaient pour la plupart des villes côtières, facilitant ainsi l'accès vers la ville-empire qui était Rome. Vu qu'à cette période la Numidie²⁰ fut connue comme étant le grenier de Rome²¹. Ce qui nous informe réellement sur les intentions des romains en Algérie ou en Ex-Numidie, qui est la recherche d'un approvisionnement pour le reste de l'empire, les conditions climatiques favorables et la

¹⁹ il y a eu l'installation des colonies phéniciennes vers moins 810 et vers moins 630 avec des colonies grecques. Mais sans pour autant parler de villes phéniciennes (Boulifa, 1913)

²⁰ le royaume de Numidie est un royaume installé dans l'est algérien. Il était peuplé par les tribus berbères. Il a longtemps été en lutte contre les Romains. Il disparaît définitivement en 46 av. J.-C. et devient alors la province romaine d'Africa Nova. Définition tirée du site Vikidia.com.

²¹ Article web : L'histoire romaine en Algérie, tiré du site Algerie-monde.com ; consulté le 29.12.2018.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

qualité du sol de la région laissent présager ce modèle d'agriculture. Le choix des meilleures régions arables par les Romains n'est nullement fortuit, les régions intérieures et des hauts plateaux cependant peuvent en témoigner. La fondation de cités à proximité des villes portuaires est tout aussi indicative de l'apport de la colonisation romaine sur le peuple Algérien. Le lien rompu entre les différents types de colonisation, donne un aspect de rupture entre les édifices urbains, ce qui marque à ce jour le paysage urbain algérien qui est comme dualiste et presque schizophrène si on peut se permettre l'expression. Cela est finalement dû au brassage de cultures passées, cultures qui n'avaient point d'objectif d'urbaniser la région nord africaine. Certes le processus urbain fut acquis au travers des différentes colonisations, mais sans pour autant sentir l'empreinte du pays en soi et reste à ce jour inachevé.

Les rares informations fiables sur le fait urbain en Algérie pendant la période du Moyen-âge, nous proviennent à partir de l'occupation Arabo-musulmane. Paul Bairoch (1985, P.477), écrira à ce sujet : « ...*Au Maghreb, et dans une partie de l'Afrique noire, la conquête arabe et la diffusion de la civilisation musulmane ont été un facteur significatif de Développement de l'urbanisation. D'après nos relevés environ la moitié des grandes villes du Maghreb du 10^{ème} siècles ont été fondées en raison de l'islamisation de cette région. C'est le cas notamment d'Alger (vers 940), de Biskra (680). Quelque 50% de villes créées dans toute la région du Maghreb, qu'au Moyen-Orient cette moyenne ne représente que 10% des villes créées..* ». Ce dernier Ratio, nous renseigne sur la différence entre l'état d'urbanisation de l'Afrique du Nord qui était peu urbanisée, comparée à une région comme le Moyen-Orient. Ce ratio, nous évoque aussi l'état de l'urbanisation de cette région à l'aube de la domination Arabe, qui fut une région à essence rurale.

Certaines médinas²², connaissent pour leur part un développement inverse à celui développé plus haut. En effet, la présence de certaines sectes religieuses, considérées comme hérétiques par les musulmans de cette époque a conduit vers l'émigration de ses pratiquants vers de nouvelles contrées lointaines, afin d'échapper au pouvoir central qui fut un pouvoir religieux. Ces lieux à la base furent choisis pour leur inaccessibilité. C'est le cas notamment de la ville de Ghardaïa, qui fut le fief des Ibadites. Et qui furent qualifiées *de villes religieuses confrériques et cités-refuges d'un islam minoritaire* par René Galissot (2002).

Selon certaines conclusions de Brown (1973) autour de la question des spécificités du fait urbain musulman, nous pourrions résumer ces critères ainsi :

²² Partie ancienne d'une ville, en Afrique du Nord, définition tirée du dictionnaire Larousse version 2012.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

- Des villes très denses, sous le règne de grandes villes centre du pouvoir central. Nous citerons à ce propos des villes comme Bagdad, presque un million d'habitants en 850, des villes aussi comme Cordoue et Valladolid en Andalousie.
- Des villes dirigées et dirigistes, où les moindres faits de la vie urbaine sont épiés et surveillés par les pouvoirs centraux. À l'image des villes asiatiques pendant l'ère communiste.
- Une ségrégation vis-à-vis des autochtones due aux conquêtes militaires. Créant ainsi un climat rappelant une certaine xénophobie où les prémices d'un Apartheid social, favorisant ainsi la domination d'une classe sur une autre.
- On a pu parler dans le deuxième point de villes dirigistes, mais le paradoxe des faits réside dans l'absence presque totale de planification urbaine, en termes d'organisation de la vie urbaine et d'aménagement du territoire. Contrairement aux civilisations romaines et grecques dans ce qui est des plans de la ville, pour ainsi faciliter les accès urbains, ainsi que la facilitation des activités économiques sur les territoires urbains. Tout ceci, fut subalterne à la gestion urbaine arabo-musulmane pendant le moyen-âge.

La civilisation musulmane a façonné la culture algérienne plus que toutes les autres civilisations auparavant. L'héritage urbain s'en ressent dans les médinas qui sont les vestiges de ce mode de vie et du savoir-faire Arabe. Les critères évoqués en haut seront important dans la suite de notre étude, vu l'impact idéologique et architectural qui est présent à ce jour. À noter que par le nombre de siècles la domination arabe fut restée le plus longtemps sur les terres de l'Algérie actuelle et ce à partir de 647 et jusqu'à 1515 date de la prise d'Alger par les turcs.

La ville au moyen-âge in fine, diffère peu de la configuration de celle qui l'a précédée pendant l'ère antique. La consolidation de ce système de vie en société à travers les âges nous renseigne sur la volonté de l'homme de se rapprocher des centres de vie urbains, à croire la proportion grandissante du taux d'urbanisation. Pendant le moyen-âge on a pu assister à l'extension de l'urbanisation dans le reste du monde soit par éclosion simultanée ou soit par phénomène importé ou imposé par les extensions des empires puissants ayant eux adoptés l'urbanisation avant leurs conquêtes. Les villes commencent petit à petit leur spécialisation, leur gestion ainsi que leur développement urbain. La deuxième révolution urbaine, comme l'histoire de l'humanité s'attachera bien-sûr à d'autres révolutions techniques. La période du Moyen-âge comme une succession d'événements en donnant la possibilité de poser les pierres du développement industriel qui donneraient aux villes la place qu'elles ont de nos jours,

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

c'est-à-dire le centre de toute vie économique. Afin de donner un aperçu global de la vie économique des villes du Moyen-âge, nous terminerons cette section sur cette esquisse de Jacques Le Goff (1991,P.79) spécialiste de la période médiévale, qui tente de résumer ce qu'était la ville en moyen-âge : « ...*La ville au moyen-âge, c'est d'abord une société foisonnante, centrée sur un petit espace au milieu de vastes étendues faiblement peuplées. C'est ensuite un lieu de production et d'échange où se mêlent l'artisanat et le commerce alimentés par une économie monétaire. C'est aussi le centre d'un système de valeurs particulier, d'où émerge la pratique laborieuse et créatrice du travail, le goût pour le négoce et l'argent. Le penchant au luxe, le sens de la beauté. C'est encore un système d'organisation d'un espace clos de murailles où l'on pénètre par des portes et chemine par des rues et des places et qui est hérissé de tours...* ». De par cette description, on comprend ce que pouvait signifier la ville en Moyen-âge. Reste à savoir si cette dernière n'étant pas la plus grande invention de l'humanité de par son aide et son implication dans toutes les révolutions qui ont suivie l'humanité. Tant sur le plan socio-économique, que technique et politique. La confirmation de la ville comme mode de vie *normal* et naturel de l'homme est une avancée en soi. La ville n'attire plus que pour ses avantages économiques, mais pour un mode de vie urbain reflété par la description sus-citée.

2.3 La ville pendant la période préindustrielle

Le taux d'urbanisation relativement bas des sociétés du monde préindustrielle ou autrement dit la période qui s'étend de la fin du moyen-âge jusqu'au début de la révolution industrielle en Angleterre, s'explique par deux siècles de changements structurels qui ont amené l'humanité à s'insérer dans une phase de découvertes et de croissance économique. Il serait intéressant de comprendre cette période charnière à travers les caractéristiques des villes, qui furent le berceau de la révolution industrielle en Angleterre. L'historien Trigger(1972) tente de résumer les facteurs agissants sur la croissance urbaine des villes industrielles ainsi que les pré-facteurs ayant pu favoriser l'amorce de l'ère industrielle.

- Augmentation de l'offre des produits alimentaires : synonyme de progrès en termes d'agriculture. En effet, l'amélioration des réseaux d'irrigation conjuguée aux nouvelles techniques agricoles donne une plus meilleure utilisation des sols, qui se répercute sur un meilleur rendement de qualité et une plus grande quantité.
- L'accroissement des populations en ville : ce qu'on pourrait interpréter par un exode rural des campagnes avoisinantes, pour de multiples causes. La première c'est la recherche

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

d'une vie meilleure en ville, synonyme d'un travail, d'un revenu acceptable et la possibilité d'être à proximité de nombreux services qu'en campagne.

- Une spécialisation dans les activités artisanales : qui est une conséquence directe de la première caractéristique. L'innovation technique due à l'amélioration des techniques agricoles a conduit vers la libération d'actifs qui se sont reconvertis dans diverses activités manufacturières. Cette étape fut aussi un prélude avant la révolution industrielle en Angleterre. Car la révolution agricole fut à l'origine de l'accroissement des emplois hors agriculture.
- L'accroissement du commerce : l'amélioration des voies de communication et la baisse graduelle des coûts de transports, favorisent la prolifération du commerce. Et qui dit commerce dit lieu de marché qui se développèrent pour la plupart en ville.
- On assiste à de plus en plus de propriétaires terriens s'installant en ville, traduisant ainsi implicitement la volonté des classes les plus aisées à habiter la ville. Ce qui veut dire d'un point de vue économique plus de chance de consommer leurs revenus en ville qu'en campagne, ce qui favorise les espaces urbains dans les échanges villes /campagnes.
- La présence d'administration : ce qui signifie la fixation des lieux de pouvoir, ainsi que des institutions sous-tutelles en ville. Depuis l'antiquité on a pu assister à l'établissement des rois et leurs cours dans les villes, profitant ainsi des fortifications et de la défense relatives à celles-ci. Actuellement, on retrouve toujours cette tendance avec les gouvernements accompagnés de leurs ministères ainsi que de leurs administrations en ville, confirmant de surcroît les fonctions de commandements urbaines.
- Les hautes fonctions suscitées impliquent le protectorat de milices et autres infanteries dans le but de préserver l'ordre et la sécurité des cités.
- Depuis l'avènement des religions monothéistes, on se rend compte que celles-ci prennent leur quartier en ville comme dans les campagnes par ailleurs. La densité des peuplements en ville, impose aux apôtres des différentes religions une disponibilité notoire dans les centres urbains pour des fins de prosélytisme, et afin que les religions assoient leur puissance et plus de visibilité en ville.
- L'époque préindustrielle, assiste aux premières manifestations de tourisme et de migration pendulaire entre les régions et la création des premiers emplois consacrés aux tourisme notamment dans les villes européennes ainsi que les villes du Moyen-Orient, avec notamment des services de maisons d'hôte ainsi que d'autres à la restauration. Le phénomène se prolifère surtout dans les villes à connotation religieuses, où des pèlerins s'en vont en voyage religieux.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

- Les villes s'érigent de plus en plus comme des lieux de savoir, avec des universités et autres lieux destinés à la connaissance. Ces différents lieux prennent les villes pour possession, et en même temps on assiste à de plus en plus de personnes prenant comme métier ceux du savoir, ce qui était autre fois l'apanage d'une élite privilégiée.
- Le développement des services domestiques : les services à la personne augmentent en milieu urbain à mesure qu'une classe de bourgeois s'installent en ville, et qu'une autre classe de paysan apparaît avec la dématérialisation successive que connaît le secteur agricole.

Cette période préindustrielle fut pour ainsi dire une période de transition entre la période antique et la future période d'expansion de l'urbain qui sera la grande ère industrielle. Une période de l'entre deux révolutions aussi, de l'agriculture à aux premiers tâtonnements de l'industrie. Néanmoins, le taux d'urbanisation a faiblement progressé pendant cette période, selon Paul Bairoch (1985) le taux global au niveau mondial avant 1700 n'était que de 15%. Comme le montre le tableau suivant. Néanmoins, il faut rappeler que la majeure partie des actifs urbains furent des actifs agricoles, les historiens de l'époque ont banni le critère de définition urbaine selon la proportion des actifs non-agricoles. La révolution agricole certes redistribuera les cartes, mais avant cela la ville préindustrielle est beaucoup plus définie selon les critères cités plus hauts, que sur la nature de ses actifs. La concentration et la densité des villes suffisent pour souvent à la classer de ville, cependant avec une limite de 5000 habitants.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

Tableau numéro 3 : évolution de la population urbaine et du taux d'urbanisation²³ de l'Europe (Sans la Russie)

	Population totale (millions)	Population urbaine		Taux d'urbanisation	
		En millions	Variation annuelle (%)	En pourcentage de la population totale	Variation annuelle (%)
1700	102	12.6	-	12.3	-
1750	120	14.7	0.3	12.2	0
1800	154	18.6	0.5	12.1	0
1850	203	38.3	1.5	18.9	0.9
1880	243	71.4	2.1	29.3	1.5
1900	285	108.3	2.1	37.9	1.3
1910	312	127.1	1.6	40.8	0.7
1930	333	159.7	1.1	47.9	0.8
1950	367	186	0.8	50.7	0.3
1970	427	271.8	1.9	63.7	1.2
1980	456	304.1	1.1	66.7	0.5

Source : Paul Bairoch (1985)

2.4 La révolution agricole en Grande Bretagne

Un événement économique majeur marquera cette période située approximativement entre 1725 et 1815 et accélérera de surcroît la transition du monde. En effet, en Grande Bretagne on assistera à l'avènement de la révolution agricole, où se mêlent réformes parlementaires et progrès techniques servant l'agriculture. Cet événement a commencé avec le mouvement des enclosures, qui est un mouvement censé de clôturer des terres agricoles arables alors libres d'accès pour des paysans. Cette mesure avait pour objectif d'améliorer la productivité de ces terres, en les cédant en concession qu'à une partie infime de paysans pouvant les travailler. Cette réforme agraire qui va transformer en profondeur un ancien système de propriété commune des domaines seigneuriaux, en système de propriété privée. Le site wikibéral²⁴ énonce trois raisons principales à ce mouvement :

- *une raison juridique : les potentats locaux souhaitent conserver l'exclusivité des terres mais l'absence de cadastre nécessite de matérialiser les limites foncières ;*

²³ A noter que le taux d'urbanisation et l'urbanisation dans l'absolu est jugé à partir des villes de 5000 habitants.

²⁴ Wikibéral.org, consulté le 30.12.2018

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

- *une raison « naturelle » : les haies qui permettent de parquer les animaux et de se protéger des bêtes errantes ;*
- *une raison « environnementale » : les haies absorbent l'eau et les fossés ayant permis la surélévation desdites haies drainent cette eau. On crée soit des haies d'arbres fruitiers (pour améliorer la production agricole) soit des ronciers pour mieux encore défendre les parcelles.*

Bien que, plongeant une partie de la classe paysanne dans une paupérisation galopante²⁵. Cette mesure a réussi à donner à la grande Bretagne la possibilité d'engager un surplus agricole, grâce notamment à l'agriculture et l'élevage intensive de bête qui s'en est suivie d'après les enclosures. Les progrès techniques, le machinisme a rendu possible l'exploitation des terres les plus récalcitrantes. Cela a permis à l'Angleterre d'atteindre les 30% d'actifs non-agricoles et sans importations pour la période se situant entre 1770 et 1780 (Bairoch,1977). En 1800 ce ratio atteindra les 60%, ce qui se traduit par une poussée urbaine, 23% de la population anglaise vit dans les villes à la même période²⁶. Et ce taux atteindra les 45% des 1850.

La raison sous-jacente à l'entreprise de ces réformes était la volonté du parlement anglais de se défaire de cette masse paysanne trop encombrante par leur liberté d'action vis-à-vis des terres libres d'accès. La volonté du parlement conjuguée à celle de la cours est d'enrôler cet excédent d'actifs dans le salariat de l'industrie naissante ainsi que dans l'armée royale, en vue des stratégies d'expansion militaires en vue, avec la découverte du nouveau monde.²⁷ La révolution agricole en Grande Bretagne a inspiré la stratégie de croissance déséquilibrée (Callens,2013) appliquée dans certains pays. Cette stratégie répond au besoin de développement d'un secteur en particulier, secteur ou ce pays en question possède un avantage comparatif. Puis par le développement de ce dernier et par effets d'entrainements Conjugués conduit au développement d'un autre secteur, en l'occurrence l'industrie pour le cas de la grande Bretagne.

Nous avons vu pendant cette section les déterminants de l'urbanisation préindustrielle, nous essayerons par la suite de sonder ces effets sur la suite des événements et notamment via le lancement de la révolution industrielle.

²⁵ Entraînant d'énormes mouvements de protestation chez la paysannerie de l'époque.

²⁶ Le taux d'urbanisation de l'Europe était seulement entre 9 et 11 % en 1800.

²⁷ Propos recueillis d'une video de Benjamin Coriat, disponible sur youtube.com consultée le 30.12.2018

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

Section 03 : La dynamique des villes au gré de la révolution industrielle et l'explosion urbaine des pays en développement

On a pu parler des prédispositions principales concernant la période préindustrielle en Europe et notamment en Grande Bretagne. D'autres raisons plus subsidiaires, ont subsisté et influencé la révolution industrielle qui à son tour va développer l'urbanisation moderne du monde. Au-delà de la révolution agricole, la ville était le berceau et un substrat important pour les innovations techniques en tout genre ce qui a amené à un progrès technologique graduel. La ville comme foyer du commerce fut aussi un tremplin important pour le saut industriel. En effet, la rencontre et la concentration de personnes partageant le même métier ou la même branche développe un climat favorable à l'innovation technique. La rencontre fortuite d'agents issus de régions différentes, et de surcroît ayant accumulé un savoir-faire différent pousse ces derniers par de nombreux effets aussi complexes à décrire, qu'il est facile d'entrevoir de multiples innovations. Cette dernière thèse nous rappelle la théorie d'Alfred Marshall (1890) évoqué au premier chapitre sur ce qu'il appellera l'atmosphère industrielle et sur les effets de proximité (externalités) favorisant cette dernière. L'expansion du commerce maritime pendant cette période (Chandler, 1974) en plus de la position géographique favorable de la grande Bretagne a développé la diffusion des savoirs faire en tout genre et a accéléré le début des grandes innovations liée à la révolution industrielle.

3.1 Ville et révolution industrielle

Le phénomène de la révolution industrielle a été beaucoup plus un phénomène graduel qui est né d'une révolution agricole selon les historiens de l'époque ce qui confirme nos propos de construction à coup d'innovations successives et de somme de changements structurels. Les villes ont favorisé le commerce ainsi que le progrès technique, la pression démographique de cette époque fut synonyme de montée l'urbanisation (Childe,1950). Le progrès technique le plus net qui amorce définitivement le lancement de la révolution industrielle, fut sans doute l'incorporation du charbon dans les procédés de production manufacturier pour un gain de productivité. L'extraction de ce combustible fut l'une des évolutions les plus notables qui a précédé la révolution, car avec l'exploitation massive du charbon cela a rendu possible l'invention de la machine à vapeur²⁸, celle-ci à son tour a rendu possible le machinisme industriel. La machine à vapeur, qui est le fruit d'une succession d'innovation rendue possible

²⁸ La machine à vapeur est une invention dont les évolutions les plus significatives datent du xviii^e siècle. C'est un moteur à combustion externe qui transforme l'énergie thermique de la vapeur d'eau en énergie mécanique. Source : Larousse 2012.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

et opérationnelle par l'inventeur écossais James watt²⁹. Grace aux innovations apportées par James Watt, l'utilisation de la machine à vapeur qui carbure au charbon, fut généralisée à plusieurs industries telles que l'industrie métallurgique principalement, et la révolution des transports avec notamment la première locomotive qui s'est accompagnée de la première ligne de chemin de fer en Angleterre vers 1825. Cela étant dit, ce ne sont pas les seules innovations de la première révolution industrielle, on pourra citer celle du ciment de portland par exemple en 1820 qui succède au ciment romain. Synonyme d'une plus grande fortification des enceintes industrielles de l'époque. Toutes les innovations avaient un lien étroit avec la ville. En effet, les usines commencent à se proliférer tout au long des villes des routes et à proximité des marchés et des bassins de main d'œuvre. Ce qui nous rappelle les facteurs de localisation d'Alfred Weber (1913). Les premières lignes de chemin de fer reliaient les villes industrielles entre elles. Ce qui a aussi encourager l'inauguration de nouvelles liaisons entre villes la création de nouvelles aussi. Tout porte à croire qu'une nouvelle corrélation commence à être en place entre villes et industrie. Une corrélation positive vu que le développement de l'une débouchera sur l'autre et ainsi de suite.

Le développement exponentiel de la révolution industrielle dans les villes britanniques est aussi rendu possible par le développement ou même l'émergence d'une nouvelle classe d'entrepreneurs anglais à l'affut du profit et des conditions offertes par la nouvelle conjoncture. On pourra expliquer aussi ce foisonnement entrepreneurial par la prédisposition des villes anglaises en termes de leur perception de l'économie qui est plus libéral est beaucoup plus axé sur l'initiative privée. L'historien britannique Landes (1965) expliquera que les citadins et les villes anglaises par extension, sont plus ouverts sur l'économie, car elles (villes) captent moins d'administrateurs, de fonctionnaires, de militaires et de clergé que d'autres villes européennes.

Villes et industrie, furent ainsi enlisées dans une seule et même problématique. La demande globale à la fois mondiale et interne en matière de biens et services se fera sentir sur la demande en termes d'emplois des usines anglaises et bientôt avec l'extension de la révolution vers d'autres villes européennes. Les ouvriers étaient obligés de s'installer en ville ou à proximité afin de profiter des aménités et des emplois offerts par celles-ci. Poussant ainsi des millions de personnes à quitter leurs villages et s'y installer en ville. Cet exode massif nourrira l'expansion des villes en termes de populations et l'étalement des villes sur leur

²⁹(1736-1819) ingénieur écossais dont les améliorations sur la machine à vapeur furent une des étapes clé dans la révolution industrielle, tirée du Dictionnaire Larousse.

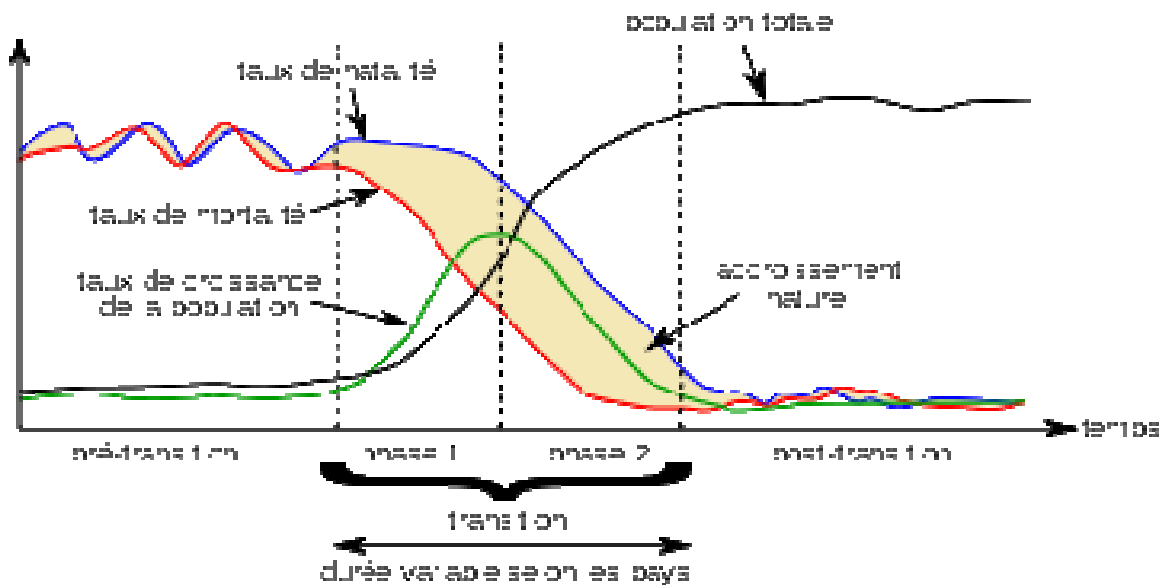
Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

périphérie. Les villes à l'aube de la révolution agricole ne furent en rien celles qu'on connaît de nos jours avec leur viabilisation et leur condition de vie qui sont plus au moins agréables. Bien que l'urbanisation ait connue une avancée significative en termes de chiffres, toujours est-il que les conditions de vie laissaient à désirer pendant cette période de transition majeure. En effet et selon Wrigley (1969) : « *les villes de l'époque industrielle n'étaient pas adaptées à cette poussée industrielle.* ». L'entassement des populations à l'époque dans des habitats de fortune, les salaires bas ainsi que des conditions de vie précaires causèrent maladies et mortalité. Des pathologies telles la tuberculose, le choléra et la peste font surface dans les taudis ou les ghettos urbains consacrés aux ouvriers des usines.

À noter aussi que les taux de mortalité et de natalité sont plus forts en ville qu'en campagne pour cette période. Ce qui nous laisse croire que les villes n'ont pas encore débuté leur transition démographique. Qui est un fait non négligeable remarqué par les urbanistes et les démographes à travers l'histoire des villes occidentales. Pour ces derniers l'urbanisation doit s'accompagner de la transition démographique qui est : *un modèle démographique permettant de décrire le passage d'une population ayant des taux de natalité et de mortalité élevés à une population ayant des taux de natalité et de mortalité faibles* (Dabiré et al,2002). De ce fait on pourrait comprendre que la transition démographique devient une composante essentielle du processus d'urbanisation et incarne la meilleure preuve de l'amélioration des conditions de vie humaine en milieu urbain, ce qui était loin d'être une affirmation au début de la révolution industrielle. Une hypothèse avérée et vérifiée au sein des milieux urbains des pays développés, mais loin d'être remarquée dans les villes des pays du sud où la transition peine à se produire en raison de la croissance interrompue due principalement à l'exode rural, à l'étalement urbain et à la croissance démographique.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

Figure numéro 2 : la transition démographique.



Source : Adolphe Landry, La révolution démographique³⁰

La résolution des problèmes urbains commence néanmoins à se faire à partir de la confirmation de ce mode de vie urbain. Et à fur et à mesure que d'autres se créent. La croissance globale entraîne une amélioration douce des modes de vie urbains occidentaux. Les problèmes d'insalubrité, d'assainissement, d'éclairage, de chauffage et de transports urbains tendent à être réglés par coup d'innovations techniques. Cela incarne l'amélioration graduelle des conditions de vie en ville des ouvriers de la révolution industrielle, ce qu'il faut préciser c'est que ce processus a duré plus d'un siècle selon les estimations de Lewis Mumford (1961), Childe (1950), Chandler (1974). Les conditions économiques favorables des pays occidentaux ont rendu possible cet état de changement et de progrès, qui pourrait-on qualifier de mondial ou d'universel en raison de la diffusion de celui-ci accompagnant de même les mutations urbaines des autres pays par le transfert technologique des avancées des pays occidentaux par effet de ruissèlement. Cela a eu comme effet d'instaurer un modèle d'urbanisation dominant par ses modes de production, de consommation ainsi que d'échange. Ce fut la conséquence de l'industrialisation précoce des pays européens comparativement aux pays du sud. L'industrialisation a mené vers une recherche accrue de matières premières et en ressources humaines. Ce besoin s'est soldé sur l'expansion économique, sociale et militaire des puissances de l'époque (pays du nord) sur les pays estimés riches en ressources naturelles et en retard d'un point de vue technologique (pays du sud). La colonisation, loin de tout jugement

³⁰ Études et essais sur les problèmes de la population, Paris, INED-Presses Universitaires de France, 1982

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

moral ou manichéen a joué un rôle notable dans la trajectoire de l'urbanisation du monde et même dans le développement de l'humanité.

3.2 L'urbanisation du tiers-monde³¹

Avant de s'atteler sur la dernière phase du développement urbain qu'ait connu l'humanité en l'occurrence l'urbanisation des zones accusant un retard industriel vis-à-vis des pays du nord. Nous précisons d'abord succinctement cette distinction entre pays industrialisés et non-industrialisés, jugés à cette époque là faisant partie du « *tiers-monde* ». Nous allons préciser très brièvement que cette dénomination généralisée un peu dégradante certes, n'est plus utilisée dans les instances officielles et autres organisations institutionnelles de n'importe quelle nature ayant à qualifier ce groupe de pays relativement à leur position géopolitique ou à leur retard en termes de développement. Ce terme de « *tiers-monde* » fut en vigueur vers la période des trente glorieuses, et nombreux historiens ayant consacré leurs recherches sur l'urbanisation tels que Paul Bairoch (1985,1977), Childe (1950) ainsi que Chandler(1974) dont nous nous sommes inspirés pour la réalisation de cette synthèse théorique, ont utilisé la même terminologie. Pour notre part nous souhaiterons utiliser le terme pays en voie de développements et autres pays nouvellement colonisés selon le contexte pour exprimer la situation des pays anciennement considérés comme *tiers-mondistes*.

Les sections précédentes nous ont permis de comprendre que l'industrie fut déterminante pour le développement urbain des pays précocement urbanisés. Le phénomène de l'urbanisation conjugué à la transmission rapide de l'information due au développement des technologies de l'information a rendu possible l'extrapolation de certains faits partagés par certains pays industriels bien que leurs trajectoires internes furent différentes et uniques sur plusieurs points. D'un point de vue économique, selon la conjoncture de l'après-guerre on parle plus de croissance mais de développement économique. Ce qui fait que le lien entre urbanisation et économie s'intensifie, et à partir de là plusieurs chercheurs de l'époque se posent la question du lien présumé entre ces deux entités, et comment la ville influe t'elle ou favorise t'elle le développement et inversement.

³¹ L'expression lancée par le démographe français Alfred Sauvy en 1952 pour désigner l'ensemble des pays africains, asiatiques et océaniques et d'Amérique en manque de développement par rapport aux pays occidentaux. Source : le cite web futura-science.com.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

3.2.1 Ville et développement

Selon Bairoch (1985) certains critères sont à la base de l'établissement de ce lien tels que :

- La diffusion de l'innovation : la ville a toujours favorisé le développement et la diffusion du progrès technique en tout genre, type de progrès utile au développement de l'industrie.
- La monétarisation de la société : qui désigne le passage d'une société à fonctionnement traditionnel vers un fonctionnement plus en accord avec son temps. Cette désignation confirme d'autant plus le hiatus entre la sphère rurale et la ville, en passant d'un monde d'auto consommation et de troc vers un monde urbain composé de marché et de moyens monétaires.
- La ville facilite la mobilité sociale : on trouvera en ville la possibilité de changer de vie et de statut social, ce qui n'est bien sûr loin d'être une vérité absolue et une affirmation scientifique. Mais le besoin d'émancipation éprouvé par l'homme prend plus en forme en milieu urbain guidé principalement par la multitude des possibilités permises par celle-ci. Que ça soit par la concentration d'agents économiques qui stimulent le sentiment d'émulation, ou par la concentration d'activité qui favorise l'ascension sociale. On citera à ce propos une fois n'est pas coutume une citation d'un poète et romancier Paul Valéry qui dira : «...*que les villes sont comme des boîtes de jeu ou chacun multiplie ses chances de succès...* » preuve de la vision de réussite procurée par la ville à ceux qui veulent grimper l'échelle sociale ce qui reflète de surcroît l'image de la ville dans l'imaginaire collectif.
- La ville élargit ses débouchés : la présence de marché en tout genre et d'une concentration exceptionnelle de monde, exprime en un sens l'étendue des débouchés permis par la ville, d'un point de vue économique.

Ces critères sus-exprimés, nous témoignent du lien entre ville et développement. D'un point de vue généralisé, mais entraîne aussi un impératif instinctif pour les villes des pays en développement qui sont pour la plupart en phase primaire d'urbanisation. En effet, être confronté à un modèle bien précis d'urbanisation qui a pris le temps nécessaire à son développement rend la formation et la transition des villes des PVD plus précoce en raison de la concurrence territoriale accrue du monde actuel et du modèle d'urbanisation qui tend à se dessiner et à s'imposer de par lui-même dont on a vu les caractéristiques. Mais avant de parler de concurrence entre villes, parlons du contexte et dans quelles conditions s'est faite l'urbanisation des pays en développement.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

3.2.2 Colonisation et urbanisation

L'urbanisation du « tiers-monde » se fera selon des attraits différents de l'urbanisation européenne « conventionnelle ». La colonisation jouera selon les historiens comme Henri Lefebvre (1970) un grand rôle dans ce processus. Cette dernière confirmera que l'urbanisation de ces régions qui furent colonisées autre fois puiseront leur modèle urbain par phénomène de **transfert** et non par éclosions spontanées ou par formation autonome. L'exemple du Maghreb et la colonisation française est assez éloquent en ces termes, en 1902 on dénombre près de 600,000 colons européens en Algérie³². On parle de colons avec l'importation de leur mode de vie urbain. En 1936 le chiffre est passé à 1,6 millions pour les trois pays du Maghreb et 990,000 pour l'Algérie, ce qui équivaut à 9%³³ de la population. Paul Bairoch (1973) dira à ce sujet que la colonisation a été un facteur d'urbanisation pour cette région et même en extrapolant pour d'autres zones d'Afrique, et notamment l'Afrique de l'ouest ainsi que l'Afrique centrale sans oublier l'Asie du sud ouest qui a subi quant à elle les effets de la colonisation britannique.

Le modèle d'urbanisation utilisé par les européens pendant la période coloniale, fut une urbanisation dualiste du fait que ces derniers ont érigé des villes de type européen à côté d'anciens centres urbains hérités des colonisations islamiques et ottomanes. D'anciennes médinas subsistaient à proximité de nouveaux centres urbains. Un *apartheid* social et spatial source de ségrégation coloniale entre européens et autochtones. Ce modèle d'urbanisation fut imposé à une société à essence rurale qui n'a pas eu le temps de développer ses propres villes en raison de la succession des colonisateurs à travers les âges, mais aussi de l'absence des conditions d'accumulation primitive de capital.

Les colonisateurs européens ont tendance à ériger des villes à proximité des ports. Une localisation portuaire inspirée des villes romaines et puniques. Afin de faciliter les échanges avec l'extérieur et notamment avec la métropole.

Le cas Algérien est affligeant concernant le type de villes portuaire, avec le développement des villes d'Alger au centre et ses alentours, Oran de par l'ouest et la ville de Constantine côté est. Délaissant de fait les territoires intérieures et aux terres agricoles moins fertiles que celles du nord. Ce qui en dit long sur les villes de l'intérieur et de montagne de Kabylie ou la présence française n'était pas aussi importante que les villes précitées. Le taux d'urbanisation

³² Presque 10% de la population totale à cette période.

³³ L'absence de chiffre d'avant la colonisation française, nous renseigne mal sur ce type d'urbanisation à modèle importé ou imposé.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

avec le facteur de la colonisation en Algérie passera de 15% en 1900 à entre 20-22 % vers 1930 (Bairoch, 1985) mais la population européenne représente la majeure partie de celle-ci, avec un taux de présence dans les villes estimé à 60%. Ce qui confirmerait quelque part la thèse du phénomène importé par élément exogène.

3.3 La poussée urbaine des pays nouvellement décolonisés

On a vu précédemment l'impact principal des pays colonisateurs sur les pays colonisés. Dressant ainsi un portrait à travers le cas algérien en traitant des causes ayant pu marquer le contexte de l'urbanisation des pays en développement. Notamment le fait qu'elle soit tardive en premier lieu, influencé par la colonisation en second lieu et une urbanisation dénuée de progrès technique comme ce fut le cas pour le Moyen-Orient vers la période pré-antique, ainsi que la poussée urbaine en Europe à l'aube de la révolution industrielle au 18^{ème} siècle. Mais les changements structurels d'après guerre renforcée et soutenue par les instances qui ont coïncidé avec l'émancipation des différents peuples à travers des mouvements souverainistes, internationales de l'époque comme l'ONU³⁴ a eu comme corolaire une décolonisation progressive qui a vu les peuples regagnés progressivement leur souveraineté. Les pays en développement de l'époque commencèrent alors leur processus d'auto-urbanisation qui s'est soldé par une montée soudaine du taux d'urbanisation de ces derniers.

Cette poussée urbaine que certains économistes ont qualifiée d'inflation urbaine ou d'urbanisation anarchique est due à plusieurs facteurs qu'on énoncera par la suite. Cette étape est considérée par de nombreux chercheurs et historiens comme la dernière étape en date de l'histoire urbaine du monde ou de l'humanité.

3.3.1 Les causes de la poussée urbaine des pays en développement

Nous avons essayé de par nos lectures, et principalement à travers la synthèse magistrale de Paul Bairoch (1985) de dresser un panorama des principales causes ayant conduit à cette poussée vertigineuse. Tout en entretenant au maximum notre logique de départ et le lien entre ville et économie. Tant que les causes en raison de leur exhaustivité dépassent le simple stade de l'économique en matière d'analyse.

En effet, parler d'inflation urbaine sur une courte période reviendrait à traiter des causes de l'exode rural pour une population donnée. Tant que les deux sujets sont corrélés, les taux d'urbanisation se sont vus s'accélérer en trente ans d'un à deux points par an (1-2%) pour les pays en développement (Abu-Lughod, 2013) ce qui est assez conséquent si on analyse

³⁴ Organisation des nations unies

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

l'histoire de l'urbanisation du monde. Pour les raisons de cette soudaine montée urbaine, Bairoch donne plusieurs facteurs :

- La densité des actifs agricoles extrêmement élevés des campagnes des pays en voie de développement. Cette condition *sine qua non*, exprimée autre part par une pression des masses agricoles qui subissent l'avancée technique due au machinisme et autres engrais et fertilisants qui augmentent d'une part la productivité agricole, et qui libère de l'autre une bonne partie d'actifs spécialisés dans l'agriculture. En Europe cette situation s'est accompagnée par le développement d'un secteur industriel apte à assimiler et reconvertir les actifs agricoles. Hors avec l'absence de processus industrialisant dans les PVD conjuguée à la poussée démographique que le monde a connu, entre 1920 et 1980, cela a encouragé beaucoup de paysans à émigrer en ville dans le but de chercher un travail.
- **L'écart des revenus entre les revenus urbains et ruraux** : Le mythe de la vie urbaine dépasse souvent la réalité, en effet l'un des effets attractifs les plus stimulants est rien d'autre que le revenu. Et ce dernier peut sembler plus attractif en ville qu'en campagne. Les premières usines américaines et surtout les usines de Ford au début de la révolution industrielle américaine, ont eu le réflexe managérial d'augmenter les revenus de leurs ouvriers afin de les exhorter implicitement à s'offrir les produits dont ils assuraient la production. L'industrie qui produit plus de valeur ajoutée que le secteur agricole en raison de la productivité de l'industrie et par ricochet paie mieux. CE postulat est confirmé en ville, lieu de prédilection de l'industrie.
- **L'instruction est plus facile en ville** : cet autre effet attractif dont jouie la ville propose une panoplie d'outils et d'éléments capable d'offrir aux citadins la possibilité de s'instruire et d'acquérir des connaissances et dans différents domaines. Ce qui transforme la ville en un laboratoire immense où circulent ces externalités de savoir, favorisée par les institutions dotées d'infrastructures (à savoir les universités et les laboratoires de recherche) utiles à ce genre d'exercice et la proximité accrue entre les agents urbains qui puisent leur force dans leur différence et leur différent talent. Cela accélère aussi quelque part la mobilité de l'échelle sociale et améliore l'environnement et le climat du travail et des affaires. L'attractivité urbaine qui en résulte fut l'objet de recherche de Richard Florida (2002) avec sa thèse de la classe créative citée dans le premier chapitre.
- **Le mode de vie urbain** : L'idée reçue et parfois avérée qui est reliée par les médias ainsi que les romans et autres moyen de communication artistiques. Qui communiquerait de la présence d'une certaine élite aristocrate en ville issue de la bourgeoisie qui favoriserait un

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

mode de vie urbain plutôt mondain. Cette caractéristique est souvent recherchée par une certaine population voulant s'établir en ville et voulant avoir le même mode de vie plutôt mondain et raffiné, ou se mêle vie intellectuelle et vie artistique. Ce mode de vie entre mythe et réalité donne l'impression à lui seule de résumer la ville ainsi que son mode de vie dans l'imaginaire du paysan. Mais qui est consacré en réalité qu'à une certaine élite. Et renforçant de même l'image de marque dont la ville et son mode de vie disposent.

- **La diffusion de l'information** : l'utilisation et la présence le plus souvent des outils et autres voies de communication. donne à la ville un avantage certain dans la diffusion de l'information sur les campagnes.
- **Ville et transition démographique** : pour certains démographe, la transition démographique, c'est-à-dire la stabilisation des taux de natalité et de mortalité. Se stabiliserait plus rapidement en ville qu'en campagne. Ceci s'accompagne par une amélioration des modes de vie due à cette stabilité démographique qui accompagnerait cette transition urbaine. Ce qui donnerait peut-être aux citadins un comportement spécifique vis-à-vis des ruraux ? Sans faire de conclusion ni d'affirmation hâtive beaucoup de villes des pays en développement souffrent encore d'un bilan naturel ultra positif. Cette croissance démographique n'est pas accompagnée d'un mode de vie adéquat, vu l'I.D.H³⁵ de ces derniers. Et ce bilan positif de naissance est accompagné par un taux de mortalité infantile tout aussi important du aux conditions de vie précaire qu'on trouve dans les zones urbaines les plus défavorisés.
- **La décolonisation** pendant les années 1950 ainsi que les années 1960. Qui s'est accompagnée par le départ massif des colons à entrouvert la porte à de nombreux paysans d'occuper les biens en milieu urbain laissés vacants par ces derniers. La reprise de la ville par les autochtones anciennement paysans, s'est accompagné par le calquage tant bien que mal de ce mode de vie, par des personnes n'ayant pas eu la même culture, et qui ont eu comme seul enseignement leur observation. Cette conclusion mériterait une investigation plus profonde en raison de son caractère sociologique, et dont le présent travail ne fait pas spécialement l'objet. Nous retiendrons que les anciennes villes coloniales ont été prises d'assaut par les autochtones après la décolonisation comme l'une des causes de l'inflation urbaine, ce fut le cas pour l'Algérie après le départ massif des colons en 1962 et 1963.
- **L'industrialisation des pays en voie de développement** : L'industrialisation tardive des pays fraîchement décolonisés, adoptant pour nombre d'entre eux des stratégies différentes

³⁵ Indice de développement humain, indicateur de développement.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

de développement industriel. Certains ont opté pour un développement autocentré où l'état possédait le monopole des industries motrices, comme le cas algérien. Avec les grands complexes industriels et des usines clés en mains souvent localisés à proximité de grands centres urbains. Ou d'autres stratégies comme l'ouverture et la facilitation à l'implantation des entreprises étrangères par des IDE³⁶. Cela a eu comme effet en commun de nourrir l'urbanisation et d'encourager l'exode rural vers les zones plus compétitives.

- La dotation en services publics : qui est une conséquence directe des manquements liés à l'agriculture et à l'industrie. Les services publics ont comme double objectif de faciliter la vie des citoyens et d'assimiler la majeure partie des citoyens sans emplois. Cela nourrira par la suite l'hypertrophie du tertiaire dans les villes et les néo économies des pays en développement, on le verra par la suite dans les conséquences liées à cette montée urbaine. Mais ce qu'on pourra dire d'emblée c'est les dispositions partagées par la plupart de ces pays concernant leur régime économique, qui sont pour la plupart des pays rentiers et mono-exportateurs. Ceci rend cette disposition possible avec un volume de dépenses publiques assez conséquent pour maintenir le financement des services publics.

Ces différents facteurs rendent possible une démarcation du fait urbain des pays en développement. Bien que l'urbanisation est et restera un phénomène autonome dénuée de toute logique scientifique. Ces points énumérés sont le résultat de synthèse historique dans le seul but et de dégager un panorama de causes à effet afin de comprendre la complexité de l'urbanisation qui sévit actuellement, et tenter de percer les secrets de l'urbanisation des milieux que nous étudions. C'est-à-dire les villes de montagne du Djurdjura. La valeur scientifique de notre travail, repose évidemment sur ce genre de synthèse historique aussi utile que pratique dans une étude à visée compréhensive comme la notre. Evoquer les causes sans les conséquences amoindrirai le sens que l'on voudrait donner à l'explication de cette phase urbaine aussi importante que celles évoquées plutôt.

3.3.2 Les conséquences de la poussée urbaine des PVD

Les conséquences de la poussée urbaine des pays en développement ont eu une incidence assez claire sur leur cycle de développement et leur économie. Ce qui est fortement logique à cause de l'enchevêtrement de ces sphères et des interactions communes entre elles. Et parmi

³⁶ Investissement direct à l'étranger.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

les multiples conséquences de l'urbanisation sur les pays en voie de développement, nous pouvons prendre celles notamment analysées par Bairoch (1985) :

Une urbanisation sans développement : on a cité plus tôt que le développement urbain de l'Europe qui s'est accéléré au fur et à mesure que l'industrialisation prenne place dans le paysage économique. Les premières années de tâtonnement urbain en Angleterre et en Europe d'une manière générale se sont soldées par une multitude de problèmes urbains à régler, accompagnées de conditions de vie urbaines assez précaires pour les nouveaux citadins venus garnir les rangs des industries naissantes et grandissantes. Les solutions commencent à naître à l'encontre des problèmes liés à la sécurité urbaine, le transport ainsi qu'à la salubrité. Ceci accompagne toute fois le développement de métiers et d'institutions consacrés à ce genre de tâches urbaines qui améliore les conditions de vies des riverains et le cadre de vie globale offert par la ville. La notion de développement qui est définie selon François PERROUX³⁷ comme : « *la combinaison des changements mentaux et sociaux d'une population qui la rendent apte à faire accroître cumulativement et durablement son produit réel global* ». De ce fait, le développement implique l'amélioration du bien-être de toute la population et se traduit par une hausse de revenu par tête, un accroissement de la ration alimentaire et un meilleur accès aux services de santé et de l'éducation. A l'époque des villes industrielles on ne parlait pas encore de développement ce qui rend cette notion assez récente, pour l'adapter aux analyses urbaines de l'époque. Une autre définition celle de Galbraith (1968,P.966) : « *le développement économique consiste à un élargissement des possibilités des réussites à ceux qui ont le désir d'échapper à l'équilibre de la pauvreté de masse et ses cultures* ». Le développement implique une hausse du bien-être **social**, des changements des structures et des mentalités de la société tout entière. Il passe par **l'urbanisation**, l'industrialisation, l'alphabétisation et la formation à long terme.

De ces définitions nous retenons que la notion de développement est une notion assez nuancée dûe au fait de sa complexité à cause des différents facteurs qualitatifs et quantitatifs qu'elle englobe. L'utilisation de l'indice de développement humain (I.D.H)³⁸ depuis les années 1990, permet de donner à cette notion une valeur numérique et déduit de faitles appréciations subjectives relatives à la mesure du développement.

³⁷ Couzon Isabelle, « « Les espaces économiques » de François Perroux (1950). Organisation de l'espace et aménagement du territoire dans l'économie et la géographie françaises au milieu du XXème siècle», Revue d'Histoire des Sciences Humaines 2/2003 (n° 9)

³⁸ Indice créé par le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD) en 1990 pour évaluer le niveau de développement humain des pays du monde.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

Ce qui est indéniable par contre comme le cite François Perroux c'est que pour amorcer une procédure de développement il faut au préalable augmenter son produit national brut, c'est-à-dire un cycle de croissance économique. En rapportant cela au fait urbain on se rend compte que les pays anciennement industrialisés ont réussi leur transition de leur processus d'urbanisation du fait que ce dernier s'est accompagné d'une amélioration des conditions de vie et d'une augmentation soutenue du revenu ce qui est synonyme de développement. Pour les pays en voie de développement, l'urbanisation ne s'est pas faite selon le même schéma du fait que c'était une urbanisation plutôt anarchique et accélérée qui s'est faite par mimétisme aux pays déjà développés et urbanisés, reflété par un exode massif des sociétés rurales vers des villes qui n'ont pas été conçues pour accueillir ce nombre important de personnes.

Selon Polèse (1994) la croissance démographique devrait s'accompagner de la croissance économique, chose qui ne s'est pas produite pour la majorité des villes des pays en développement. Les chercheurs et historiens ont analysé le fait du développement des villes des PVD seulement sous l'optique économique à travers l'indice P.N.B³⁹ par tête et notamment son évolution au gré de l'augmentation du taux d'urbanisation. Comme nous l'avons déjà dit, cette corrélation fut vérifiée pour les villes des pays en développement et la relation entre les deux variables est significative, contrairement aux pays en développement qui stagnent du point de vue du P.N.B par tête.

Une urbanisation sans industrialisation : On a vu que l'industrialisation a favorisé l'urbanisation, et que cette dernière favorise l'industrialisation. Cependant et particulièrement à travers l'un des effets néfastes de la colonisation sur les pays colonisés, les pays dominants ont fait subir un retard en termes de leur entrée dans le processus industriel ce qui a engendré leur désindustrialisation progressive. Malgré la richesse de ces derniers en termes de matières premières. De ce fait l'urbanisation est logiquement dépourvue d'industrie, la part des emplois industriels dans les villes des PVD est relativement basse par rapport aux pays anciennement industrialisés (Granotier, 1980) reflété par le tableau numéro 3. L'afflux des paysans en ville ne s'est pas fait pour cause d'industrie bien que les pays nouvellement colonisés feront leur maximum afin de s'industrialiser. Mais les deux phénomènes ne sont pas interdépendants dans ce cas de figure, contrairement aux processus urbains européens.

Autre fait non négligeable c'est que pendant la colonisation la métropole a toujours fournis ses colonies en termes de biens industriels finis et semi-finis. Ce qui a atténué en quelques

³⁹ Le produit national brut, agrégat macro-économique mesurant la croissance d'un pays

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

sortes le besoin de produire et d'entreprendre dans ce secteur, inhibant de même l'esprit entrepreneurial des personnes souhaitant investir dans l'industrie ainsi que l'initiative privée.

Tableau numéro 4 : comparaison entre taux d'urbanisation et emplois industriels

	Pays développés (sans le japon)		Tiers-monde (à économie de marché)	
	Emplois industriels	Taux d'urbanisation	Emplois industriels	Taux d'urbanisation
1800	10	10	10	9
1850	15	16	9	9
1880	17	24	8	9
1900	19	31	9	10
1910	20	34	9	10
1920	21	37	9	12
1930	21	40	9	13
1950	24	47	8	18
1960	27	54	9	22
1970	29	61	11	26
1980	29	64	13	32

SOURCE : emplois industriels : P. Bairoch : « structure de la population active mondiale de 1700 à 1970 », Annales E.S.C. et Bairoch (1985,P.591)

Une expansion urbaine sans agriculture : Les conséquences se suivent et s'enchevêtrent au fil du développement de notre raisonnement. L'agriculture fut à la base de la première expansion urbaine que l'humanité ait connue. Ainsi que la raison principal de l'établissement des premiers groupements humains. La montée de l'urbanisation dans les pays en voie de développement due aux principales causes citées plus haut, nous renseigne implicitement sur une extension des superficies urbaines au-delà de leurs limites intra-muros. Cette extension urbaine s'est faite en un laps de temps très court et de ce fait sans prise en compte des spécificités géographiques et territoriales des espaces avoisinants. L'urbanisation dans ce cas présent est souvent encouragée par la spéculation foncière du à la libération et l'explosion des prix du foncier urbain. L'urbanisation non contrôlée des pays en développement conduit le plus souvent à l'empiétement sur les terres les plus fertiles. La transformation des terres les plus arables en béton à travers l'artificialisation est une conséquence de l'urbanisation rapide et anarchique des PVD.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

L'autre raison réside dans l'exode rural, via la migration des populations rurales vers les villes, délaissant ainsi le travail agricole. D'autres raisons plus subsidiaires existent encore mais qui sont difficilement extrapolables sur notre sujet, telle que l'importation tous azimuts des produits agricoles ainsi que les subventions accordées sur les produits de large consommation d'origine agricole.

Le chômage au sein des villes des PVD : Ce qui est une conséquence directe des deux premières c'est-à-dire un secteur primaire et secondaire tournant au ralenti. L'afflux de population et la faiblesse des secteurs agricoles et industriels entraînent pour le moins logique une partie de la population dans un chômage endémique. Ceci dit, ça peut aussi ouvrir la porte vers d'autres dérives qui peuvent aussi engendrer un déséquilibre dans le développement qui sont le basculement d'une frange de la population dans l'activité parallèle et informelle ainsi qu'un secteur tertiaire surdéveloppé.

L'hypertrophie des activités tertiaires : Dans la continuité de notre raisonnement, on pourra dire que la réponse au chômage de masse viendra par la présence et le développement des activités tertiaires. Entre commerce, différents services et surtout les emplois administratifs. Appuyés par une politique économique basée sur une large dépense publique et des déficits budgétaires rendu solvable par une économie rentière. Cependant, les villes ouvrent la porte à une présence et domination naturelle de ce type d'activité, bien que la tertiarisation répond généralement à une évolution de la structure de la société et des besoins de la population citadine. Les pays en développement n'ont pas connu pareille processus dans leur démarche de développement et ont sauté les préalables en termes de développement des secteurs économiques. Ce déséquilibre en termes de répartition de la population active citadine peut être préjudiciable sur la situation économique générale du pays en question. En mettant ce dernier dans une situation de dépendance continue vis-à-vis de l'extérieur. Et dans l'approvisionnement des villes.

Prolifération des activités informelles et des Bidonvilles : le chômage urbain nous renseigne souvent sur des situations contradictoires d'un point de vue économique, en effet la présence d'activités informelles qui est d'un poids non négligeable malgré sa difficulté à quantifier, sert souvent de roue de secours et même plus pour les populations plongées dans le chômage. L'informel par ses différentes formes sévit au sein des villes, car la proximité et la multiplication des débouchés rend facile sa pratique en ville. D'un point de vue purement urbain, l'informel ne fait qu'appuyer et renforcer le déséquilibre économique qui émane des entités urbaines des pays en développement. Mais certains économistes y voient le

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

phénomène d'un tout autre regard et tendent à privilégier l'informel comme valeur secours des économies en construction, Santos (1975, P.27) dira : « *le circuit inférieur (informel) est de plus en plus la structure d'accueil pour les gens chassés par la campagne ; il apparaît donc avec un rôle social et économique indéniable* ». Ceci confirme l'autre avis concernant le circuit informel. Ainsi que sa tendance à la prolifération dans les zones d'urbanisation secondaires aux noyaux urbains qui sont souvent reconnus comme étant des bidons-villes. En effet, les bidons-villes naissent à proximité des centres urbains et souvent d'une ségrégation liée au prix de l'habitat dans les zones urbaines les plus prisées. Ce qui pousse les couches de la société les plus vulnérables à s'y installer, et à voir dans ces "taudis" une première étape dans le processus d'urbanisation. Souvent caractérisé comme un abri urbain de fortune dépourvue de services urbains de qualité ni de services publics susceptibles d'être au service des populations.

3.4 Bilan

Depuis le début de notre rétrospective historique retraçant la genèse urbaine via les phases historiques qui ont marqué le processus urbain à travers le monde. Le fil conducteur de cette genèse fut le lien entre ville et activités économiques et vice versa, qui est devenu par la suite le lien entre ville et développement économique. Pour l'étape de poussée urbaine des villes des pays en développement, qui fut d'ailleurs qualifiée par les spécialistes de la question urbaine de dernière étape de développement urbain de l'époque contemporaine en attendant sûrement d'autres. Pour cette dernière le lien entre urbanisation et développement fut un peu réduit et relégué au second plan de par la nature des villes des pays en développement, comme on a pu le voir. Pour Bairoch (1985,1973) les villes de l'ex *tiers-monde* ne remplissent par leur fonction de développement, par leur nature et composantes économiques, qui ne leur permet pas d'établir une stratégie économique efficace. En effet, cette tendance à négliger par stratégie ou par inadvertance le secteur primaire et secondaire poussent les dites villes à une dépendance accrue vis-à-vis de l'extérieur et en termes d'importation au lieu de stimuler leur circuit économique local. Deuxièmement, nous constatons que les capacités d'innovations des villes des PVD, qui sont pour souvent en retard technologique en comparaison avec les villes des pays développés. Bien qu'actuellement certains pays émergents et anciennement qualifiés de sous-développés, tels que la Chine et la Corée du sud ont mis un point d'orgue à développer leur ressources humaines dans le but d'atteindre et de dépasser sur le long terme les pays anciennement industrialisés. Ces pays là ont équipé leurs villes d'universités ainsi que de centres de recherche, équipés des dernières technologies et des commodités

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

nécessaires, afin de stimuler la recherche et le développement, dans une stratégie qui s'apparente à de la croissance endogène (Paul Romer, 1994). Ce qui est hélas le cas que d'une frange de pays en voie de développements. Pour le troisième point nous citerons la congestion des villes des PVD qui est à l'origine de certaines pratiques qui freinent le développement des villes et de facto le pays en question. En effet, la formation des bidons-villes, la spéculation foncière et immobilière qui appellent à leurs tours certaines pratiques illicites, ainsi que les problèmes structurels et conjoncturels liés aussi à l'inflation urbaine tels le chômage, les fléaux urbains, la pollution ainsi que la criminalité en tout genre. Tout ceci inhibe le processus d'implication des villes dans le développement économique.

Bien entendu, la révolution urbaine ne s'est pas arrêtée à ce stade précis de civilisation humaine, et ne s'arrêtera sans doute pas au fil des siècles à venir. En effet, nous assistons à l'aube du 21^{ème} siècle et son lot d'innovations et de progrès techniques qui facilitent les interactions entre les agents urbains ainsi que la connexion entre les différents réseaux urbains. Les multiples défis liés aux villes de l'époque du 21^{ème} siècle découlent des révolutions technologiques qui sont principalement celle du numérique, biosystémique, robotique et nano technologique (Moreno, 2016). Quatre grandes révolutions en simultané qui doivent entre autre régler les problèmes de pollution, de dématérialisation et de tertiarisation. Les professionnelles de la gestion urbaine espèrent à travers les nouvelles technologies pouvoir gérer la métropolisation ainsi que les inégalités et les disparités entre les territoires, tout en pensant à l'internationalisation et l'intégration graduelle des économies urbaines dans le grand circuit de l'économie mondiale. Tels sont les principaux enjeux des villes du 21^{ème} siècle.

Mais notre arrêt volontaire à cette étape de développement urbain, c'est-à-dire la poussée urbaine des pays en voie de développement n'est nullement fortuit. Ce point servira de passerelle vers la suite de notre recherche car cette étape coïncide avec l'avènement et la formalisation des villes en tant qu'objet d'étude en sciences économiques à part entière. En effet c'est à partir des années 1960 beaucoup d'auteurs comme Alonso (1964) ou encore Lewis Mumford (1961) ont commencé à observer que le phénomène urbain était en expansion continue. Laurent Fouchard (2010, P.72) dira à ce propos : « *la ville passa de cadre à objet d'étude entre les années 1960 et 1970, puis d'une approche systémique à une approche centrée sur les communautés et les identités dans les années 1980 et 1990*⁴⁰ ». La croissance

⁴⁰ Faisant référence à la vision territoriale prise par l'étude des phénomènes liés à l'espace depuis les années 1990, décrit par le tournant spatial évoqué lors du premier chapitre.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

des pays en développement a permis de mettre la ville au centre des préoccupations spatiales et représentait l'étendard de la réussite économique des pays développés, ceci a eu comme effet la création d'une branche en économie structurant la ville.

Aydalot (1985) a tenté de parler de l'éclosion et de la naissance de l'économie urbaine comme une branche de l'économie qui traite des problèmes liés à la ville, qui est née de fait à partir d'un besoin d'action. Dans une logique d'aide aux pouvoirs publics dans l'apport de solutions concernant la ville et les entraves au développement urbain. L'économie urbaine, entend de décrire, comprendre et d'analyser la ville et le fait urbain. La période des années 1960 fut celle qui a donnée à cette branche de l'économie les outils et les moyens nécessaires à l'étude de celle-ci. Après des siècles voir des millénaires de développement urbain jumelé à l'évolution de la théorie économique. En effet, la théorie économique donnera à cette branche les outils méthodologiques adéquats.

Nous avons parlé au premier chapitre de l'évolution du concept de l'espace à travers les âges et les différents courants de pensée. Plus tard dans le chapitre suivant nous accompagnerons ce développement itératif après cette parenthèse historique, qui nous sera utile dans le développement de notre raisonnement à travers cette généalogie des villes. En estimant utile la compréhension des rudiments historiques relatifs à la formation des villes, nous déduisons de facto les phénomènes socio-économiques prenant part dans le processus de formation des villes. Tout en tentant d'adopter ceux-ci à notre recherche sur la formation ainsi que la pérennité des villes de montagnes. Les deux principaux faits de notre recherche qui découlent des chapitres théoriques développés, relèvent dans l'explication des phénomènes urbains par l'alliance des outils économiques et des tendances historiques de l'urbanisation. De ce fait nous considérons notre raisonnement cohérent à ce stade du travail. L'intégration de certains phénomènes jugés macro-économique et socio-économiques tels le développement, la croissance ainsi que la transition démographique, utiles à la compréhension urbaine, n'ont pas pu se faire sans cette genèse historique. Les éléments qui seront imbriqués de par la suite, afin d'expliquer les principes et autres fondements de l'économie urbaine de la deuxième moitié du 20ème siècle, ne peuvent se faire que par le développement suivi lors du présent chapitre.

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

Conclusion du Chapitre

De par cette lecture économique qu'on a attribuée à cette genèse historique, on a pu voir de par le long processus d'urbanisation qu'a connu l'humanité que le fait urbain est resté lié à travers les âges à des paramètres bien précis. Ces derniers dictent en quelques sortes les mutations économiques qui font que les villes se créent et progressent. Bien évidemment, toutes les innovations et autres révolutions économiques ne convergent pas vers des réalités urbaines précises mais celles discutées pendant tout le développement du chapitre, reflètent cet effet sur la création et la formation des villes. L'innovation principale viendra du néolithique au Moyen-Orient et la création de l'agriculture, qui a permis la sédentarisation des groupements humains, qui furent nomade depuis plusieurs millénaires par le passé. Depuis ce progrès qualifié de révolution par Childe (1950), la suite fut fulgurante pour l'urbanisation. En effet, ce qui a suivi cette sédentarisation primaire, a joué en faveur des processus d'urbanisation. La succession d'innovations due principalement à la proximité ainsi que la division du travail ont favorisé la mutation sociétale qui a impacté **la transition progressive du rural à l'urbain**. L'innovation technique conjuguée aux mutations socio-économiques des sociétés ont amorcé le processus d'urbanisation des sociétés, Bairoch (1985) a qualifié le fait urbain de précoce, spontané ainsi que de simultané. Ces trois adjectifs reflètent à la fois la nature presque "naturelle" du fait urbain, qui nous laisse penser que c'est un passage presque obligatoire de la civilisation humaine. La complexité exprimée de ce phénomène qui est facile à décrire en substance et difficilement analysable d'un point de vue scientifique. La ville est arduement extrapolable, car les phénomènes urbains diffèrent d'un point géographique à un autre, d'une région à l'autre et d'un territoire à l'autre. Les conditions initiales peuvent cependant être jugées, comme étant similaires mais restent dépendantes du lieu en question et des prédispositions relatives aux différentes sociétés. De la société nomade aux premières sociétés tribales, de la société paysanne aux premières sociétés urbaines de l'antiquité puis des sociétés industrielles européennes à l'explosion urbaine des pays en voie de développement à la gestion des villes intelligentes et durable. Le processus urbain semble en constante évolution. Et le défi pour nous c'est de trouver l'axe ou situer l'urbanisation des villes de montagne de Kabylie. Bien que dans l'immédiat, le plus prioritaire pour nous c'est non pas de trouver des éléments empiriques qui nous permettraient de retrouver des réponses à nos questions, mais des éléments historiques à juxtaposer aux fondements économiques théoriques développés au premier chapitre afin d'étayer notre raisonnement et de préparer par la même occasion les jalons de l'enquête empirique. La nécessité d'une synthèse historique

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

prend effet dans les analogies qui facilitent la compréhension des événements contemporains. Tel était notre objectif dans l'amorce de ce chapitre. Analyser le fait urbain comme un néo-phénomène serait une aberration au regard de l'histoire. Les éléments récoltés à travers nos différentes lectures et autres liaisons faites concernant notre thème, semblent nous offrir plus de précision sur la manière dont l'urbanisation s'est opérée au sein de notre territoire d'étude. Cela reste à confirmer à travers les éléments qui vont être développés par la suite.

CHAPITRE III :

**Urbanisation, fondements sociologiques et
géographie du massif montagneux du Djurdjura**

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

Introduction

Dans le présent chapitre nous allons tenter de cerner les concepts clés liés à notre objet de recherche en l'occurrence la ville en montagne. Si la question est multidisciplinaire, elle s'appuie de fait sur plusieurs théories et approches aussi différentes que complémentaires ce qui nous amène vers une sorte d'analyse *trans-économique*. Ainsi, nous oscillerons entre des approches micro-urbaines et géographiques d'une part et une approche historico-économique, comme cela a été développé dans le chapitre précédent.

En nous inspirant de l'approche méthodologique développée par Jean Rémy dans sa démarche scientifique, on alliera les résultats d'analyse inductifs au raisonnement déductif, le but étant de dégager la rationalité économique de la ville (Rémy,2000) tout en replaçant notre objet d'étude dans un contexte bien plus complexe qu'il ne le paraît.

Dans ce chapitre, nous nous référerons aux théories et approches développées précédemment comme fondements théoriques que nous tenterons de relier aux dimensions empiriques issues de notre enquête de terrain. Il s'agira d'établir des passerelles identifiables et aisées qui assureront ainsi la jonction et l'imbrication de l'ensemble du travail théorique à l'enquête de terrain.

Durant ce chapitre, il s'agira de comprendre la ville et sa formation à travers son histoire, sa fonction et surtout sa gestion dans un milieu aussi hostile qu'est la montagne. La présence des villes en moyenne montagne du Djurdjura est un fait récent mais dont la dynamique s'est accélérée depuis quelques décennies. Il sera question aussi d'appréhender l'environnement de ces villes d'essence rurale, en tenant compte des relations entre les centres urbains et les villages qui les entourent à travers l'histoire.

La formation des peuples sédentaires de cette région montagneuse, leur fixation sur place et leur forte densité en haute Kabylie est un phénomène qui ne peut être cerné qu'en questionnant l'histoire. La montagne prendra part dans nos interrogations avec sa dimension géographique quant à son espace et l'agencement spatial de ses diverses activités. Enfin, nous solliciterons les apports sociologiques sur la ville pour saisir le fait de la densité de la population qui nous dit long sur la spécificité d'un mode de vie mêlant tradition et modernité.

Dans le chapitre précédent, nous avons pu avoir certains éclairages sur la formation des villes. De par la genèse de la formation des cités urbaines à travers l'histoire, nous avons pu déceler la présence de certaines trajectoires communes au développement urbain des villes et des cités

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

dans le monde. Il s'agira à présent d'établir le lien présumé entre présence de ville en montagne et la société berbère, à travers son histoire et son organisation ancestrale. Nous concluons ce chapitre par une réflexion sur la montagne, particulièrement sur la montagne du Djurdjura et son impact sur la formation des villes. Mais un effort d'analyse urbaine s'impose avant d'aborder le cas empirique, un aspect qui s'impose au vu des poussées urbaines spectaculaires de ces deux derniers siècles et notamment celle connue dès la fin du siècle dernier.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

Section 01 : Analyse et décomposition du fait urbain

L'objet de cette présente section, est de présenter la suite de nos recherches exposées au fin des deux premiers chapitres. En présentant certains aspects du fait urbain et leur relation avec l'économie urbaine, tout en poursuivant le cheminement des chapitres précédents. La différence sera énoncée dans la temporalité des faits urbains, tant que cette section prendra le relais direct de la dernière section du chapitre précédent, en l'occurrence l'urbanisation des pays en voie de développement. Cette succession n'est nullement fortuite du fait que cette période de la moitié du 20^{ème} siècle, coïncide avec une formalisation des faits urbains d'une manière plus empirique, à la postérité des travaux cités au premier chapitre.

La ville peut être présentée comme une entité sociale, économique ou encore démographique du fait que l'agglomération est sa première caractéristique (Camagani, 1995) avec une densité élevée par rapport aux milieux ruraux. *Â priori*, la ville peut être une concentration d'hommes et d'activités économiques, mais aussi une continuité du bâti. Toutefois la ville implique plusieurs autres aspects impliquant d'autres critères d'analyse.

Dans cette section, nous tenterons de définir la ville dans sa conception globale, puis telle que vue par la législation algérienne puis nous essayerons de faire ressortir les conceptions théoriques relatives à la ville et les liens avec d'autres spécialités telles que l'urbanisation et la planification urbaine. En somme, nous essayerons de voir en quoi la ville constituerait-elle un objet d'analyse économique. Cela a pour objectif de réussir la première entrée en matière en termes de conceptualisation empirique de la ville et l'enchaînement nécessaire afin d'arriver à la ville de montagne de Kabylie.

1.1 Définitions de la ville

La définition de la ville n'est pas aisée, du fait qu'elle implique plusieurs disciplines. Les économistes ne se sont intéressés à la ville en tant qu'objet de l'analyse économique que très récemment, avec l'éclosion de nouvelles disciplines économiques telles que l'économie urbaine et régionale, l'économie spatiale et l'aménagement du territoire. Nous donnerons ci-après quelques définitions économiques de la ville, puis celles de concepts clés liés à la ville tels que le développement économique et l'urbanisation.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

a-Selon le dictionnaire LAROUSSE¹ :

« Agglomération relativement importante dont les habitants ont des activités professionnelles diversifiées, notamment dans le secteur tertiaire. Synonyme Agglomération urbaine, cité ».

b- Définition selon (Brunet et Al, 1994,P.16) :

« Ville : agglomération d'immeubles et de personnes de quelque importance, qui à l'origine se distinguait de la campagne agricole », une définition qui est selon J-M Huriot (2009) est purement distinctive vis-à-vis du milieu rural, en se basant sur les aspects les plus visibles.

c- Selon J-M HURIOT (2009,P.28) :

« La ville, c'est d'abord un groupement d'individus et d'activités, une agglomération de ménages, de firmes, d'activités de toutes sortes. Toutes agglomérations humaine n'est pas une agglomération urbaine (ville), mais toute ville est une agglomération. La ville est donc un lieu où la proximité est importante. Comme lieu de proximité la ville facilite les interactions comme les contacts sociaux, coopération économique, échanges de biens et services, d'informations etc. On s'agglomère pour être proche les uns des autres et parce que la proximité facilite les interactions locales »

D'autres organismes ou d'autres institutions d'Etat ont quant à eux donné leur propre définition de l'entité urbaine. Plus encline avec les réalités empiriques et plus en adéquation avec la culture, le niveau de développement ainsi que l'idéologie des pays en question. On citera à cet effet l'INSEE² en France, ou l'ONS³ en Algérie. L'ONS décrit les critères pris en compte pour une définition de la ville algérienne⁴ :

- Un seuil minimum d'habitants fixé à 5000 habitants
- L'activité économique : On estime que la caractéristique fondamentale d'une ville est que les personnes actives qui y vivent n'exercent pas d'activités agricoles ou du moins dans une très faible proportion (moins de 25 % du total)
- Les Conditions obligatoires : viabilisation et dotation en termes d'équipements publics

¹ Edition du dictionnaire Larousse de 2012.

² Institut national de la statistique et des études économiques

³ Office nationale des statistiques (Algérie)

⁴ Tiré de l'Armature urbaine 2011 Algérie, tiré du RGPH de 2008, réalisée par La Direction Technique Chargée des Statistiques Régionales, l'Agriculture et de la Cartographie. Source : ONS.DZ.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

- Une séparation de pas plus de 200 mètres entre les habitations qui occupent le territoire urbain⁵.

D'un point de vue théorique, la ville peut être théorisée comme un espace plus ou moins avantageant, du fait de la concentration et de la proximité, Aydalot (1985, P.293) le résume en écrivant « ...la ville néoclassique est un espace créateur d'avantages particuliers et gratuits (externalités) et aussi le résultat de la tendance de chacun à minimiser les coûts de la distance. Dès lors, la ville c'est l'espace utilisé à 100%, ce qui met l'accent sur la concurrence sur le sol... ». Cette définition est directement issue de la conception néoclassique de l'espace avec ce qui l'entoure comme fondements, surtout en parlant des couts de transports et des avantages en termes de division du travail.

1.2 Critères et déterminants de l'urbanisation

De ces définitions distinctes, on retient que chaque discipline relative à la ville pourrait proposer sa propre panoplie de critères utiles à l'analyse de la ville et du fait urbain. Les principes qui régissent la structure et l'organisation de la ville sont étudiés par la sociologie urbaine, l'urbanisme ou encore **l'économie urbaine**. Ajouté à cela les critères utilisés par chaque pays pour définir leurs villes ou leurs hiérarchies urbaines, les critères peuvent être multiple selon le contexte de chaque pays mais les critères de définition les plus cités, et où réside un certain consensus sont :

- a) Le critère démographique (Par la population et densité de population) : Le seuil à partir duquel on parle de ville varie selon les époques et les pays. Il pose la question des représentations de la ville selon les pays. Les statistiques des Nations Unies montrent les différences de seuil entre les instituts nationaux de statistiques (il en existe presque plus de 200 à travers le monde). Si en France ou en Allemagne, le seuil est de 2 000 habitants agglomérés, il est de 200 au Danemark, de 300 en Islande, de 1 000 au Canada, de 2 500 aux États-Unis, de 10 000 en Suisse et en Espagne, de 50 000 au Japon.... Les Nations Unies se réfèrent quant à elles au seuil de 20 000 habitants, en Algérie c'est à partir de 5000 habitants comme on l'a vu plus haut.⁶

⁵ Tout en précisant que la définition de la ville en Algérie a su évoluer au gré des différents recensements depuis 1964.

⁶ Armature urbaine 2011 Algérie, tiré du RGPH de 2008, réalisée par La Direction Technique Chargée des Statistiques Régionales, l'Agriculture et de la Cartographie.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

- b) L'agglomération (la densité urbaine) : On a toujours qualifié la ville de jungle urbaine (Childers et al, 2015) ou s'entremêlent et se juxtaposent les bâtisses soit d'une manière linéaire ou circulaire tout dépend de la forme prise par la ville, mais l'un des critères utilisés par de nombreux pays et la proximité qui crée une continuité du bâti, généralement entre 100 et 200 mètres d'éloignement toléré entre chaque bâtisse.
- c) Le rang administratif : chaque pays a la prérogative de nommer des villes par sa propre législation, en procurant aux différents territoires le droit de ville ou d'entité urbaine. Les gouvernements nomment des strates et des classifications montrant ainsi la classification de leurs villes, et leur propre clivage par rapport au monde rural, ce qui rend la classification difficile au niveau mondial du fait que chaque pays possède des capacités propre à leurs cultures, modes de vie ou leur vie en société.
- d) Proportion de la population active travaillant en dehors du secteur agricole : un clivage cité par Aydalot (1985) ou encore Veron (2009, P.83) dans leurs travaux. Un monde rural caractérisé par la prédominance du secteur agricole et la ville par le secteur industriel à une époque, et de nos jours beaucoup plus par le commerce et les services.

On pourra citer **d'autres critères plus enclins à l'analyse** micro-économique dans l'étude de la formation des villes tels que :

- a) L'évolution des structures de consommation : selon Mario Polèse (2015) en s'inspirant de la loi D'Ernst Engel (1895), où ce dernier a jugé qu'une modification des structures de consommation qui prend sa source dans une hausse du revenu réel par habitant induit inéluctablement un saut qualitatif et quantitatif dans la structure de la demande globale. L'axe principal de la recherche d'Engel porte sur la part du budget consacrée à l'alimentation des ménages, ainsi qu'à travers une augmentation du revenu on assiste de facto à une réduction de la proportion consacrée à l'alimentation. Nous prendrons pour exemple et tout en soulignant le clivage entre différents pays « *un canadien consacre en moyenne moins de 10% de son revenu à l'achat de produits alimentaires, 13% pour un français ou un belge, alors qu'un marocain ou **un algérien y consacrait plus de 45% selon les données les plus récentes*** » (Polèse, 2015, P.18). Cette loi nous renseigne directement sur le comportement du consommateur en cas de hausse du produit réel, ainsi que la corrélation implicite qui existe entre l'urbanisation et l'alimentation (agriculture et transformation agro-alimentaire) qu'on a pu voir dans les chapitres précédents.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

- b) L'une des conséquences directes de la loi d'Engel réside dans le rapport aux produits agricoles qui sont généralement issus des territoires ruraux. Selon l'auteur, l'élasticité-revenu des produits agricoles dans une situation pareille prend la forme **d'une configuration numérique inférieure⁷ à 1**. Ce qui signifierait que la demande augmente mais moins rapidement que l'augmentation du revenu. Et qui reflète en quelques sortes une réduction d'actif au niveau des espaces ruraux, et qui légitime une forme d'exode vers les centres urbains. Néanmoins, une augmentation du revenu réel s'accompagne d'une croissance de la productivité agricole grâce à l'innovation technique liée au secteur de l'agriculture. Cette innovation rend compte d'une double réalité selon Polèse (2015) la première est dans le déplacement de la main d'œuvre des secteurs agricoles vers le secteur de l'industrie et des services, et la deuxième du déplacement des populations vers les centres urbains en quête de travail. Ces deux résultats renforcent en aval la formation et la croissance des villes. Le cas précédent est certes avéré dans les pays développés, dans un sens ou cette trajectoire est rendu possible par tout un processus qu'on a tenté de reconstruire durant le deuxième chapitre.

Pour le contexte algérien la réalité reste à approfondir d'un point de vue pratique et le manque de données rend difficile une telle affirmation scientifique. Pour les villes de montagne du Djurdjura, qui dans l'optique de leur formation l'aspect agricole est essentiel à l'étude actuelle entre autre pour les spécificités ancestrales des territoires montagneux de la Kabylie ainsi que leur lien avec l'agriculture vivrière (Masqueray,1892). Une manière de dire ou de voir si l'avancée technique et technologique dans ce secteur peut ouvrir les mêmes horizons urbains que dans les pays développés, une piste qu'on explorera durant la suite de nos travaux.

- c) Toujours selon Polèse (2015) l'écart de salaire qui en découlera de ce processus, va aller en faveur de l'attractivité des milieux urbains. C'est l'un des facteurs purement économiques qui structure la dynamique d'exode rural vers les villes. Bien que la seule conception économique ne suffira jamais à expliciter cette dynamique complexe et multidimensionnelle. Mais, force est de constater que ces déterminants économiques de la formation urbaine dans leur aspect pratique, arrivent à donner une

⁷ Inférieur à 1 et supérieur à 0.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

certaine vision de la formation des villes et comparativement à notre thématique précise concernant les villes de montagnes de Kabylie.

La formation des villes comme on a pu le voir au deuxième chapitre répond à des impératifs différents selon le contexte socio-économique, voire territorial du lieu en question. Selon Huriot (2009) les fondements ou les moteurs de l'agglomération sont au nombre de quatre :

- De faibles couts de transport : liés comme on peut le voir aux différentes théories de localisation, question que nous avons abordée dans le premier chapitre.
- La présence des rendements croissants : ce qui différencie la nature productive d'un lieu par rapport à un autre et qui explique entre temps l'attractivité des villes.
- La proximité comme source d'interactions entre agents : ou le même auteur a tenu à différencier entre les différents types de proximités :
 1. Proximité géographique : relative au rapprochement physique entre les agents composant une ville. Il en découle une proximité géographique permanente (adresse des individus, indivisibilités etc.), une proximité géographique temporaire (liaison réalisée grâce aux moyens de transport) et une proximité virtuelle (grâce aux technologies de l'information et de la communication) (Bourdeau-lepage et Huriot ,2009).
 2. Proximité organisée : toutes les ressemblances non géographiques qui peuvent rapprocher des agents urbains, ce qui peut faire faciliter la communication et la coopération (on peut citer l'ethnie, la culture d'entreprendre, l'ancrage territorial). Pour Huriot (2009) la ville est le lieu idoine de la concentration et de la polarisation des interactions entre agents, favorisé par l'un des types de proximité ou les deux à la fois.

Le portrait dressé ci-dessus de la ville et de l'urbanisation nous renvoie à la multitude des travaux et des essais relatifs à cette entité spatiale complexe. La définition du fait urbain, de la ville ainsi que des facteurs favorisant l'agglomération reste à ce jour incomplète du fait de la diachronie des entités urbaines. D'où notre positionnement scientifique délibéré en faveur d'une logique urbaine plutôt qu'une autre. Les éléments présentés depuis le début de notre travail vont dans le sens du développement de notre question de départ qui est le pourquoi du comment de la formation des villes en zone de montagne du Djurdjura? En mettant en avant certains éléments et en occultant d'autres, cela rentre dans notre stratégie de clarification

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

progressive des éléments à prendre en compte dans le cadre de notre étude empirique qui suivra directement ce chapitre qui servira de passerelle entre les différentes phases de notre travail. La recherche sur les villes et l'urbanisation ne cesse de prendre de plus en plus d'ampleur dans le monde scientifique, cela est dû à l'interdisciplinarité qui caractérise cet objet de recherche, ce qui accroît les analyses, les méthodes d'investigation et les approches urbaines. De la ville durable à la *smart city*, de la décroissance urbaine aux *edge cities*⁸, la recherche ne cesse d'avancer et les éléments structurants à prendre en compte dans l'analyse urbaine tout autant.

Pour conclure cette section nous pouvons dire qu'au-delà des aspects purement techniques de l'économie urbaine pointant les fondements d'une agglomération, certains aspects nous semblent tout aussi importants dans le processus de notre recherche. Ces derniers en lien direct avec notre cas d'étude témoignent d'une réalité socio-économique propre aux composantes de la **société kabyle en montage**, pouvant même être considérées comme des facteurs sociologiques, formant la structure sociétale et politique kabyle.

Section 02 : société kabyle et formes d'agglomérations

La suite de notre travail, requiert un examen de la société qui forme les entités spatiales étudiées. En effet, en sus de le l'étude micro-urbaine développée ci-dessus, une analyse sociologique voir anthropologique pourrait nous apporter un éclairage supplémentaire sur la question de la formation des villes en zone de montagne. Il s'agira d'adopter une approche socio-anthropologique du phénomène d'agglomération en Kabylie à travers une lecture diversifiée de plusieurs auteurs issus d'horizons différents. Cette section aura pour objectif de clarifier l'apport des auteurs choisis pour cette analyse sociétale et sociologique de la société kabyle et de les relier à notre question principale de la formation des villes en montagne du Djurdjura. Nous passerons bien évidemment en revue les fondements qui peuvent expliquer en quelques sortes la complexité de la société kabyle tout en gardant à l'esprit notre leitmotiv. Nous essayerons par ailleurs de poser les jalons extra-économiques de notre future enquête empirique, en précisant d'emblée les différents éléments à prendre en compte dans le processus d'investigation qui prendra effet à partir du chapitre présent.

⁸Expression du sociologue Joël Garreau, qui désigne un processus de décentralisation des activités économiques au profit d'une pluralité de pôles. Tiré du site (<http://www.eclaircement.com>) consulté le 18/12/2019.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

2.1 Composition de la société kabyle (la cité en Kabylie)

L'étude sociologique de la Kabylie fut pour la plupart des chercheurs qu'un continuum de recherches débutées depuis plusieurs siècles. Les travaux les plus connus restent à ce jour limités à une poignée de chercheurs, qui pour la plupart soulignent la difficulté que présente un travail portant sur une société qui n'a jamais pu sauter le pas de la scripturalité⁹, condition *sine qua non* à toute avancée scientifique. L'observation fut l'outil principal des principaux chercheurs ayant travaillé sur la Kabylie. L'exemple le plus brillant est à mettre au profit d'Ibn Khaldoun dans son analyse sur les origines des berbères (1856). Entre historicisme et observation plus ou moins participante pour les différents auteurs, l'objet principal fut la compréhension de la société kabyle, berbère, amazigh ou tout simplement autochtone d'Afrique du nord¹⁰. Nous prendrons comme échelon principal d'analyse celui de la cité, la cité kabyle telle que définie et théorisée par Masqueray (1886) puis approfondi par la suite par des enquêtes et autres déductions socio-anthropologiques. Dans un sens, la quasi-totalité des anthropologues et autres ethnographes ayant pris la Kabylie comme cadre d'étude se sont focalisés sur la vraie nature de la cité au sens berbère. On citera à cet effet les travaux antérieurs à Masqueray, comme ceux de Hanoteau et Letourneux (1872), ceux de Carette aussi (1848), ou les travaux postérieurs de Robert Montagne (1931) et de Si amar boulifa (1925).

La définition de la cité peut sembler polysémique dans le sens où elle rend compte de plusieurs réalités en même temps. Nous tâcherons d'exposer les définitions les plus pertinentes et leurs rattachements aux milieux kabyles :

A- Selon le dictionnaire Larousse 2019 :

- Fédération autonome de tribus, avec une ville-métropole (Les cités grecques)
- Partie la plus ancienne d'une ville.
- Communauté politique indépendante.

⁹ Synonyme de scribalité ou de textualité

¹⁰ Les appellations furent différentes concernant les habitants de l'Afrique du nord, les auteurs qui seront traités dans cette section changent d'appellation pour chaque contexte, pour notre cas pratique nous essayerons de limiter notre étude à la Kabylie. De ce fait, nous filtrerons nos suppositions et autres résultats qu'à cette partie bien distincte de l'Afrique du nord, et l'utilisation de toute autre appellation relative à cette dernière fera automatiquement référence à la Kabylie.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

- Dans l'Antiquité, communauté politique dont les membres (les citoyens) s'administraient eux-mêmes.
- Agglomération formant un ensemble homogène, une unité historique, architecturale, etc. : Paris est une magnifique cité.
- Quartier le plus ancien de quelques villes (avec une majuscule) : Notre-Dame de Paris est dans la Cité.
- Nom donné à des ensembles d'immeubles, de maisons formant un tout homogène ou ayant une même destination : La cité fleurie.

B- D'autres définitions d'origines multiples :

- Fédération autonome de tribus, avec une ville-métropole (Les cités grecques)
- Partie la plus ancienne d'une ville.
- Communauté politique indépendante.

La cité peut ainsi rendre compte de plusieurs réalités différentes selon le contexte de chaque analyse ce qui permet des définitions différentes. Pour ce qui est de la cité kabyle, un certain nombre d'idées préconçues doivent être mises de côté du fait de l'association du terme « cité » avec une certaine forme d'urbanité alors que dans le contexte d'analyse de la région montagneuse Kabyle de la période coloniale, la présence des villes n'a pas été prouvée surtout en zone de montagne. Dans ce cas précis on ne peut parler de fédération de tribus plus ou moins indépendantes, à travers une communauté organisée socialement et politiquement mais pas de ville ancienne au sens propre du terme. C'est d'ailleurs à partir de cette nuance que Masqueray (1886) semble avoir émis son analyse concernant la formation des cités kabyles, et en prenant en compte le village¹¹ comme entité référence de la définition de la cité. Ceci prouve en quelque sorte la nature rurale et la **non présence de ville** déjà présentée par les auteurs scientifiques français à l'époque coloniale. Les rares écrits¹² attestant de la vie en période précoloniale française vont dans le sens d'une organisation ruralo-paysanne en tribus (Ibn Khaldoun, 1377). Cependant, dans l'un des passages sur l'histoire de l'Afrique du nord sous domination romaine, Masqueray (1886, P.10) se pose la question d'une colonisation de

¹¹Groupement d'habitations permanentes, dont la majeure partie de la population est engagée dans le secteur agricole (Larousse,2019) à différencier avec la hiérarchisation spatiale proposée par Richard Cantillon et présentée lors du premier chapitre, le village entité spatiale entre le hameau et le bourg, ce qui correspond à la présentation qui sera donnée par la suite.

¹² La rareté des écrits a tout le temps été préjudiciable à la formation d'un corpus historique retraçant l'histoire des tribus de l'Afrique du nord.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

sept siècles qui n'a pas su ancrer le civisme, pour des romains sensés être « *porteurs et précepteurs de cette vertu* ».

Le questionnement de Masqueray (1886) dépasse les formations urbaines dans ce cas précis, et porte pratiquement un jugement sur la valeur du civisme des cités nord africaines après la domination romaine. Bien que son analyse soit d'une grande utilité scientifique concernant la compréhension de la formation des cités et notamment de la kabylie du Djurdjura, il reste que l'empreinte idéologique qu'impliquait jadis la colonisation française suggérerait un certain parti pris qu'on pouvait ressentir par moment à la lecture du dit document. Ce qui éloignait quelque peu son analyse d'une certaine objectivité scientifique à travers certains passages. Masqueray (1886) a indirectement suivi le cheminement idéologique des romains qui considéraient tout peuple étranger à leur culture, ne partageant ni les valeurs ni la langue romaine comme *barbare*¹³. Alors que, la définition du civisme ne répond pas forcément aux valeurs gréco-romaines dans une tentative d'extrapolation universelle, ce qui va dans le sens de la définition polysémique de la cité évoquée dans les paragraphes précédents. Ceci dit après cette brève parenthèse sur le sens réel du civisme et de la cité. Cette dernière reste ambiguë pour ce qui est de la Kabylie. Est-ce-que la cité peut elle rendre compte d'une certaine organisation spécifique aux montagnes kabyles ? Pour Masqueray la réponse est oui, bien que l'origine des Kabyles reste floue dans le sens que pour Carette (1853) c'est un brassage de plusieurs peuples et de différentes ethnies.

Chemin faisant leur constitution en groupement clairsemés sur des crêtes ainsi que des montagnes au relief accidenté fera l'une des caractéristiques des groupements de population kabyles. Cette affirmation va dans le sens de la première définition de la cité, en la considérant comme une confédération de tribus, ou une agglomération formant un ensemble homogène. Loin d'évoquer tout esprit de civisme, **la cité fut érigée chez les kabyles sur la base du village** (Masqueray, 1886). Le village se situe comme **la cité** référence pour le maintien de l'organisation sociale et politique en montage de Kabylie qu'on verra dans la section suivante. Cécile Perret (2012,P.69) ajoutera que : « *Dans le village, unité de base territoriale et politique qui unit les citoyens, des liens horizontaux unissent les habitants qui adhèrent à un même système de représentation* ». Cette affirmation est loin d'attester d'une quelconque organisation sociale reflétant une société paysanne ou tribale vu que les éléments dont nous disposons ne nous permettent pas de prétendre à des conclusions pareilles.

¹³ Origine étymologique de l'appellation des tribus berbères d'Afrique du nord.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

Cependant, l'affirmation historique de la non-présence de ville en montagne de Kabylie semble être due historiquement à la prééminence des **villages** sur la vie sociale selon les auteurs étudiés.

Masqueray (1886, P.10) a tenté d'explicitier cette nuance selon les différences de cités qui existaient ou selon plus précisément leurs classification certes arbitraire, mais qui nous renseigne d'une différence notable entre les cités kabyles de montagne (villages) et les cités des M'zab (méquinas)¹⁴. Il dira à ce propos : « *Quelques cités sont restées confinées dans les limites étroites de très petits villages alors que s'unissant à quelques-unes de leurs voisines, elles sont parvenues à former des cités d'un ordre supérieur dans lesquelles leurs éléments premiers ont presque disparus* ». L'auteur explique que la formation des méquinas des M'zab s'est faite par fusion commune entre différentes tribus avoisinantes. Cette configuration relative à la **fusion de tribus** comme préalable à l'urbanisation est loin de représenter la tendance en Kabylie, du fait de l'indépendance des tribus tirées de celle des villages qui les composent, formant un conglomérat *de petites républiques* pratiquement indépendantes (Hanoteau et Letourneux, 1872).

Des villages kabyles sont comparables à d'anciennes citadelles, sans murailles et sans édifices selon Masqueray (1886, P.84) où l'origine même de ces villages fut le fruit de l'établissement de certaines familles sur des lieux éloignés pour des causes de sécurité¹⁵, il dira à ce propos : « *...Des familles ont résolu de former une cité compacte et de se fondre en un seul bloc au sommet d'une montagne...* ». L'impression de Masqueray semble assez équivoque concernant les villages kabyles. D'une part l'auteur exprime une certaine admiration de cet accomplissement civilisationnel relatif aux kabyles qui ont pu maîtriser des montagnes dont les conditions de vie sont rudes et les ressources rares. L'auteur dira à ce propos : « *voilà la taddart ou le village par excellence, la forme visible et tangible d'association politique que l'on se plaît très justement à présenter comme l'expression la plus nette du génie kabyle* ». Par ailleurs, comme on peut le voir dans un autre passage du texte où l'auteur déplore l'immobilisme séculaire dont ont fait preuve les kabyles de montagne, en tenant à cette forme d'organisation ancestrale sans pour autant la dépasser en termes d'efficacité et de productivité économique : « *Les Kabyles n'ont pas pu s'élever de beaucoup au-dessus de ces cités de premier degré* ». (Ibid, P.85).

¹⁴ On a pu parler brièvement de la formation de la médina de Ghardaïa au chapitre deux.

¹⁵ La montagne comme refuge des populations pourchassées (j-j Vignet-Zunz, 2011)

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

Hanoteau et Letourneux (1872) soulignent ce trait de vie sociale où la cité est beaucoup plus tournée vers la communauté que sur l'individu, une certaine forme de collectivisme et peu de propriété privée¹⁶. Les deux auteurs résumeront bien cette conjecture avec le petit aphorisme : « *un intérêt commun, une vie commune* ». Ceci, nous renseigne particulièrement sur la simplicité de la vie en société chez les kabyles de montagne, qui se limitait par ailleurs à l'assouvissement des besoins primaires, synonyme d'une économie vivrière sur une terre assez difficile voir ingrate en vue des efforts consentis par les habitants de cette région. Les causes économiques s'enchevêtrent avec les causes sociales en termes de non-formation de ville comme noyau principal de la cité kabyle. La rusticité des moyens de production agricoles n'a pas pu dégager un surplus échangeable sur un marché particulier qui aurait permis une division du travail, un préalable à une spécialisation quelconque. Cette raison conjuguée à l'étroitesse de la base agricole (Oussalem, 2002) explique superficiellement l'une des raisons de ce « *blocage* » évoqué par Masqueray dans l'évolution conceptuelle des cités.

Mohamed Dahmani (1985, P.92) estime que : « *l'habitat traditionnel des villages groupé n'a joué qu'un rôle artisanal dans le développement économique régional....les surplus démographiques et agro-artisanaux étaient transférés vers les autres régions du pays ou encore transférés à l'extérieur : empire ottoman ou empire français. Ceci explique partiellement l'inexistence de villes de montagne en Kabylie du Djurdjura* ». À ce stade de la recherche, nous prendrons en compte l'information historique dans la définition des cités de Kabylie et la confirmation de non présence de villes en massif montagneux du Djurdjura.¹⁷

En prenant en compte l'aspect montagneux des milieux étudiés, on s'aperçoit que l'absence d'urbanisation durant la période coloniale française était plus ou moins « *logique* » en se replaçant dans le contexte de cette époque. Le but de cette analyse se place beaucoup plus dans la recherche de prémices liées à l'urbanisation future voir même aux germes du processus en question, ainsi que l'affirmation d'une **formation récente** comparée à la trajectoire des villes étudiées lors du deuxième chapitre.

Masqueray a toutefois pointé l'aspect dimensionnel des cités kabyles, tout en dressant un portrait des villages, souvent pittoresque dans la description. En usant de l'analogie avec les

¹⁶ L'une des caractéristiques de la vie en société dans les communautés tribales.

¹⁷ La précision concernant le massif montagneux du Djurdjura est utile dans le sens que tout amalgame avec la Kabylie entraînera une forme de généralisation non souhaitée du fait que le contexte puisse changer de façon temporelle comme de façon spatiale, on évoquera par la suite le cas de la ville de Bejaïa qui a connu une urbanisation précoce comparée au reste de la kabylie.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

villages français où voir même occidentaux durant la période du moyen-âge, cette description de l'habitat naturel du kabyle rend compte de plusieurs réalités sous-jacentes. À cet effet, Masqueray (1886, P.87) écrit en substance : « ...*Ces petites ruches humaines, ces cités minuscules visiblement indépendantes les unes des autres, ces cités républicques en enfance qui ne forment pas une nation, ce peuple sans capitale, ce moyen-âge sans châteaux.....Maintenant qu'il nous est ouvert, et que notre civilisation commence à le modifier profondément, pour son bien et pour le notre, on ne saurait l'étudier avec trop de soin ni de patience. Il se peut que taddért¹⁸ soit un obstacle à nos desseins ; on peut croire aussi que sa constitution, qui offre tant d'analogie avec nos institutions républicaines, mérite d'être mise à profit.... ».*

Ce dernier passage, nous renseigne particulièrement sur :

- L'aspect dimensionnel restreint des cités kabyles, en les comparant à des petites ruches. Cette analogie n'est pas anodine du fait de l'indépendance des ruches entre elles et la présence supposée d'une organisation interne et propre à chaque ruche. L'auteur souligne aussi le fait de cités républicques en enfance qui ne forment pas une nation. Cet aspect a été étudié par beaucoup d'ethnographes, sociologues et autres anthropologues dans l'organisation politique des Kabyles. En effet, la non-acceptation d'un Etat central de gouvernance nous renseigne sur la caractéristique acéphale de l'organigramme politique en Kabylie montagnaise (N-A Lalmi,2004). On y reviendra sur cet aspect en profondeur dans la sous-section suivante. Concernant l'aspect urbain, on dénote qu'à travers **l'évocation du moyen-âge** on se rend bien compte de la structure quasi féodale qui prédomine l'espace Kabyle en zone montagnaise. Sans rentrer dans le détail des jugs politiques basé sur la division territoriale du pouvoir au moyen-âge européen, structuré sur une forme monarchique qui est loin d'être la forme dominante en Kabylie. Toujours est-il que l'image de la ruralité moyenâgeuse colle parfaitement à la Kabylie du 19^{ème} siècle selon les dires de l'auteur. On citera cependant un autre aspect qui est de la transformation de l'espace par l'intégration d'éléments exogènes dans sa structure courante voir même culturelle. Sans tomber dans des pièges idéologiques qui sont loin d'être notre sujet de recherche, il faudrait néanmoins admettre que la colonisation française de l'Algérie fut considérable dans son processus d'urbanisation et dans la formation des espaces économiques.

¹⁸ Village en Kabyle.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

- L'affirmation de l'existence d'un régime politique interne en Kabylie : l'établissement de loi le « *kannoun*¹⁹ », rend compte d'une volonté proclamée de maintien d'un ordre particulier. La discussion et l'application des lois relèvent d'assemblées populaires informelles appelées « *tijemoua* » ou son singulier « *tajmath* ». Cette organisation ancestrale fait référence à une culture basée sur un ensemble de lois qui rend compte d'une forme de ruralité présumé dans la gestion de la vie publique. On essaiera d'y voir un peu plus clair dans la suite de nos travaux. Pour ce qui concerne la formation de villes, on pourra conclure sur l'hypothèse de la présence voire la domination d'un train de vie rural au sein des compagnes qui a eu pour effet d'inhiber en quelque sorte le processus d'urbanisation. Celui-ci repose sur des relations non personnelles voir même abstraites dans la gestion de la vie publique.

La « cité » kabyle fut ainsi définie comme étant le « village », avec des caractéristiques qui lui sont propres. Pour autant, l'explication de l'urbanisation tardive de la Kabylie reviendrait à la simple allusion faite à la cité-village. La sous-section qui suivra traitera de l'organisation sociétale de la société kabyle et le maintien de celle-ci grâce à la structuration politique qu'on essaiera de reconstituer brièvement à travers ses différentes conceptions sociologiques. Nous tenterons d'y voir plus clair concernant cette organisation, sa mutation et en quoi elle a permis ou non l'émergence des villes en montagne.

2.2 Organisation sociétale et politique de Kabylie

Nous avons essayé à travers plusieurs lectures de déduire une synthèse concernant l'organisation de la société kabyle et sa gestion au quotidien. Le manque d'écrits sur la question semble représenter un frein à la question. Hugh Robert (2005) dira sur la question que les chercheurs ayant pris pour terrain d'étude la Kabylie et l'Afrique du nord d'une manière générale, ont été tous contraints de faire le travail d'historien à un moment ou un autre de leur recherche afin de combler le vide intellectuel utile à la compréhension de certains faits qui ont structuré l'histoire contemporaine de l'Afrique du nord.

Nombre de sociologues et autres ethnographes qu'on énumérera par la suite se sont questionnés sur l'organisation de la société kabyle. De Carette (1853) à Gellener (1969,1983) en passant par Bourdieu (1962). Le mystère que représente la société kabyle a toujours attisé les curiosités intellectuelles de plusieurs chercheurs. Outre le fait des fondements de l'urbanisation et notre recherche sur le processus d'urbanisation de la Kabylie montagnaise,

¹⁹ Charte de loi ou constitution en kabyle.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

nous estimons que les différentes conceptions de l'organisation politique kabyle peuvent apporter un plus dans notre recherche.

Ainsi, d'après nos lectures et surtout grâce aux synthèses théoriques de Hugh Robert (2005) nous pouvons retracer les deux perspectives historiques concernant l'organisation politique au sein de la Kabylie. En effet, Deux types d'organisations peuvent être distingués selon Hugh Robert. La première organisation est de type « historico-institutionnelle » et l'autre « socialo-structurelle », en ce sens, elles permettent de différencier les deux visions divergentes d'une même société.

La première perspective, découle de la vision et des expéditions scientifiques des ethnographes français pour la plupart cités plus haut. Cette conception repose principalement sur une vision verticale de la société kabyle se basant sur des institutions informelles pour la plupart.

2.2.1 La perspective « historico-institutionnelle » :

En reprenant les travaux de Robert (2005) nous retenons ce qui suit :

- a) Le rôle central de *tajmat* ou *djemàa* ou l'assemblée générale des citoyens du village qui se tient de façon ordinaire à travers le temps afin de discuter des affaires internes du village, ainsi que tout ce qui a trait à la vie commune des citoyens. Comme on peut trouver certains cas où il y a des assemblés extraordinaires liés à des événements particuliers inattendus. Cette organisation assure l'ordre suprême au village à travers elle tous les citoyens du village²⁰ ont le droit de parole. Masqueray (1886) dira à ce propos que la *djemàa* est le symbole de domination politique de l'organisation sociétale kabyle²¹.
- b) Le rôle de l'*amine* : celui qui préside cette assemblée générale. Dans la structure actuelle des villages kabyles on a tendance à assimiler cette fonction à celle du délégué général aujourd'hui dans les comités de village.²² La fonction de l'*amine* réside dans un travail de justice sociale imposée à tous les citoyens du village dans l'exercice de leurs droits ainsi que leurs devoirs, dans le bon déroulement de la vie

²⁰ Il faut préciser que seulement les citoyens de genre masculin et qui ont atteint l'âge de la majorité ont le droit d'y participer, selon les coutumes et les traditions kabyles.

²¹ Masqueray (1886) ajoutera dans ce sens que les principaux acteurs du bon fonctionnement des assemblées sont : l'*amine* (délégué général du village), *tamènes* ou les *témanes* (les préposés de chaque segment familiale) et l'*oukil* (trésorier en chef di village).

²² Cette comparaison est juste due à une transformation de l'ancienne structure de la *djemaa* vers une nouvelle forme aux normes actuelles imposées par l'administration algérienne.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

quotidienne dans les milieux villageois. L'amine est souvent élu et ceux qui prétendent à cette fonction sont souvent des personnes d'un certain âge et dotées d'une certaine sagesse.

- c) La constitution interne du village ou le *Qanoun* en kabyle. Pratiquement chaque village, ou chaque cité se dote d'une constitution interne afin de préserver l'ordre en dépit de l'absence d'une autorité centrale. Ces constitutions qui sont régies à travers des chartes de lois pour la plupart permettent une certaine stabilité de la vie quotidienne du village, et confère à la djemàa un socle législatif conséquent à son maintien en place. L'étude des constitutions villageoises pendant l'ère coloniale présage une certaine forme de pouvoir qui n'a pas été directement comprise par les tenants des premières expéditions scientifiques sur la Kabylie, en vue de la complexité des structures villageoises de montagne. Masqueray (1886, P139) écrira : « *la constitution interne des kabyles est un mélange des trois formes aristocratique, théocratique et démocratique*²³ ». Masqueray (1886), finira en admettant que le Qanoun est une condition sine qua non de la cité kabyle (tadarth). Et inversement, cette constitution a été permise par la petite taille des villages de montagne de Kabylie. En effet, **le maintien de l'ordre se fait grâce à la taille réduite des cités administrées**. Un élément utile dans notre recherche sur les causes de l'urbanisation tardive de la Kabylie en zone de montagne.

À travers cette perspective la question qui s'impose est selon Robert (2005, P.55-57) la suivante : « *Comment ces populations indépendantes du pouvoir central- s'arrangent-elles pour se gouverner ?* » Et « *Quelle est l'unité principale de gouvernement pour ces cités kabyles* ». Nos synthèses théoriques nous laissent présager directement que **le village constitue** cette unité recherchée par l'auteur, c'est l'entité sociale et spatiale du maintien de l'ordre. En effet, la taille assez réduite des villages qui fait écho à la métaphore utilisée par Masqueray supposant la disposition en petites ruches indépendantes nous renseigne sur la nature de la gouvernance en milieux montagneux, et ce malgré l'absence d'un pouvoir central formel. Ceci vient confirmer l'idée défendue selon laquelle le village représente la cité de prédilection de la population située en zone de montagne de Kabylie.

²³ Cette affirmation de Masqueray, dénote de la diversité des influences de la culture kabyle, en parlant d'aristocratie cela renvoie à la composition des assemblées et des *témanes* qui représentent les différents clans qui sont pour le plus souvent des gens aisés financièrement. Pour le théocratique, c'est à cause de la prédominance de la religion musulmane dans les villages de montagne et l'aspect démocratique pour tout ce qui est relatif au partage du temps de parole qui est égale entre tous les citoyens et une certaine souveraineté partagée.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

2.2.2 La perspective socialo-structurelle

La suite des travaux concernant la Kabylie et surtout depuis le vingtième siècle, s'appuient sur une logique totalement différente de la première perspective. En effet, les chercheurs ayant axé leurs recherches sur la Kabylie pendant l'ère coloniale, voire postcoloniale, furent pour la plupart le fait de sociologues qui se sont inspirés de la méthode de Durkheim (1893) en termes d'étude des sociétés nord-africaines et surtout les sociétés kabyles localisées en montagne. Cette méthode n'est autre que celle de la « société segmentaire ». D'autres chercheurs suivront par la suite le même schéma d'analyse fait de rupture avec la première perspective, On citera à cet effet Pierre Bourdieu (1962), Gellener (1969), Khellil (1979), Tassadit Yacine (1993). Grace à la magistrale synthèse faite par Hugh Robert (2005) nous avons pu avoir la classification suivante de cette perspective socialo-structurelle de la société kabyle :

- a) L'organisation de la société en **segments**, c'est-à-dire des groupes de parenté emboîtés l'un dans l'autre à plusieurs niveaux de grandeur. Une forme de système tentaculaire qui possède des sous-systèmes sous le signe de la parenté et de l'hérédité comme garants de la cohésion du groupe (Bourdieu,1962) où l'appartenance à un segment est souvent le fruit de l'hérédité. L'une des différences avec la première perspective, se trouve dans l'horizontalité des rapports sociaux d'où semble émaner une certaine forme d'ordre à contrario de la première ou la *djemàa* représente la figure principale d'ordre dans la société qui s'écoule sous une certaine verticalité de haut en bas.

La société segmentaire en soi, basée sur une organisation de type famille, clans, tribus qui s'opposent mais aussi se rassemblent par des mouvements de « fission » et de « fusion » selon (Edward Evans-Pritchard,1940), dans une reconfiguration continue de la trame familiale²⁴. L'aspect horizontal rend compte d'une subversion vers tout ce qui peut représenter le pouvoir central, elle est même qualifiée de société acéphale (Rainkin,2002) d'où une certaine égalité permanente. Selon Durkheim (1893) la société segmentaire s'articule autour d'une « solidarité mécanique » entre ses membres, elle est issue d'une évolution chronologique de la « horde²⁵ ».

- b) La société segmentaire représente un état primitif des sociétés structurées par la stratification ou tout simplement stratifiées. Tassadit Yacine (1987) dira quant à elle que

²⁴ Autrement dit la structure patrilignage.

²⁵Tribu errante, nomade. Selon (Larousse,2019).

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

L'organisation segmentaire n'est pas exclusive d'une division en strate, bien que l'absence d'institutions politiques reste un présupposé fondamental à cette dernière. Des chercheurs tels que Bourdieu ainsi que Gellner se réclamant d'une logique ségmentaro-structuralise, se sont posés la question bien que teintée d'une certaine forme d'idéologie concernant la dimension historique et économique. Ils notent l'absence d'une forme d'exploitation économique, voire de différents rapports de classes "dominants-dominés" d'une société stratifiée d'où une certaine homogénéité des rapports dans une société stratifiée.

- c) Pour finir, Hugh Rober (2005) s'interroge sur un aspect fondamental de ségmentarité du fait d'une société sans institutions politiques, et sa capacité de pouvoir donner naissance à des traditions politiques. la réponse pour Hugh Robert est sans appel, et relève d'une impossibilité méthodologique. L'absence d'institutions politiques formelles et centrales d'une société à base segmentaire nous renseigne sur la difficile mutation en centre urbain. En effet, **une ville d'une certaine taille ne pourrait s'accommoder de lois tribales pour le maintien de l'ordre ou d'une division en segment héréditaire pour constituer une cohésion sociale.** L'intervention d'éléments exogènes est primordiale dans la formation des villes synonyme d'une certaine ouverture vers l'extérieur. Cette forme d'organisation sociale pourrait inhiber quelque peu l'évolution des entités villageoises en villes.
- d) Une organisation par segments basée sur des valeurs immatérielles voir même idéelles, qui selon Robert (2005) repose sur trois pilier qui sont : **le code de l'honneur** qui est le socle de toutes les interactions sociales entre les membres de la tribu. Un code essentiellement tacite dont tous les membres devraient avoir conscience et son application relève de l'automatique et de l'instinctif. D'autres pratiques qui découlent du code de l'honneur tel que **le serrement collectif**, preuve de la valeur et de la puissance de la parole chez le kabyle, ainsi que **la vendetta** en cas de litige où la vengeance est admise dans certains cas particuliers. Par ailleurs, ces valeurs immatérielles, ne semblent applicables que dans certains de cas de populations restreinte, **d'où la difficulté des les appliquer en milieu urbain.**
- e) La médiation entre segments qui se fait par intervention de groupes de saints religieux, les *mrabtin* en amazigh où ces groupes sont dotés d'une certaine baraka²⁶

²⁶ Bénédiction religieuse.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

et forment un groupe social à part dans l'organisation de la société kabyle. En l'absence d'institutions spécialisées la médiation et la gestion de conflit, reste à ce jour pratiquée dans les villages de l'arrière pays de montagne, dans une suite de tradition relative au maintien de la paix et de l'ordre.

Comme on peut le voir, la deuxième conception rend compte d'une certaine forme d'organisation sociale qui perdure jusqu'à nos jours en termes d'importance des segments familiaux étudiés. Le débat ne se situe pas pour nous dans une mesure où l'absence révélée d'institutions politiques a réussi à maintenir tant bien que mal un certain ordre, ainsi qu'une continuité des traditions kabyles en zone de montagne. Evidemment les mutations socioculturelles ont entraîné l'agrandissement des structures spatiales étudiées et de surcroît l'entrée en vigueur d'une multitude d'institutions politiques et de maintien d'ordre au sein des montagnes kabyles. Néanmoins, d'après notre pré-enquête de terrain, on s'est rendu compte du non-assujettissement des villages aux nouvelles formes de vie en société imposées par une certaine universalité. Delà on pourrait déduire une certaine flexibilité du kabyle à allier les deux modes de vie et un certain va vient entre modernité et tradition. Toujours est-il que l'attachement aux valeurs idéelles, fondement de la société segmentaire sévit toujours en milieux montagneux, ce qui dépasse le stade de la constatation au vu du maintien des traditions relatives à la prédominance du mode de vie explicité plus haut.

Les deux conceptions de la vie sociale nous donnent une réalité différente de la société kabyle montagnaise, mais cachent des réalités qui peuvent bien nous être utiles dans l'analyse des formations et autres recompositions spatiales de la Kabylie du massif montagneux

D'après cette revue de littérature qui dépasse notre domaine de recherche, on pourrait résumer certains points bien précis concernant l'aspect spatial qu'on pourrait qualifier de central et les enseignements que nous pouvons en tirer.

2.3 Le paradoxe de la « cité » Kabyle

Toute forme de cité à travers l'histoire connaît certaines caractéristiques qui font qu'elle soit urbaine ou rurale. En puisant dans le corpus historique, on se rend compte d'un cheminement des structures sociales à travers certaines mutations vers une formation urbaine plus ou moins spontanée selon le contexte spatio-temporelle et l'histoire liée à sa région d'origine. Néanmoins, certaines organisations sociales comme la Kabylie en zone de montagne portent en elle les germes de son urbanisation, sans toute fois réussir cette transition de manière claire

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

voir “*naturelle*” à travers des transformations structurelles endogènes dotées d’une certaine logique temporelle, ainsi qu’une trajectoire identifiable.

À travers la synthèse des travaux de Camille Lacoste-Dujardin (1988) sur les raisons de la non-urbanisation de la Kabylie, on a pu analyser et reconsidérer certains de ses arguments en faveur de la déduction d’un certain paradoxe dans la mutation du rural à l’urbain. En effet, la **densité** de la population en zone de montagne est très forte, à titre d’exemple on recense 355 habitants au kilomètre carré pour la commune de Ain el hammam, 540 hab/Km² pour Larbba nath irathen ainsi que 375hab/Km² Pour Mekla²⁷ (voir carte numéro 2 annexe 03) qui sont recensées toutes les trois commune de montage dans la stratification urbaine algérienne. Cette densité selon Lacoste-Dujardin (1988) est comparable à une densité urbaine en Europe. Carette (1848) fit la même observation en décrivant ces densités comme étant *étrange* pour une zone sensée être difficile d’accès au vu de son relief. Ces densités présagent une concentration de population mais sans pour autant être établies sur un espace urbanisé. Selon Masqueray la présence des petites entités gouvernementales au sein des dits villages ou cités²⁸ suffit pour définir la dimension **rurale** de ces cités, ce qui est contradictoire aux densités humaines présentes. On verra par la suite, à propos des montagnes, qu’on fait généralement référence à des espaces de moyennes ou faibles densités (Côte, 2004), ce qui semble pour le moins naturel en vue de la rudesse des conditions de vie dans ces zones éparées.

Les raisons qui ont poussé les premiers Kabyles à se sédentariser restent floues pour autant. Pour Lalmi (2004,P.507) : « *la Kabylie, demeurée sans liens avec les États et les cités, s’est organisée en univers autonome et fermé depuis des temps immémoriaux. Tout effort d’historicisation semble alors vain* ». Certains auteurs supposent une certaine précaution vis-à-vis des menaces extérieures²⁹ a déterminé la forme des villages en acropole sur des crêtes afin de dominer l’horizon et ses alentours en cas d’intrusion malveillante. De ce fait, on se retrouve avec une Kabylie de montagne assez dense et coupée géographiquement du monde à cause du rempart naturel que représente la montagne. Lalmi (2004, p.507) ajoutera : « *Cette vision de la Kabylie est confortée par les études sur les villes souvent envisagées en rupture avec leurs arrière-pays, comme des implants d’origine toujours allochtone, image dans laquelle “l’idéologie citadine”, qui se refuse à tout lien avec l’autochtonie, la fait refluer*

²⁷ Selon les statistiques des plans directeurs d’aménagement urbains de ces trois communes. (P.D.A.U 2012)

²⁸ Ce qu’on pourrait comparer à un mode d’auto-gouvernance de la part des villages kabyles.

²⁹ Camille Lacoste-Dujardin (1988) supposera que la localisation des villages en montagne est due à des fins de refuge et un désir d’indépendance.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

vers le monde rural, surtout montagnard. Partant d'une interrogation sur l'inscription territoriale de la Kabylie dans une histoire de la longue durée.». Par cette citation, on peut comprendre que le fait urbain conjugué aux raisons suscitées plus loin relève d'un fait (étranger) à la culture ancestrale Kabyle, et toute idéologie urbaine fut un fait exogène. Cela va dans le sens de la théorie développée au premier chapitre concernant les accidents historiques et les effets cumulatifs de Myrdal et Hirshman, dans la constitution et la formation des espaces urbains. On peut voir une certaine analogie dans la démarche de Myrdal et Hirshman ainsi que les travaux de Camille Lacoste-dujardin et Nedjma Abdelfettah Lalmi sans pour autant y correspondre de manière absolue. On pourrait conclure sur le fait que l'urbanisation des montagnes de Kabylie, fut le fait d'un accident historique de nature exogène c'est-à-dire indépendant de toute relation avec la structure sociale (segmentaire) Kabyle.

En outre, Lacoste-Dujardin (1988) remarque que la cité Kabyle obéit à une certaine topologie dans l'exercice des fonctions collectives et des fonctions diverses aux villages étudiés en zone de montagne telle qu'une fonction défensive, commerciale, municipale et religieuse. Ces fonctions-là, reflètent les fonctions attribuées aux villes toutes proportions gardées. Ceci, joint à la présence de lieux de réunification, ainsi que des espaces publics ad hoc dans les villages de type (*djemaà*, plate forme de revendication etc.) ce qu'on pourrait comparer à l'agora de la Grèce antique, ou au parlement de la Rome antique. Ceci, rend une fois de plus compte du sens de la cité dans les villages Kabyles (cité rural).

Autre signe, le fait de la spécialisation économique dans les montagnes kabyles mais sans pour autant parler de division du travail (Lacoste-Dujardin, 1988). On a vu dans la section 1 du présent chapitre que l'élasticité des produits agricoles en étant inférieure à 01 pouvait infléchir l'attractivité de la ville avoisinante au détriment de la campagne ou du village. Cela dit, avant de parler de spécialisation agricole au sein des villages de montagne de Kabylie, il faut se mettre d'accord sur les activités économiques présentes et recensées dans ces derniers. La définition de la ville en porte à faux du village relève bien de la distinction entre activités du secteur primaire propre au « village » ainsi que « l'industrie » qui tient son fief en ville. La prédominance de l'activité agricole et la quasi-absence de l'industrie dans les villages Kabyles confirment un peu nos dires, ce qui corrobore l'affirmation de Lacoste-Dujardin, en parlant de spécialisation mais non de division du travail. Car en effet, la division du travail forme un préalable à l'urbanisation. De l'agriculture à l'industrie en passant par la manufacture (petite industrie) comme développé par Bairoch (1985) nous renseignent sur le

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

cheminement économique de toute formation urbaine. On y creusant plus profondément on se rend compte que **la spécialisation dans l'agriculture n'est pas forcément accompagnée de la production d'un surplus agricole**, autre facteur d'urbanisation ainsi que la formation de marché au sein des villages, ce qui pour Richard Cantillon (1755) contribuerait à la mutation de village en bourg puis en ville. La production de surplus agricole fit défaut aux villages kabyles, malgré leur ingéniosité constatée dans la maîtrise agricole, ce qui place les territoires de montagne de Kabylie dans une économie vivrière et d'autoconsommation. Mohamed Dahmani (1985,P.94) écrira à ce propos : « *À notre avis, l'obstacle à l'urbanisation ne vient pas de la densité mais plutôt de l'impossibilité de dégager des surplus alimentaires et du fait de la sous-industrialisation, du sous équipement et de la sous-production agro-alimentaire* ». On peut supposer à notre niveau, que le manque de surplus est dû à l'étroitesse de la base agricole (Oussalem, 2002). Ce qui a engendré une transition inachevée dans l'évolution des structures productrices de l'économie Kabyle qui est restée cloîtrée dans une économie vivrière à base agricole. Aydalot (1985, P.293) ajoutera à ce propos que : « *Les sociétés anciennes dont la division de travail était faible, étaient peu urbanisées* ». Non loin d'évoquer le modèle de croissance déséquilibrée d'Albert Hirshman (1958) selon laquelle un secteur hypertrophié peut à son tour tirer la croissance d'autres secteurs en retard, mais faut-il que ce secteur atteigne d'abord une certaine taille et une certaine autonomie qui suggère une mécanisation des facteurs de production, chose que l'agriculture en zone de montagne n'a pas su atteindre. Le retard économique de cette région montagnaise peut expliquer le retard en termes d'urbanisation, si on se place seulement du point de vue économique. Par ailleurs, une activité purement urbaine réduirait à dénaturer la structure rurale des cités kabyles et la viderait de son essence paysanne pour Lacoste-Dujardi en écrivant : « *L'urbanisation et l'industrialisation entraînent l'individualisation ainsi que l'affranchissement des structures de parenté présente en Kabylie ..* » (1988,P.384). Ce qui voudrait dire que l'organisation en segment tiendrait son essence de la structure économique présente, une sorte d'effet causale entre les deux affirmations. Carette (1853) a suivi le même cheminement dans son analyse en indiquant que l'industrialisation de la Kabylie pourrait civiliser cette région. Masqueray (1886) va plus loin en décrivant les rapports de production Kabyle de **collectiviste**. Ainsi ces différentes affirmations, confortent le postulat de la structure rurale de la société kabyle en zone de montagne en se basant sur des faits économiques. En d'autres termes, nous pouvons dire que l'infrastructure Kabyle n'a pas su engendrer la superstructure d'une économie (Marx et Engels, 1845/1974) porteuse d'urbanisation.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

La notion de collectivisme au-delà de toute conception idéologique, nous renvoie implicitement aux rapports des Kabyles à la propriété privée ainsi qu'au système de production capitaliste. L'affirmation de Masqueray dans ce sens est loin d'être vaine, En effet la surproduction n'a pas été vraiment permise du fait de la limitation des facteurs de production, néanmoins l'accumulation de richesse était aussi mal vue d'un point de vue éthique dans les villages de Kabylie de haute montagne selon Lacoste-Dujardin (1988)³⁰. Tout signe ostentatoire d'opulence n'était pas toléré au-delà d'une certaine limite, *au risque de ne pas altérer la cohésion du groupe* (Ibidem P.391). Ceci a inhibé quelque peu la production de surplus ainsi que la division du travail. Ce qui a poussé les quelques commerçants tentés par une visée entrepreneuriale à l'époque coloniale et précoloniale à s'établir hors de la Kabylie afin d'y exercer leur activité sans vindicte populaire. Pour le reste des activités commerciales composé pour l'essentiel de colportage (Hanoteau et Letourneux, 1872) se fait d'une manière itinérante à travers des contrées lointaines à la Kabylie montagnaise et extra-muros à celle-ci. Une façon implicite aussi de voir que le commerce intra-muros à la Kabylie montagnaise, réside à une échelle assez restreinte et se limite exclusivement à l'échange de biens consommables proche du troc, l'une des conséquences d'une division de travail non exploitée de manière efficiente par les Kabyle de montagne.

Le dernier facteur évoqué par Lacoste-Dujardin (1988), réside dans le fait de l'oralité de la culture Kabyle. En effet, les montagnards ont toujours privilégié l'oralité à la scripturalité dans le maintien des rapports sociaux. Cette supposition semble reliée directement aux deux derniers facteurs énoncés. La condition d'écriture s'est imposée du fait de la production du surplus agricole par les sociétés de la Mésopotamie (Idriss Aberkane, 2019)³¹ et plus précisément à Uruk avec la civilisation sumérienne, où on a recensé la formation des premières villes (voir chapitre 02). L'invention de l'écriture marque la fin de la période néolithique et le début de la période antique, période phare de l'essor des premières villes, où l'écriture a précédé plusieurs innovations telles que la monnaie et d'autres moyens de communications qui tendent vers une certaine universalité des échanges et de l'expansion des marchés synonyme de facteurs d'urbanisation. L'oralité en Kabylie fut une forme d'expression artistique développée au fil des temps par rhétorique et autres formes de poésie qui a pu maintenir le socle linguistique pratiquement intacte après tant de siècles. Younes Adli (2010, P18) écrit à ce sujet : « *c'est par le dit et ses métaphores (du Kabyle), la loyauté, la*

³⁰ Une vision relative aussi à l'horizontalité des rapports due à la vision de l'organisation par segment.

³¹ Idriss j.Aberkan-Idriss Aberkane (2019/Novembre,20).La monnaie, histoire, crises et effondrements/ Idriss Aberkane (1/ 3) [YouTube]. Consulté sur : <https://youtu.be/2KioM-qb55A>

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

bravoure, la science et la connaissance et la valeur du serment et de la parole donnée que l'homme peut prétendre au qualificatif de riche ». D'un point de vue sociétal, les rapports oraux confirment l'absence d'état central formel symbole d'administration et de scripturalité.

Camille Lacoste-Dujardin (1988, P.392) termine sur une citation sans équivoque : « ...*On peut se demander ce qu'il eut été de la place des Kabyles dans la société algérienne si une grande ville avait favorisé leur richesse, leur rayonnement, leur puissance ?..* ». Un questionnement évidemment à replacer dans le fil du temps et sans faire d'anachronisme vu qu'on constate de nos jours la présence de ville en zone de montagne. Mais, les causes socio-économiques évoquée depuis le début de cette section sur la non présence de ville en Kabylie, malgré la présence de "cités" d'où le paradoxe exprimé comme leitmotif tout au long du déroulement de notre recherche, nous renvoie instinctivement à cette rupture dans le temps à travers les différentes périodes ayant pu marquées un contexte historique particulier dans la formation des villes.

Hormis les raisons économiques qui prévalent à toute formation urbaine et autres conditions socioculturelles ayant pu inhiber le processus d'urbanisation de la Kabylie, toujours est-il qu'une variable manque à l'appel de notre recherche, un trait d'union immuable avec une importance non négligeable. Il s'agit de la montagne. Ce socle géographique ayant pu définir les paysages de la Kabylie actuelle joue un rôle ô combien important dans la structuration des espaces ainsi que dans la structuration des territoires avec l'intervention d'autres acteurs. Ce maillon délaissé de la recherche scientifique souvent laissé empreint au déterminisme économique cote (2011) aspire à un renouveau de la recherche dans le sens de l'exploration de nouvelles voies multidisciplinaires dans l'appréhension de son objet et vis-à-vis des mutations du monde actuel, notamment celui de l'urbanisation voire même de la métropolisation des territoires.

Section 03 : Analyse du fait montagnard

La difficulté dans l'analyse de la montagne est son insertion dans un objet de recherche précis. Dans notre cas, on parle de formation de villes en zone de montagne et en l'occurrence le massif du Djurdjura. La montagne offre un panorama d'analyse aussi large que pourrait l'offrir l'analyse urbaine soit dans leur uniformité généralisée que dans leur diversité analytique. Le défi pour tout chercheur c'est de donner une valeur scientifique à son objet de recherche en transcendant l'imaginaire collectif teinté d'une forme de subjectivité. Du géographe au sociologue, la montagne inspire tant par sa différence que par sa complexité

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

scientifique et a réussi à devenir un objet scientifique à part entière, en entraînant une multidisciplinarité dans l'analyse de ses fondements.

Sacareau (2003, P.5) écrit : « *Pour le sens commun, la montagne est une réalité visuelle évidente, correspondant à une élévation brutale du relief terrestre. Elle offre un type de paysage qui tranche avec les paysages environnants, que l'observateur en ait une connaissance empirique ou non. Cela induirait donc une spécificité du paysage de montagne par rapport à un paysage de plaine* ». Dans ce passage, l'auteure introduit la notion de paysage qui a une certaine importance dans le cas de montagne, car cette dernière est premièrement reconnaissable à l'œil nu du fait de ses spécificités géographiques et topographiques. Néanmoins, donner une définition nette de la montagne reste assez ambigu du fait de la multiplicité des visions la concernant. Selon Blanchard (1934, P.192) : « *une définition même de la montagne, qui soit claire et compréhensible, est à elle seule à peu près impossible à fournir* ».

3.1 Essai de définition de l'entité « montagne »

La définition de la montagne ne peut se faire sans l'aspect administratif, qui est peut-être le plus important dans l'état ou la montagne est un objet difficilement limitable à un seul aspect.

3.1.1 Définition selon la conception algérienne

La montagne en Algérie et contrairement à d'autres pays n'a pas de statut de particulier. La répartition spatiale algérienne à travers ses différents plans et outils d'aménagement n'intègrent pas la notion et la mention de montagne dans la définition des communes³² à caractéristiques spatiales singulières. La seule typologie qui est pris en compte par l'armature urbaine administrative algérienne c'est la distinction entre commune rurale et commune urbaine. De ce fait, on peut conclure que la montagne en lieu ne bénéficie pas de définition typique selon les critères et les caractéristiques de la montagne algérienne. Néanmoins, à travers les autres documents officiels relatifs aux wilayas et notamment les annuaires statistiques qui sont publiés chaque année par le ministère des finances par la direction de la Programmation et du Suivi Budgétaires des différentes wilayas, où une certaine nuance subsiste concernant la reconnaissance des différences physiques et topographiques entre espaces de la Wilaya.

³² L'organisation administrative du pays est fondée sur la commune, qui est la cellule de base. Les unités administratives actuelles du pays comprennent : les Wilayas, les Dairas et les Communes. (Tiré de l'armature urbaine 2008 du R.G.P.H de la même année et le dernier en question)

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

Pour ce qui est de notre cas d'étude en l'occurrence la montagne du Djurdjura et plus précisément le massif montagneux de Grande Kabylie³³, où notre terrain d'étude est situé (Sud est de la wilaya de Tizi-Ouzou). L'annuaire statistique de Tizi-Ouzou version 2018, met en avant les spécificités de cette wilaya à dominante montagneuse à travers déjà la différence qu'on analysera par la suite entre chaîne de montagne et massif montagneux (Annuaire statistique de Tizi-Ouzou, 2018)³⁴ :

- Le massif de grande Kabylie : Il constitue le centre de la grande Kabylie il est bordé au nord par la vallée de l'oued Sebaou et au sud par la chaîne du Djurdjura. Le massif Kabyle est un vaste ensemble découpé par d'étroites vallées incisées. Les pentes dépassent 20 % sur l'ensemble de cette zone. Avec un point culminant à Tirourda (1.395 m). L'altitude moyenne de ce massif varie cependant entre 600 et 700m. Au pied de ce massif, donc sur le piémont, s'étendent des collines argileuses, appelées communément Touares.
- La chaîne du Djurdjura : Elle constitue la limite Sud de la wilaya. Cet important massif montagneux est une barrière naturelle caractérisée par une succession de crêtes calcaires très découpées. Cette zone se caractérise par une altitude moyenne de 1.000 m et des pentes fortes et très fortes, supérieures à 40%. La chaîne se déploie d'ouest en Est dans la partie sud de la wilaya en une véritable barrière d'altitude souvent supérieure à 2000 mètres. Quelques cols (TiziN'Kouilal, Tirourda, Chelatta) permettent de rejoindre les régions de Bouira et de Bejaia. Le point le plus élevé de la wilaya de Tizi-Ouzou se situe sur cette chaîne, plus précisément à Ras-Timedouine, à une altitude de 2305m. Le point culminant de cette chaîne, est à 2.308 m d'altitude et, se situe au niveau de Djebel Tamgout Lala Khedidja, dans la wilaya de Bouira. L'étude réalisée par le CENEAP³⁵ a fait ressortir les faits suivants : • Sur les 67 communes que compte la wilaya de Tizi-Ouzou 51 communes sont classées en moyenne montagne, dont 42 communes en étage inférieur avec des altitudes allant de 400 à 800 mètres, et 09 communes en étage supérieur avec des altitudes allant de 800 à 1200 mètres. • 3 communes sont classées en haute montagne avec des altitudes

³³ La grande Kabylie fait référence à la wilaya de Tizi-Ouzou, une distinction qui date de l'époque coloniale afin de faire la différence entre Tizi-Ouzou (Grande Kabylie) et Bejaia (Petite Kabylie) de l'ensemble régional Kabyle.

³⁴ Voir les annexes (carte numéro 3, annexe numéro 4)

³⁵ Centre National d'Etudes & d'Analyses pour la Population & le Développement.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

dépassant les 1200 mètres. • Et seules 13 communes sont classées en zone de piémont avec des altitudes inférieures à 400 mètres.

Carte numéro 1 : Carte du massif montagneux du Djurdjura



Source : *Le petit futé Algérie 2011*, carte pp. 288-289

Comme on peut le voir d'après les deux définitions, ainsi que la carte numéro 01 concernant la wilaya de Tizi-Ouzou, on se rend compte que 54 des communes formant l'ensemble de la wilaya sont considérées comme soit (commune de moyenne montagne ou commune de haute montagne). Cette classification purement wilayale³⁶ nous informe sur la nature de l'espace à la wilaya de Tizi-Ouzou, qui est pratiquement montagneux par ses pentes et son altitude au niveau de la mer. Entre nuance qu'il faudrait préciser, c'est le fait qu'on parle de massif et non de chaîne montagneuse dans notre présent travail. Cette subtilité purement géologique et topographique concerne la nature même de la montagne en tant qu'entité géographique.

La définition du massif montagneux par rapport à chaîne de montagne se présente comme telle : « *Un massif de montagnes est un ensemble de montagnes formant un bloc continu qui suit une ligne de crête, et s'oppose à une chaîne de montagnes. Il présente la particularité de former un ensemble de reliefs continus, séparé souvent par des rivières, des vallées, entourés d'abîmes ou des reliefs distincts. Le massif peut faire partie d'une chaîne de montagnes.....*

³⁶ Relatif seulement à la classification de l'annuaire statistique de Tizi-Ouzou et non à la stratification urbaine et territoriale issue du R.G.P.H.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

En outre, le terme de « massif de montagnes » est aussi employé dans le cas d'ensembles montagneux, souvent anciens, formant un bloc continu »³⁷.

Le massif montagneux se distingue de par **la concentration** avec la chaîne de montagne, ce qui caractérise le plus la wilaya de Tizi-Ouzou d'après les deux dernières sections c'est la densité naturelle en termes de concentration de relief montagneux ainsi que la densité humaine. Ce qui est pour le moins contradictoire vue la première condition. Le Massif montagneux du Djurdjura fait partie de l'ensemble montagneux (chaîne) de l'atlas qui s'étend pratiquement sur l'Afrique du nord. Le point culminant du massif du Djurdjura se situe à une altitude de 2308 mètres, à la cime *Lalla Khedidja* à l'est du massif.

3.1.2 La montagne et le reste du monde

Les chercheurs spécialisés dans l'étude de la montagne s'accordent sur les points essentiels que sont l'altitude et la pente dans la définition non pas de la montagne en soi mais des territoires montagneux ou des espaces à vocation montagnarde. En France en 1961³⁸ : « *est considérée comme commune de montagne toute commune ayant plus de 80% de son territoire à une altitude supérieure à 600 m, ou une dénivellation entre le point le plus bas et le plus haut de 400 m au minimum* ». Une définition arbitraire selon Sacareau (2003), qui s'en est suivie d'une modification en 1985 par la loi montagne : « *Une commune de montagne connaît une limitation des possibilités d'utilisation de la terre en fonction des conditions climatiques* ». Une forme de subjectivité dans la vision de l'entité de la montagne selon la législation de chaque pays qui se rapporte à un socle sociale et culturelle qui est propre à chaque pays. L'auteure poursuivra : « *En Allemagne, est classée en zone de montagne toute portion du territoire dont l'altitude est supérieure à 500 mètres, tandis qu'en Suisse le critère de définition est fondée sur la durée de la saison végétative. Mais c'est toujours par son milieu physique que se définit la montagne, sous-entendant que le climat et le relief montagnard constituent par nature un handicap qui justifie, au nom de l'équité territoriale, des mesures d'aide* » (Ibidem, P.7). La définition de toute entité spatiale ayant trait à la montagne est difficilement concevable sans prise en compte des caractéristiques physiques et géomorphologiques de cette dernière. De ce fait on devait passer par cette étape avant

³⁷ Tiré de l'encyclopédie wikipédia. Bien que la source du document ne soit pas d'origine scientifique avérée mais le contenu de celle-ci présente une synthèse parfaitement compréhensible et adaptée à notre recherche actuelle.

³⁸ Loi montagne du décret n°61-650 du 23 juin 1961 (France)

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

d'entamer tout type d'approfondissement théorique à propos de la montagne et de sa relation à la ville.

On pourrait trouver, à travers les formes physiques que recèle la montagne que certains points sont communs à pratiquement toutes les montagnes qui font d'elle une forme spatiale générique avant tout. Les géographes français Paul et Germaine Veyret (1962) ont tenté de trouver les points communs à la définition de la personnalité montagne, qui sont repartis en quatre éléments qui sont : **l'altitude, le relief, le climat** et un **certain type de vie humaine**. Ces quatre éléments déterminent la montagne d'un point de vue général. Malgré tout, on ne pourrait expliciter tous les éléments suscités du fait de leur intégration théorique à d'autres sciences et autres champs de recherche impliquant un approfondissement conceptuel qui nous tiendraient loin de notre problématique actuelle.

3.2 Le fait montagnard

La façon d'appréhender le fait montagnard serait d'ordres divers selon les recherches et les sciences associées. Dans notre cas et suivant le cheminement entrepris, on se rend compte que la montagne dépasse le milieu physique en soi. On parle d'aptitude à la domination de la montagne par une communauté de façon même à établir des villes. Notre recherche, au risque de s'engouffrer dans des éléments ayant certes traits à la montagne, mais ne concorde par forcément avec notre raisonnement. De ce fait, il s'agit pour nous de voir si la montagne influe en quelques sortes l'activité humaine de ceux qui l'habitent et si oui de quelle manière ? On pourrait aussi utiliser le raisonnement inverse, et de voir l'impact des populations sur l'espace montagnard ? Comment l'homme s'approprie cet espace rugueux, le transforme à ses fins et exploite ses ressources. A ce stade nous pensons évidemment que les deux postulats se valent ce qui nous fait opter pour un effet causal et d'interdépendance entre les deux sphères (Physique et sociale). Mais d'un autre point de vue, il serait honnête de notre part pour des raisons de faisabilité scientifique de nous pencher pour la deuxième conjecture, en admettant le rôle de l'homme dans la construction territoriale qui suit la "fabrication" de la montagne. Ce terme nous fait penser à la notion évoquée par Bernard Pecqueur (2013) en parlant de la construction territoriale ainsi que du rôle central des acteurs qui cherchent la réussite économique de leur espace qui fut jadis passif au sens physique, ou se limitant qu'à la fonction de substrat. Cette construction ou fabrication de la montagne, met au centre la notion de ressource qui permet la naissance de dynamique à travers l'exploitation de ces dernières, et

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

leur transformation d'un état latent vers un état actif à travers un processus qui mêle relations sociales et productivité économique.

Le problème majeur qui en découle se situe dans l'identification des ressources de la montagne qui suivra un processus de spécification et de valorisation pour des fins territoriales. En d'autres termes, comment réussir à identifier la ressource spécifique à chaque montagne qui maintiendra un certain dynamisme et une forme de continuité qui découlera logiquement sur une évolution des rapports entre la communauté montagnarde et la montagne. Le déterminisme évoqué au départ de cette section, concerne encore une fois et toujours la forme physique relative à la montagne et la difficulté d'y établir une activité humaine productive. Pour Paul et Germaine Veyret (1962, P.32) : « ...*La montagne est un milieu naturel rude, où l'activité humaine rencontre normalement plus de difficultés qu'en plaine et obtient de moins bons résultats. Elle ne devrait donc pas attirer le peuplement, et pourtant elle abrite depuis très longtemps des populations nombreuses qui ont su mettre au point des genres de vie adaptés au milieu...* ». Avec cette affirmation, les auteurs veulent nous décrire une vision un peu superficielle, qu'entretient une certaine partie de l'opinion publique vis-à-vis de la montagne, comme étant un milieu difficile d'accès et/ou toute activité économique ressortira vaine en comparaison avec d'autres espaces. Isabelle Sacareau (2003, P.19), rétorquera : « .. *Pourtant, les montagnes ont rarement été un obstacle au peuplement. Au contraire, de nombreux exemples montrent qu'elles ont été peuplées très tôt dans l'histoire. Certaines d'entre elles ont même été d'importants foyers de peuplement et de civilisation, alors qu'au même moment, les plaines et milieux forestiers qui les entouraient restaient vides d'hommes..* ». Ce qui relativise en quelques sortes le déterminisme montagnard, et réaffirme le regard du chercheur souhaitant axer son analyse sur des aspects différents de ce que pourrait présenter une situation à vue d'œil et sans une réflexion critique.

À travers cette vision scientifique, on pourrait définir succinctement les différents enjeux liés aux montagnes, ainsi l'enjeu économique en premier lieu avec 10% de la population du globe qui vit en zone de montagne selon le rapport de (Chris Duncan, 2000) Ce qui est considérable en termes de couts, de politiques économiques ainsi que de gestion des ressources humaines des milieux montagneux, si tenter aussi d'enjuguer le pouvoir attractif des montagnes sur les plaines et les villes en termes de tourisme et d'espaces non exploités. L'autre enjeu est social avec la cohésion territoriale d'espace à densité discontinue ainsi que la viabilisation de zones au relief réputé dense, la montagne occuperait 25% des terres émergées du globe (Antoine et Milian, 2011) et l'assurance d'une cohésion sociale et territoriale est primordiale pour le

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

maintien des territoires de montagne. Enfin, l'enjeu écologique qui selon le rapport de l'ONU en 1992 lors du sommet de la terre à Rio de Janeiro, définit la montagne : « *En tant qu'écosystème majeur, représentatif de l'écologie complexe et interdépendante de notre planète, les montagnes et leur environnement sont essentiels pour la survie de l'écosystème du globe* ». Pour ainsi dire les données relatives aux deux premiers enjeux découlent logiquement sur la variable écologique, et de surcroît sur un espace géographique fragile (Antoine et Milian, 2011). À noter qu'il est de même pour le programme relatif aux montagnes du SNAT 2030, où ces dernières sont considérées comme des zones fragiles à protéger, le passage suivant peut en témoigner : « *Instituant le principe de la durabilité de développement en se basant sur la fragilité des milieux, les handicaps causés par l'altitude ou la pente et le facteur humain* ». (Snat 2030, 2011 , P 101)

La distinction des enjeux liés à la montagne nous guide implicitement vers des pistes d'étude mêlant activité humaine et actif naturel dans ce cas précis. Ce qui nous renvoie à la construction montagnarde en tant qu'élément territorial à base de ressources et d'acteurs, ainsi qu'à la construction territoriale comme espace de vie et d'action des sociétés humaines (Ibidem, 2011). D'un autre côté, la ressource subit elle aussi les aléas du temps ainsi que de son environnement. D'où un rapport différent aux ressources purement générique de la montagne telles que (l'eau, la neige, le climat ainsi que le paysage) ainsi que les pratiques purement dédiées à la montagne comme l'usage agro-sylvo-pastoral à travers les mutations socio-structurelles du monde contemporain. Les transformations qu'impliquent l'urbanisation, l'industrialisation voire même la tertiarisation de l'économie nous force à appréhender la montagne différemment. À partir de là, les logiques qui s'offrent aux sociétés montagnardes sont différentes du fait d'une uniformisation de la vie humaine en montagne ou soit par la spécification des modes de production selon les préceptes portés par l'économie territoriale. Une troisième voie peut s'imposer de fait, entre les deux premières, une forme d'hybridation des rapports socio-économiques à la montagne. Nous essayerons de voir au cours de notre enquête qu'en est-il de ce dernier via notre terrain d'étude et l'apport de l'urbanisation à l'économie du massif montagneux du Djurdjura.

3.3 Le fait montagnard en Afrique du Nord

La montagne est fortement présente en Afrique du nord, du fait de la convergence de plusieurs chaînes et massifs sur un territoire exigu, notamment entre le haut atlas et l'atlas tellien d'où provient le massif montagneux du Djurdjura entre autres. L'aspect

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

démographique est non-négligeable du fait de la forte présence humaine dans les montagnes de l'Afrique du nord, rien qu'en Algérie on dénombre presque 500 communes localisées en zone de montagne ainsi que 20% de la population totale. Le rôle nodal qu'entretient la montagne avec cette partie du globe est assez important pour porter un regard conséquent et lier des événements économiques à cette caractéristique physique. Marc Côte (2008) dira à ce sujet : « *que le Maghrébin est d'abord un montagnard* ». Avant de voir de plus près les effets induits par cette dernière en termes d'urbanisation, Marc côte (2011) a insisté sur la différence des types de montagne au sein d'un même espace géographique, et a réparti les montagnes de l'Afrique du nord (Maghreb) en trois catégories distinctes :

- Les montagnes atlasiques, tendues du Haut Atlas à l'Aurès : peuplées de paléo-montagnards, mises en valeur par cultures irriguées en terrasses (+ élevage transhumant), portant des densités moyennes seulement, par suite de l'exiguïté des terres arables dans ces massifs calcaires rocheux. Mais ayant fonctionné souvent comme môle de peuplement pour les périphéries.
- Les montagnes du Tell (partiellement), depuis le Rif jusqu'à la Khroumirie en passant par Grande et Petite Kabylie : montagnes de néo-montagnards, parce que peuplées moins anciennement, sédentaires villageois, mise en valeur à base d'arboriculture, elles ont gardé leur croit démographique et atteignent des densités très élevées aujourd'hui
- Les montagnes d'agro-pasteurs. Dahra, Tessala, Beni Chougran, Titteri, montagnes d'Annaba, Tell tunisien : montagnes physiquement similaires aux précédentes, mais peuplées par des pasteurs des plaines, qui les ont investies et y ont transposé leurs modes de vie et d'agriculture. Ni terrasses, ni plantations, mais céréaliculture et élevage. Etaient en équilibre avec ce monde de pentes, par la faiblesse des densités ; mais risque de dégradation du milieu dès que la population augmentera. (Côte,2011)

Le massif montagneux du Djurdjura appartient à la deuxième catégorie, de la taxinomie réalisée par Marc côte. Ce qui définit les caractéristiques d'un espace fortement peuplé comme on a pu le voir plus haut qui nous mène directement vers une sédentarité et une organisation sociale villageoise en usant principalement de l'arboriculture comme élément de base en termes d'agriculture. Par ses aspects, on pourrait se demander si le phénomène de l'urbanisation que subit cette zone montagnarde est le fruit d'une évolution sociale non-dirigée, c'est-à-dire imposée par les mutations historiques et socioéconomiques dont on a pu

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

faire l'exposé dans le deuxième chapitre. Ou, une volonté des pouvoirs publics d'y instaurer des centres urbains en suivant le cheminement et l'aménagement administratif des pays en question et l'Algérie plus précisément. Si on prend la peine d'étudier et de décortiquer la deuxième conjecture, on est obligé de se poser la question de la montagne et de son influence qu'elle soit positive ou négative sur l'urbanisation, et quels moyens afin de contrecarrer l'impact physique en termes de relief sur les activités humaines favorisant l'urbanisation. Ce qui nous pousse à ouvrir pourquoi pas une nouvelle piste de recherche sur quel type d'urbanisation est le plus viable et réalisable pour les zones de montagne.

Dans une logique de construction territoriale qui a pu être la conséquence de nombreux changements structurels évoqués au départ et plus précisément au chapitre premier (le tournant territorial), nous avons remarqué d'après nos nombreuses synthèses théoriques qu'un retournement spatial se fait en faveur des espaces qui furent jadis « marginalisés » en quelques sortes par l'activité économique. Des espaces oubliés, qui n'ont pas pu s'aligner pendant la période keynesio-fordiste de la production et la consommation de masse. Une période marquée par la grande entreprise et les grands plans d'aménagement planifiés par un Etat central.

Ensuite pendant la période des années 1970, avec l'avènement de la mondialisation portée par le néo-libéralisme le monde a assisté à un retournement des espaces et la naissance de nouveaux modes de production plus enclin aux petites unités soit en termes d'appareil productif ainsi qu'aux nouvelles formes spatiales plus territorialisées avec l'impact des populations locales ainsi que des facteurs endogènes dans les processus de développement. Cette idée fut portée par Ernst Friedrich Schumacher (1979) dans son livre « *Small is beautiful* », où il a défendu cette idée de « retournement spatial » un concept qui fut repris par beaucoup de chercheurs français à l'instar de Philippe Aydalot (1985) ainsi que les économistes italiens du GREMI³⁹. En parlant de montagne, Marc côte (2011) estime que les montagnes d'Afrique ont subi négativement ce retournement, le même auteur l'a qualifié plus de géographique que de spatial, dans la mesure où les plaines ainsi que les littoraux furent avantagés d'un point de vue économique plus que les espaces enclavés en montagne. Une manière de dire que la montagne nord africaine a subi les conséquences des mutations structurelles de l'économie contemporaine. L'auteur précité étaye son argumentaire en écrivant : « *La vie économique se centrant sur les villes, les zones industrielles, les périmètres*

³⁹Groupe de recherche européen sur les milieux innovateurs

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

irrigués, la montagne a dès lors été considérée comme un espace peu productif. Même les montagnes proches de la capitale (Grande Kabylie par rapport à Alger, Zemmour-Zaïr par rapport à Rabat) sont aujourd'hui marginalisées.....Ainsi, la représentation que l'on avait de la montagne a basculé. Ce territoire est devenu un espace secondaire, peu utile, pesant à l'économie nationale. » (Côte, 2011,P.79). D'après l'auteur, on s'aperçoit que la montagne soit plus un « fardeau » pour son économie nationale qu'un atout en termes de plus-value. Ceci est paradoxal au vu de la population ainsi que de la densité recensée dans ces zones qui requièrent un investissement et une dépense publique conséquente de par sa démographie ainsi que de son relief accidenté. Le maintien de ces populations, devient dès lors problématique pour les pouvoirs publics, où un choix s'impose entre l'abandon des zones montagneuses qui de surcroît aura comme corolaire un exode massif vers les villes établies en plaines, ou une dépense publique croissante dans une logique aménagiste afin de maintenir une cohésion territoriale à même d'équilibrer un territoire national en proie à de graves problèmes de dualité entre le nord et le sud⁴⁰. La formation des villes au massif montagneux du Djurdjura pourrait donc s'avérer dans ce sens une volonté étatique de maintenir les populations sur place dans un souci de maintenir une répartition égalitaire, du moins au nord du pays. Les premières constatations liées à l'observation de notre terrain d'étude en l'occurrence les villes de Ain el hammam, Larbàa nmath irathen et Mekla, laissent présager un effort public en termes d'investissement afin d'entretenir ces dernières. On essayera par la suite de voir à partir de nos entretiens la falsifiabilité⁴¹ de cette conjecture.

D'un point de vue culturel, la montagne en Afrique du nord pour paraphraser marc côte (2011) ainsi que Vignet Zunz (2011) attribuent à la montagne un certain conservatisme dans les rapports socioculturels. En effet, à travers des connotations diverses les montagnes jouissent d'une ancestralité dans les rapports à la terre qui découle d'une ingéniosité à occuper le sol et à en tirer le meilleur de ce dernier. L'autre spécificité des montagnes « maghrébines » réside dans la conservation de la culture séculaire des communautés montagnardes de l'Afrique du nord, selon côte (2011,P.78) : « *sur une carte du Maghreb les taches berbérophones, d'Agadir à la Dorsale tunisienne, coïncident largement avec les secteurs de montagne* ». La montagne à travers les affirmations de ces auteurs, donnent le reflet d'un

⁴⁰ Problème que subit particulièrement l'Algérie avec 88% de la population vivant sur les 20% du territoire national (ONS, 2017).

⁴¹ En admettant le cheminement popperien relatif à la falsifiabilité ou non des conjectures en science, au lieu et en place d'admettre la confirmation ou l'infirmité de ces dernières, donnant une certaine relativité en résultats scientifiques.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

étendard d'une culture portée et conservée au fin fond des ruelles escarpées des montagnes nord-africaines. Pour Roger Brunet (2003) la montagne est le berceau du conservatisme et de la tradition.

Hormis le volet culturel, et pour terminer avec cette sous-section on pourra parler brièvement des dynamiques territoriales qui ont lieu au sein des montagnes d'Afrique du nord, ces dernières attestent d'un foisonnement économique dans des régions réputées contre tout type d'activité de la sorte, les synthèses de Marc côte (2011) reflètent le dynamisme des montagnes d'Afrique du nord, en usant comme on pourra le voir par la suite des ressources spécifiques liées à la diversité des montagnes en question :

- *Dans le Haut et Anti Atlas, émergence d'un tourisme culturel et sportif, diffus spatialement, qui privilégie le logement chez l'habitant et profite aux économies locales ;*
- *Dans le Rif, développement de la culture du kif dans toutes les petites clairières de la montagne, activité qui pose problème au niveau national et international, mais localement permet à ces paysanneries de demeurer sur leurs terroirs exigus ;*
- *En Grande Kabylie, floraison de PME et PMI, à base agro-alimentaire ou matériaux de construction, ainsi que de services de tous types, dans le cadre du réseau villageois dense de ce massif ;*
- *Dans les Aurès, le déclin de l'agriculture traditionnelle est compensé très largement par le développement des cultures fruitières (pommiers) et l'émergence d'activités très spécialisées et très localisées (travail de la pierre ici, menuiserie là, travail et commerce de l'or ailleurs) qui assurent un renouveau spectaculaire de l'habitat. (Côte, 2011,P.3)*

Ce qui témoigne de la vie ainsi que du dynamisme des montagnes du Maghreb ou de l'Afrique du nord. Ces rapports économiques étroits à la vie de montagne en vue de l'utilisation des ressources spécifiques de cette dernière nous informent implicitement sur le volontarisme des populations locales de se prendre en main. D'où la confirmation de la tradition séculaire des montagnards de l'Afrique du nord défendue notamment par Roger Brunet (2003). Une autre supposition vient s'imposer de surcroit en considérant que les dynamiques rencontrées au massif montagneux du Djurdjura dénotent une certaine pérennité démographique conjuguée à une activité économique sur un espace exigüe en vue du relief

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

montagneux. Cette configuration énoncée, préfigure des relations sociales étroites (voir section deux, chapitre 03) synonyme d'interactions économiques volontaires ou non entre les acteurs composant le territoire. On se référant à la théorie de Krugman (1991) sur la formation des agglomérations qui se base sur l'arbitrage entre les rendements croissants internes à la firme et les coûts de transports⁴² ainsi que la présence d'interactions entre agents (économies externes) on a la preuve économique de la présence de villes en zone de montagne du Djurdjura. Ce qui nous pousse à nous intéresser à la relation entre ville et montagne.

3.4 La relation ville montagne

Le débat concernant la relation qu'entretient la ville à la montagne est entretenu actuellement en termes de métropolisation⁴³, un stade qui dépasse l'urbanisation et les enjeux actuels des pays en voie de développement. De ce fait, la recherche en ce point de vue est cantonnée dans le sens de la métropolisation selon M-C Fourny (2018) ce qui semble réduire considérablement l'apport des spécificités montagnardes dans l'analyse des villes « métropoles » de montagne. L'auteur précité affirmera qu'hormis les effets de milieux ayant traits à la montagne, tels que les effets topographiques et physiques de cette dernière, on ne pourrait réellement distinguer entre les villes de montagne et les entités urbaines présentes en plaines. Avant de parler de métropolisation, l'urbanisation joue un rôle prépondérant dans les enjeux spatiaux du 21^{ème} siècle, comme nous le dit Fourny (2018,P.2) : « *Les évolutions contemporaines de l'urbain ont mis depuis la question de la métropolisation au-devant de la scène. Dans les différents pays alpins, les aires métropolitaines grandes ou moyennes, de Munich, Milan, Turin, Genève, du sillon alpin englobent des espaces de montagne non plus seulement par des interdépendances économiques ou foncières, mais aussi d'un point de vue juridique, stratégique ou culturelle* ». On pourrait conclure d'après cette affirmation que l'imbrication des deux entités que sont l'urbanisation et la montagne devient essentielle dans le sens de la gestion et la construction territoriale de ces zones spatialement atypiques. L'auteur poursuivra : « ...Par ailleurs, les valeurs culturelles, paysagères et récréatives de la

⁴² L'étude de l'apport des coûts de transport reste encore à vérifier dans les termes prédéfinis par Krugman dans sa théorie, et leur apport à la concentration des activités. Dans notre cas, nous supposons la cherté des coûts de transports à cause des effets de la montagne (altitude et pente). De ce fait un regroupement autour du centre urbain serait bénéfique d'un point de vue économique pour les offreurs comme pour les demandeurs.

⁴³ La métropolisation pourrait être définie comme étant l'accroissement des espaces métropolitains. Au-delà d'une certaine urbanisation qui ne consiste qu'en la transformation des espaces ruraux en espaces urbains. La métropolisation réussit à joindre d'autres enjeux majeurs qui concourent notre monde actuel, comme la jonction des tissus fortement urbanisés ainsi que l'ajout ainsi que la concentration des fonctions diverses de commandement au sein de ces entités qui dépassent les villes proprement définies.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

montagne ont une importance croissante dans le développement économique des agglomérations » (Ibidem,2018). Une manière de voir l'interdépendance constante entre la ville et la montagne et où la ville devrait tirer profit au maximum des potentialités de la montagne, dans une approche aménagiste des politiques d'adaptation et de conciliation entre les deux milieux semblent nécessaire afin d'établir selon la même auteure une « **nouvelle alliance** » entre la ville et la montagne.

3.4.1 Délimitation de la relation ville-montagne

Dans l'objectif de recentrer le débat, la ville de montagne souffre d'un problème de méthode en termes de définition, comme pour l'analyse de sa relation entre elle et son environnement. Doit-on la considérer comme entité urbaine à part entière ? Ou doit-on la définir comme étant fruit de son environnement extérieur ? M-C Fourny (2008) a parlé du problème que présente l'indentification des villes de montagne (en parlant des villes alpines) ainsi que de leur délimitation géographique. De ce fait une clarification des caractéristiques propres aux villes de montagne s'impose afin de voir s'il existe une certaine différence entre celles-ci et les autres villes non localisées en montagne. À travers une étude réalisée en 2015 portant sur l'applicabilité des théories d'économie urbaine et de la localisation dans les villes de montagnes des pays en voie de développement⁴⁴, nous avons pu à travers une approche monographique recensée certaines caractéristiques proches des villes de montagne du massif du Djurdjura. Ces caractéristiques nous semblent utiles dans l'analyse théorique des rapports entre la ville et son milieu montagnard. Ces caractéristiques sont le fruit d'une étude antérieure réalisée sur la base des données statistiques fiables et officielles. La nuance devrait se poser en termes d'extrapolation des résultats puisque l'étude porte seulement sur la ville d'Ain el hammam, on pourrait cependant les élargir aux autres villes du massif montagneux du Djurdjura. Ainsi on pourrait résumer ces dernières :

- La présence des villes en montagne, est déjà une spécificité et une caractéristique en soi.
- Villes au foncier restreint et morcelé.
- Absence d'activités agricoles et industrielles dans leur paysage économique.

⁴⁴Dans le cadre d'un mémoire de master réalisé par nos soins prenant pour cas la ville pilote de Ain el hammam, réalisé par Ben Allak Ameziane sous la direction d'Aghramiou Naima, intitulé : « *Formes et localisations des villes de montagne : cas de la ville de Ain el hammam* » soutenu en décembre 2015 à l'université de Tizi-ouzou.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

- Spécialisation dans le secteur tertiaire par contrainte, et comme corolaire de la caractéristique précédente.
- Villes à l'arrière-pays dominant, allant même jusqu'à former une conurbation de villages autour d'un pôle urbain.
- Le manque de foncier contraint les villes à s'étendre sur leur périphérie, ce qui rends la différenciation entre le rural et l'urbain difficile.
- Des villes aux centres éclatés, soit à cause d'accident géologique comme le cas de la ville d'Ain el hammam, soit à cause de l'apparition d'autres centres urbains (polycentrique).
- Des villes à la croissance démographique molle.
- Etalement urbain comme forme urbaine constatée.

Nous y reviendrons dans la suite de notre recherche. Toujours est-il, les villes de montagne répondent à certaines caractéristiques et notamment celles du massif montagneux du Djurdjura. Néanmoins, la présence de ville en moyenne montagne du Djurdjura est loin d'être une spécificité purement nord-africaine, en effet et plus précisément en Amérique latine ou des villes perchées sur les cimes dans Andes furent observées et ce bien avant la découverte de ce continent par les européens. Ainsi d'après les archéologues et autres historiens la ville de Cuzco⁴⁵ ancienne ville phare des Incas situé à plus de 3000 mètres d'altitudes⁴⁶ comptait plus de 100,000 habitants. La ville fut bâtie sur les rives du lac Titicaca, une manière aussi de corroborer les affirmations du chapitre deux sur les facteurs d'urbanisation. Le processus urbain de l'Amérique latine d'après Jon Mathieu (2005,P.16) a connu une forme d'urbanisation **descendante** qui a commencé en montagne et de la haute montagne plus précisément pour s'étendre vers des contrées situées plus bas, le même auteur dira à ce propos en usant d'un exemple concret : « ...Vers 1600, la ville de Potosi connue pour ses mines d'argent et située à 4100 mètres, figure parmi les grandes villes du monde. Il faut attendre le 19ème siècle pour assister à l'urbanisation des régions de basse altitude, sur la plaine d'Amérique du sud prendront le pas sur les villes de montagne. Dès lors apparait le même processus de polarisation spatiale que sur les autres continents, et il s'effectue en général au détriment des montagnes. Toutefois l'urbanisation montagnarde continue... ».

⁴⁵ Située actuellement au Pérou.

⁴⁶ 3400 mètres selon le dictionnaire Larousse édition 1992.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

Les raisons de cette urbanisation particulière font référence aux spécificités historiques de cette région avec les civilisations Incas, Aztèques et Maya et la richesse naturelle liée aux conditions géographiques des montagnes des Andes (Jon Mathieu, 2005).

À ce jour, cette zone du globe reste assez densément peuplée ainsi d'après (Sacareau, 2003) : « *En Colombie, le triangle Bogota, Medellin, Cali regroupe vers 2600 mètres d'altitude une population urbaine équivalente à celle de la région parisienne* ». Une preuve supplémentaire de présence et plus encore de possibilité de vie urbaine en zone de montagne où des populations ont su et ont pu développer une vie urbaine en pleine altitude.

Sans tomber dans la digression, les caractéristiques des villes situées en montagne rendent compte d'une relation causale caractérisant le fait urbain en pleine montagne. Toutefois, le contexte peut différer d'un lieu à un autre et d'une temporalité à une autre aussi, d'où l'affirmation que l'objet de recherche ville-montagne est toujours en construction sous le prisme d'une relativité scientifique au sens d'un changement de paradigme continu entre les perceptions de la moitié du 20^{ème} siècle et celles de nos jours. Les études certes se recoupent dans la convergence de ces dernières liées au même objet d'étude, malgré la divergence des contextes, toujours est-il que la montagne influence de près ou de loin l'environnement urbain des villes qu'elles abritent.

D'un point de vue théorique, la relation ville montagne selon J-M Fourny (2003) nous invite à repenser les modèles urbains de base c'est-à-dire **le modèle de hiérarchie urbaine et centre-périphérie**. Car en effet, selon la nature même des villes de montagnes qui sont ancrées en pleine nature redéfinie les rapports de l'urbanisation à cette dernière et au dépassement de la conception centre périphérie⁴⁷ ainsi que la vision hiérarchique de la ville par un nouveau rapport à la territorialité. C'est en partant d'un raisonnement purement inductif que cette supposition prend tout son sens, où l'avènement graduel d'un événement non intelligible semble redéfinir des considérations scientifiques préétablies, dans ce cas précis cela se rapporte à l'urbanisation qui s'étend depuis des années à des milieux non conventionnels conçus pour. La territorialité évoquée nous informe dans un sens sur le rapport entre l'homme et son territoire, et plus précisément à la construction du territoire et de la montagne, où l'homme semble vouloir s'y insérer et se maintenir par différentes formes quitte à user du mitage urbain dans les zones naturelles.

⁴⁷ « *Le fait que la relation entre ville et montagne ne se pose plus de manière dualiste, dans la confrontation entre deux catégories spatiales mais dans leur articulation* » (Fourny, 2008)

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

La jonction des nouvelles formes territoriales théorisées afin de comprendre l'urbanisation ou la métropolisation des zones montagnardes semble prendre l'ascendant sur les théories purement spatialistes et urbanistes dans ce cas précis. En outre, cette même territorialité dans notre approche est non anodine à cause principalement des différences liées aux territoires en question. Chaque espace est différent de l'autre par des attributs naturels spécifiques menant à une diversification des construits socioéconomiques entrepris par des acteurs que seul le courant territorial est à même d'analyser par son corpus et ses outils d'analyse.

Dans la continuité de notre idée, Bernard Pecqueur (2015) dans sa conférence sur les relations villes-montagnes nous invite à repenser cette relation non plus en termes d'opposition conceptuelle entre la ville et la montagne, mais beaucoup plus en un ensemble qui fait système. **Une vision systémique et holiste** d'une seule et même entité en interdépendance avec son environnement global. Dans une conception de territoire construit qui se juxtapose sur un territoire donné (espace administratif), la montagne use de son influence sur la ville, ainsi que la ville sur le paysage et les modes de fonctionnement montagnards, en prenant en compte le contexte géoculturel et les jeux d'influence mutuelle entre la ville et la montagne.

La question que se pose Bernard Pecqueur par la suite, concerne la valeur de la montagne sur les territoires qui les entourent, et quel type d'influence exerce-t-elle sur ses territoires y compris ses villes. Pour cela et dans le contexte territorial proprement français d'après le cas des alpes, Pecqueur suggère l'utilisation des sciences sociales dans la compréhension des mécanismes territoriaux assez complexes, et de définir ce qui pourrait aider les acteurs dans leur dynamique de regroupement afin de résoudre des problèmes liés à leur milieu de vie. Dans le cas des villes, il serait intéressant de proposer des pistes de réflexion concernant la croissance de ces dernières au sein des montagnes. S'éloignant volontairement du déterminisme montagnard, la ville de montagne pourrait en effet porter la montagne qui l'entoure comme ressource et de surcroît l'utiliser comme valeur culturelle par ses propriétés physiques et idéelles dans ces processus économique de valorisation des ressources territoriales spécifiques. La montagne ou plus précisément la haute montagne n'est souvent réduite qu'à ses valeurs atmosphériques ainsi que la pratique des sports liés à la neige (or blanc) et des activités touristiques. En revanche, cela est toujours cantonné dans une logique de ressource générique et non spécifique ce qui est une autre forme de déterminisme, de penser que la montagne n'est faite que pour une sorte d'activité humaine ou économique. La ville de montagne par sa diversité pourrait représenter une forme d'alternative concernant la vie économique de la montagne et leur influence mutuelle l'une sur l'autre.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

Une autre question vient à notre esprit dans le cas de l'analyse territoriale des villes de montagne, c'est la gouvernance en horizontal ou en réseaux remarquées lors des dynamiques citoyennes au sein des territoires, ce qui nous renseigne sur l'apport pratiquement égalitaire des acteurs dans la gestion quotidienne (Agharmiou, Ben Allak, 2020). Une vision qui tranche avec la verticalité des programmes publics sectoriels. Une politique publique centrée sur la montagne comme on peut le voir dans les pays européens peut s'avérer efficace dans le cas de la prise en compte des aspects hors de ceux qui sont supposés être principalement génériques en fonction des montagnes. On essaiera de voir à partir de notre enquête cet aspect institutionnel concernant la relation ville-montagne, dans son inclusion en amont et dans les faits par la suite. Les travaux contemporains portant sur la relation ville-montagne en Europe et surtout à travers les écrits d'Emmanuel Roux (2018) et Lauranne Jacob (2018) portent beaucoup plus sur l'apport des politiques publiques dans l'amélioration des rapports entre les deux entités suscitées, dans le souhait d'instaurer un rapport de « *réciprocité* » entre les deux. Cette démarche découle de la condition de prise en considération de la montagne et de ses spécificités, chose qui n'est pas encore prise en compte dans les politiques territoriales algériennes de facto et de jure.

Si on prend en compte les modèles européens et surtout ceux de la montagne alpine, on pourrait sentir encore une fois d'après la littérature récente liée au sujet le changement de paradigme économique et urbanistique concernant la montagne. En effet, avant les années 1970s la stratégie d'urbanisation obéissait aux paradigmes économiques de l'époque et rentrait dans le cadre de développement régional impulsé par l'état central, selon Perlik (2018) ce fut un processus d'urbanisation basée sur l'idée de réduction du hiatus entre les plaines considérées comme riche et les montagnes à essence rurales, à coup d'investissements publics et de dépenses liées au développement de la région alpine. Le même auteur explicitera ce changement de paradigme par le passage suivant : « *Durant l'ère fordiste, les parties montagneuses ont profité de l'effet de ruissèlement des modèles nationaux d'Etat providence, espérant atteindre un développement équitable, même tardivement. Aujourd'hui, avec la métropolisation alpine, les zones montagneuses s'intègrent fonctionnellement dans des zones métropolitaines grandissantes, en tant que parties spécifiques des systèmes de production métropolitains* » (Ibidem, 2018,P.3).

À partir de cette citation on pourrait déduire trois points essentiels, premièrement le changement de paradigme concernant la vision de la montagne en Europe, qui est en rapport direct avec la mutation structurelle économique. Deuxièmement et d'une manière implicite, la

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

relation existante et pratiquement corrélative entre le néo-libéralisme et l'expansion des villes au point qu'on parle de métropolisation, ceci à un lien direct avec la fortification des régions supranationales portées par les grandes villes au détriment des états nations. Troisièmement d'après la citation de l'auteur toujours, la prise en compte de l'aspect spécifique de la montagne dans son intégration à l'ère métropolitaine de la région alpine. Dans notre enquête de terrain nous verrons ce qui en est pour les villes du massif montagneux du Djurdjura, en termes de politique publique

3.4.2 La spécificité des villes de montagne

Le massif montagneux du Djurdjura recèle une certaine spécificité dans sa promotion urbaine, contrairement aux montagnes de l'Amérique latine et les alpes en Europe, la taille des villes est relativement limitée dans le sens où que ce ne sont que des agglomérations urbaines comme définies par L'ONS⁴⁸ c'est-à-dire entre 5000 et 10000 habitants, autrement dit c'est la strate élémentaire de l'armature urbaine algérienne. Les causes relatives à cette spécificité relèvent *à priori* du morcellement du terrain ainsi que du manque de foncier utile à la croissance urbaine. Ceci induit comme corolaire théorique la présupposition de la présence de ce qu'on appelle en économie urbaine les VPM⁴⁹, un segment de la recherche qui prend de plus en plus d'ampleur en économie urbaine (Demazière,2012). Nous y reviendrons plus tard durant notre recherche pour approfondir cette notion de VPM et tenter une analogie entre les conditions théoriques et les résultats de notre recherche pratique. La deuxième présupposition s'attèle sur la forme urbaine de ces villes aux terrains morcelés et à l'arrière-pays dominant, cette forme est l'étalement urbain qui suit une forme urbaine linéaire aux bords des routes et qui s'éloigne de manière tentaculaire du centre urbain initial. On essaiera de voir en détail les éléments qui entourent l'étalement ainsi que ces répercussions face au développement des villes de montagne ainsi que les conséquences environnementales engendré par ce type d'urbanisme non contrôlé.

Pour Jon Mathieu (2005,P.16) la formation des villes d'un degré supérieur en zone de montagne doit répondre à certains critères et facteurs qui favorisent cette mutation : « *En revanche, l'apparition des villes d'une certaine importance se trouve favorisée par des facteurs sociopolitiques, c'est-à-dire par la concentration spatiale des élites territoriales et des moyens d'exercice du pouvoir dans le cadre de la formation de l'Etat* ». Ceci fixe un

⁴⁸ Office national des statistiques

⁴⁹ Villes petites et moyennes.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

retour à l'idée de la recherche actuelle en économie urbaine traitant de la relation ville-montagne sous l'aune de la métropolisation.

La montagne en somme, peut sembler tellement confuse dans son analyse qu'elle nous offre un cadre d'étude assez semblable à la ville du fait de la profusion des visions et des conceptions à son égard que tout travail scientifique entrepris suscite un effort de déconstruction afin de ne pas tomber dans les communs de la pensée et comme l'a si bien dit Pierre Bourdieu : « *tordre le cou aux évidences* » (Lalmi,2004), et ne pas tomber dans une observation limitée et limitante due aux paysages et à l'offre de site de cette dernière. La convergence des sciences lui confère le statut d'objet de recherche multidisciplinaire, sa jonction à la ville engage d'autant plus de paramètres qu'il faut prendre en compte pour réussir l'analyse souhaitée en l'occurrence l'explication de la formation des villes au massif montagneux du Djurdjura. Le rapport ville montagne était le plus important à analyser pour ce qui est de notre travail, toujours est-il que la montagne doit être décortiquée dans ses principales composantes, d'où le défi pour nous de ne prendre que les sujets relatifs à la compréhension de l'urbanisation de la montagne.

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

Conclusion du chapitre

En conclusion de ce chapitre, nous pouvons dire que le développement théorique des concepts liés à la ville en l'occurrence (la montagne et les fondements sociologiques de la cité kabyle) nous renseigne un peu plus sur la formation des villes en zone de montagne. Le cheminement suivi est loin d'être anodin dans le sens où la déconstruction du fait urbain à travers les déterminants et autres facteurs d'urbanisation sont plus enclins au domaine pratique que du purement théorique. L'urbanisation répond à une certaine spécificité selon les territoires étudiés et cette dernière semble représenter le leitmotiv du présent chapitre. En effet, à travers les définitions de la ville selon les différentes législations et aspects empiriques de l'économie urbaine, les approches développées lors des deux premiers chapitres nous ont conduits à l'analyse de la société occupant le massif montagneux du Djurdjura. L'objectif était de souligner l'organisation de la société kabyle à travers sa structuration segmentaire et les éléments ayant pu inhiber l'urbanisation de la Kabylie pendant les siècles précédents, ce lien pouvant être essentiel dans le sens sociologique de la formation des villes de montagne. Enfin la composante de la montagne à travers son substrat physique représente le lien nodal de notre recherche vu que les villes étudiées sont localisées précisément dans cet espace, de ce fait une recherche sur ce que représente la montagne et son lien à l'urbanisation semble des plus pertinents en vue de notre problématique.

Il s'avère que par le biais de ce chapitre, nous avons débattu les trois propositions de recherche qui guident notre travail, c'est-à-dire le questionnement sur l'effet économique des villes sur leur environnement et inversement via les déterminants pratiques de l'économie urbaine. La question sociologique à travers le débat de la ruralité présumée du massif montagneux dans l'étude de l'organisation sociale et politique, dans le sens de la gestion de la cité en Kabylie. Puis la variable géographique et géomorphologique à travers la section dédiée à la montagne et ses entraves physiques annihilant le processus d'urbanisation.

En corolaire, on se retrouve avec les premiers jalons de notre enquête empirique qui prendra effet à partir du chapitre prochain (Chapitre 04), bien que la démarche itérative faite de va et vient théorique nous laisse subtilement deviner la suite de notre recherche et les éléments à prendre en compte durant la partie empirique.

CHAPITRE IV :

**Point sur la méthodologie et préparation de
l'enquête**

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

« SUR UN PLAN TRES GENERAL ET ABSTRAIT, LA METHODE REJOINT UNE POSITION PHILOSOPHIQUE SUR LA CONCEPTION DU MONDE QUI NOUS ENTOURE » ANGERS (1997. P58).

Introduction

Dans ce présent chapitre, nous nous attèlerons à présenter les principaux traits de la méthodologie qui a permis l'aboutissement des précédents chapitres et ceux qui vont suivre. Nous essayerons entre autre d'analyser notre méthode d'approche concernant tous les aspects développés depuis le début de notre recherche. Hormis la présentation de la méthode qui consiste à faire le lien entre les chapitres théoriques et le chapitre empirique, une démarche minutieuse consistera à décortiquer le positionnement méthodologique, épistémologique et les visées de notre enquête. Pour cela, nous allons édifier l'ossature de notre future enquête à travers les méthodes qui seront utilisées, les outils méthodologiques sur lesquels seront adossés nos propositions d'enquêtes ainsi que les pistes de recherche qui seront directement reliées aux chapitres déjà traités. Ce chapitre consistera en l'explication des rudiments de notre recherche selon les courants de pensée qu'on a pu privilégier à une étape quelconque de notre travail, ainsi que l'analyse des liens logiques et théoriques entre les variables identifiées et analysées. Une forme de justification des préceptes et de la façon dont on a entouré notre objet de recherche à travers les justificatifs théoriques appropriés. Cette étape cruciale, nous permettra d'identifier les variables¹ influentes utiles à l'élaboration de notre recherche, tout en reliant l'empirique au théorique comme pour rappeler notre démarche depuis le début. La présentation des éléments à prendre en compte durant notre enquête à travers ses étapes principales qui seront la préparation, la réalisation, l'analyse et la rédaction (Blanchet, Gotman, 2013) se feront en filigrane durant ce chapitre, tout en replaçant les ambiguïtés dans leur contexte théorique à travers la clarification des différents positionnements entrepris durant notre travail de recherche. Ainsi notre cadre d'analyse sera explicité à travers les renvois itératifs aux tenants de la recherche et une tentative d'universalisation dans le remplacement de notre étude dans les contextes admis par la recherche en science humaine. Au-delà de toute technicité relative au scientisme, notre recherche à travers la méthodologie qui est d'un point de vue étymologique : « la poursuite ou la recherche d'une voie », fait figure d'édification des chemins qui facilitent le rapprochement avec notre objet de recherche, ainsi que les paraboles qui entourent ce dernier. Ce chapitre en somme, se veut une clé dans

¹ Cependant, nous tenons à préciser d'emblée que le désigne de notre recherche est pratiquement **naturaliste**. De ce fait tout contrôle de variables exogènes liées à l'environnement est systématiquement impossible du fait que la ville en zone de montagne est un phénomène non-contrôlable d'un point de vue expérimental. Ce qui posera par la suite les pierres de notre raisonnement à base inductive à travers une approche purement qualitative.

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

l'explication de la forme qui entoure le fond théorique de notre recherche et de guide dans la démarche empirique qui scellera en quelques sortes l'ossature de notre thèse. Le cheminement de ce chapitre suivra une forme assez atypique. Où nous évoquons la forme globale de notre thèse selon les concepts et autre théories mobilisés selon l'ordre des chapitres.

Section 01 : Présentation des éléments de l'enquête

Dans ce chapitre, nous présenterons en quelque sorte la dernière étape de notre travail de recherche. Les premiers chapitres furent un étalage de théories et de concepts concernant la ville, sa formation ainsi que la montagne, autrement dit un moyen de délimitation des variables à prendre en compte durant l'enquête qui suivra. La méthodologie suivie durant le déroulement des chapitres suscités fut un condensé de va et vient entre les acquis théoriques relatifs au corpus mobilisé et une projection itérative et diachronique à l'encontre des réalités empiriques suivant notre cas d'étude qui n'est que la représentation spatiale et géographique des villes du massif montagneux du Djurdjura, en l'occurrence les villes de (Ain el hammam, Larbaa nath irathen et celle de Mekla). On a pu grâce à notre pré-enquête, nous imprégner des phénomènes urbains rendu possible par notre observation ainsi que notre immersion, d'où une forme d'observation participante. Ce qui a produit un effet de connaissance transcendantal à priori vérifiable via l'outil offert par cette dernière, et rendu possible une anticipation de résultats tels annoncés dans les trois chapitres précédents mais aussi la formulation d'interrogations posées toutefois avec une certaine réserve qui laisse présager une confirmation ultérieure. Ce présent chapitre permettra de rendre compte des « *à priori* » et de confronter les connaissances acquises aux réalités souvent complexe de terrain. Ainsi, loin de toutes spécifications scientifiques notre but est de comprendre la question posée en filigrane depuis le début de notre travail, de la formation des villes de montagne, à quelle logique puissent-t-elles appartenir ? Et quels fondements et facteurs rentrent en jeu dans leur formation et croissance ? Pour ce faire, nous allons essayer d'exploiter le plus d'informations possibles afin d'analyser ce processus d'urbanisation aussi distinct qu'atypique en raison des causes inhibitrices évoquées tout au long de cette recherche. Il s'agit des causes géographiques (relief montagneux section 03 chapitre 03) d'autres sociologiques (section 02 chapitre 03) ainsi que des causes économiques évoquées pendant la majeure partie de notre travail. La finalité recherchée, ne se trouve nullement dans le désir d'extrapoler les résultats de notre terrain d'investigation vers une compréhension globale du phénomène étudié.

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

L'observation fut à la source de notre recherche, d'où le raisonnement inductif adopté. Notre questionnement et les résultats attendus resteront dans cette même veine d'observation qui se limite au cas pratique observable, évitant ainsi toute forme de généralisation.

Les outils et autres méthodes qui seront mobilisés, suivront de fait le même raisonnement (inductif) et seront en accord avec l'idée de base et les questions de recherche. La confirmation ou l'infirmité des présupposés théoriques à travers la démarche empirique suivra le cheminement d'une enquête qui sera explicitée au fur et à mesure du déroulement de l'enquête. La valeur ajoutée de tout travail scientifique est certes liée à son apport original, le notre se fera sous cette forme hybride d'aller-retour entre la théorie et la pratique suivie depuis le début de notre rédaction. Néanmoins, la place des analyses empiriques sera plus prépondérante dans ce présent chapitre et les limites de notre recherche théorique nous imposent le passage à d'autres outils d'analyse enclins à explorer notre terrain d'étude. Notre recherche suivra le cheminement d'une partition qu'on pourrait diviser en deux parties ou deux étapes distinctes et complémentaires à la fois. Ces étapes là prendront la forme pratique de tous les questionnements posés au fil du déroulement de notre travail, cette réminiscence aura pour objectif de donner un caractère empirique et concret aux différents questionnements et projections et, essayer de matérialiser les conjectures scientifiques posées tout au long des chapitres. L'opérationnalisation des savoirs se présentera en quelques sortes sous la forme de ce chapitre. Pour ce qui concerne les deux parties évoquées, on pourra dire que la première traitera des effets purement institutionnels concernant l'urbanisation du massif montagneux du Djurdjura. Durant cette étape nous allons nous entretenir avec des professionnels, responsables locaux ainsi que des universitaires spécialisés dans les questions de l'économie urbaine ainsi que la géographie économique et autres praticiens spécialisés en urbanisme. Les profils présélectionnés furent soigneusement pensés et réfléchis, dans le sens où ces derniers pourraient apporter un plus à notre travail et des réponses à nos interrogations scientifiques. Ce volet de notre enquête va nous permettre d'éclaircir l'ambiguïté concernant les politiques publiques visant les zones de montagne et notamment la politique urbaine des massifs montagneux. Ainsi que, de confirmer ou non s'il y a un effort consenti à l'égard de l'urbanisation de cette zone particulière et si oui son état des lieux ainsi que les perspectives envisagées à ce niveau. Le profil des personnes qui seront enquêtées, rentre dans la même logique en ciblant une certaine diversité et en donnant un regard pluridisciplinaire à l'objet étudié. Les résultats seront analysés avec toute la rigueur scientifique que requiert un travail de la sorte, En parallèle, des déplacements seront programmés vers les différentes directions

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

ayant traits de près ou de loin à l'urbanisation du massif montagneux du Djurdjura, dans un souci de collecte d'informations et de données, en complément des informations recueillies lors des entretiens précédents.

Une fois le premier volet éclairci, ou du moins allégé en ambiguïté, nous nous attèlerons à notre deuxième partie de notre enquête concernant les villes en elles même, de la substance qui les composent en l'occurrence les agents localisés en ville. Cette partie là sera consacrée aux choix, *ressentis* et représentations des populations « urbanisées » en montagne, comprendre les déterminants qui les poussent à s'agglomérer en ville, leurs volontés délibérées ou non et ce que représente pour eux la « ville de montagne ». Au-delà d'un certain lyrisme assumé on essayera de donner une valeur scientifique aux verbatim des entretenus en respectant au maximum la traduction ainsi que la retranscription scientifique de leurs entrevues. Pendant cette étape, nous tenterons de comprendre d'un point de vue économique les choix des agents ou des acteurs dans une approche territorial en s'établissant dans une ville de montagne du massif montagneux du Djurdjura. La nature des déterminants qui influent cette décision et son articulation avec la transdisciplinarité qu'engendre la ville dans son analyse critique. La finalité pour nous c'est de comprendre cette volonté et à quoi elle est due, est-ce compatible de voir les choix des « citoyens » faisant la ville traduisible en science telle qu'elle fut théorisée, ou peut-être les réponses que nous apporterons ouvrirons un nouveau champ de questionnement sur l'économie urbaine.

In fine, notre recherche aura pour objectif d'interpeller en quelques sortes la scientificité de sujets jadis marginalisés par la science, telle la montagne et son lien étroit à l'urbanisation. La recomposition des territoires sous l'effet de la montagne. L'inverse de la question est tout à fait recevable et de voir l'effet de l'urbanisation sur la montagne, cet effet causale où on n'a pas encore identifié la variable dépendante de la variable indépendante, reste difficilement concevable à ce stade de notre étude, mais le lien circulaire et séculaire entre « l'homme kabyle » et la montagne ne peut se défaire par une simple indentification méthodologique, qui relève souvent de l'arbitraire du chercheur et de son positionnement épistémologique. Cette forme d'ambiguïté scientifique est assumée du fait du lien causal entre les deux ainsi que le recoupement permanent entre les spécialités ayant trait à l'espace et au territoire. Dans ce qui suit nous allons nous pencher sur les modalités de notre enquête, en nous appuyons sur les outils à même de nous guider dans la poursuite de notre objectif.

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

1.1 La méthode du choix de l'échantillon

La démarche de détermination de l'échantillon est probablement l'une des plus importantes concernant tout travail empirique dans les sciences sociales. En effet, la population qui sera ciblée durant notre enquête n'est rien d'autre que les populations composant les centres urbains des villes du massif montagneux qui seront étudiées en l'occurrence les villes de (Ain el hammam, Mekla ainsi que Larbaa nath irathen). Cette population peut s'avérer assez conséquente dans l'optique de réalisation d'une investigation qualitative à visée compréhensive. D'où la nécessité de délimiter cette population à un échantillon réduit qui porterait les caractéristiques de la population mère. Ce que nous recherchons dans notre enquête et surtout dans la deuxième partie de celle-ci, c'est la compréhension du comportement des « citadins » concourant à la formation des villes de montagne, leur vision et leur rationalité économique concernant leur choix de localisation. La population qui sera étudiée dans le complément de l'enquête est composée principalement des ménages habitant la ville et les commerçants composant l'activité économique de ces villes de montagne. Bien que ces types d'individus économiques ciblés ne représentent pas totalement la même classification économique au sens de leur secteur d'activité ainsi que leur apport sur le plan de l'activité économique de ces villes, toujours-est-il que pour l'objectif de notre recherche et du point de vue de l'économie urbaine, **le choix de localisation** est pris comme caractéristique principal du choix de cette catégorie. Autrement dit, Pourquoi la ville de montagne et non ailleurs ? Ce choix de localisation est certes discutable mais le fait de l'apparition assez récente de ces villes comparées aux autres régions (chapitre 02 et chapitre 03) explique implicitement un choix récent de localisation commerciale ou résidentielle. La ville au sens de Jean-Marie Huriot (2009) n'est que l'émanation d'une concentration d'hommes et d'activités, sans rentrer dans les autres soubassements évoqués lors des précédents chapitres, on s'en tiendra à cette définition dans la délimitation des termes de l'enquête, et de l'échantillon qui sera composé d'individus statistiques qui feront figure de « citadins » ou commerçants² exerçant leur activité dans une ville de montagne.

Du point de vue opérationnel après avoir écumé les différentes techniques d'échantillonnage avec en somme leurs avantages et désavantages qu'elles comportent ont orienté notre choix sur une technique qui remplit *à priori* les conditions posées pour mener à terme notre enquête. Cette technique d'échantillonnage est **l'échantillon par convenance**, qui est une méthode

² On entend bien qu'un commerçant exerçant dans une ville peut ne pas habiter la ville en question, comme c'est souvent le cas. Toujours-est-il que sa localisation professionnelle est tout aussi importante dans le sens de la composition spatiale de la ville de montagne en question.

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

non probabiliste du fait qu'un choix délibéré sera à l'origine de la sélection de notre échantillon et des individus qui le composent. Ce choix que l'on pourrait qualifier de raisonné, obéit à une logique de faisabilité qui concorde avec les objectifs de recherche de cette présente thèse. Premièrement avec l'aspect théorique assez dense qui de fait, ne laisse qu'une infime partie de confirmation empirique des conjectures jalonnées tout au long du développement de la présente thèse. Deuxièmement, le caractère qualitatif de la recherche et ses visées compréhensives et analytiques qui supposent des entretiens en profondeur de type semi et non directif pour l'échantillon ciblé. Ce qui requiert un temps considérable dans les entretiens. De ce fait un choix au préalable des individus est préférable dans ce genre d'étude. Troisièmement, le souhait de non généraliser la recherche en dehors de son cas pratique, c'est-à-dire que le caractère partiel du cas étudié sera le seul échelon de l'étude et non extrapolable de fait. La nature de cette recherche restera confinée au niveau du terrain d'étude choisi en l'occurrence le massif montagneux du Djurdjura. Ce choix méthodologique délibéré, répond conjointement à des préoccupations scientifiques et épistémologiques à cause entre autre du cadre ou on veut insérer notre étude, en effet, l'économie spatiale tend vers une approche de plus en plus générale dans le sens où l'abstraction due aux différents modèles économétriques usités la rapproche d'une science dure à modèle unique. Or, les autres courants et approches utilisés dans notre thèse telle que l'approche territoriale, nous éloigne de cette logique d'homogénéisation spatiale et au contraire, laisse la part belle aux spécificités territoriales³ qui indiquent la différence entre les territoires selon l'optique utilisée. Pour notre part nous souhaitons nous rapprocher de la deuxième conception, ce qui élimine toute logique d'abstraction et d'uniformisation théorique et nous conforte de surcroit dans l'usage de l'échantillon par convenance.

Section 02 : Positionnement épistémologique de la recherche

Autre fait tout aussi important, le caractère inductif de notre raisonnement. On part d'un fait vécu, tangible et observable, ce qui nous a permis de poser des objectifs de recherche plutôt que des hypothèses. Ces objectifs sont renforcés par une partie théorique d'où le lien itératif entre théorie et pratique, une forme de méthodologie assez hybride adossant la conception poppérienne et comtienne⁴ du positionnement épistémologique entrepris. En effet le choix de cette conception, vient d'un scientisme réputé pour sa vision positiviste, c'est-à-dire la recherche du comment, au lieu du pourquoi, ou du qui. Le lien logique que propose cette

³ Cette conception territoriale ou de ville territoire, reflète en quelques sortes l'explication de la ville et de sa communauté, son histoire, ses coutumes afin de comprendre les mécanismes d'appropriation de l'espace.

⁴ Relatif au positivisme d'Auguste Comte

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

question renforce en quelque sorte la méthode de l'échantillon par convenance dans la mesure où le message scientifique prend le dessus sur le reste. Bien évidemment, aucune assertion personnelle ne serait prise en compte surtout du point de vue de l'enquêteur et on se forcera de garder cette légitimité scientifique qui sera prouvée par la suite dans le développement de notre guide d'entretien et ce sur les deux niveaux de l'enquête présentée ci-dessous. L'inspiration poppérienne par contre vient du fait des principes de faillibilisme en science ainsi que celui de falsification, ou les théories ne sont considérées comme scientifiques que dans les cas de **réfutation possible** et dans la perspective qu'aucune connaissance n'est définitive. C'est ce qui permet à la science d'évoluer et en somme se rapprocher d'une vérité qui n'est envisageable que par le jeu de critique permanente. Ceci ouvre une brèche pour une certaine relativité de la science au détriment d'un absolutisme scientifique loin de faire l'unanimité dans les sciences sociales. Ce qui remet en cause pour notre type d'étude l'intérêt que pourrait apporter une étude quantitative à base de questionnaire ainsi que d'autres moyens rendus possible par l'outil mathématique. Les résultats futurs de cette recherche seront qualitatifs et s'imprégneront de la conception de Karl Popper (1963) en termes de recherche scientifique, c'est-à-dire des sujets ouverts à la critique constructive dans l'objectif de faire progresser la science. Ceci reflète globalement un type de pensée qui relève du monisme méthodologique malgré la présence de plusieurs disciplines dans l'analyse de la ville et de la montagne, La distinction épistémologique visée en parlant de monisme, concerne le hiatus des outils méthodologiques entre les sciences sociales et naturelles plus encline à l'expérimentation exacte. En paraphrasant Karl Popper, on pourrait parler de sciences et de « *pseudosciences* » et le refus de mélanger les deux préférant une démarche compréhensive et analytique.

Toutefois, notre point de discordance avec Karl Popper ainsi que le positivisme, réside dans l'adoption dans les chapitre deux et trois d'une approche historiciste, dans la genèse de la formation des villes à travers l'histoire ainsi que l'analyse de la composition de la société Kabyle de montagne. En effet, dans son ouvrage de 1944 Karl Popper a critiqué l'usage de l'histoire dans le fait de démontrer des réalités humaines contemporaines, sous l'effet d'un processus cumulatif historique⁵. Or, dans un souci de comprendre le fait urbain ainsi et de voir ses prémices, son évolution et son aboutissement théorique, une recherche historique fut nécessaire dans le sens où les va et vient entre théorie et pratique devaient s'imprégner d'une

⁵ En utilisant l'analyse qualitative du contenu à travers une documentation fournie. Selon SEE (1929) l'usage de cette méthode renvoie à une analyse littéraire des anciens écrits en affirmant que : « *pour analyser non seulement des productions actuelles, mais aussi celle du passé, car elle permet de mettre en lumière un évènement, une action individuelle ou collective pour lesquels des traces écrites existent* ».

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

confirmation historique à travers le passé des villes. Parler du phénomène d'urbanisation nous a permis en quelque sorte de comparer le processus théorisé par la science ainsi que la réalité constatée sur notre terrain d'étude. Ce passage fut nécessaire et cette approche bien qu'elle soit contradictoire aux jalons épistémologiques posés, devrait nous guider dans notre raisonnement quelque peu comparatif entre les différentes dynamiques d'urbanisation. Ce paradoxe épistémologique ou complément nécessaire selon les différents points de vue, est nourri par une critique rationnelle des fondements de la pensée Poppérienne, dans le sens de sa propre réfutation, y compris de sa théorie ainsi que ses énoncés.

Durant cette partie du travail, nous nous sommes inspirés des travaux de Michel Foucault (1961) sur la généalogie du savoir et, l'impact des structures humaine à travers le temps sur le monde, Cette analogie peut-être apparentée à la logique d'urbanisation qu'on a étudiée dans les chapitres sus-cités. L'approche historiciste, peut être considérée comme une émanation de la pensée de Thomas kuhn (1983) épistémologue des sciences connu pour avoir donné une forme de cheminement historique à l'avancée des sciences (bien que l'histoire des sciences soit considérée comme superflue par les positivistes et autres scientifiques). Cet historicisme, cependant, ne résume pas à lui seul notre démarche épistémologique et fait figure seulement d'une seule partie de notre thèse dans le sens où il ne légitime l'usage de l'histoire que pour retracer les processus de mutation urbaine et d'organisation des sociétés sédentaires.

Le cheminement chronologique utilisé lors du premier chapitre dans la perspective de retracer l'évolution scientifique des sciences et des concepts, découle de ce brassage épistémologique entre rationalité scientifique avérée en termes de réfutation théorique d'un côté, et la constatation de la formation des champs scientifiques à travers la chronologie sous le prisme d'un processus diachronique et évolutif de l'autre. De ce fait, la suite logique de toute confirmation empirique et du fait du caractère inductif de notre recherche, une confrontation des résultats s'impose afin d'assurer un équilibre scientifique entre les deux conceptions. Le choix de l'option de l'échantillonnage par convenance confirmera cette tendance à mi-chemin entre théorie et pratique et l'usage des différentes approches mobilisées (figure 01).

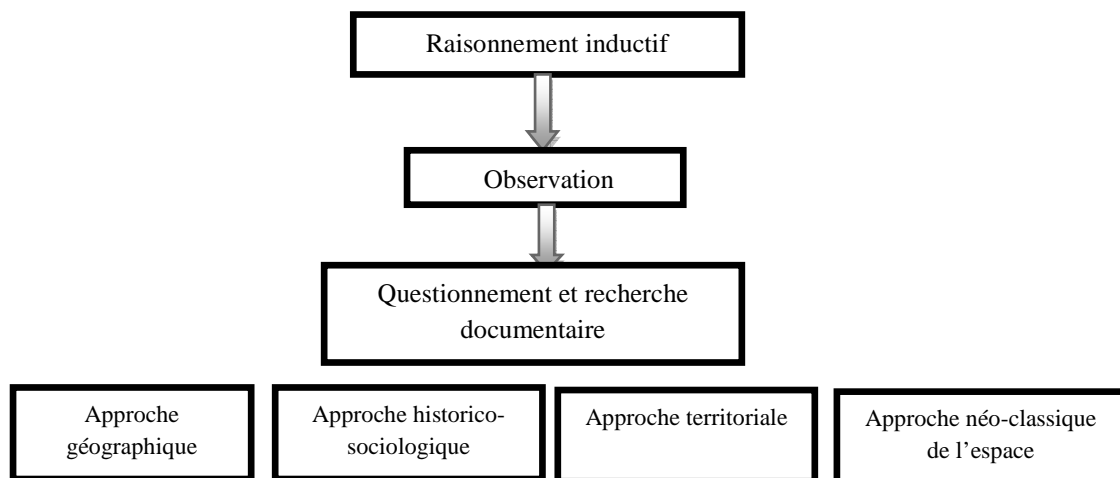
Dans une autre conception concernant l'approche historique, des auteurs de l'économie régionale et urbaine tel que Roberto Camagni et Roberta Capello (2020), interprètent le phénomène de formation des villes sous le prisme d'une approche historico-évolutionniste plutôt que statique, en affirmant : « *The dynamic approach interprets the evolution of a single dynamic variable, while the evolutionary approach studies the time trend of a number of interrelated variables that constitute a particular system. A pure dynamic approach is not*

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

sufficient to capture trends in innovation processes, which are necessarily differentiated in terms of spatial conditions and consequently in pathways, and structural dynamics » (Ibid, P 594). Cette citation s'insère directement dans l'objectif premier de notre travail à travers l'intégration des sciences régionales en premières lignes de nos interprétations épistémologiques.

En ce sens, l'interprétation de la variable temporelle doit être définie au préalable, vers quelles fins tend-elle ? Et quels sont ses déterminants et spécificités dans l'analyse urbaine. Pour cela Camagni et Capello (2020) ont dressé un pourtour des spécificités inhérentes au temps et de son intégration dans notre analyse chronologique que l'on peut voir au chapitre deux. Les deux auteurs se sont basés sur l'interprétation du temps dans sa durée comme processus de création caractérisé par son **irréversibilité**, **séquentialité**, sa **discontinuité en bribes** et ses **effets cumulatifs**, la dernière spécificité se voit utilisée dans la théorie de Myrdal et Hirshaman sur la formation urbaine à travers l'accident historique et ses effets cumulatifs.

Figure numéro 3 : Positionnement et approches utilisées dans le traitement de notre sujet



Source : Synthèse de nos recherches

Ainsi notre positionnement méthodologique, s'inspire de la méthode de l'épistémologie **pluraliste** prônée par JEWSIEWICK (2003). L'idée est de placer notre recherche aux confins de plusieurs disciplines et de pensées relatives au sujet (Kara, 2018 ; Détienne 2009). Sans pour autant faire le choix d'un courant de pensée particulier.

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

2.1 Approche méthodologique de l'étude

Si notre recherche se situe aux confins de plusieurs disciplines, force est de constater que c'est l'orientation micro-urbaine qui est privilégiée. En effet, le penchant vers l'analyse urbaine à travers les chapitres précédents se fait sentir à travers l'omniprésence des outils d'analyse et de compréhension utilisés par les économistes et les géographes. Cette approche à travers laquelle on a pu comprendre le fait urbain et non forcément son explication surtout dans le cas pratique qui est le notre, c'est-à-dire les villes du massif montagneux du Djurdjura. Cette approche scientifique déteint sur la méthodologie de notre recherche où elle bifurque en un sens vers une approche territoriale, géographique et historique dans le sens où ces trois dernières prennent toutes une part égale dans le sens global de notre problématique et tiennent toutes d'une racine épistémologique **micro-urbaine**. Nous pouvons résumer notre vision à travers les piliers de l'analyse urbaine de J-M Huriot (1998) :

Tableau numéro 5 : Les piliers de l'analyse urbaine

L'observation	Le concept	Le processus	Le modèle
<p>Considération de manière attentive le fait urbain -l'observation doit déboucher sur la conceptualisation</p>	<p>Représentation abstraite et simplifiée de la réalité : ville, métropole, centre, pôle, interaction, échange, information, externalité, coordination...</p>	<p>Prise en compte du temps, logique d'évolution, relier les faits, de nature économique et spatiaux : forces d'agglomération et de dispersion</p>	<p>Représentation organisée d'un objet complexe, construction à partir des concepts et processus : théories – Von Thünen, Weber, Christaller...etc.</p>

Source : Huriot J.-M., 1998, La ville ou la proximité organisée, Paris, Economica

À travers cette synthèse rendue possible par Huriot (1998), on peut tout à fait transposer notre analyse à travers ce canevas, où on a **l'observation** en premier comme stimulus du phénomène à étudier. Cette observation rend compte du raisonnement inductif entrepris pour cette recherche et l'observation du fait urbain en zone de montagne du Djurdjura témoigne de cela. Puis à travers la conceptualisation (**le concept**) de l'objet de recherche sous les normes

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

théoriques requises pour sa compréhension durant les chapitres (1 et 3) on a pu déduire sa représentation abstraite selon ses composantes et ses fondements théoriques et pratiques.

Le processus, en troisième lieu est à mettre en compte durant le déroulement du deuxième chapitre à travers le cheminement chronologique suivi, afin de voir les prémices et les formes d'urbanisation qui ont marquées le monde tout en essayant de comparer les faits sur notre cas pratique, une façon de chercher un recoupement entre les deux parties pratiques et théoriques. Pour ce qui est d'une éventuelle modélisation (**le modèle**) qui est classée par Huriot (1998) comme dernière étape de tout travail ayant pour objet le fait urbain, s'avère en effet d'une utilité que nul chercheur ne pourrait contredire, du fait que cette dernière symbolise l'aboutissement d'une recherche au stade universelle ou le concret se mêle à l'abstrait et que le particulier déteint sur le général. Hormis cette description lyrique des portées cognitives de la modélisation, toujours est-il que cette dernière pose problème au sens de la méthodologie de recherche entreprise et les outils qui vont avec. Car, selon la méthode **qualitative** observée, nulle généralisation n'est admise due au type d'enquête en sciences sociales. Pour Kamel BOUCHERF (2018, P.14) : « *La méthode qualitative conçoit le monde social comme un univers construit selon la signification que donnent les acteurs aux faits sociaux. L'objectif de la recherche ne réside pas dans l'explication des phénomènes observés, mais il s'agit de les comprendre, sans prétendre à la généralisation. La compréhension des faits exige une attitude étrangère à l'idée d'externalité, car elle a pour but de saisir le sens qu'octroient les acteurs à leurs actions* ». De ce fait, on peut dire que la modélisation au sens primaire réduirait la portée de notre travail qui est guidé par une problématique bien précise, néanmoins l'utilisation de modèles préétablis et admis par la théorie économique n'en est pas moins réducteur pour notre recherche.

Il est à rappeler, qu'en partant du point de départ qui est le notre, la méthode qualitative ne soit pas d'essence positiviste et tient son origine dans l'interprétativisme dérivé du constructivisme, voir même de la phénoménologie de Husserl (1900) dans l'analyse des phénomènes sociaux. Ce paradoxe pour notre part vient par opposition à toutes approches scientifiques se revendiquant du normativisme, dans le sens où la science du comment prime sur la science du pourquoi souvent associé au positivisme. Ce mix méthodologique, pourrait porter à confusion dans le sens où on pourrait résumer ces différents positionnements selon des contextes différents par laquelle notre étude est passée et passera encore durant notre enquête de terrain. Pour résumer, on pourrait affirmer que notre méthodologie est assez éclectique dans le sens de l'agencement des différents paradigmes et la succession de

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

positionnements selon le but recherché, néanmoins le raisonnement inductif adossé à une méthode qualitative sera considéré comme le leitmotiv de notre recherche, sur lequel s'appuieront plusieurs courants de pensées au gré des disciplines mobilisées ainsi que l'orientation changeante de notre objet de recherche afin de cerner le maximum d'informations. Le courant positiviste, sera utilisé dans le sens du traitement de l'information d'un point de vue scientifique sans influence moindre de quelque courant institutionnel proche d'un normativisme ambiant dans les approches territoriales et les méthodes d'analyse du type recherche-action-intervention prônées par Kurt Lewin (1946). Ainsi que dans le regard du chercheur dans l'analyse de données, qui sera construite sur une base théorique fidèle au modèle des « va et vient » entre théorie et pratique, ce qui suppose un regard conséquent du chercheur dans la réussite de cette jonction⁶. Le courant interprétativiste serait le plus à même dans notre enquête en vue de l'usage des méthodes et outils qualitatifs et dans le souhait de **la non généralisation des résultats**, sans toutefois tomber dans une forme de constructivisme qui conçoit toute réalité comme construit social, malgré qu'une appréhension de la ville de montagne comme résultat de l'action d'acteurs apparait en filigrane dans une partie de notre manuscrit. Pour conclure on peut dire, que la complexité de la tâche entreprise à travers laquelle la question de la formation des villes en zone de montagne, répond parfaitement voir même d'une manière logique à la complexité de notre méthode d'approche.

Section 03 : Techniques et stratégies d'analyse des données de l'enquête

Après avoir résumé la méthode suivie ainsi que ses fondements, notre travail d'investigation sera un condensé de positionnements théoriques et épistémologiques, qui par la suite assurera son enchaînement ainsi que son enchevêtrement à d'autres objets de recherche connexes aux conjectures communes. Néanmoins, notre investigation sera couronnée par l'étape de l'analyse de données qui est une étape sine qua non pour tout type de travail de recherche.

Dans la continuité de la présentation de notre méthodologie, il est important de rappeler que notre cheminement est entrain de suivre une certaine logique, les pratiques abstraites et intelligibles sont exposées afin que la concrétisation prendra effet dans la présentation du terrain d'étude et des outils appropriés. Une façon de construire une passerelle vers un certain empirisme réel et formel dans le sens et le propos. Pour cela, notre schéma d'analyse de données sera subdivisé en trois étapes, qui sont bien-sûr relatives aux règles des sciences sociales :

⁶ Ce qu'on pourrait rapprocher au fait de l'anthropologie-sociale en quelques sortes dans les rapports entre l'objet de recherche et son chercheur, du fait que l'apport de ce dernier doit prévaloir sur son objet.

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

- a) Description des données après le recueil des récits, ainsi cette description suivra la forme d'une clarification sans pour autant entrer des les détails. Où le sens primaire du verbatim sera la priorité de cette étape.
- b) L'analyse des données recueillies, à travers une lecture plus minutieuse que la description primaire de la première étape.
- c) L'interprétation des données, en se servant de l'approche interprétativiste évoquée plus haut. Dans cette étape il sera question de lien avec les différentes parties du travail, ainsi que l'éventualité de former ou non des réponses à notre problématique, dans cette étape on valorisera les données récoltées en leur donnant un sens théorique qui les rapprocheraient des conjectures de base.

3.1 La nature des données escomptées

Les données en sciences économiques peuvent être de différentes natures. Les méthodes qualitatives et quantitatives donnent déjà un aperçu du choix crucial en sciences sociales, entre données chiffrées ou lettrées, la quantification ou la prose ou entre modélisation mathématique et interprétation sociale de phénomènes économiques. Notre choix depuis le début de cette présente recherche se porte volontairement sur les méthodes qualitatives. Les déterminants dus à ce choix sont assez nombreux, loin du fait de dénigrer l'apport des mathématiques dans l'analyse des sciences sociales en termes d'universalisation des conclusions des modèles, le premier accro réside dans l'approche utilisée, dans le sens que l'étude d'un objet spatiale territorialisé au fur des chapitres ne peut par essence être réduite à un modèle globale dans l'interprétation des résultats. Autre limité liée à l'usage des mathématiques réside dans la nature des variables qui sont par définition difficilement quantifiables à savoir (la ville et la montagne) dans le sens de leur multidisciplinarité. Autrement dit, la quantification ou la réduction de la ville ou la montagne à une valeur numérique supposerait un amenuisement conséquent de leur cadre d'analyse. Autre fait à prendre en compte, notre dessein de prendre en considération la ville ainsi que la montagne comme une concentration d'individus, d'où la difficulté de quantifier les effets induits par ces dernier autrement que par l'analyse de la structure globale à travers leurs récits. Sans pour autant omettre, la portée descriptive de notre étude qui se limite aux confins de notre étude de cas.

D'un point de vue global, la recherche qualitative répond en quelques sortes à une « contre-culture » de la science économique du fait de la mathématisation excessive de cette dernière. Loin de toute subversion vis-à-vis d'un courant en particulier, toujours est-il que notre choix

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

de s'inscrire dans une logique de mix des différentes disciplines pose la condition sous-jacente d'une bifurcation des différentes sciences sociales afin de bien entourer notre objet de recherche actuel. Notre inspiration et aspiration tiennent conjointement des sciences sociales et nous estimons que l'économie est indissociable d'une forme de philosophie encline à prendre en compte les différents faits sociaux.

Cette approche plus littéraire, est plus à même de rendre compte des relations entre les individus qui rentrent directement dans les différents processus de formation des villes et de recomposition des montagnes. L'intuition peut prendre aussi une place considérable dans l'analyse des résultats, ce qui confère une certaine latitude au chercheur dans la retranscription des résultats que seule une interprétation littéraire laisse deviner. Sur ce point, on s'est laissé volontiers porté par la pensée Marshallienne concernant la relation entre l'objet de recherche et le chercheur qui indique souvent une forme d'ambiguïté qui est difficile à cerner en se limitant aux conceptions mathématiques. Michel de Vroey (2002,P.13) déclarera à propos de cette vision : « *Il trouvait (Marshall) la réalité trop complexe pour être réduite en un modèle. Cette attitude a modelé l'esprit de générations entières d'économistes et reste encore de nos jours très répandue* » Pour Marshall, l'économiste doit s'adresser à l'honnête homme. Aussi, la théorie économique doit-elle limiter le langage technique qu'elle est amenée à employer». De ce fait, on peut conclure ce volet par un choix de valoriser l'interprétation littéraire sur celle qui a trait aux interprétations mathématiques et quantitatives dans une logique de complexité et de moindre généralisation concernant l'objet de notre recherche.

3.2 La triangulation comme technique de validation des résultats

L'un des problèmes récurrents en recherche qualitative réside dans le fait de la validation scientifique des résultats. En effet, la nature textuelle des données laissent souvent présager une sorte de non authentification de ces dernières ou voir même d'une interprétation erronée ou insidieusement réorientées à des fins qui dépassent la dimension purement scientifique. En outre, comparativement aux méthodes quantitatives avec le test statistique des hypothèses la recherche qualitative devait compenser ce gap en termes de rigueur et de cohérence entre l'amont et l'aval de la recherche. Cependant, la différence de postures épistémologiques entre les deux types de recherche suggère une philosophie différente dans le traitement et dans l'interprétation des données, ou le qualitatif nécessite plus de profondeur avec des champs théoriques entremêlés et en même temps une interprétation qui se limite au contexte spatio-temporel de l'étude. Les différentes méthodes employées pour collecter les données en

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

recherche qualitative via la distinction entre recherche primaire et secondaire impose de fait une certaine cohérence afin de ne pas perdre le fil conducteur régis par la question principale. C'est dans ce sens que la triangulation s'emploie à conceptualiser l'agencement des différentes méthodes de collecte des données (Flick, 1992).

De manière générale, la triangulation méthodologique peut être définie comme le fait d'appréhender un objet de recherche d'au moins deux points de vue différents (Caillaud et Flick, 2016, P.1). Cela vaudrait dire aussi quelque part le dépassement des techniques visant à juxtaposer les résultats qualitatifs et quantitatifs et d'ouvrir les yeux sur des méthodes purement qualitatives mais avec une acuité dans l'analyse et dans l'interprétation des résultats.

La triangulation à travers notre synthèse théorique répond implicitement à une construction diverse d'un même objet, et *d'oublier donc que chaque méthode construit son objet plutôt qu'elle ne l'observe* selon les propos de Flick (2004). Pour poursuivre, Denzin et Lincoln (2005, p.6) pensent que : « *..la triangulation est une vitrine des multiples réalités réfléchies simultanément ..* ». Entre réalités réfléchies et constructions théorisés tel est l'objectif de notre travail en somme ou nous essayerons de trouver un lien logique entre les deux à travers l'usage de la technique de la triangulation.

La quête de notre travail qui s'appuie sur plusieurs niveaux d'enquête, dans le recueil des données afin de nous faire avancer dans notre questionnement sur le pourquoi du comment des villes de montagne. Juxtaposée à plusieurs approches et méthodes différentes, ce qui nous informe implicitement sur notre démarche à suivre en termes de triangulation. En effet, nous n'allons pas chercher une forme de consentement dans la convergence des méthodes, théories et outils utilisés pour cette fin, cela reviendrait à une construction théorique dirigée et dirigiste, oubliant les principes universelles de la science en reprenant les fondements du positivisme dans sa conception universaliste. De ce fait nous essayerons de dépasser la limite de la validation en confrontant les différents résultats dans leur substance, comme pour garder intact le caractère éclectique de notre méthodologie. Cela renvoie pour Flick (2011) à un programme fort de triangulation, ou tout simplement à **une triangulation forte**.

Pour Caillaud et Flick, (2016,P.4) : « *on ne cherche plus la convergence des données à travers différentes méthodes, au contraire chaque méthode est considérée comme une source supplémentaire de connaissances, comme un point de vue particulier sur l'objet. Les données s'accumulent donnant au chercheur une vision plus globale du phénomène étudié. Ici, la triangulation n'est plus un critère de validité mais elle est utilisée comme une stratégie de*

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

qualité. Les contradictions entre les résultats issus de différentes méthodes ne sont dès lors pas une menace pour le chercheur, mais complètent sa compréhension du phénomène (Barbour, 2001). On parlera plutôt de combinaison de perspectives de recherche plutôt que de juxtaposition de paradigmes (Flick, 2011) ».

Suivant les indications de Denzin (1970), qui a pu résumer les techniques de triangulation les plus utilisées, on en retient pour notre travail actuel les plus importantes selon le cheminement esquissé au début :

- Une triangulation théorique : Via l'utilisation de plusieurs théories dans les premiers chapitres, afin de voir la portée du problème de la formation des villes à travers l'état de l'art. Pour cela nous avons mis à profit les principales théories susceptibles de nous apporter un regard différent suivant les disciplines mobilisées.
- Une triangulation des outils méthodologiques : Nous verrons par la suite la présentation des principaux outils qui seront utilisés dans ce travail. En effet, notre recherche qualitative nous impose une utilisation diverse suivant le schéma de l'observation, d'une recherche exploratoire, une analyse de contenu de documents puis des entretiens semi et non directifs, tout cela sous le prisme d'une étude de cas multi-cites.
- Une triangulation des sources : une diversification des sources bibliographiques.

In fine, sur les cinq méthodes de triangulation préconisées en recherche qualitative, on en utilise presque trois, autrement dit de multiples méthodes de validation et de conformité de la recherche tout en travaillant à juxtaposer plusieurs points de vue.

Section 04 : Comment appréhender notre recherche ?

Les techniques et les démarches de comment cerner notre objet de recherche peuvent s'inscrire dans plusieurs étapes à la fois et dans une conception au carrefour de plusieurs acceptations méthodologiques et épistémologiques. Ayant pris conscience que chaque thématique peut offrir son propre étalage de perception de son objet, la notre s'inscrit dans une logique plutôt holiste qu'individualiste en référence aux méthodes qualitatives ainsi qu'au raisonnement inductif. Par contre, notre holisme dans les faits peut s'avérer biaisé dans le sens où son acceptation globale ne définit pas forcément un « tout » ou une généralisation systémique de l'objet de recherche vers une interprétation macro-économique. En effet, notre recherche suit une réponse à une problématique bien précise et interprète une tentative de réponse étayée par un cas pratique en l'occurrence trois villes de montagne du massif du

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

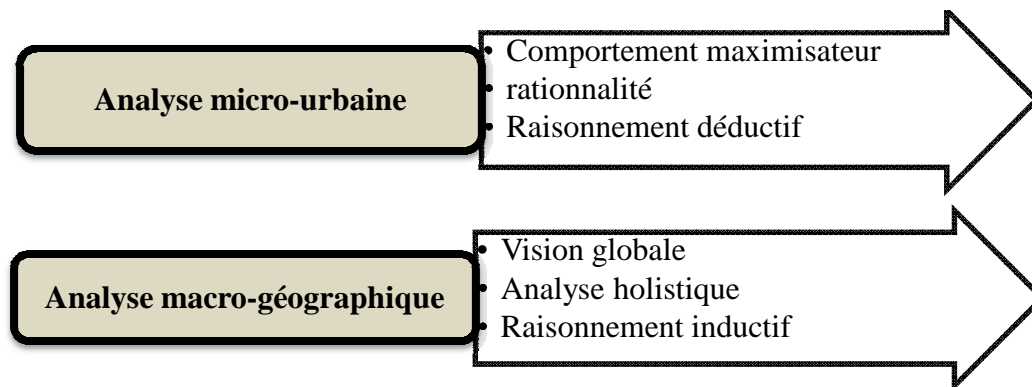
Djurdjura afin de comprendre le pourquoi du comment de leur formation. Cette question véhiculée à travers des objectifs de recherche qui s'inscrivent dans une interprétation holiste dans le sens où la somme de leurs parties aussi distinctes qu'elles peuvent faire figure d'individus composant ces entités là⁷, peuvent représenter une somme, un groupe, « un tout » mais tout en étant dans un sous ensemble relatif au terrain d'étude proprement délimité, cette idée est renforcée par l'usage d'une étude de cas « à cas multiples » dans notre procédé d'investigation (voir la sous-section 4.6). Une façon d'appréhender une sous réalité à travers la somme de ses composantes dans une réalité plus globale et plus générale. Edgard Morin (1996,P.117) dira à ce sujet : « *Il ne s'agit pas d'opposer un holisme global en creux au réductionnisme systématique ; il s'agit de rattacher le concret des parties à la totalité. Il faut articuler les principes d'ordre et de désordre, de séparation et de jonction, d'autonomie et de dépendance, qui sont en dialogique (complémentaires, concurrents et antagonistes) au sein de l'univers* ». C'est dans cette optique que s'inscrit notre façon d'appréhender notre objet de recherche. Néanmoins, la vision holiste interpelle implicitement d'autres approches, comme l'approche systémique dans l'interaction des différents sous-ensembles d'un même phénomène. La manière holistique d'appréhender le fait urbain et le fait montagnard, ne nous laisse guère le choix en vue de nos positionnements initiaux. Les disciplines mobilisées pour la plupart rentrent dans un cadre d'analyse plus méso que micro, en évitant la macro conception du phénomène en soi. Et ceci, dépasse de facto délibérément l'interprétation individuelle et le centrage sur le simple quidam qu'il soit rationnel ou autre. La confusion, pourrait apparaître dans le sens où les enquêtés ainsi que les pourvoyeurs de données seront des individus proprement dits, mais la collecte, la lecture ainsi que l'interprétation des données seront insérées dans un cadre compréhensif global des villes du massif montagneux du Djurdjura. L'interprétativisme prôné rentre en quelques sortes dans ce fait d'analyse, mais sans pour autant faire dans le structuralisme dans l'analyse des données globales et d'écarter tout apport de l'individu sur la compréhension globale. Nous souhaitons surtout nous placer dans une logique d'agrégation des comportements et des interactions dans l'analyse de la formation des villes de montagne du massif du Djurdjura, inspiré de la démarche de Karl Marx (1867) et d'Emile Durkheim (1893) dans l'analyse des faits sociaux adossée à une description de la causalité. Nous verrons par la suite les outils mobilisés en concordance avec les différents positionnements suscité tout en essayant de maintenir une certaine cohérence avec les objectifs de notre recherche.

⁷ En relation directe avec la deuxième partie de notre enquête

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

Ceci, nous rappelle la vision organiste de la ville défendue par Pierre-Henri Derycke (1993) à travers la vision organiste de la ville ou la valeur du tout l'emporte sur l'individualité des lieux et la spécialisation des espaces qui la composent. Cette dernière, contraste avec la vision mécaniciste de la ville souvent utilisée dans l'étude et l'analyse des lieux urbains ou la ville est perçue principalement comme une juxtaposition de lieux divers formant une entité polycentrique. La différence dans les visions relatives à la ville rejoint quelque part la dimension de celle-ci, à savoir que l'étude d'une métropole ou d'un petit centre urbain en montagne obéira de par sa forme à une vision particulière plutôt qu'à une autre. Ainsi on pourra analyser la nuance entre les deux visions sous le schéma suivant :

Figure 4 : Analyse méthodologique du fait urbain



Source : Synthèse de nos recherches.

4.1 L'observation

Il est vrai, depuis le début de notre travail que l'observation fut citée comme l'un des principaux moteurs de notre recherche. On a pu le constater à travers le déterminant de recherche qu'elle a pu offrir pour nous inciter à entreprendre ce présent travail et, dans ses aptitudes à appréhender un objet de recherche de visu et dans une logique évolutive dans le but de souligner que la ville en zone de montagne possède des aspects qui dépassent l'intelligibilité dans la mesure où cette dernière est comparable à un laboratoire à ciel ouvert. L'observation est l'outil de prédilection de tout chercheur en science sociale ayant comme objectif d'analyser un phénomène plus ou moins dynamique et évolutif dans le temps. La ville d'un point de vue général est le fruit d'interactions qui la définissent en tant que telle. Ces interactions peuvent aussi prendre la forme d'aménités visibles voir même infrastructurelles. Ceci nous ouvre la voie à l'outil offert par l'observation. Cette dernière : « *trouve ses racines en anthropologie culturelle, en sociologie urbaine ainsi que dans des écrits journalistiques* » d'après Jones et al (2000) et nous confirme implicitement l'attachement de cet outil à tout ce qui a

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

trait aux sciences sociales. Notre observation s'articule sur deux niveaux d'analyse. Premièrement l'observation plutôt passive, celle qu'on pourrait qualifier d'In Situ à travers la vision ainsi que la tentative de compréhension de l'espace vécu par les acteurs qui le font, ce qui fait de la ville en zone de montagne un territoire selon la définition relative à celle-ci. Cette première phase de l'observation, interpelle une visée descriptive du phénomène urbain en zone de montagne ainsi qu'une sensible incitation à une comparaison implicite entre les différentes villes. Cela évidemment altère en quelques sortes l'objectif de celui qui mène la recherche à travers des biais cognitifs divers dans l'analyse voir même « le jugement » de ce phénomène. Néanmoins, cette première étape nous semble importante du fait de sa présentation comme objet de recherche à travers ses composantes et de son environnement surtout en parlant de montagne et nous permet de surcroit de dresser un récit initial ou un journal de terrain comme plan d'action, surtout dans la conduite de notre enquête de terrain. Le deuxième niveau d'analyse relatif à l'observation vient compléter le premier, dans le sens où c'est une observation plus aboutie et plus en règles avec la scientificité de notre objet de recherche. Cette observation est appelée observation participante qui est définie selon (Lapassade, 2016 ; Bogdan et Taylor, 1990) : *« comme un dispositif de recherche caractérisé par une période d'interactions sociales intenses entre le chercheur et les sujets, dans le milieu de ces derniers. Au cours de cette période, des données sont systématiquement collectées [...]. Les observateurs s'immergent personnellement dans la vie des gens. Ils partagent leurs expériences »*. L'observation participante dans notre cas dénote d'un fait qu'il faut préciser, qui est la localisation résidentielle du chercheur en question qui se situe dans une ville de montagne du massif du Djurdjura. Autrement dit, une immersion au quotidien et qui peut même témoigner de l'aspect évolutif de notre objet de recherche, du fait de la présence quasi quotidienne durant des années au sein du terrain enquêté. Du moins, les attitudes scientifiques requises pour ce type d'observation, relèvent d'une objectivité respectée au plus haut point. L'interprétativisme prôné, rentre dans cette veine du fait d'une interprétation purement positive dans le récit et une observation purement scientifique sans aléas moraux ni autres biais pouvant altérer le raisonnement rationnel du chargé de la recherche. Ceci requiert un effort de déconstruction des pré-requis concernant le territoire construit et vécu et le retour vers une vision initiale d'espace en formation constante à travers plusieurs paramètres à prendre en compte, qui s'appliquent évidemment à cause de la condition extra-universitaire du chercheur en question. Chemin faisant, tout amalgame avec une forme de participation observante est à éviter dans notre cas en particulier, du fait d'une participation plutôt imposée que désirée ou voulue dans son sens global. La participation observante pour

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

Soulé (2007,P.23) : « apparaît fréquemment comme une sorte de figure de style, ayant vocation à souligner un investissement important, ou particulièrement prolongé, au sein d'un groupe, d'une communauté ou d'une organisation. La recherche d'originalité semble dès lors justifier ce choix terminologique » Pour notre cas, une participation quelconque n'est nullement envisageable du fait de la nature de notre recherche en premier lieu ainsi que les conditions exogènes dues à la conduite de notre enquête. Bien que cette notion ne soit qu'une simple dérivée de l'observation participante, et les deux notions peuvent prêter à confusion, toujours est il qu'une clarification doit être soulignée quant à l'usage des concepts méthodologiques tout en gardant une certaine parcimonie dans leur utilisation.

4.2 L'entretien

Les enquêtes menées par entretien et seulement par entretien deviennent de plus en plus rare en sciences économiques. Les outils des méthodes quantitatives à l'instar du questionnaire direct font figure de nos jours de "norme" en termes de collectes de données du fait d'un scientisme chiffré qui prend de plus en plus d'ampleur au sein des économistes orthodoxes. Ceci évidemment est totalement compréhensible du fait de recherches à visées analytiques d'où l'outil qui incombe ou qui sert mieux l'objet de recherche peut s'avérer comme tel. Cependant, dans un certain type d'étude à visée descriptive et compréhensive, l'usage du questionnaire peut s'avérer limitant dans le sens où des données chiffrées ne peuvent laisser transparaître la complexité des résultats présumés dans les conjectures de recherche ainsi que la réalité du phénomène en lui-même. Souvent l'aspect quantifiable de la recherche ne reflète qu'une infime partie des composantes ainsi que des variables réellement influentes en ce sens. Pour ce qui est d'appréhender la réalité de notre sujet selon son contexte spatiotemporel, notre choix s'est porté sur l'usage d'un outil phare des méthodes qualitatives qui n'est autre que l'entretien. On a tendance à classer cet outil comme faisant partie uniquement des sciences sociales les plus « *exhaustives* » dans le sens où les méthodes quantitatives n'y ont pas accès à l'instar de l'anthropologie, la psychologie ou certaines branches de la sociologie. Mais une recherche qui regroupe plusieurs disciplines s'appuyant sur les méthodes qualitatives présuppose une certaine profondeur dans la collecte de données, celle-ci ne tenant pas compte du nombre (n) qu'il soit représentatif ou significatif dans la mise en place d'un modèle généraliste et généralisant de faits à une échelle supérieure à celle étudiée, mais dans la compréhension profonde d'un phénomène socioéconomique dans sa complexité transdisciplinaire et à travers la réalité des acteurs localisés sur le terrain enquêté. À ce propos Blanchet et Gotman (2006, P.50) estiment que : « *La réalisation d'une enquête*

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

par entretien est, de manière générale, de taille plus réduite que celui d'une enquête par questionnaire...Les informations issues des entretiens sont validées par le contexte et n'ont pas besoin de l'être par leur probabilité d'occurrence. Une seule information donnée par l'entretien peut avoir un poids équivalent à une information répétée de nombreuses fois dans des questionnaires. ». À cela, s'ajoute la nature de notre enquête qui semble être **complémentaire** à la revue de littérature mobilisée depuis le début de notre recherche.

Le terme de localisation renvoie implicitement à l'espace, ce qui fait la particularité de notre recherche. L'implication des acteurs dans la formation des villes et sur le construit de la montagne environnante sous l'aune des définitions respectives des deux variables suscitées, confirme quelque peu le moyen de l'entretien comme étape prépondérante dans la collecte de nos données. Envisager la ville de montagne sous le prisme de la concentration d'hommes, nécessite un rapport bien établie entre le chercheur et la population mère⁸ constituant les villes de montagne. Ce lien, ne pouvant être établi que par un outil de communication qui est l'entretien, ce dernier selon la définition de Blanchet et Gotman (2006,P.12) : « *Désigne une technique d'enquête, qui est née de la nécessité d'établir un rapport suffisamment égalitaire entre l'enquêteur et l'enquêté pour que ce dernier ne se sente pas, comme dans un interrogatoire, contraint de donner des informations. L'entretien qui modifie les rapports entre interviewer et interviewé modifie aussi la nature de l'information produite. D'une information qui constituait une réponse ponctuelle à une question directe de l'enquêteur, on est passé à une réponse-discours obtenue par des interventions indirectes de l'enquêteur* ». Les conditions implicitement suscitées à travers ce passage, nous informe sur plusieurs points concernant surtout la condition de l'entretien qui doit être premièrement favorable à l'enquêté qui sera notre source principale de recherche, ceci a trait directement à l'échantillonnage par convenance convenu de faire plus haut. Dans l'objectif d'obtenir les meilleurs données possibles.

D'un autre point de vue, Nous estimons que l'apport de l'entretien aux méthodes qualitatives est beaucoup plus profond en termes d'apport théorique que peuvent le faire d'autres outils méthodologiques. Cette profondeur recherchée est mesurable au processus même du déroulement du processus d'entretien entre l'enquêteur et l'enquêté. Ainsi que dans l'orientation prise au fil du temps par l'interview en elle même rendue possible par les questions ouvertes du questionnaire. Blanchet et Gotman (2016, P.37) admettent que : « *L'enquête par entretien ne peut prendre en charge les questions causales, les "pourquoi",*

⁸ Qui bifurquera par la suite vers un échantillon par convenance comme étant cité plus haut.

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

mais fait apparaître les processus et les 'comment' ». Cette affirmation, prouve en quelques sortes notre cheminement que nous estimons logique en termes de positionnement de notre recherche relativement à nos questionnements de base, ou nous avons dit précédemment vouloir donner une prééminence au comment de la question qu'au pourquoi. Et nous confirme aussi implicitement notre choix d'opter pour l'entretien dans ce type de recherche

Pour ce qui est de la validité de notre outil phare de collecte de données, nous nous sommes positionnés sur le schéma inspiré par Savoie-zajc (2006,2003) ainsi que la méthode utilisé par Kara (2018) dans la confirmation de la validité de la recherche à travers les douze critères de rigueur.

- a) **La localisation du chercheur** : Nous avons parlé de ce choix au préalable à travers l'observation rendue possible par une immersion particulière. Ce qui nous a permis de concevoir notre objet de recherche d'un point de vue global, aux confins des différences entre les différentes observations (participante et *in situ*). Entre implication du chercheur et objectivité rationnelle, afin d'entrevoir toutes les facettes du phénomène étudié.
- b) **Les stratégies d'écriture** : Nous essayerons de rester les plus impartiales dans la retranscription des différents récits dans la construction du verbatim. L'interprétation prendra une autre forme dans l'articulation avec les fondements théoriques développés tout au long de notre manuscrit.
- c) **Une description riche** : comme corolaire du critère précédent et, dans la suite des visées théoriques de notre étude. Il va de soi que le volet descriptif prendra une part prépondérante dans l'analyse du contenu du fait matériel au sens le plus physique du terme de notre recherche actuelle. Un aspect défendu dans notre démarche de recherche via l'usage des méthodes descriptives.
- d) **Les clarifications des biais théoriques et idéologiques** : Il est vrai que la recherche en sciences sociales peut prêter à confusion dans la gestion des biais cognitifs ou théoriques ou faire objet d'interprétation idéologique. Nous en sommes conscients. Cependant, les passages de cette thèse ayant pour objet les méthodes d'analyse et autres raisonnements scientifiques à l'instar du positivisme dans le traitement des informations, ou à une moindre mesure la méthode poppérienne dans la conception de la vérité scientifique, sont une preuve que nous estimons nécessaire dans la direction que prendra notre recherche. De ce fait, on essaiera au maximum de restreindre cet impact concernant l'incursion de toute idéologie dans notre recherche.

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

- e) **L'utilisation de plusieurs paliers d'interprétations** : Il sera utile de rappeler que toute recherche sur l'urbanisation en zone de montagne rendra compte d'une multidisciplinarité avérée. Afin de ne pas cantonner l'objet dans les limites d'une discipline ou d'une autre. De ce fait les différents paliers d'interprétation suivront ce même crédo dans le sens où l'analyse des récits passera par cette même étape.
- f) **Le retour aux interviewés** : Il sera inutile de rappeler que les interviewés feront figure de source d'information principale, surtout pour ce qui concerne la deuxième partie de ce travail.
- g) **La réflexivité du chercheur** : l'approche réflexive en science, reflète implicitement l'apport du chercheur dans son entreprise. Autrement dit, dans son implication intrinsèque et d'après les travaux de Donald SHÖN (1994) la pratique réflexive consiste à apprendre par et dans l'action. Ce qui légitime le système d'apprentissage par action ou le *Learning by doing* théorisé par John Dewey (2018). Cette manière de faire légitime les enquêtes empiriques en immersion dans les travaux de recherche en sciences sociales. De ce fait un effort de réflexivité est plus ou moins important dans tout processus de recherche y compris le notre.
- h) **La qualité des interactions** : Notre choix de favoriser la méthode d'échantillonnage par convenance rentre dans cette logique, du fait de l'amélioration des interactions entre l'enquêteur et l'enquêté. Les modalités de l'entretien qui seront discutées par la suite admettent cette interaction que l'on pourrait qualifier de forte entre les acteurs de l'enquête à travers des entretiens exhaustifs en amont et de semi-directifs concernant la deuxième partie de l'enquête. Ainsi, les deux techniques d'enquête suscitées suggèrent une certaine proximité avec l'enquêté de façon à en tirer le meilleur de l'entrevue conformément aux desseins du chercheur. Blanchet et Gotman (2016,P.20) diront à ce sujet : « *La présence de cette interaction (en parlant de l'entretien) et sa portée heuristique, ou productive est ce qui constitue l'originalité même de l'entretien dans les sciences sociales, de ce point de vue, l'entretien s'est toujours défini par opposition au questionnaire* ». Autrement dit, l'entretien comparativement à d'autres méthodes de collecte de données offre cette possibilité en termes de proximité et une incitation plus prononcée à l'interaction.
- i) **La durée de l'étude** : La temporalité de l'étude reste discutable au fait de la relativité de toute recherche concernant son objet ainsi que ses objectifs. Pour notre cas, notre observation dure depuis des années, bien plus que le temps imparti de la réalisation de

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

notre thèse, Pour ce qui est de la récolte de données ainsi que la réalisation des entretiens, on l'estime entre 3 et 4 mois d'intense labeur.

- j) **La place de la subjectivité dans l'interprétation** : La recherche d'un point de vue global implique l'objectivité parfaite du chercheur. Néanmoins, les sciences sociales imposent de par leur conception une certaine subjectivité qui peut être critiquable, mais dans le fond reste admissible si justification il y a. Le point de vue du chercheur peut faire figure de second plan dans l'analyse ou l'interprétation, toujours est-il, si l'on pouvait en dire autant quand il s'agit du choix de la thématique et de l'orientation donnée au sujet en question. Selon Laperrière (1997, P.367) : « *les chercheurs qualitatifs voulaient maximiser la validité de leurs résultats en balisant ou en exploitant les ressources de la subjectivité plutôt qu'en essayant de l'exclure des processus de recherche, puis en encourageant une étude des phénomènes sociaux en contexte naturel plutôt que dans un contexte qu'on tentait de neutraliser au départ pour en arriver à établir rapidement des généralisations* ». En posant le problème de la subjectivité dans les sciences sociales, on se rend compte au final que c'est le problème de toute la recherche somme toute dans son analyse rationnelle qui est remise en cause. Selon Gohier (2004), Pourtois et Desmet, (2007), Bourgeois (2016). en recherche interprétative la fiabilité qui vise à démontrer la transparence du chercheur et, par fait même, l'indépendance de ses interprétations par rapport à ses biais.
- k) **Le journal de bord** : Le fait de tenir un journal rend compte de la réflexivité du chercheur vis-à-vis de son cas pratique ou de son terrain d'étude. Noter les avancées pratiques du travail de terrain dans une durée généralement assez restreinte et pour une quantité d'information conséquente est du domaine de la gestion pratique du plan de travail que tout chercheur doit intégrer dans ses travaux de recherche.
- l) **La confirmation par la procédure de l'audit** : examen de confirmation des résultats de la recherche à leurs conjectures de base.
- m) **L'échantillonnage contrasté** : Relativement au choix de l'échantillonnage et de la méthode entreprise pour. Dans notre cas, comme on a pu le voir notre choix s'est porté sur la méthode de l'échantillonnage par convenance, selon les propriétés de notre recherche et la population qui la compose afin de mener à bien notre démarche de récolte de données.

Ainsi à travers les douze critères cités, on se rend compte davantage de la portée de notre recherche surtout concernant l'outil de collecte de données mobilisées pour ce qui est

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

l'entretien. D'autres critères de rigueur subsistent dans le sondage général des recherches qualitatives interprétativiste. Quatre critères liés aux méthodes et aux procédures d'analyse de la recherche interprétative ont été définis en parallèle à ceux du paradigme positiviste (Bourgeois,2016). Il s'agit des critères de crédibilité, de transférabilité, de fiabilité et de constance interne (Lincoln et Guba, 1985). Néanmoins, ces quatre critères cités feront l'objet d'une analyse globale de ce recherche vers la fin de notre travail, afin de permettre un exercice de triangulation basé sur une comparaison des données recueillies à travers les entretiens et l'observation avec nos synthèses théoriques en relation avec les objectifs de recherche émis au début de notre travail. La triangulation nous permettra de rendre compte surtout de la fiabilité ainsi que la pertinence de notre recherche (voir sous-section 3.7).

4.2.1 Enquête par entretiens non-directifs

Pour ce qui est de la mise en place pratique de nos entretiens, conformément à la structuration de notre enquête de terrain à travers son articulation sur les deux niveaux d'enquête. Nous avons décidé d'orienter notre collecte de données selon les impératifs de chaque niveau d'analyse. Pour la première partie, celle qui sera consacrée aux professionnels, responsables locaux et les universitaires nous avons opté pour des entretiens non-directifs ou entretiens exhaustifs afin de sonder en profondeur notre objet de recherche à travers le regard pluriel de personnes que nous estimons à même d'apporter une autre vision à la notre. L'entretien exhaustif sera orienté selon le profil de la personne qui sera enquêtée et s'étalera sur plusieurs volets différents, nous utiliserons une approche au cas par cas selon le domaine de compétence de tout un chacun en lien évidemment avec l'objet de recherche. Autrement dit, on s'attèlera sur une diversification du corpus enquêté selon les variables mobilisées pour.

Nos entretiens porteront sur la place de la ville de montagne dans le paysage économique algérien et de la wilaya de Tizi-Ouzou, comment est-elle perçue par les praticiens tels que les urbanistes et les architectes. Ses fonctions au niveau local et régional en termes d'équilibre vis-à-vis des grandes agglomérations du pays. Les idées reçues sur leurs formations, ses différentes formes induites par son urbanisation continue et enfin son devenir. Tels seront les thèmes abordés lors des entrevues de la première partie de notre enquête.

Généralement quant on parle d'entretiens non-directifs, on a tendance à parler de nombre restreint en termes d'échantillon concernant ce type d'entrevue. Cela revient au fait de l'exhaustivité des interviews et leur durée fastidieuse. L'objectif premier de notre démarche est de récolter le maximum d'informations sur la durée et de deviner la perception de nos interlocuteurs concernant notre travail de recherche. Leur regard de professionnel ou de

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

responsables locaux pourrait en effet nous être utile en complément du regard du scientifique. Le tableau suivant résume la première étape de notre enquête.

Tableau numéro 6 : récapitulatif de la première phase d'enquête

Personnes entretenu	Localisation	Profession	Type d'entretien	Durée	Date
01	AEH	Responsable de la cellule foncière et d'urbanisme	Non-directif	45 minutes	01-08-2020
02	AEH	Ancien élu APW	Non-directif	50 minutes	02-08-2020
03	Tizi-Ouzou	Architecte Urbaniste opérationnel	Non-directif	3 heures	12-12-2020
04	L.N.I	Responsable urbaniste	Non-directif	60 minutes	05-11-2020
05	Mekla	Responsable urbaniste APC Mekla	Non-directif	40 minutes	06-11-2020
06	Tizi-Ouzou	Universitaire (économiste)	Non-directif	2 heures	20-11-2020
07	Tizi-Ouzou	Universitaire (Architecte)	Non-directif	2 heures	15-09-2020
08	AEH	Architecte responsable du service technique APC	Non directif	1 heure	05-01-2021

Source : synthèse de nos travaux

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

4.2.2 Enquête par entretiens semi-directifs

Nous allons compléter notre travail de terrain par des entrevues avec des habitants⁹ résidant au sein de notre terrain d'investigation, selon le critère de localisation en ville de montagne (à travers les trois villes A.E.H, L.N.I, et Mekla). Cette partie de l'enquête, utilisera l'entretien semi-directif comme principal outil de collecte de données, où il s'agira de tenter de comprendre les déterminants des agents qui font les villes de montagne. Qu'est ce qui les pousse à se localiser en ville de montagne ? Comprendre aussi la nature de ce choix et la logique d'expansion des villes de montagne à travers ses agents localisés.

À L'inverse de la première partie de l'enquête, nous avons pris la décision de passer par des entretiens semi-directifs. Il s'agira de considérer les ressentis des acteurs faisant la ville de montagne à travers les ménages et commerces qui nous intéressent. L'entretien semi-directif nous permettra de voir l'intérêt des enquêtés pour leur lieu d'habitation, dans une visée complémentaire à la portée principale de l'entretien exhaustif de la première phase. Selon Blanchet et Gotman (2016,P.24) : « *L'enquête par entretien est ainsi particulièrement pertinente lorsque l'on veut analyser le sens que les acteurs donnent à leurs pratiques, aux événements dont ils ont pu être les témoins actifs ; lorsque l'on veut mettre en évidence les systèmes de valeurs et les repères normatifs à partir desquels ils s'orientent et se déterminent. Elle aura pour spécificité de rapporter les idées à l'expérience du sujet. Elle donne accès à des idées incarnées, et non pas préfabriquées, à ce qui constitue les idées en croyance et qui, pour cette raison, sera doté d'une certaine stabilité* ». Notre but est de connaître le ressenti de nos enquêtés vis-à-vis de leur ville de montagne, est ce par volonté délibérée qu'ils y résident ou pas par contrainte. Leur volonté aussi concernant leur avenir et leurs aspirations vis-à-vis de leur ville. Des questions leur seront dirigées dans le guide d'entretien, des questions ouvertes qui leur laisseront la latitude nécessaire pour des réponses en profondeur. Néanmoins l'entretien sera balisé et limité contrairement au premier type d'interview de la première partie de l'enquête.

Les entretiens semi-directifs, seront structurés selon l'articulation du guide d'entretien, ainsi que les relances et autres articulateurs logiques qui seront mis en œuvre pour la fluidité de l'entretien. (Voir en annexe).

⁹ Habitants des villes présélectionnées pour notre enquête de terrain.

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

Tableau numéro 7 : récapitulatif de la deuxième phase de notre enquête

Modalités Zones	Ménages	Commerces	Type d'entretien	Durée des entretiens
A.E.H	05	05	Semi-directif	Entre 40 et 60 minutes
MEKLA	05	05	Semi-directif	Entre 40 et 60 minutes
L.N.I	05	05	Semi-directif	Entre 40 et 60 minutes

Source : synthèse de nos travaux

4.3 Le guide d'entretien

Le guide d'entretien sera la pierre angulaire de notre entretien semi-directif. Nous allons le structurer en calquant les éléments qui jalonnent notre problématique à travers ses questions principales et subsidiaires et les objectifs de recherche induits par ces dernières. La consigne initiale de notre guide sera comparable à notre objet de recherche qui est en somme les villes de montagne du massif montagneux du Djurdjura. Ensuite à travers ce premier point découleront des guides thématiques qui baliseront l'interview à travers les thèmes abordés et les réponses attendues. En somme la volonté exprimée, réside dans l'articulation de l'interview sans faire en sorte de diriger le discours. Les transitions se feront de façon discursive à travers les thématiques mises en place selon leur ordre de priorité. La structure de notre entretien semi-directif suivra l'articulation suivante selon les thématiques suivantes :

- La conception de la ville de montagne.
- Les principaux déterminants à leur localisation actuelle.
- Les effets attractifs de la ville de montagne selon le regard des enquêtés.
- Leur regard sur les effets répulsifs des villes de montagne.
- Leurs aspirations futures et personnelles vis-à-vis de leur localisation.
- Leur ressenti, concernant l'action publique au niveau des villes de montagne.

On peut voir à travers cette structuration que les thèmes abordés seront assez larges de manières à ouvrir le débat, et seront sensiblement abordables en les mettant au centre la

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

compréhension et l'aisance de l'interviewé. Evidemment nous tenterons de relancer la discussion à travers des liens logiques et de l'étoffer par des remarques et suggestions qui seront faites sur le tas afin d'enrichir la prise d'information par une discussion constructive.

La cible de nos entretiens en deuxième phase de notre enquête, sera les ménages et les commerçants¹⁰ des villes de montagne du massif montagneux du Djurdjura. *In fine*, nous verrons par la suite plus de précision concernant les détails des entretiens réalisés, soit au début de notre enquête, de par les entretiens exhaustifs à travers le volet institutionnel et professionnel de l'étude, ou dans les entretiens semi-directifs en seconde phase plus tournés vers une approche micro-urbaine encline à la localisation et aux autres disciplines (géographie, sociologie, histoire) mobilisées depuis le début. Nos deux enquêtes seront complétées par des mini travaux réalisées sur la base de l'attractivité des dites-villes, avec des enquêtes sur l'aspect marchand de ces dernières et sur la mobilité urbaine entre le centre-ville et l'arrière-pays.

4.4 L'approche monographique

Nous pouvons aisément dire, comme pour toutes études économiques d'ailleurs, que les chiffres sont le carburant de l'économiste. Les données statistiques relatives à notre recherche, dépasse l'étape de la vérification empirique, mais s'imposent à ce stade comme intrant essentiel afin de mener à bien notre recherche. Les sources de données officielles sont différentes et assez bien fournies somme toute, et nous pouvons citer à ce niveau :

- Les données nationales que l'on peut trouver à travers l'office national des statistiques (ONS) qui est la banque de données la plus fournie actuellement en Algérie.
- Les différentes chambres ministérielles à travers leurs déconcentrations au niveau local (des wilayas) et surtout tout celles qui sont relatives à la ville et l'urbanisation.
- Nos références aux derniers RGPH (Recensement général de la population et de l'habitat) en date, et notamment celui de 2008, dans l'attente de celui de 2020 mais qui pour notre étude semble légèrement en retard et dans l'impossibilité de l'utiliser.
- Les annuaires statistiques de la wilaya de Tizi-Ouzou.
- Les statistiques locales que l'on peut trouver au niveau des wilayas.

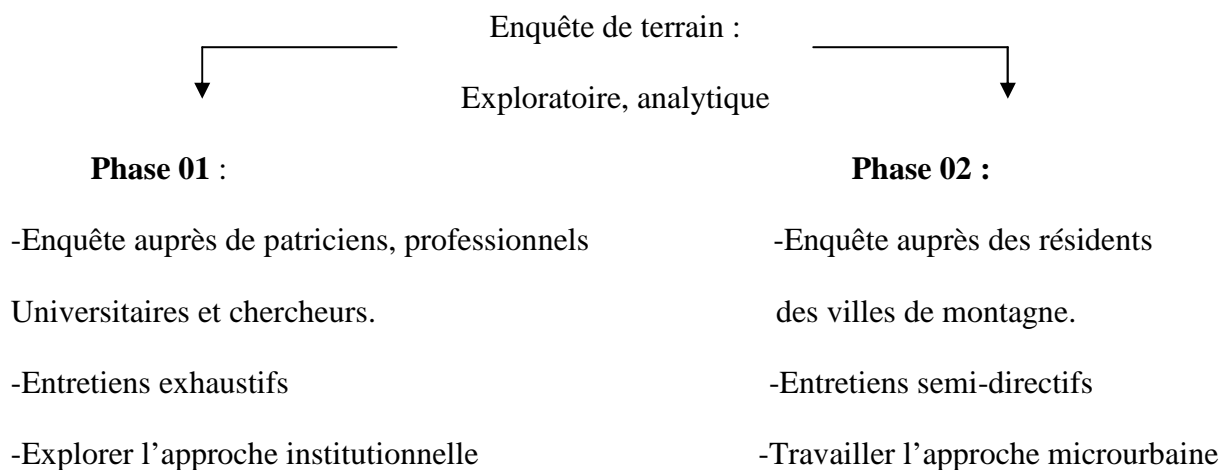
¹⁰ Vu que le secteur dominant des villes de montagne est le tertiaire (commerce et services), source : ons.dz rapport sur la répartition de la population active 2018.

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

Néanmoins, ces sources de données souffrent de la non prise en compte des détails utiles à la compréhension des spécificités endogènes que posséderaient les villes de montagne. Pour y remédier, nous allons tenter d'incorporer à notre corpus méthodologique la consultation des outils de la planification urbaine, tel le PDAU (Plan directeur d'aménagement urbain) des villes qui seront étudiées.

La principale limite à notre recherche de données statistiques, réside dans le fait de la caducité des statistiques du RGPH¹¹. L'outil statistique le plus enclin à notre analyse micro-urbaine. Et c'est l'une des raisons qui nous a conduits à minimiser l'approche monographique au profit des entretiens et de l'observation, vu l'incapacité de rendre compte numériquement des réalités urbaines des villes de montagne, nous tenterons d'étayer le maximum de nos propos issus de l'investigation par des données numérisées et chiffrées, issues des organismes suscités.

Figure 5 : Croquis du cheminement de l'enquête de terrain



Source : synthèse de nos travaux

4.5 L'étude de cas

L'une des prédispositions prises pour notre étude de terrain aux côtés des outils mobilisés et présentés ci-dessus, est de trouver l'intermédiation entre eux. En effet, l'articulation entre théorie et investigation empirique trouve souvent son essor dans l'usage des études de cas en méthode qualitative. Cet outil privilégié, nous offrira un moyen d'expérimentation des conjectures développées tout au long des chapitres. En outre, la méthode itérative en va et vient adossée à une approche inductive interprétativiste, met l'étude de cas en amont et en aval de la recherche. Permettant ainsi un stimuli de recherche en premier lieu et une validation

¹¹ L'absence de statistiques récentes, les dernières datent de 2008.

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

empirique d'un objet de recherche en situation réelle (Berg, 2000) à une période et une localisation bien définie. Pour cela, le positionnement épistémologique suite à cet outil méthodologique rend compte d'une certaine ambiguïté scientifique quant à la portée des résultats escomptés. Yves C. Gagnon (2012,P.12) dira à ce propos : « *La recherche utilisant cette méthode (l'étude de cas) était considérée avec scepticisme, associée à un pauvre design et à des procédures non systématiques (Yin, 1981b; Scholz et Tictje, 2001). Cela n'a rien d'étonnant, puisque ces tenants du positivisme privilégiaient le développement de lois universelles, alors que l'étude de cas s'intéresse surtout aux spécificités des phénomènes (Altheide et Johnson, 1994). C'était l'époque où même plusieurs scientifiques du domaine social écrivaient que l'étude de cas n'était pas aussi valable puisqu'elle ne conduisait pas à des généralisations (Stake, 1994)* ». Notre recherche, qui s'inscrit dans une logique scientifique délimitée sans aucune intention de généralisation universelle trouve en l'étude de cas un outil propice à l'élaboration de nos objectifs scientifiques.

Notre étude de cas, ne concerne pas un moyen identifié de collecte de données au même titre que l'observation et les entretiens, mais plutôt, une interface interactive dans l'usage des outils méthodologiques purement techniques. Selon Barlatier (2018, P.136) : « *l'étude de cas n'est pas une technique de collecte de données en soi, mais une approche méthodologique qui s'accommode d'un certain nombre de dispositifs de collecte de données* ».

Selon Yin (2003), le contexte complexe des situations sociales exige une approche naturaliste dans l'appréhension des faits. Les villes qui se développent en milieu montagnard, offrent un étalage de variables exogènes et endogènes qui sont difficilement explicables à travers une forme de manipulation de l'environnement et d'isolement de certaines variables dans un contexte particulier propice à l'expérimentation. De ce fait, selon Barlatier (2018) qui cite Yin (2003) : « *l'étude de cas peut être utilisée afin d'expliquer, de décrire ou d'explorer des évènements ou des phénomènes dans leur contexte réel* ».

Les déterminants à l'usage de l'étude de cas selon Yin (2003), nous renseigne sur une certaine compatibilité des approches utilisées durant notre travail de recherche, légitimant ainsi l'usage de cette méthode. Pierre-jean Barlatier (2018) a résumé ces différents points selon :

- **L'étude doit répondre à des questions de recherche du type « quoi », « comment » et « pourquoi »**, en suivant le cheminement de base de toute méthode scientifique, pour ainsi dire rappeler l'attachement de l'étude de cas à une certaine logique scientifique rationnelle.

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

- **Le chercheur ne peut pas manipuler le comportement des enquêtés impliqués dans l'étude.** Cette affirmation, tient directement à notre approche en méthode qualitative adossée au paradigme interprétativiste dans la construction d'une réalité sociale constatée à partir des enquêtés.

- **Le chercheur traite des facteurs contextuels du phénomène étudié qui semblent pertinents.** L'étalage de plusieurs théories et l'enchevêtrement des concepts, nous a poussé vers une certaine convergence dans le souci d'explicitier notre problématique de départ. En effet, l'étude de cas en ce sens joue le rôle de filtre analytique des concepts aux contours non contextuels utiles à ce genre d'étude.

- **Les limites entre le phénomène étudié et son contexte ne sont pas claires :** Ceci légitime en quelques sortes l'approche transdisciplinaire adoptée depuis le début de notre travail.

En sus des déterminants classiques qui nous poussent vers cet outil méthodologique de l'étude de cas. Il faut aussi savoir que nous nous sommes confrontés à un bon nombre de questionnements suite à son utilité réelle, il s'agira aussi de savoir ses répercussions sur la jonction des résultats ainsi que la triangulation qui sera opérée entre les différentes sources de résultats et leur analyse qui se fera dans le chapitre suivant. Pour cela, nous nous sommes basés sur la synthèse des écueils pouvant interférer dans le processus de l'étude de cas (Stake,1995) en transposant le tout sur notre multi-sites qui est propre à notre contexte à travers le tableau suivant :

Tableau numéro 8 : écueils et solutions à l'encontre de l'étude de cas

Principaux écueils	Solutions ou actions atténuantes
Sélection/conceptualisation de mauvais cas conduisant à un manque de généralisations théoriques	Approfondir les connaissances théoriques et empiriques sur le thème, justifier les choix faits
Collecte d'un volume trop important de données non pertinentes ou insuffisant	Aligner la collecte de données avec la question de recherche, en restant flexible et ouvert sur d'autres pistes à explorer
Définir/circonscrire le(s) cas	Se concentrer sur les liens des composantes du cas (temps et/ou espace), être clair sur ce qui est en dehors du cas

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

Manque de rigueur	Triangulation, validation des répondants, utilisation d'un échantillonnage théorique, transparence du processus de conduite de la recherche
Problèmes éthiques ou moraux	Anonymisation des informants afin d'éviter toute identification, consentement des participants
Intégration avec le cadre théorique	Permettre l'émergence de pistes de recherche inattendues, ne pas forcer l'adéquation, vérifier les explications préliminaires, être clair et cohérent avec l'orientation épistémologique choisie

Source : Stake (1995)

C'est à travers la confrontation des problèmes susceptibles à cette fin que nous avons pu comparer l'étalage des écueils et des solutions proposées. Le déroulement des différentes étapes nous a quelque peu rassurés du fait de la concordance de certaines de nos actions avec les solutions préconisées par Starke (1995) qui apparaissent en filigrane tout au long de notre travail.

4.6 Les déterminants du choix du terrain d'étude

Les motifs du choix relatif à notre terrain d'étude constitué pour rappel des villes de (A.E.H, Mekla et L.N.I) sont principalement dus au relief montagneux. On a estimé utile d'intégrer ces villes dans la formalisation de notre cas pratique du fait de leurs caractéristiques suivantes :

- Ce sont les seules villes à posséder le statut de ville de montagne (unité urbaine) dans le massif montagneux du Djurdjura. Cela évidemment sans en avoir la mention ou le label « ville de montagne », ou une appellation d'origine contrôlée émanant d'un organisme public particulier. Mais dans notre recensement des villes sises dans les communes de moyenne montagne de la wilaya de Tizi-Ouzou, notre choix s'est naturellement porté sur les villes de : Mekla, L.N.I et A.E.H.
- Villes nouvelles, c'est-à-dire à partir de la décolonisation pour la plupart. La formation de ces villes, n'est que très tardif d'un point de vue temporel comparativement aux processus d'urbanisation dans le monde.

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

- Villes aux caractéristiques sociodémographiques (Tableau numéro 7) et socioéconomiques assez semblables, du point de vue des statistiques constatées de par les statistiques du RGPH ainsi que les différents annuaires statistiques de la wilaya de Tizi-Ouzou.
- Des villes à l'arrière pays dominant, ou on trouve une certaine configuration spatiale ressemblant à une conurbation de villages entourant le centre urbain des dites villes étudiées.

Tableau numéro 9 : Caractéristiques sociodémographiques de la zone étudiée

Caractéristiques C/mnes	Population ¹²	ACL	AS	Densité hab/Km ²	Taux de pop urbaine	Nbre de villages autour du centre U
A.E.H	20401	7575	11984	535	37%	23
L.N.I	29376	8278	18345	763	28%	25
Mekla	24237	4461 ¹³	17550	382	18%	22

Source : annuaire statistique de Tizi-Ouzou

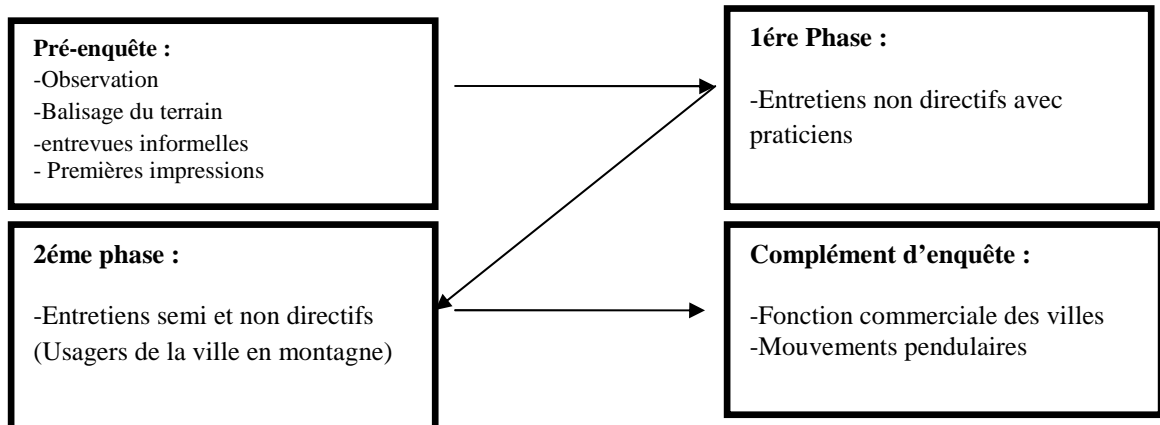
Ces caractéristiques légitiment notre choix, de l'échantillon de ville à étudier afin de tenter l'application des préceptes théoriques sur ces villes en question. Néanmoins, une question essentielle subsiste dans notre esprit de chercheur qualitatif quant au terrain étudié. En effet, nous sommes tentés de voir à travers cette étude de cas multi-sites (Smith ; Louis, 1982) qu'une réalité constatée dans une localité peut changer dans une autre, malgré un pressentiment visuel indiquant vraisemblablement le contraire. Ceci-dit, une question sous-jacente s'impose de soi de voir si les structures territoriales différentes produisent les mêmes effets sur une géographie similaire c'est-à-dire un terrain de montagne ?

¹² Derniers chiffres récents c'est-à-dire le RGPH 2008, il faut noter que ces chiffres concernent le niveau communal.

¹³ Durant notre enquête de terrain l'agent communal responsable en chef du RGPH 2021 qui est en cours nous a confirmé que L'ACL de Mekla dépasse les 5000 habs ce qui fait d'elle un centre urbain au même titre que les deux autres villes étudiées.

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

Figure 6 : Récapitulatif des étapes de l'enquête de terrain



Source : Synthèse de l'auteur

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

Conclusion du chapitre

Nous avons pu voir à travers ce chapitre, explicatif quelque peu de notre méthode, notre positionnement ainsi que les rouages interrogatifs de notre recherche et les étapes clés de celle-ci. Nous avons exploré l'envers et la forme du sujet, nous avons aussi décortiqué les fondements utiles à la compréhension de l'ossature de sujet en soi.

L'ordre d'emplacement de ce chapitre n'est nullement anodin du fait d'une présence stratégique entre les différents concepts mobilisés (représenté par les premiers chapitres) pour entrevoir de suite une suite logique dans l'interprétation des faits et dans le recueil et l'interprétation des données (chapitre 05). Nous avons pu nous intéresser à un volet, que nous estimons utile dans tout travail de recherche c'est-à-dire la corrélation de notre travail aux fondements de la philosophie ainsi que les racines épistémologiques de la science, englobant de surcroît son positionnement à travers les connaissances mobilisées et nos desseins de chercheur dans la suite et la fin de notre travail.

Le rôle global du présent chapitre réside dans sa place intermédiaire, faisant ainsi figure de passerelle entre les apports théoriques et l'exploitation des résultats de notre enquête de terrain. En outre, le chapitre méthodologique peut faire figure de carte conceptuelle de l'ensemble de notre recherche.

CHAPITRE V :

Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

Introduction

Dans ce dernier chapitre nous tenterons, de restituer les résultats cernés depuis le début de notre recherche. Nous analyserons les résultats de l'enquête empirique, puis nous les articulerons avec les fondements théoriques débattus développés au fil des chapitres. Le chapitre traitant de la méthodologie fut comme une jointure entre les différentes phases de notre recherche. Une forme de lien logique où se mêle fond et forme sous le prisme d'un éclairage épistémologique.

Au cours de ce chapitre, nous allons présenter les résultats de l'enquête par entretiens, la première phase composée d'une enquête a été menée auprès de praticiens, de professionnels et de chercheurs spécialisés dans le domaine de l'urbanisation et plus précisément des zones de montagne, dans le but de comprendre la logique sur laquelle repose la formation et la pérennité des villes de montagne. La suite de l'enquête, de type micro-urbaine tente de comprendre le choix des agents localisés dans les villes de montagne du Djurdjura.

L'interprétation des résultats de nos enquêtes sera croisée aux résultats des premiers chapitres traitant des apports théoriques relatifs à notre sujet. Par ailleurs, nous interpréterons d'autres données qui nous offrent une autre conception de la ville de montagne dans l'analyse de leurs composantes matérielles en termes d'équipements et immatériels à travers des échanges continus avec leur environnement et notamment leur arrière-pays.

Cette analyse s'insère dans le cadre de la visée globale de notre recherche, à savoir la description des villes du massif montagneux du Djurdjura et de la compréhension du phénomène de leur urbanisation.

Le point de départ de notre recherche fut de donner une explication rationnelle au développement de l'urbanisation en zone de montagne, à travers l'exemple du massif montagneux du Djurdjura. L'explication de la formation des villes nous a semblé au fil du travail moins pertinente qu'au départ, cela est dû à notre observation de la nature atypique que présentent les villes du massif montagneux. De ce fait, une légère bifurcation vers une piste de recherche adjacente nous ait semblée intéressante à étudier.

Un autre questionnement portant sur la nature des villes de montagne au massif du Djurdjura s'est greffé à notre travail. En effet, la place et la nature de ces villes restent à définir ou du moins à redéfinir du fait que le cadre légal algérien ne prend pas en compte cette subtilité dans l'établissement des nomenclatures urbaines, ce qu'on verra notamment à travers l'analyse de

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

l'armature urbaine algérienne et instruments de planification spatiale durant ce présent chapitre.

Nous tenterons de répondre en premier lieu à la question de la formation des villes de montagne étudiées sous le prisme d'une genèse historique qu'on a abordé depuis l'entame de notre recherche. La prise en compte d'autres éléments développés durant les différents chapitres pourrait nous éclairer davantage.

Par la suite, nous ferons en sorte d'élargir nos éléments de réponse vers une analyse spécifique de la nature actuelle des villes ici étudiées.

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

Section 01 : Du rural à l'urbain (genèse historique)

Nous avons longuement abordé la variable historique dans le deuxième et le troisième chapitre, en soulignant son importance dans le processus d'analyse de formation des villes. Nous avons d'ailleurs dû par moments extrapoler certains faits historiques pour la compréhension du cas que présentent les villes du Djurdjura. Néanmoins, ces analogies itératives nous rappellent l'idée selon laquelle la logique de formation des espaces économiques à l'origine des villes reste tributaire des facteurs spatiaux et temporels. De ce fait, pour notre cas d'étude nous avons procédé à une genèse de l'urbanisation des agglomérations *chef-lieu* étudiées, afin de déceler les prémices des mutations du rural à l'urbain.

1.1 Urbanisation du chef-lieu de Wilaya de Tizi-Ouzou

L'origine des prémices urbaines à Tizi-Ouzou remonte à une période relativement récente comparé aux déterminants de l'urbanisation étudiés durant le deuxième chapitre. Pour ce qui est de la ville de Tizi-Ouzou considérée comme métropole régionale de la wilaya éponyme, nous nous sommes rendu compte que sa formation était due à une série d'accidents historiques et notamment les différentes colonisations qu'a subies l'Afrique du nord, ont conduit à sa formation. En effet, la création du premier centre colonial de l'actuel wilaya de Tizi-Ouzou est décidé par le décret impérial du 27 octobre 1858¹ portant création du centre de Tizi-Ouzou qui stipule une volonté de régulariser l'existence d'un centre de population qui s'est formé spontanément des 1855 ainsi que la volonté d'y établir une ville. Ce centre a pris comme racine un ancien Bordj érigé par les ottomans en 1720, suivant l'emplacement stratégique militaire des turques (Agharmiou, 2017 ; Doumane, 2011).

La volonté exprimée de l'administration française en période de colonisation était de mettre en place un centre qui pourrait les mettre en relation journalière avec la population Kabyle et de se rapprocher des montagnes plus difficiles d'accès et plus denses en termes de population. Avec pour objectif de mieux contrôler et d'asseoir encore plus la colonisation au sein de la région Kabyle.

En 1872, Tizi-Ouzou (le col des genets) fut érigée au rang de chef-lieu d'une commune de plein exercice², puis en chef-lieu d'arrondissement en 1900 (Doumane, 2011). Bien que la

¹ Décret portant sur la Création de la Ville de Tizi Ouzou du 27 Octobre 1858 signé par l'Empereur Napoléon au Palais de Saint Cloud, paru au Journal Officiel le 2/3 Novembre 1858.

² Relatif au décret de 1848 mettant en place l'organisation du territoire algérien. La commune de plein exercice est caractérisée par une large proportion d'européens, contrairement aux communes mixtes.

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

mutation de celle-ci en centre urbain ne soit pas encore confirmée, c'est-à-dire avec un caractère moins villageois, ne s'est faite qu'à partir de la moitié du 20^{ème} siècle avec l'incorporation des équipements publics nécessaires à la croissance urbaine³.

Actuellement, la ville de Tizi-Ouzou forte de son extension jouit du statut de ville de la strate de l'urbain supérieur (Armature urbaine, 2011) et de celui non officiel de métropole régionale pour ce qui concerne la wilaya de Tizi-Ouzou⁴. Ces fonctions commerciales, administratives et universitaires avec un pôle avoisinant les 70 000 étudiants en 2019, lui confèrent ce rôle prépondérant dans la hiérarchie urbaine locale et régionale.

Il est important de rappeler certains aspects relatifs à l'urbanisation de la ville de Tizi-Ouzou, du fait que cette dernière joue un double rôle concernant notre objet d'étude qui porte sur les villes de montagne. En effet, l'analyse de la transition du rural à l'urbain de cette ville nous guidera à comprendre ce processus, via les forces économiques qui rentrent en jeu et surtout d'en déduire la logique de cette formation, afin qu'elle soit appliquée pour le cas des villes de montagne. De ce fait la différence majeure entre le cas de Tizi-Ouzou et la nomenclature de Cantillon, réside dans la dualité qui tend vers une opposition entre la ville et le village, et non sur une relation d'échange de biens et services entre les deux entités, comme préconisé par l'auteur physiocrate.

La littérature consultée nous renseigne implicitement sur l'importance de l'histoire dans la formation du centre urbain de Tizi-Ouzou. L'accident historique est le point de départ d'un espace transformé en territoire par la volonté délibérée d'éléments exogènes. Ceci nous réfère à la colonisation dans une stratégie de contrôle des territoires assujettis, soit par une approche milliaire comme ce fut le cas avec la colonisation ottomane ou par un cadrage d'unités administratives comme c'était le cas avec la colonisation française. Pour les deux cas, nous invoquerons une formation urbaine issue d'une démarche volontariste pour des fins politiques⁵. Les forces économiques prenant part dans cette formation sont reléguées au second rang derrière le politique et le militaire. Cette formation n'est nullement spontanée, et la transition en centre urbain de surcroît.

Cependant, nous pouvons déduire une trame dans la mutation et la recomposition de l'espace urbain de Tizi-Ouzou à travers le cheminement historique suivant :

³ Tizi-Ouzou a gardé son caractère villageois jusqu'à la guerre de libération nationale (Doumane, 2011).

⁴ Avec une agglomération de 104 312 habitants selon l'annuaire statistique de Tizi-Ouzou de 2018.

⁵ Politique dans le sens primaire du terme à travers la conception d'une gestion quotidienne d'une cité.

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

Bordj⁶ → garnison militaire → village colonial → centre colonial → bourg → ville

Cette répartition spatiale nous rappelle celle proposée par Richard Cantillon (1755) développée au premier chapitre de ce travail où nous avons noté que « *Les flux de biens et de monnaie vont circuler entre des classes sociales situées géographiquement. Dans cette perspective, la relation ville-campagne peut être considérée comme une possibilité de modélisation de la trame de lecture du Commerce et une première ébauche de la concurrence et de la hiérarchisation spatiale* ». Néanmoins, ceci n'est applicable que dans un régime de libre concurrence d'un espace économique offrant une certaine division du travail et une répartition plus ou moins égalitaire dans les secteurs d'activités économiques. Une situation que nous ne retrouvons pas dans notre cas d'étude ce qui s'explique par le retard de l'urbanisation en montagne.

La compréhension de ces mutations spatiales complexes pourrait se faire aussi au gré d'une analyse économique allant dans le sens d'une transition d'une économie traditionnelle à une économie précapitaliste (Doumane, 2011). Ceci dit, cette mutation ne répond pas forcément à une évolution spontanée et naturelle des modes de production, d'échange et de consommation. Le greffage d'une nouvelle structure économique sous une forme urbaine porteuse de modernisation en période de colonisation française ne s'est opéré que sur une frange de la population (les colons) occupant les centres urbains, les autochtones pour la plupart sont restés à la marge des villes, dans les hautes montagnes.

De ce fait, la croissance de l'embryon urbain que représentait Tizi-Ouzou ne fut pas assurée par son arrière pays pendant la colonisation, ce qui élimine de fait toute association au fait d'une formation économique au sens de Cantillon (1755) ou de Von Thünen (1842) via son modèle de ville marché. La transition que sous-entend le village au bourg ne s'est pas opérée sous l'impulsion d'un marché fédérateur, d'une offre locale, mais plutôt sous l'effet d'implantation d'institutions et d'équipements⁷.

L'urbanisation récente de Tizi-Ouzou revient de fait à la nature initiale d'une colonisation par le peuplement. Les récits des auteurs tels que Carette (1853) et Masqueray (1886) comme rapportés dans le chapitre trois, tendent vers une volonté de stabiliser les populations et d'une transition voulue vers une urbanisation future. D'où le titre assigné à la colonisation française de colonisation urbanisante (Bairoch, 1985) cité par (Agharmiou, 2014).

⁶ Fortin

⁷ Avec notamment la voie de chemin de fer Alger-Tizi-Ouzou en 1888.

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

Les nouvelles voies de communication entrouvertes depuis la pénétration de l'armée française en Kabylie (1857) va permettre à l'administration française de poser les jalons de la trame urbaine actuellement constatée. Selon Bellahsène (2004) cité par Agharmiou (2013), la colonisation française en Kabylie fut à l'origine de trois projections urbaines :

- Des isolats ou groupements de population structurant l'espace sur une base administrative (Tizi-Ouzou, Draa-El-Mizan, Fort-National (qui devient **Larbaa-NathIrathen**), Boghni, Tizi'Ntleta, **Michelet** (qui devient Ain-El-Hammam) ;
- un « archipel conjoncturel ou pseudo-système de centres » (villages de Draa-ElMizan) ;
- une armature réellement planifiée (les centres du haut Sébaou).

Bellahsène (2004) résume la situation de la répartition spatiale à Tizi-Ouzou par le terme « Isolat » ce qui est représentatif d'une organisation discontinue sans réelles interactions économiques entre les différentes entités spatiales ex-nihilo. Après une brève présentation de la formation de la ville de Tizi-Ouzou, nous allons nous recentrer sur notre cas d'étude, c'est-à-dire les villes de montagne du massif montagneux du Djurdjura.

1.2 Prémices d'urbanisation au massif du Djurdjura

Les référents à la formation urbaine en théorie économique ne sont pas aussi nombreux que les causes d'urbanisation communément admises (croissance démographique, exode rural). Des raisons historiques sont mises en avant pour le cas de certains territoires, et notamment l'urbanisation récente de la haute Kabylie du Djurdjura. En effet, au même titre que la ville de Tizi-Ouzou, la thèse de **l'accident historique** reste la plus plausible. La différence notable réside dans la forme administrative à l'origine de la transformation du statut de certains territoires ruraux en administration⁸ puis en agglomération chef-lieu. L'arrondissement de Tizi-Ouzou comprenait 06 communes mixtes regroupant 257849 habitants en 1902 selon Alain Mahé (2001).

Nous citerons à ce propos, les communes suivantes et leurs populations respectives en 1902 :

Azeffoun (43 808 ha), **Djurdjura** (33 236 ha), Dra-el-Mizan (48 056 ha), **Fort-National** (33 559 ha), Haut-Sebaou (53 306 ha), Mizrana (38 765 ha)⁹. Nous avons constaté que les centres administratifs durant la colonisation française en haute Kabylie via les communes mixtes du Djurdjura, ont constitué l'épicentre de l'urbanisation des villes de montagne étudiées, ce

⁸ La différence entre commune de plein exercice (consacrée spécialement pour une communauté européenne) et les communes mixtes jonchant l'arrondissement

⁹ Tiré des archives françaises d'outre-mer, lien : <http://anom.archivesnationales.culture.gouv.fr>

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

qu'on pourrait qualifier de transition du rural à l'urbain par **décret colonial**. Pour ce qui est de notre étude empirique, les trois villes étudiées répondent à cette condition décisionnelle de création de centres administratifs. En effet, les communes mixtes du Djurdjura (Ain el hamman), fort national (Larbaa nath irathene), puis plus tard la commune de Mekla représentent respectivement les villes de notre terrain d'étude :

- La commune mixte du Djurdjura (Ain el hamman actuellement), qui était une création coloniale par arrêté gouvernemental du 25 août 1880. conçue pour l'administration à la fois des populations musulmanes et européennes, la commune mixte de Michelet a été fondée en 1880, son chef-lieu fut Michelet.
- La commune de Fort national fut créée par arrêté gouvernemental du 25 août 1880, son chef-lieu était Fort national (L.N.I actuellement), le chef lieu de commune l'agglomération urbaine de Larbaa nath irathen.
- Pour ce qui est de Mekla, son statut reste assez particulier du fait qu'elle fut détachée de la commune mixte de Larbaa nath irathen,sa circonscription de base. Pour être érigée comme commune de plein exercice mixte à partir de 1887 d'après le décret BG n° 1057-1887 (Hanoteau , letourneux ,1893 P 384).La commune est érigée sur le village colonial de Mekla (agglomération chef-lieu de la commune de Mekla actuellement).

Nos nombreuses sorties sur le terrain démontrent cet héritage colonial avec les centres administratifs initiaux de la colonisation. Ces lieux symbolisant l'esquisse des agglomérations urbaines en zone de montagne, sont qualifiés par les habitants des zones étudiées de lieux « *d'irroumyéne*¹⁰ » marquant en ce sens l'exogénéité des institutions et des équipements greffés dans ces zones à essence rurale pendant la colonisation française. Cette distinction sémantique retrouvée dans les trois villes étudiées dénote de cet héritage en termes d'incorporation du fait urbain. Notre observation, cependant, de ces dits lieux nous permet de relativiser la réelle volonté de l'administration française d'établir des villes dans ces zones de montagne reculées. La distinction entre commune mixte et de plein exercice renforce l'idée que les communes mixtes ne furent en réalité que des centres de contrôle des populations enclavés de la périphérie de Tizi-Ouzou. Naima Agharmiou (2013) dira à ce sujet : « *en substanc, ce sont des créations ex-nihilo, une trame de village en damier autour des principaux repères urbains, (église, marché, square, mairie) et un lotissement rural* » concernant les administrations coloniales. Une autre explication remet en cause l'aspect

¹⁰ Français en langue Kabyle.

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

urbanistique des communes mixtes du Djurdjura en termes de diffusion du développement, en effet selon Mohamed Dahmani (1987) : « *L'armature villageoise coloniale a diffusé, dès son implantation, le sous-développement et la misère. Elle a servi les intérêts de la colonisation française* ». La vision des centres administratifs coloniaux est différente selon le point de vue sur la colonisation, porteuse de développement pour certains auteurs et inhibitrice pour d'autres. De ce fait la décision ou non de former des villes à partir des communes mixtes en zone de montagne est relative.

Néanmoins, si nous nous référons aux facteurs de localisation à l'origine des principaux centres urbains en montagne, nous estimons que ce choix est dicté par une série de facteurs géographiques, historiques et culturels. Selon Naima Agharmiou (2013,P.131) : « *Le choix de localisation est souvent dicté par la position géographique du lieu, la proximité d'un axe de communication, un point d'eau, la fertilité des terres, la présence d'un fort militaire ou d'un Bordj Turc (Tizi-Ouzou, Fort National, Bouira, Bordj-Ménaiel,...), la présence d'un souk, un carrefour de chemins* ». Les facteurs sélectionnés nous renseignent plus sur une forme de fonctionnalité désirée pour le contrôle des populations indigènes de montagne que le dessein d'ériger des villes aux fondements économiques solides. La localisation des activités répond à des critères économiques développés par certains spatialistes allemands, nous citerons à ce propos Alfred Weber qui relie la localisation d'une activité économique à la proximité avec les ressources naturelles, mais ce qui est plus à même à analyser dans notre cas d'étude réside dans le fait de la hiérarchisation spatiale au profit d'un centre de population plus conséquent, en l'occurrence celui de Tizi-Ouzou, au détriment des centres coloniaux de montagne. Ce que nous interprétons sous le prisme de la théorie de la hiérarchisation urbaine et des places centrales de Losh (voir chapitre 01). En effet, l'offre de services publics qui émanent des différents centres répond explicitement à une forme de hiérarchisation spatiale. La dotation en services est différente selon le statut administratif, un chef-lieu d'arrondissement comme ce fut le cas pour Tizi-Ouzou est forcément mieux garni qu'un centre mixte¹¹. Ce qui remet en cause la volonté d'établir des villes en zone de montagne. Construire un réseau de petites et moyennes villes autour d'un grand centre urbain fut en vogue vers la fin du 19^{ème} siècle, et au début du 20^{ème} siècle dans une logique de construction et de gestion de l'espace pour des fins industrielles.

Cette assertion cependant est confirmée d'un point de vue économique, par les récits des expéditions scientifiques, au profit de l'administration française qui semblaient toutes

¹¹ L'exemple de la ligne du chemin de fer entre Alger-Tizi-Ouzou est parlant en termes de dotation en facteur.

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

unanimes sur l'économie des zones de montagne qui est inadaptée ni à l'agriculture ni à l'industrie, deux conditions sine qua non au développement urbain (voir chapitre deux). Cependant l'évolution prolifique de l'urbanisation en montagne du Djurdjura se fera après l'indépendance de l'Algérie. Elle s'élaborera sur les prémices liées à l'accident historique qui deviendra un déclencheur de l'urbanisation.

1.3 Analyse économique du fait urbain dans le massif montagneux du Djurdjura

L'agencement des éléments historiques dans l'optique de comprendre la formation des villes de montagne nous renseigne en premier lieu de l'accident historique puis en second lieu de la non spontanéité du fait urbain, **ce qui revient à dire que la transition urbaine en montagne du Djurdjura n'est pas une conséquence du développement économique.** Une fois l'indépendance de l'Algérie obtenue, les pouvoirs publics pensent que la diffusion du développement se fera par l'implantation des unités de production ou des équipements à vocation urbaine. Le greffage d'unités exogènes ne renforcera pas la mutation des structures sociales ce qui se terminera forcément par une culture importée à l'image des modes de production et de consommation. L'esprit urbain naît d'une formation spontanée d'un *kosmos*¹² (Hayek,1973) et non d'un dessein individuel, comme c'est le cas pour tous les systèmes économiques basés sur une division efficiente des tâches. De ce fait la volonté d'ériger des villes par le simple fait d'intégrer des équipements est relative pour notre cas d'étude, ce qui donnerait dans le meilleur des cas des paysages urbains sans réelle culture citadine, des bourgs marchands à l'intersection de plusieurs voies de communication villageoise. Ces villes de montagne sont de nos jours indéniables au vu de leur rang administratif et de leur classification au niveau de l'armature urbaine algérienne, en tant que villes à part entière. La définition de ces dernières sous le prisme de son substrat physique prête à confusion du fait d'une relation avec la montagne pas encore avérée.

Juger des performances territoriales des villes de montagne du Djurdjura reviendrait à changer de question de départ et agir comme si la question de la formation des villes en montagne ne se posait plus. Or, nous voulons d'abord comprendre celle-ci via son cheminement historique. Les effets sur le territoire ne semble pas vraiment dépendre des forces économiques de la montagne qu'elles soient centrifuges ou centripètes à ce stade ou encore le développement de ces dernières, nourrit les mêmes interrogations d'origines exogènes ou endogène. La formation de celles-ci relève d'un fait historique établi, leur croissance ne répond pas

¹² L'ordre social spontané qui est le résultat de l'action humaine, mais non d'un seul dessein humain. (Bourdeau, 2014)

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

forcément à une volonté qui vient du haut, nous pouvons nous dire comme conjecture, que l'amorce du fait urbain fut attendu par la société de montagne, ce qui légitime nos propos dans le sens que la ville est le terreau favorable à l'épanouissement et l'augmentation du bien-être bien loin de toutes conceptions idéologiques. À défaut de construire sa propre ville, on se réfère à l'élément exogène porteur d'une certaine croissance quelque soit sa provenance ou son essence, ce trait de caractère résume le kabyle dans son pragmatisme d'antan à en tirer le meilleur d'une terre ingrate, faisant face aux rendements décroissants agricoles et à faire appel aux rendements croissants inhérent au milieu urbain. La nature humaine reprend ses droits en se sacrifiant au marché et la ville est son théâtre représentatif.

La ville ex nihilo d'un point de vue économique est comparable à un organisme créateur de richesse et générateur d'avantages économiques, peut elle cependant faire basculer un mode économique ou faire émerger des modes de production capitalistes individuelles dans une configuration pareille à celles des villes du Djurdjura. Si nous poussons notre raisonnement dans ce sens, alors il serait logique de nous positionner selon le système économique en place afin de déceler la forme urbaine ambiante. Si le capitalisme a permis l'essor des villes dans le monde à travers les échanges, la liberté économique, la division du travail et la propriété privée, alors serait-ce le cas pour les villes de montagne du Djurdjura à la seule différence de l'application d'un système économique qui n'a pas connu une évolution naturelle suivant la succession des secteurs économiques d'activité. (Voir chapitre trois : Les causes de l'urbanisation tardive de la haute Kabylie).

La question qui nous vient d'emblée dans ce cas de figure traite de l'impact du système économique dans l'analyse de la formation urbaine. En effet, le système capitaliste a favorisé l'essor des villes occidentales (Childe, 1950 ; Lefebvre, 1970) par contre les villes algériennes ont été formées à l'image du système économique prépondérant c'est à dire un système socialiste centralisé et collectiviste en essence, avec une économie administrée et rentière qui a forgé l'image de villes rigides dans les espaces physiques inappropriés à une spécialisation quelconque.

1.4 Urbanisation algérienne et planification

L'évocation du socialisme est loin d'être fortuite dans l'urbanisation des zones de montagne. En effet, l'urbanisation uniforme des villes algériennes réduit le problème de la localisation spatiale à un niveau secondaire du fait de la non-prise en compte des spécificités géographiques préfigurant les espaces de regroupement humain. Le lien avec le système économique nous guide implicitement sur une forme de planification assumée des pouvoirs

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

publics successifs depuis la colonisation française. Il est vrai que la planification urbaine est présente dans tous les systèmes économiques y compris les plus libéraux. Toujours est-il que l'arsenal juridique mis en place, traduit la philosophie aménagiste en aval de la planification économique.

En Algérie, on a souvent assimilé le fait urbain à une simple logique d'aménagement du territoire. Dans cette sous-section il ne sera pas utile de référencer tous les outils d'urbanisme ou d'aménagement du territoire ayant pu structurer l'espace puis le territoire algérien¹³, mais de voir le lien structurant entre le programme économique en vigueur et la localisation spatiale des villes ainsi que leurs activités.

Durant la colonisation, l'administration française n'a pas établi de plan de gestion urbaine pour les petits centres urbains, tels que les communes mixtes par exemple au sein de la haute Kabylie, ce qui dénote encore de la volonté restreinte d'établir des villes en montagne. Le premier plan d'urbanisme est produit en 1948 pour la ville d'Alger, viendra ensuite le plan de Constantine en 1958, à travers une planification purement fonctionnelle pour les grands centres urbains du pays suivant la charte d'Athènes (Agharmiou, 2013).

La période postcoloniale, suivra le même cheminement avec des plans de développement spatiaux à partir de 1968, avec la promulgation des outils tels que les plans de développement communaux (PCD) ainsi que des plans de modernisation de la trame urbaine existante (notamment les villes moyennes et grandes villes des années 1970). La recherche de stabilité et de cohésion territoriale furent mises en avant des objectifs initiaux des plans d'urbanisme sus-cités. Néanmoins, la situation spatiale du pays à cette période allant des années 1960 à la fin des années 1970¹⁴ qui fut faiblement urbanisé, semble pour le peu ambiguë du fait de la jonction des différents programmes au sein d'espace en pleine structuration. En effet, entre l'investissement en équipement et en fonctionnement des communes à travers les (PCD) ainsi que les plans de modernisation urbaine (PMU) structurés par Les PUP(plans d'urbanisme provisoires) appliqués aux agglomérations (chefs-lieux de commune) dans les années 70, la frontière était mince dans une optique aménagiste via les différents programmes sectoriels qui se chevauchaient sur des espaces parfois exigus¹⁵. Selon Agharmiou (2013) durant les deux

¹³ Nous renvoyons le lecteur à la genèse proposée par Agharmiou Naima (2013) concernant l'historicité des outils d'aménagement en Algérie.

¹⁴ Il faut noter que cette période a souffert d'instabilité au lendemain de l'indépendance.

¹⁵ Ce qui est le cas des communes (centres urbains) étudiées pour notre cas, à noter que le flanc sud est de la wilaya de Tizi-Ouzou, c'est-à-dire le massif du Djurdjura n'a pas bénéficié de programme Z.H.U.N (zoned'habitat urbain nouvelle) mises en place par le ministère des travaux publics et de la construction, lancées en 1975.

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

premières décennies postindépendance, l'investissement était beaucoup plus tourné à l'industrie qu'à la construction de villes en cohérence avec leur contexte spatiotemporel. Ce qui explique entre autre le faible ancrage territorial des outils d'aménagement de cette période. L'uniformité prônée, tirée de la doctrine socialiste à travers le contournement de spécificités territoriales, a donné lieu à des esquisses d'urbanisation homogènes et standardisées. La mise en tutelle de la gestion spatiale et des terrains communaux afin d'éviter la spéculation foncière dans une logique de planification, prouve encore l'aspect idéologique dans la gestion des espaces économiques. Selon French et Hamilton (1979) les traits de la gestion urbaine en économie dirigée se résument à des considérations techniques avant tout, ainsi que le désir de construire une structure fonctionnelle dans l'utilisation optimale des sols dans la recherche de l'efficacité des investissements, ce qui fait de l'espace une extension de l'industrie. Néanmoins, l'uniformité des villes renseigne aussi sur des considérations d'égalité et d'équité, dans la lutte contre la ségrégation sociale et spatiale en opposition avec la ville « capitaliste » dans sa répartition résidentielle sous le prisme de la rente foncière (Alonso,1964).

Par la suite, vers la moitié des années 1980 suite à la forte pression démographique qui commençait à se faire ressentir, et dans le sillage des restructurations de l'ensemble de l'économie algérienne. Le gouvernement algérien se lance dans des politiques de logements intensives, ce qui a eu comme effet de promouvoir la promotion immobilière privée dès 1986, introduisant par ailleurs l'ère de libération du marché foncier et de libéralisation de l'économie algérienne à partir des années 1990. Cela a eu pour effet de changer l'arsenal juridique avec le lancement du plan directeur d'aménagement urbain (PDAU)¹⁶, afin d'accompagner ces changements structurels et de pallier les défaillances du PUD¹⁷ et du PUP. Le PDAU suivi du POS, sera promulgué pour toutes les communes algériennes afin de guider les opérations d'affectation des sols et de gestion des espaces urbains. Le PDAU s'assure de mieux prendre en compte les spécificités territoriales et le développement des petits centres urbains tels que les villes de montagne.

Loin de toute logique aménagiste et d'analyse des différents instruments d'occupation des sols, ce que nous voulons exprimer par ce bref passage au sein de cette sous-section c'est la place importante de **la planification** dans la gestion urbaine algérienne. La concordance des programmes d'investissement selon les espaces économiques (Perroux,1950) lancés par le

¹⁶ Promulgué par les lois n°91-29-177 et n°91-29-178, du 28 mai 1991, tiré du Journal officiel Algérie n° 91 29 177.

¹⁷ Plan d'urbanisme directeur

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

pouvoir algérien que ça soit dans ses aspects économiques à travers une spécialisation des espaces non urbanisés au profit d'unités industrielles de grande taille à travers le modèle des industries industrialisantes, ou dans un investissement particulier en termes d'équipements pour une localité ou une autre influant ainsi la direction des flux. L'ambivalence naît dans la confusion entre universalité dans la quête de l'urbanité et l'uniformité causée par les programmes de développement descendants (top-down) sans réelle prise en compte des spécificités méso-économiques ni des comportements micro-économiques. L'uniformisation sous des slogans et des objectifs compris dans les différents outils d'aménagement du territoire, nous renseigne sur la volonté de contrôler le cadre spatial sous le prisme de l'idéologie socialiste d'après indépendance. Ce qui ne suffit pas à impulser une dynamique d'ensemble ainsi qu'une harmonie dans la gestion des trois niveaux d'analyse de la performance spatiale c'est-à-dire entre le niveau macro, méso et micro économique. Nous observons que les agents économiques obéissent à une certaine rationalité en milieu urbain qui les pousse à maximiser leur profit. Ce qui pourrait être interprété d'un point de vue économique comme la quête des rendements croissants et des économies externes inhérents à tous les systèmes urbains, traduisant ainsi **l'universalité et l'homogénéité** citées en amont, via une stratégie d'aménagement du territoire rigide. Ceci fait référence à la théorie des choix rationnels (Max Weber, 1922) suite à la quête de la rentabilité, synonyme de bien-être pour les libéraux. Le terreau le plus favorable à cette situation réside en milieu urbain. De ce fait, l'explication de la ville à travers les comportements individuels en opposition à cette vision macro-économique de planification de l'espace redéfinit l'objet de recherche habituellement conçu pour analyser en profondeur la formation et le paysage actuel des villes de montagne du massif du Djurdjura. En conséquent, nous parlerons non pas du capitalisme en tant que système économique mais plutôt d'esprit du capitalisme (Idem,1922), caractérisant la rationalité individuelle dans ce qui fait la ville de montagne, c'est-à-dire les agents en proie à devenir des acteurs de leur propre développement.

1.5 Conséquence du système économique sur la formation des villes

L'orientation de la croissance vers l'industrie plutôt que vers la viabilisation des milieux urbains et la revitalisation des milieux ruraux, dénote de la stratégie socialiste du développement centralisé. Cette spécificité idéologique reflétée par certains auteurs comme (Marie-claude Maurel, 1981 ; Pearse Murray , Ivan Szelenyi, 1988) nous renseigne

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

implicitement sur ce point critique entre la sous urbanisation soviétique¹⁸ et la croissance urbaine nulle de type maoïste. Les deux stratégies d'urbanisation en dépit de leur différence témoignent d'un retard assumé de l'urbanisation socialiste ainsi qu'une planification centralisée de la répartition spatiale. Le choix de l'économie algérienne pour le socialisme après la guerre d'indépendance est appuyé par les stratégies industrielles inspirées de la théorie de De Bernis (1971) et des pôles de croissance de François Perroux (1950) qui insistent sur la taille imposante des unités de production, ce qui requiert une localisation à la périphérie des villes. Les exemples de l'ENIEM, ENEL et DBK sont des plus parlants pour le cas de T.O. Le cas des villes de montagne du Djurdjura est différent dans le sens où ces dernières ne sont pas adaptées à l'activité industrielle à cause de leur aspect géographique exigü (Voir chapitre 03). Ces villes, cependant avec leur arrière pays, jouent le rôle de réservoir de main d'œuvre. Le système économique a formé la ville, qu'il vienne du haut ou propulsé par le bas, l'espace est impacté. Les villes de montagne furent équipées pendant la période socialiste par les institutions nécessaires au fonctionnement de la vie publique en zone de montagne. Les institutions imposent un cadre de vie fonctionnelle compensateur du manque d'appareil productif industriel en milieu urbain montagnard, l'ambivalence vient du fait que le tertiaire a pris le pas sur les deux premiers secteurs comme on le verra par la suite, ceci dit les villes socialistes avec leur volonté de rompre avec les symboles du capitalisme en minimisant les effets ostentatoires de consommation (Maurel, 1981) vont à l'encontre du dogme imposé, ce qui nous fait dire que les villes **de montagne sont socialistes par essence et capitalistes par conséquence**.

In fine, nous pouvons dire que la ville de montagne comme produit d'un accident historique, est due à l'incorporation d'éléments exogènes (institutions publiques, infrastructures urbaines) entretenus pas les ressources humaines internes à l'écosystème montagnard. Ce qui nous fait dire que les villes de montagne du Djurdjura sont des artefacts étatiques à l'image du système économique en proie à une certaine mutation imposée.

L'antagonisme des forces individuelles régies par le profit (théorie des choix rationnels, esprit capitaliste) (Weber, 1922), ainsi que les décisions publiques d'investissements sous l'aune d'un autre système économique (système socialiste) ont contribué à créer cette forme d'organisation spatiale hybride à l'image des villes algériennes, et par conséquent des villes de montagne du Djurdjura. Par conséquent nous pouvons déduire **que leur formation n'est**

¹⁸ Une croissance urbaine contrôlée via des déplacements domicile-travail récurrents. Ou une dichotomie s'opère entre les deux entités urbaine (pour le travail) et rural (pour le domicile), comme c'est le cas pour l'urbanisation en haute montagne du Djurdjura.

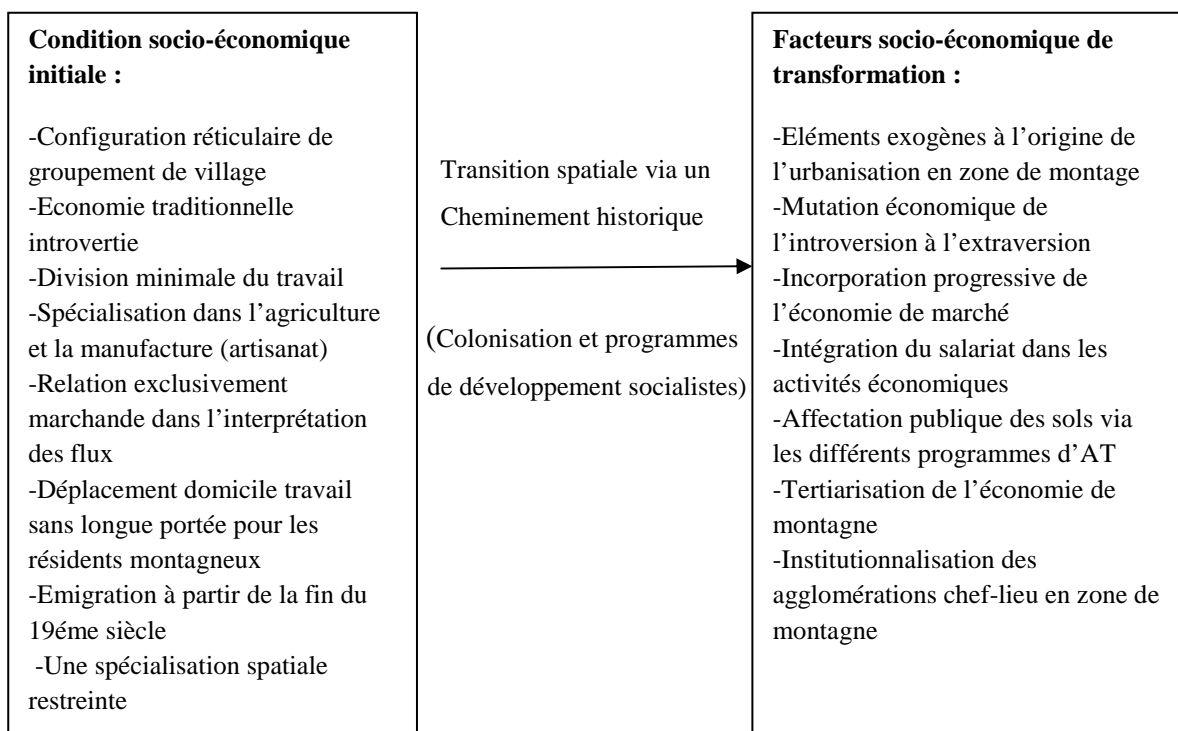
Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

pas tributaire du substrat montagneux, et que ce dernier n'influe pas d'une manière significative sur les procédés de transition du rural à l'urbain.

Les effets remous et de propagation (Myrdal, 1960) suite à l'accident historique de la colonisation se noient dans le torrent dialectique que peuvent représenter les forces économiques en place via les éléments exogènes, qu'ils soient matériels ou idéels en amont et la réactivité des forces de production endogènes en aval. Ce mélange complexe cependant a réussi à définir une forme nouvelle d'appropriation de l'espace en montagne, nous verrons par la suite via l'analyse des entretiens et de notre enquête empirique les particularités économiques du fait urbain au Djurdjura.

Nous proposons la transposition schématique suivant afin de faciliter la conceptualisation du passage du rural à l'urbain pour les villes du massif du Djurdjura :

Schéma n° 2 : conceptualisation de la transition du rural à l'urbain



Source : Synthèse de nos travaux

Nous pouvons rajouter que d'un point de vue purement épistémologique nous étions entrain d'étudier la réactivité d'un écosystème territoriale localisé en montagne à travers une genèse de la formation et des recompositions de ce dernier. Cette indication sous-jacente prend le parti d'une approche systémique porté par un holisme méthodologique assumé (Chapitre 04) dans l'étude du phénomène d'urbanisation en montagne. Cette approche suit la bifurcation

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

sémantique évoquée au chapitre premier de **l'espace au territoire**. En effet, l'intégration de nouveaux éléments puisés dans diverses sciences sociales nous impose cette mutation épistémique et sémantique que ce soit dans la forme ou dans le fond. Notre tentative de compréhension des mutations spatiales du rural à l'urbain est étudiée selon une série d'action macro-économique à travers les mouvements descendants *top-down* (programmes de développement et d'aménagement du territoire) ainsi que sur une logique ascendante *bottom-up* dans l'analyse des comportements individuels (Crevoisier, 2010). Les interactions de ces différents éléments avec leur système initial ainsi que les différentes interactions entre les systèmes territoriaux autour présupposent la question sous-jacente de la résilience des territoires de montagne. La pérennité de ces territoires à travers le temps ainsi que la densité des relations internes nous informent d'emblée sur une réponse favorable concernant la résilience de l'écosystème montagne.

Autre fait qui va être étudié plus loin, c'est la remise en question de la pertinence et la prééminence de la ville sur les territoires de nature moins densément urbanisés (territoires ruraux) dans la diffusion du développement. Puis l'émergence de nouveaux territoires périurbains a amoindri en quelques sortes l'importance et le rôle de la ville dans le processus de développement territorial au sein des différents écosystèmes. C'est ce que nous allons voir dans le rapport de la ville de montagne du Djurdjura avec son arrière pays rural et la nature des interactions qui existent entre ces deux sous-systèmes.

Section 02 : Analyse du fait urbain au massif montagneux du Djurdjura (analyse de l'enquête exploratoire)

Après l'analyse de la formation des villes de montagne due principalement à des phénomènes exogènes comme on a pu le voir dans la première section, nous allons traiter dans cette section sur l'état des lieux des villes du Djurdjura étudiées, à travers une analyse interne du phénomène urbain. Nous nous appuyerons sur les résultats primaires de notre enquête de terrain. Il s'agit de l'étape exploratoire, en rappelant notre démarche itérative faite de va et vient entre théorie et pratique. Il est à noter qu'à cette étape de notre travail le but est de comprendre le fait urbain au massif montagneux du Djurdjura à travers ses composantes internes dans une analyse systémique contemporaine et d'en déduire ses propres caractéristiques en tant qu'écosystème territorial en interaction avec ses différentes composantes, c'est-à-dire le substrat spatial qu'est la montagne et les territoires ruraux de vie commune érigés en construit social que sont les villages.

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

Les représentations qualitatives du fait urbain en zone de montagne divergent d'un interviewé à l'autre. En effet, la perception de ce phénomène semble clair à priori, mais peut s'avérer assez complexe dans une perspective d'analyse plus détaillée.

2-1 La perception de l'entité urbaine en montagne

La vision de la ville par les acteurs¹⁹ enquêtés via la première étape exploratoire de notre enquête nous démontre principalement les résultats suivants :

L'interprétation des différents verbatim dans l'imagerie collective que représente la ville de montagne nous donne une forme de résultat assez étonnant du fait que la plupart des personnes concernées nous ont répondu avec une approche plutôt comparative à cette question qui reste cependant assez ouverte et confuse en termes d'interprétation. La comparaison est détectable dans le sens où une conception de l'urbanité s'est formée implicitement dans l'esprit des enquêtés en zone de montagne via une ville signifiée et magnifiée représentant grandeur et lumière. L'imagerie de cette ville préconçue doit son origine à plusieurs facteurs incluant une vision figée de la métropole colportée soit par les médias d'information ou de divertissement donnant lieu à une image de ville dense avec une croissance verticale dans la gestion du foncier urbain et une extension périurbaine rejoignant ainsi une répartition de l'espace dans l'habitat de banlieue, autrement dit une forme hybride entre la ville mono-centrique européenne avec un centre historique et une gestion périphérique qui tend vers le polycentrisme (modèle Américain). Cette partie de l'enquête issue de nombreuses entrevues et de multiples échanges et autre focus groupe incluant parfois même des discussions sporadiques et informelles à visée interprétativiste fut essentiel à l'entame de notre enquête de terrain afin d'estimer l'accueil des acteurs à l'idée d'une investigation empirique concernant les villes de montagne. D'une manière plus abstraite cette étape qui fait figure de **pré-enquête**²⁰ témoigne de la conscience des acteurs de la ville de montagne dans leurs agissements quotidiens avec la présence ou non de la ville au cœur de leurs activités économiques et leurs interactions sociales.

Les réponses obtenues nous renseignent sur un phénomène particulier dans le sens où les réponses cadrent d'emblée l'image projetée par la ville de montagne au sein même de son plus proche environnement. La ville de montagne pour les moins de 25 ans localisés en ville

¹⁹ La notion d'acteur nous renseigne sur l'implication de certains interviewés dans la territorialité des espaces enquêtés. Le vécu des enquêtés en immersion dans les dites villes de montagne démontre une implication de ces personnes dans la formation territoriale en montagne.

²⁰ Une pré-enquête faite de visite sur le terrain d'étude et de discussion diverses avec des personnes localisés au sein des villes étudiées. Cette sélection sur la base d'une stratégie d'échantillonnage aléatoire simple, tout en prenant en considération la provenance et l'âge.

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

représente un système spatial particulier fait de commerces et de services à proximité de villages, d'où ressort cette forme hybride de bourg à mi-chemin entre le village et la grande ville représentée généralement par, soit la métropole régionale qu'est Tizi-Ouzou ou par la capitale Alger à 150 Km de la zone enquêtée. Les réponses sont beaucoup plus claires dans la conscience des jeunes ruraux faisant ainsi apparaître l'aspect purement fonctionnel de la ville de montagne, ceci apparaît dans les mouvements pendulaires itératifs entre la zone rurale périphérique et le centre urbain. La vision des plus jeunes dénotent d'une forme de naturalisme dans le fait urbain, immuable comme les montagnes et dans les recompositions territoriales majeures de ce milieu furent conjuguées au passé, souvent bien avant la naissance de cette jeune génération. Pour ce qui est de la génération des 25-35 ans les réponses tendent plutôt vers une entité urbaine en formation ce qui semble juste vu le vécu des personnes questionnés. En effet, à travers cette tranche d'âge une multitude de programmes sous l'égide de différents plans d'aménagement du territoire se sont succédés et à travers ces derniers nombre de mutations socio-économiques ont fait et défait le paysage urbain. Pour les plus de 35 ans la rupture est plus ou moins nette dans l'évolution de ces espaces urbains en montagne. En effet, le cheminement chronologique du rural à l'urbain pour ce qui est des agglomérations chef-lieu étudiées c'est-à-dire (A-E-H, L-N-I et Mekla) a pris une autre tournure depuis l'indépendance de l'Algérie avec une intensification des rapports économiques au sein de ces petites agglomérations urbaines. Cependant, pour ce qui est des échanges et interactions entre ville et arrière-pays la relation fut évolutive à travers une interdépendance partagée entre ville et campagne avec un échange continu sous forme de déplacements quasiment quotidiens entre le centre et la périphérie au gré de l'évolution de la mobilité et des transports. De ce fait nous pouvons conclure que la vision de la ville de montagne diffère selon les générations et les acteurs concernés, le point commun entre les trois catégories d'âge réside dans le vécu et dans le fait imposé que représente l'urbanisation de cette zone montagneuse.

L'attractivité du centre vers la périphérie est indéniable de par les économies externes d'agglomération. Cette attractivité prend source dans la rencontre des forces économiques individuelles en quête de profit avec les programmes économiques d'investissement. Un dénominateur commun réside dans l'ancrage territorial du fait urbain, ce qui nous fait penser à une « urbanisation locale » ce qui est antinomique au fait urbain imposé par le haut et de la thèse défendu dans la section 01. Cette contradiction constatée de notre immersion au sein de l'une des villes étudiées²¹ concernant la localité présumée des villes du Djurdjura en se

²¹ Ain el hammam notamment

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

rapportant à l'ancrage de l'identité locale dans le système urbain de montagne avec le poids de l'arrière pays que ça soit dans une logique d'échange (déplacements pendulaires) ou dans la culture rurale qui imprègne la ville centre dans les modes de consommation qui tendent vers une forme «tribale» dans certaines prestations de services²² (Ben Allak, Agharmiou, 2020) ou dans une attractivité restreinte **se limitant souvent à l'arrière pays**. De ce fait l'ancrage territorial en zone de montagne se réfère à l'entité spatiale séculaire et rurale sur laquelle s'articulent des chapelets de village sous un mode de vie rural et une économie traditionnelle en toile de fond.

2.2 Le mode de vie « urbain » en montagne du Djurdjura

En outre, de la perception de la ville de montagne en tant qu'espace de convergence de forces économiques, il serait tout aussi opportun de se poser la question du mode de vie proprement « urbain » s'il en est ainsi via le regard des acteurs concernés. En effet, tout en puisant dans la sociologie urbaine, la frontière entre les milieux ruraux et urbains en zone de montagne nous informe sur une dichotomie assez ambiguë de la fonction purement urbaine des villes. Ce qui remet aussi en cause la spécialisation relative de celle-ci en référence à la répartition des activités selon la différence entre les espaces. Le mode de vie urbain ressemble de près au mode de vie rural en montagne et ce pour la non spécialisation des villages dans une activité économique en particulier ce qui leur donne l'aspect d'un espace faible en activité économique voir nul pour certains. De ce fait, la comparaison ne peut s'opérer dans le contexte général suivant le sillage de l'opposition rural/urbain s'articulant de fait sur une différenciation ou voir même une complémentarité sectorielle sur la base de l'agriculture et de l'industrie. D'autant que l'agriculture est en recul dans l'économie rurale (Akerkar, 2015).

De ce fait la localisation primaire des ménages en montagne repose moins sur une logique économique que sur des considérations sociogéographiques, suivant ainsi la nature du lieu dans sa conception historique pour ce qui explique la pérennité des villages nonobstant leur manque de vigueur économique. Le peuplement des villes peut être expliqué par différents programmes de logement lancés par l'état et les entrepreneurs souhaitant tirer profit de cette concentration d'activités économiques.

Sans verser dans un lyrisme prêtant à une forme de digression, il serait utile de dire qu'entre le rural et l'urbain en zone de montagne que la frontière est mince. La proximité des deux entités et la faible proportion des agglomérations chef-lieu donnent souvent lieu à une

²² Enquête réalisée sur l'impact de la proximité géographique sur la concurrence entre les cafétérias d'un centre-ville en zone de montagne la ville de Ain el hammam en l'occurrence.

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

réaffectation des forces influentes et dictent ainsi un benchmark sociétal en termes de mode de vie. L'influence de l'arrière pays est indéniable dans ce sens, la ville de montagne s'imprègne du village avoisinant. La fonctionnalité urbaine exerçant ainsi une attractivité du centre vers la périphérie est souvent reléguée au rang de fonction secondaire et non pas dans la recherche absolue d'une localisation urbaine (au sein du chef-lieu). À cet effet nombreux de nos interviewés nous ont répondu que le bon état du réseau routier raccordant la périphérie à la ville est souvent un facteur décisif dans le choix d'être localisé au village plutôt qu'en ville, certains ruraux aussi invoquent le fait d'avoir un habitat individuel au village et de profiter ainsi du calme bucolique offert par ce cadre villageois. En effet, le fait d'être à quelques minutes de la ville souvent synonyme de lieu de travail ne gêne en rien les ruraux²³ questionnés.

De ce fait, on peut dire que la récense du fait urbain en zone de montagne n'a pas encore permis l'éclosion d'une classe citadine en rupture avec le mode vie rural et tribal. La proximité géographique entre le centre et la périphérie et les déplacements récurrents des acteurs territoriaux entre les deux entités réduit ce clivage socioculturel entre l'universalité présumée des centres urbains et l'aspect introverti voir sociologiquement uniforme des villages autour (voir chapitre trois).

Les résultats recueillis au cours de nos entretiens durant cette étape exploratoire qui rappelons-le s'est faite en immersion, ce qui confirme aussi la place de l'observation et constitue à juste titre un élément clé dans la formation et l'interprétation des résultats. Il est certes difficile de prendre part à une explication rationnelle loin en toute objectivité du phénomène urbain en zone de montagne du fait de son extrême complexité qui implique une multiplicité de regards et de positionnement méthodologique divers. Nombre de travaux (Agharmiou,2013 ; Yabrir, 2020 ; Laiche,2007) de recherche se sont positionnés sur une approche plutôt explicative du phénomène urbain en Algérie à travers une approche aménagiste en analysant les textes et différents décrets qui régissent l'urbanisation. En effet, les instruments d'aménagement peuvent fournir une image assez claire de ce que peut doit être la ville en Algérie. Cependant, pour notre recherche actuelle, la variable que représente la montagne redéfinit les termes de l'analyse en incorporant au sein de celle-ci non seulement une ou des villes à analyser mais aussi tout un système territorial comprenant plusieurs sous-

²³ Il est à signaler que dans la préparation de notre enquête en phase exploratoire nous avons aussi questionnés plusieurs habitants de la périphérie urbaine en montagne, ce que nous appelons ruraux afin de les différencier des interviewés localisés en ville soit par leur habitat ou de par leur occupation professionnelle (Commerçants ou entrepreneurs).

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

systèmes afin d'en saisir toute cette complexité. Dans la section suivante nous allons voir l'apport des différents outils d'aménagement du territoire et de gestion urbaine en les confrontant aux propos recueillis dans notre première phase de l'enquête, c'est-à-dire la phase de consultation des praticiens, professionnels et autres académiciens ainsi que les élus locaux spécialistes des questions de l'urbanisation en zone de montagne afin d'extraire l'information en profondeur dans les mécanismes de transition du rural à l'urbain.

Section 03 : Analyse approfondie du fait urbain en montagne (interprétation des résultats de la première phase de l'enquête croisée à l'analyse des documents officiels de gestion de l'espace)

Après avoir estimé le degré de perception des villes en montagne du Djurdjura, nous allons nous intéresser maintenant à une autre facette de notre travail de terrain, il s'agira de la comparaison de certains faits observés et des données recueillies lors des trois phases d'analyse (exploratoire ainsi que ses deux phases d'entretiens). Nous allons aussi analyser les différents documents structurant la ville de montagne.

3.1 La stratégie gouvernementale en termes d'occupation de l'espace urbain en montagne

Le rapprochement entre la montagne et le fait urbain au vu de la législation algérienne est difficilement détectable. Les deux entités spatiales sont traitées séparément suivant les différents documents relatifs à l'aménagement de l'espace. L'armature urbaine publiée en 2011 par l'ONS pour les villes et des fragments de passages concernant la montagne dans différents plans et schémas d'aménagement (le SNAT, SEPT, PATW, PDAU et POS).

3.1.1 Concernant le Schéma national d'aménagement du territoire (SNAT)

La Montagne fait souvent l'objet de préoccupations environnementales dans les documents étudiés à travers notamment la protection des zones fragiles via la mise en valeur des zones agro-écologiques, la protection des terres et le développement agricole (SNAT, 2010)²⁴. Le recoupement avec les peuplements de montagne est moins visible en notifiant néanmoins des stratégies inclusives de participation des populations dans l'effort de préservation des zones fragiles ainsi que l'équipement des zones montagneuses ce qui reste assez nébuleux dans l'ensemble. Nous pouvons déduire à travers l'analyse du SNAT qui est l'instrument phare de l'aménagement du territoire que la relation entre ville en montagne n'est pas abordée

²⁴ Promulgué par la loi n° 10-02 du 16 Rajab 1431 correspondant au 29 juin 2010 portant approbation du Schéma National d'Aménagement du Territoire (Journal officiel).

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

directement. Néanmoins, dans une vision plus large, les objectifs assignés du SNAT soulignent que les espaces montagnards peuvent faire figure d'une revitalisation à travers un rapprochement avec le rural plutôt que l'urbain. Cette démarche s'inscrit dans la durabilité des territoires, premier des piliers du SNAT et une volonté de faire naître un modèle de développement ancré à même de prendre en compte les spécificités locales.

Les territoires de montagne rentrent dans les préoccupations aménagistes de l'Etat algérien, la problématique exprimée par le SNAT d'où proviennent les quatre lignes directrices régissant sa mise en place incluant la durabilité, l'équilibre et la cohésion, l'attractivité, la compétitivité ainsi que l'équité territoriale (SNAT, 2010) débouchent sur une identification de zones privilégiées structurées sur vingt (20) massifs montagneux. Ces deniers rentrent dans une réflexion stratégique au centre de plusieurs problématiques ayant trait souvent aux milieux ruraux. De ce fait, la montagne est associée aux milieux ruraux plutôt qu'aux milieux urbains, excluant de fait la petite catégorie de villes sur lesquelles porte notre objet de recherche.

La montagne est souvent analysée sous le prisme d'un écosystème, qu'il soit territorial ou écologique, elle est toujours intégrée au sein d'un ensemble, emboîtée dans une réflexion globale sans pour autant aller dans le détail de cette entité spatiale particulière. La représentation de la montagne selon le SNAT déteint clairement sur la problématique de l'identification réelle des potentialités territoriales des lieux. Ceci revient à une homogénéisation institutionnelle qui contrecarre la volonté de 'territorialité' exprimée dans le même document. Ce qui est assez antinomique entre la volonté exprimée et la stratégie mise en place pour arriver à cette fin. Ce qui est notable pour conclure avec l'analyse du SNAT, c'est l'absence d'articulation entre la ville et la montagne, ce qui dénote un manque à gagner pour les fins de notre travail afin de construire cette relation spatiale. En outre, il est important de notifier que les massifs montagneux y compris le massif du Djurdjura rentrent dans une stratégie de développement instituée par la loi relative à la protection des zones de montagne sous le prisme de la durabilité et de la protection environnementale. La notion de ville est reléguée faisant ainsi preuve de **déterminisme** dans l'aménagement futur de ces espaces particuliers, en excluant des transmutations d'une montagne rurale en ville comme c'est le cas pour les villes de massif du Djurdjura. Nous essayerons de voir plus clair dans les documents ayant pour objet cette partie restreinte du territoire national à travers le « PATW » ainsi que les « PDAU » des communes concernées.

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

3.1.2 Le plan d'aménagement du territoire de Wilaya de Tizi-Ouzou « PATW²⁵ »

Dans la même lignée que le SNAT, le PATW s'engage sur une voie aménagiste s'inspirant des nouveaux paradigmes socio-économiques de la gestion ainsi que l'occupation de l'espace. Dans l'objectif d'intégrer les problématiques contemporaines telles la recherche de la cohésion territoriale en inhibant les inégalités et les disparités entre les différents espaces ainsi que la problématique environnementale dans l'inclusion de la durabilité au niveau territorial. La montagne est intégrée de fait dans la protection des écosystèmes naturels fragiles, par contre la nuance pour le territoire de la wilaya de Tizi-Ouzou s'inscrit dans une stratégie de contrôle et de freinage de la bordure littorale au profit des zones internes qui sont pour la plupart des zones montagneuses. Cet objectif figure dans les indications principales du PATW. Par contre dans le volet dédié à la durabilité il est noté que le contrôle de l'urbanisation dans les zones à risques est à prendre en compte, ce qui réduit la portée ainsi que la croissance des centres urbains au massif du Djurdjura. Une incohérence relevée pour un territoire à 80% montagneux. Dans une autre mesure, le maillage entre l'urbain et le rural est préconisé dans l'objectif de propulser une dynamique économique territorialisée au sein de la Wilaya, de cette indication, nous déduisons deux questionnements : Le premier porte sur la volonté réelle d'urbanisation des zones montagneuses du massif du Djurdjura. Le deuxième sur l'équipement de cette zone tout en gardant son aspect rural. Ce qui remet en cause la volonté publique de faire émerger des territoires urbains dans les massifs montagneux.

L'armature villageoise prépondérante en montagne (chapitre trois) joue pour beaucoup dans ce cas de figure. Le volet culturel dans la préservation du patrimoine local ciblée par les pouvoirs publics dans le PATW réduit la marge de manœuvre des aménageurs pour prendre position sur une politique urbanisante, ou de garder la trame villageoise étendard d'une culture à préserver.

La quatrième ligne directrice du PATW portant sur l'équité territoriale traite de la question urbaine tout en insistant sur la rénovation du tissu urbain, sans pour autant faire allusion aux villes de montagne. Cette rénovation fait allusion à l'existant et non sur les potentialités futures de transition du rural à l'urbain et de surcroît en montagne. Néanmoins, dans une perspective plus institutionnelle dans la prise en compte des communes de montagne, le massif montagneux incluant Ain el hammam et Larbàa nath irathen est considéré sous une

²⁵ Dans la lignée descendante des outils d'aménagement de l'espace, nous sommes passés de l'analyse du SNAT au PATW, sans préciser l'élément intermédiaire qui le SEPT (**Schéma d'espace de programmation territoriale**) anciennement SRAT. Il faut noter que ce document n'est qu'une retranscription des objectifs du SNAT 2030 dupliqués à la région nord-centre ou figure TIZI-OUZOU.

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

optique d'urbanisation. D'ailleurs nous pouvons dire que c'est la seule allusion à l'urbanisation du massif du Djurdjura. Le passage attestant de cette dernière renseigne sur une transformation de l'espace villageois avec la formation d'une « micro conurbation » fragmentée ouvrant la porte à *la création d'entités urbaines peu cohérentes compliquant davantage la gestion* (PATW, 2011). Cette prise en considération est révélatrice d'une logique qui remet en question notre positionnement en faveur d'un investissement volontaire dans le maintien des petites villes de moyenne-montagne, et laisse apparaître une forme de réticence au vu de la croissance de ces centres urbains. Ces propos sont confirmés dans le PATW à travers les scénarios de projection en citant : « *Cadrer l'urbanisation, particulièrement dans les zones de montagne et sur le littoral* », ceci est confirmé par une autre mesure visant à doter les espaces ruraux de montagne d'une desserte satisfaisante dans le domaine des transports afin d'éviter l'exode rural et de mieux cadrer les mouvements pendulaires entre la montagne et la plaine. Nous citerons aussi dans les scénarios démographiques du même instrument : « *Une réelle volonté d'amorcer un retour progressif vers les zones actuellement répulsives, en particulier celles des zones rurales* », ce qui en dit long sur les perspectives des politiques visant le massif montagneux du Djurdjura. Autrement dit, équiper le territoire montagneux dans sa dimension **rurale** sans pour autant encourager la formation de centres urbains intermédiaires, tout en encourageant les flux entre les différentes entités. Cependant, cet objectif visant une rurbanisation partielle des territoires ruraux, avec une composition sociétale loin d'être éparse du rural Kabyle habitué plutôt à de fortes densités, reviendrait à équiper des lieux ruraux (denses, avec une architecture contiguë, une agriculture bien en deçà des standards ruraux) en équipement public facilitant la vie quotidienne. Autrement dit, le facteur qui manque à l'équation de formation urbaine selon la législation algérienne (Voir Chapitre deux). De ce fait, faire émerger des villes pour endiguer la formation de villes pourrait paraître assez antinomique. Tout comme faire peser le risque d'une urbanisation non-contrôlée sur des espaces fragiles, remettrait en cause le principe de durabilité sur lequel repose le SNAT 2030.

Les perspectives émises par le PATW en termes de projection de peuplement à l'horizon 2030 sont assez intéressantes à étudier, du fait qu'elles expriment les stratégies démographiques et de répartition spatiale à l'horizon 2030. Nous verrons à travers le tableau suivant les scénarios prévus pour les territoires de montagne étudiés. Il y a lieu de noter que les critères pris en compte dans cette projection ne sont pas explicités.

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

Tableau numéro 10 : Projections des populations selon le PATW T-O 2030

Communes	Pop 2010	Pop 2015	Pop 2020	Pop 2025	Pop 2030
A.E.H	20 442	20585	20792	21001	21212
Larbàa	29 494	29347	29347	29494	29790
Mekla	24 334	23 376	23 376	23 729	24 087
T-O (WILAYA)	1 139 593	1156758	1187852	1230510	1278413

Source : PATW T-O2011

Nous retenons du tableau que la croissance démographique générale prévue pour les territoires de montagne demeure une croissance assez molle pour les communes de Ain el Hammam et de Larbàa nath irathen, et une croissance négative pour la ville de piémont qui est Mekla. La tendance se généralise à travers tout le territoire de la wilaya de Tizi-Ouzou avec une croissance démographique qui ne dépasse pas les 1%. Nous verrons dans le tableau suivant ces prévisions transposées sur la répartition spatiale entre le rural et l'urbain.

Tableau numéro 11 : Répartition spatiale de la population de Tizi-Ouzou conformément aux Projections du PATW 2030

Communes	Pop-urb 2020	Pop-urb 2025	Pop-urb 2030	Pop-rur 2020	Pop-rur 2025	Pop-rur 2030
A-E-H	9000	10 000	10 000	11 792	11 001	11 212
Larbàa	9000	9500	10 000	20 347	19 994	19 790
Mekla	5000	5500	6000	18 376	18 229	18 087
T-O (WILAYA)	618 537	662 927	715 124	569315	567583	563289

Source : PATW 2011 T-O

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

Le résultat de cette projection demeure quelque peu flou dans l'optique où les indicateurs pris en compte semblent obéir à une logique qui nous est inconnue du fait qu'elle n'est pas explicitée par le document source. Néanmoins, un léger déclin de la population rurale est à prévoir pour la wilaya de Tizi-Ouzou dans son ensemble, la question qui nous vient à l'esprit se réfère à la direction prise par l'exode rurale qui est sous-jacent à la situation exprimée. En effet, au sein des territoires de montagne la tendance est à la croissance des unités urbaines de montagne en atteignant le seuil des 10,000 habitants pour le cas de Ain el hammam et L.N.I. Ce qui prouve parallèlement une persistance du peuplement en zone de montagne et de ce fait l'amorce de nouveaux projets d'investissements publics pour cette zone en croissance. Ces projections ne reflètent pas la conception institutionnelle de ces territoires, à travers la prise en compte ou non de leur **dimension urbaine**, ou seront-ils juste considérés comme des territoires ruraux à entretenir.

On en déduit que la vision urbaine des milieux montagneux n'est visible que dans une conception d'équilibre territoriale et de cohésion afin d'éviter le surpeuplement des grandes villes régionales selon le PATW. Une reconnaissance partielle, en admettant des projections urbaines en croissance sans doute concernant le réseau de petites villes en formation évoqué plus haut via une forme de conurbation.

Les politiques, concernant l'aménagement du territoire émises par PATW, nous rappellent les schémas de cohésion territoriale des politiques françaises dans leur quête d'équilibre et de protection des territoires fragiles. Les objectifs de protection environnementale prennent une place assez considérable dans la trame aménagiste. Une lecture diagonale du document nous pousse à poser la question de la place de la ville en montagne. En effet, entre cohésion et équilibre sous fond de protection environnementale, la ville pourrait être considérée comme source de nuisance, source de pollution ou voir même de « *fléau* » en vue de la protection de la montagne. Cette lecture hypothétique, se dresse à contre courant du discours promouvant la ville et les transitions du rural à l'urbain.

La finalité inspirée par le document ainsi que dans nos divers entretiens de terrain concernant la question de la ville en zone de montagne du Djurdjura, est comparable à un objet existant mais pas encore identifié. Cette ambiguïté dénote d'un vide juridique au niveau de la définition de la ville de montagne. En effet, la considération de la ville selon son substrat géographique est assez inédite en termes de définition de l'entité urbaine (Chapitre deux) mais dans le cas algérien la ville et la montagne sont deux concepts séparés voire opposés. Cette mise en abîme rentre dans une séctorialisation des politiques publiques via une dichotomie

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

des objectifs qui sont délégués à des directions spécifiques sans coopération intersectorielle entre les différents organismes pouvant assurer une synergie conceptuelle entre ville et montagne de façon à envisager un système territorial efficient.

À la lecture du PATW, une vision de la ville de montagne s'imisce dans l'esprit du chercheur, comme étant des espaces délaissés de tout programme visant une certaine intégration économique. La seule valeur institutionnelle de ces dernières réside dans leur équilibre supposé dans la régulation de l'espace régional. La valeur symbolique que représente les territoires ruraux évoquée lors du chapitre trois converge implicitement vers cette logique institutionnelle d'équilibre entre les différents systèmes territoriaux. Ce qui est loin de l'explication de la permanence des villes en zone de montagne certes, mais nous indique par ailleurs que la ville est maintenue par une petite frange de résidents pas suffisante pour perpétuer le dynamisme d'une ville moyenne à court et à moyen termes.

La croissance des centres urbains de montagne est due aux mouvements pendulaires de l'arrière pays, **ce qui nous fait avancer d'emblée que les villes de montagne du Djurdjura sont maintenues par leur arrière pays et non le contraire.**

Loin de toutes préoccupations aménagistes ou institutionnelles, ce qui retient notre attention après notre lecture du PATW pour les zones de montagne du massif du Djurdjura peut se résumer en ces différents points :

- Des rares allusions faites à l'urbanisation en montagne nous remarquons que la ville à travers ce document ne correspond pas à ses fonctions économiques, comme on a pu le voir dans le chapitre premier. Ce qui éloigne de fait toute spécialisation selon une fonction urbaine particulière et l'aspect génératif lié aux concentrations économiques (aménités).
- Les interactions sociales ne sont pas au cœur des stratégies d'aménagement des villes de montagne. Ce qui éloigne d'emblée la ville comme entité sociale génératrice de dynamisme et de surcroit la fonctionnalité de celle-ci dans la gestion des différentes couches sociales faisant la ville. De ce fait, pas d'adéquation sur les différentes **chartes de la ville (Athènes ou Aalborg)** dans la vision d'un mode de vie particulier en milieu urbain.
- Un manque de vision dans la répartition spatiale suivant le noyau urbain de montagne. Les découpages ne faisant pas ressortir des aspects rattachés à l'urbanité et à l'extension des villes de montagne. L'une des seules références à l'évolution des

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

centres urbains de montagne est à mettre à l'actif de l'analyse démographique dans les projections futures.

- Nous noterons aussi que les villes de montagne ne sont pas intégrées dans les aires d'influence de la wilaya, et sont rattachées à d'autres aires notamment celles de Tizi-Ouzou, D-B-K, AZZAZGA, MAATKA et BOUZEGUENE. En contre partie, selon le même document la partie étudiée en l'occurrence le massif central indique le plus fort taux d'agglomérations 65,89 %²⁶ pour 55 % de la population totale de la wilaya de Tizi-Ouzou. Le massif montagneux regroupe par ailleurs 18 agglomérations urbaines sur les 32 recensées de la wilaya de Tizi-Ouzou.
- L'offre et la concentration des services publics est envisagée selon une distanciation fonctionnelle suivant la répartition des A.C.L et non pas selon les centres urbains.
- La référence à la hiérarchie spatiale entre centre périphérie à travers la théorie des lieux centraux constitue l'une des seules références scientifiques du dit document à l'agencement des centres urbains à la wilaya de Tizi-Ouzou. Ce qui ne constitue pas un cadre d'explication définitive à la répartition spatiale de la Wilaya de Tizi-Ouzou. Néanmoins, l'offre de biens et services publics suit cet ordre de grandeur en termes de hiérarchie urbaine. Les échanges entre les différentes agglomérations urbaines décrits par la stratification urbaine de la wilaya de Tizi-Ouzou sont régis par cette desserte qui avantage les stratifications supérieures dans l'offre de service. La logique des places centrales prend place à tous les niveaux d'analyse de la ville, y compris dans l'évocation des centralités urbaines, notamment à travers les opérations *de densification, de rénovation, de restructuration* des centres historiques.

Un autre fait mérite d'être souligné, nous avons parlé de conurbation durant cette présente section. Le fait est que cette nuance suggère dans le document une certaine menace sur le développement économique de cette zone montagneuse via les dangers que cette pratique colporte sur l'environnement à travers la destruction du patrimoine local et le déséquilibre spatial engendré. La conurbation selon le PATW est portée par l'étalement urbain et l'urbanisation linéaire. Le problème de l'urbanisation en montagne pour le PATW **ne concerne pas moins les centres urbains avérés que les mutations socioéconomiques des villages en expansion.**

Une autre incohérence mérite d'être rappelée avant de passer à l'analyse des PDAU des villes concernées. L'objectif premier de fixer les populations rurales sur place tout en gardant intact

²⁶ Entre agglomérations chef lieu et agglomérations secondaires.

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

le cadre bucolique environnemental exclut de fait les villes de montagne. L'une des limites de ces programmes réside dans la désincarnation de l'homme de sa vocation primaire d'être rationnel ou ce dernier est régi par l'augmentation du bien-être (maximisation de son utilité) rendu possible par les milieux urbains (voir chapitre un et deux). De ce fait, les plans d'aménagement ne **conçoivent que des espaces et non des territoires** dans l'omission délibérée ou non de la variable humaine et ses extensions dans la formation entités spatiales.

3.2 Les plans directeurs d'aménagement urbain «PDAU »

Notre approche scientifique de la question de la transition urbaine en zone de montagne, suivant le prisme poppérien qui met en exergue la condition de développer des énoncés scientifiques et non pseudo-scientifiques via la condition de falsification de ces derniers, nous entraînent à prendre en compte les travaux d'Agharmiou Naima sur les PDAU à la wilaya de Tizi-Ouzou. La lecture de cette synthèse exhaustive réalisée en 2013 ajoutant à cela l'inertie institutionnelle du fait de la persistance des mêmes outils et instruments dans la gestion urbaine des communes. Ce qui nous contraint à reconsidérer notre positionnement pour l'étude de ces dits documents en mettant l'accent sur une autre méthode de l'analyse scientifique.

Nous avons souligné lors de notre chapitre méthodologique notre parti pris pour l'individualisme méthodologique dans notre quête de la perception de la ville de montagne ainsi que les déterminants individuels qui ont fait que les Centres urbains se sont formés et maintenus. Une nuance par contre subsiste dans l'agencement de notre canevas méthodologique et épistémique en évoquant une analyse holistique dans la vision de notre cas pratique multi sites, en l'occurrence les trois villes étudiées (AEH , MEKLA et LNI). Dans le sens où ces dernières feront figure d'une seule et même entité dans notre analyse des résultats du fait de leurs similitudes. Cette nuance méthodologique assumée prendra place dans l'analyse des PDAU(s) de ces dernières en faisant ressortir des spécificités liées à leur localisation en zone de montagne ainsi que leur aspect urbain affirmé. De ce fait, nous ne traiterons que les aspects reliant la montagne et la ville au sein des trois PDAU.

L'analyse des PDAU des villes/communes de montagne s'inscrit dans l'exacte application des objectifs territoriaux énumérés au sein du SNAT et PATW. Ce qui nous fait penser à l'analogie des poupées russes imbriquées l'une dans l'autre, gardant la même forme et le même fond sous des dimensions décroissantes. Hormis certaines différences entre les trois documents, notamment dans le bureau d'étude en charge, le message reste le même, à coups

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

de slogans et de jargon technique qui font des dits documents des manuels à suivre selon des schémas prédéfinis.

Les villes de montagne contrairement aux documents étudiés en amont (SNAT, PATW) trouvent un écho au sein des PDAU (s). Pour ces PDAU, la réalité est difficilement évitable du fait du traitement d'une parcelle de territoire ou l'urbanisation ne passe pas inaperçue. Nous verrons à travers les trois documents la conception de la ville et les effets économiques induits par celle-ci.

3.2.1 PDAU et villes de montagne

Les différents PDAU (s) s'accordent sur la réalité urbaine de la zone étudiée, par contre les assertions qui suivent celle-ci restent vagues en termes de promotion de l'urbanité nous confirmons le sentiment du PATW et du SNAT que l'urbanisation en montagne est un phénomène non contrôlée pour les tenants de la planification spatiale. L'analyse des PDAU démontre une prise en considération des villes sous l'appellation de zone urbaine, agglomération chef-lieu etc. sans pour autant citer le terme de « ville ». Par contre dans l'analyse technique des documents on s'aperçoit clairement de l'existence d'un noyau urbain souvent au centre faisant figure de centre historique jugé par les trois PDAU comme point de départ de l'urbanisation en faisant référence à l'accident historique (section 01 , chapitre 05).

Outre une présentation sommaire de la commune, le PDAU outil législatif de la planification urbaine des collectivités locales en Algérie (communes) offre une répartition spatiale des activités et du peuplement suivant le schéma régis en amont de la planification spatiale. Il offre une nomenclature d'urbanisation déclinée en zones urbanisées (gestion de l'existant urbain) zones à urbaniser (une urbanisation dans le moyen et court terme) zones d'urbanisation future (long terme) et zones non urbanisables (zones fragiles, zones dédiées à l'agriculture). L'instrument que représente le PDAU est opposable aux tiers et de ce fait donne un pouvoir décisionnel à l'administration en charge de faire bon usage, ce qui nous a été confirmé durant notre enquête de terrain par les services communaux responsables de l'application de ce dernier (service d'urbanisme et les services techniques). Par contre, l'aspect exhaustif des directives du PDAU concernant l'aménagement des espaces urbains ne confèrent pas assez de latitude en termes de décisions effectives. Les agents enquêtés sur le terrain déplorent l'aspect limité des décisions qui ne concernent que l'octroi des permis de construire et du suivi de divers dossiers. De ce fait, toute substance professionnelle est dénuée de son aspect originel quant à l'interprétation des PDAU, en somme comme l'a signalé un responsable locale " seule l'application compte".

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

Les aspects économiques des dits documents ne permettent pas l'analyse des forces vives composant la ville. L'économique est réduit à une monographie approximative et des projections vagues sans analyse approfondie. D'après notre enquête, ce manque est dû à l'absence d'économiste du développement au sein des bureaux d'étude chargés de la rédaction des PDAU (s). Le plan d'action spécifique des PDAU touche à des actions précises et concrètes (aménagement de parking, de gare routière, extension des souks espaces verts etc.) Ce qui est l'une des seules actions concrètes en concordance avec la réalité empirique des territoires étudiés.

3.2.2 Les PDAU (s) et l'arrière-pays

L'analyse de l'arrière-pays rural des territoires du Djurdjura dénote d'une vision spécifique plus claire que celle portée sur les unités urbaines. En effet, hormis la prise en compte des villages au sein des différents POS, l'analyse se base sur des principes d'aménagement, des programmes de complémentarité entre les différents villages en termes de fonctionnalités économiques, ainsi que la réhabilitation des fonctions de base du village comme par exemple la fonction d'habitat, le respect du caractère rural surtout au centre du village, ce qui éloigne toutes perspectives urbaines des trames villageoises, l'augmentation de la desserte en termes de services publics. L'objectif est d'offrir toutes les aménités nécessaires aux villageois et de réduire ainsi la pression sur les agglomérations chef-lieu. Sans oublier aussi l'une des caractéristiques retrouvées au sein des trois PDAU (s) est la volonté des pouvoirs publics de promouvoir une conurbation de villages afin de bénéficier d'effets de masse et d'avoir plus d'impact dans la captation des programmes de développement. Cette volonté exprimée sonne comme une fausse note au sein des dits documents et ce, sur deux points : Premièrement à cause du caractère non urbain donné au concept de conurbation qui désigne un regroupement de petites unités urbaines et non une armature villageoise en formation. La deuxième réside dans le souhait des pouvoirs publics de freiner les poussées urbaines de l'arrière pays pas au profit de l'agglomération chef lieu mais pour sauvegarder l'équilibre régional. De ce fait, l'accompagnement des dynamiques urbaines se fait plus sur un plan préventif qu'incitatif.

Par ailleurs les différents PDAU s'accordent sur l'urbanisation croissante autour des nœuds de communication reliant les villages aux agglomérations urbaines afin d'éviter des situations d'étalement urbain.

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

3.2.3 Les PDAU (s) et la gestion de la relation ville-village en montagne

L'une des faiblesses relatives à la gestion territoriale des PDAU (s) est à souligner dans la répartition spatiale des activités et surtout dans le modèle ville fonctionnelle de type (ACL), espace d'habitat (zone périurbaine AS) à travers notamment l'absence des tiers lieux. En effet, la planification urbaine ne prend pas en compte cette offre entre les deux sphères fonctionnelles et d'habitat afin d'offrir aux habitants la possibilité de s'exprimer que ça soit d'un point de vue innovatif ou artistique en dehors des deux fonctions attirées. Ce manque de répartition optimale suivant les besoins des habitants est souligné par les enquêtés de la deuxième phase de nos entretiens c'est à dire (les acteurs localisés en ville de montagne). Le verbatim qui revient souvent suite à cette limite correspond « *au manque de loisirs* » (notamment auprès des ménages). Ces tiers lieux distinguent la nuance d'une répartition optimale entre agents économiques, comprenant les entreprises ainsi que la communauté locale, selon quoi les échanges et les flux prendront part au sein de ce triptyque (ACL, AS, Tiers-lieux) tout en mettant l'accent sur la plus-value des tiers lieux notamment à travers la diffusion de l'innovation et les interactions permises par ces derniers dans la formation des aménités en montagne.

Cette nuance déteint sur une contradiction spatiale notamment celle offerte par la géographie de la région, permettant des densités qui dépassent le seuil de certains territoires ruraux et de surcroît en montagne. L'entité spatiale intermédiaire entre la ville et la montagne n'est pas programmé par les différents PDAU, le village n'offre pas l'environnement nécessaire à même de compenser entre l'aspect sociétal et l'aspect économique, les petites unités urbaines non plus ne sont pas équipées en vue du rapprochement des différents acteurs territoriaux notamment dans la perspective du rapprochement de l'appareil productif de l'administration locale et les acteurs sociaux de type associations. C'est l'une des limites soulignées par quelques personnes entretenues et notamment les commerçants localisés en montagne.

3.2.4 Fonction commerciale, Marchés hebdomadaires et planification urbaine

Nous pouvons expliquer l'avènement des centres urbains à contrario de toutes les explications du bien fondé des pouvoirs publics. En invoquant la cause économique, le marché hebdomadaire représente l'argument économique et scientifique par excellence aux assertions téléologiques d'un développement urbain impulsé par le haut.

La fonction commerciale est la première assertion au maintien et au développement des villes de montagne selon la majorité des personnes enquêtées. Le marché hebdomadaire est

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

considéré comme cause et conséquence de la ville ce qui nous a poussé à approfondir notre enquête en nous posant la question de ces derniers et de leur importance au sein des centres urbains. D'un point de vue historique, les marchés constituent un catalyseur des centres urbains (Doumane,2011, Dahmani,1987) en favorisant la transition du rural à l'urbain. Leur faculté à drainer les colporteurs des quatre coins de la wilaya de Tizi-Ouzou et même de la région Centre du pays leur confère un cosmopolitisme savamment géré par les tribus kabyles d'antan et perpétué au sein des centres urbains. La pérennité des marchés en montagne à l'heure actuelle est souvent de l'ordre du culturel où la journée de la tenue est souvent considérée par les populations locales comme une journée consacrée aux courses²⁷. Il est vrai que le développement de la grande distribution a réduit l'impact des marchés. Néanmoins, leur influence n'en demeure pas moins prépondérante en ce sens. Les assiettes des marchés hebdomadaires des trois villes accueillent un flux considérable de monde, nos déplacements sur place font ressortir une affluence de minimum 5000 visiteurs par tenue du marché pour nombre de 150 commerçants²⁸ et autres colporteurs. Ce qui confère à la ville de montagne le rôle de ville commerciale pour au moins une fois par semaine.

La question se pose différemment dans le cas des échanges entre la ville et le marché, est-ce que c'est la ville qui fait le marché ou c'est le marché qui fait la ville ? Les PDAU étudiés optent tous pour l'accroissement de l'assiette foncière consacrée aux marchés sans pour autant préciser le rapport entre les centres urbains et le marché hebdomadaire.

Le triptyque marché, concentration commerciale, activités connexes confèrent aux villes de montagne un rayonnement vis à vis de leur arrière pays, voire même pour les centres urbains avoisinants du fait de la répartition hebdomadaire des marchés éponymes des journées de la tenue du marché. Nos déplacements au cours de notre enquête réalisée sur un échantillon de 100 visiteurs pris au hasard durant la tenue du marché, ont fait ressortir une moyenne de 65% des visiteurs venant de l'arrière pays rural, 15% de l'agglomération chef lieu, et le reste d'autres communes avoisinantes²⁹. Ce qui dénote du rayonnement que peuvent avoir les marchés sur les villes de montagne.

²⁷ Respectivement les (mardi & samedi) et le mercredi et jeudi pour les villes de Ain el hammam, L.N.I et Mekla. La ville de Mekla connaît selon nos interlocuteurs un marché permanent depuis quelques temps contrairement à celui d'El djemaa n Sharidj situé juste à coté réputé comme étant un grand marché.

²⁸ Selon la moyenne entre les trois villes avec une approximation selon les jours, les saisons ainsi que les événements à noter que le nombre exacte reste pour le moins non stable.

²⁹ Cette mini enquête a été réalisée sur les trois marchés en lieu et date (Ain el hammam : 04/01/2020, Mekla : 19/08/2020 et LNI : 04/11/2020). Sur un échantillon de 100 visiteurs par marché questionnés sur leur provenance avec une méthode aléatoire.

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

Cette condition est sans pour rappeler la théorie de localisation agricole de Von Thünen évoquée lors du premier chapitre avec l'établissement d'une localisation mono-centrique de la ville marché. Par contre, cette dernière ne profite pas directement des rendements de l'arrière pays du fait que l'approvisionnement du marché se fait en dehors de ce même arrière pays. Ce qui place les villes de montagne dans une simple **fonction de commercialisation-consommation et non de production**. Ce qui nous éloigne de la théorie de Von Thünen sur la formation des centres urbains de montagne. La spécificité des territoires de montagne réside dans le maintien d'un réservoir de consommateurs sans présence d'une production agricole locale. Selon les dires de quelques commerçants localisés dans ces villes « *l'attrait principal des villes de montagne réside dans cette demande consistante venant des agglomérations de montagne qu'elle soit principale (ACL) où secondaire* ». **De ce fait nous pouvons dire que c'est la demande constante venant de l'arrière-pays qui maintient la fonction commerciale des villes de montagne.**

3.2.5 villes de montagne et mobilité urbaine

Les villes sont caractérisées par la mobilité et l'ubiquité en même temps, ce qui est paradoxal du fait de leur antinomie. Ces deux caractéristiques urbaines sont illustrées par les divisibilités et particulièrement les indivisibilités qui poussent les agents économiques à se localiser près d'elles ou à se déplacer afin d'en tirer le plus d'aménités. D'un point de vue spatial les agents se localisent selon l'arbitrage entre les rendements croissants permis par les villes et les coûts de transports (Krugman, 1991). L'application de cette théorie au niveau des villes de montagne du massif du Djurdjura rend compte de cette desserte d'activités ainsi que l'interaction entre les différentes entités spatiales sur la base d'échange entre le rural et l'urbain. L'étude des déplacements urbains peut prendre plusieurs formes telles la fréquence des déplacements des dites villes de montagne aux centres urbains de taille supérieure de la wilaya (Tizi-Ouzou et Azzazga) ou juste entre les trois centres urbains de montagne. Mais ce qui nous intéresse le plus c'est la formation intrinsèque des villes et la relation avec leur arrière pays dans une logique d'analyse territoriale systémique comme évoquée plus haut. En suivant l'exemple de la mini enquête réalisée pour le cas des souks, nous avons tenté de quantifier les mouvements pendulaires en prenant comme cas pratique la ville de Ain el hammam³⁰ sous une optique quantitative. À travers cette mini étude nous avons estimé les

³⁰ Notre volonté première fut d'étudier en profondeur la mobilité urbaine et leur impact sur la zone de montagne pour les trois communes sélectionnées. La contrainte due aux déplacements réduits causée par la crise de la Covid-19 durant l'année 2020 et le début de l'année 2021 nous a contraint à porter cette mini enquête que sur la commune de Ain el hammam du fait de notre présence sur le terrain d'étude.

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

déplacements pendulaires et journaliers en semaine hormis le week-end à 60% de la capacité totale des villages de l'arrière pays vers le centre urbain de Ain el hammam. Cette proportion est calculée sur la base des usagers de transports privés allant de l'arrière pays vers la ville ainsi que l'usage des véhicules individuels. Pour cela nous nous sommes adressés directement aux différents transporteurs à travers leur nombre de places, le nombre de navettes quotidiennes ainsi que sur les horaires de travail. Pour ce qui est des véhicules privés individuels nous nous sommes appuyés sur des projections à travers des estimations en parc automobile de certains villages dans la commune de Ain el hammam afin de faire ressortir une tendance qui reste cependant à prouver du fait du caractère exploratoire de l'enquête entreprise sur les mouvements pendulaires. Ce pourcentage de 60% demeure approximatif à ce niveau mais nous ambitionnons d'approfondir ce ratio lors de prochaines études postérieures. La finalité qu'on peut tirer de cette enquête relève de la spécificité montagnarde du fait de la proximité entre les entités urbaines et rurales qui indiquent quelques résultats intéressants à développer. En premier lieu nous pouvons supposer que du fait de la proximité géographique, l'installation en ville de montagne pour les actifs issus de l'arrière pays devient subsidiaire. En effet, les déplacements ne prenant pas vraiment de temps³¹ donnent la possibilité aux actifs de jouir des bienfaits bucoliques des villages tout en profitant des fonctionnalités de la ville.

Deuxièmement, l'arbitrage entre les coûts de transports et les rendements croissants n'a pas vraiment d'effets sur les personnes en proie à une localisation en montagne. Hormis les entrepreneurs à la recherche d'une localisation afin d'y développer une activité économique, où les rendements croissants jouent dans ce cas un rôle prépondérant dans leur choix de localisation. Nous avons recueilli cette réponse dans plusieurs entretiens de la deuxième phase de notre enquête.

Troisièmement, cette vision de la mobilité réduite entre la ville et la montagne limite la portée globale du chercheur à un système où s'entremêle urbanité et ruralité, modernité et tradition, une forme de bicéphalie territoriale itérative sous un même système d'échange et d'interaction. Ce système territorial dans sa vision globale n'est pas pris en compte par les documents d'aménagements que ça soit en termes de la répartition des services publics (concentration d'activités et d'habitat hypertrophique au sein des ACL), ainsi que la gestion optimale des transports via l'absence de gares routières au sein des trois villes, et de lois régissant l'activité de manière à encourager des mouvements constants sans pour autant charger les centres

³¹ De 10 minutes à un quart d'heure pour toute la commune de Ain el hammam.

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

urbains. Un exemple ressort en ce sens dans la prise en compte de l'absence de politiques incitatives à l'usage des transports publics au lieu des véhicules encombrants et polluants, des exemples qui appartiennent pourtant aux objectifs écologiques d'insertion au développement durable du SNAT.

On peut arriver à la conclusion que les programmes de développement étatiques ont endigué l'amorce d'une dynamique urbaine porteuse de développement en harmonie avec le territoire de montagne. La gestion de l'urbanisation laisse penser à un greffant qui n'a pas pris dans le sens ou les documents de planification du fait de leur mise à niveau n'arrivent pas à gérer la dynamique d'urbanisation dans son échelle micro. Les comportements maximisateurs des agents économiques ne sont pas pris en compte par la planification urbaine en Algérie, les réalités territoriales rendant uniques chaque territoire dans sa transition et ses recompositions sont occultés, donnant ainsi lieu à une description abstraite du fait urbain en le réduisant à une série de directives urbanistiques excluant ainsi une perspective de lecture socio-économique de la ville et plus particulièrement la ville de montagne. Nous avons pu intégrer les principaux éléments récoltés lors de notre enquête notamment à travers les entretiens réalisés et l'observation. Toutefois, dans notre traitement de l'information suivant les différents axes de recherche certains éléments subsistent sans lien direct avec notre problématique. Dans la prochaine section nous exposerons certains résultats issus directement de l'analyse textuelle des verbatim suivant le codage des variables clés. Cette analyse prendra lieu sous le prisme constructiviste et interprétativiste à travers duquel nous sélectionnerons les caractéristiques des villes de montagnes étudiées.

Section 04 : Les caractéristiques des villes de montagne du Djurdjura

L'interprétation des résultats lors de cette partie du travail, se fera en dehors de toutes assertions normatives. Contrairement à la section précédente nous présenterons les aspects issus de l'enquête sans pour autant faire appel à l'analyse jumelée des documents étatiques de planification spatiale et urbaine. Cette analyse sera l'aboutissement de tout ce qui a été développé depuis le début de notre travail, après avoir démontré l'origine historique des transitions du rural à l'urbain en zone de montagne du Djurdjura, ainsi que les différents éléments qui composent l'ossature de cette transition que ça soit à travers les programmes d'investissement publics ou les comportements individuels, ou alors dans une vision mêlant les deux niveaux d'analyse à la fois, notamment à travers la considération des systèmes territoriaux. Cette dernière étape portera sur les villes de montagne comme catégorie à part entière de la nomenclature urbaine en essayant de faire ressortir quelques caractéristiques non

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

exhaustives **en lien avec la vie urbaine en montagne du Djurdjura**. Notre méthodologie éclectique prend tout son sens au sein du saut de section en passant d'une approche scientifique individualiste lors de la section 03 à une analyse holistique dans l'optique de converger notre étude de cas multi-cites vers une mono-analyse du fait urbain en montagne du Djurdjura. Les similitudes socio-économiques, démographiques, culturelles, sociologiques et spatiales nous offrent un substrat méthodologique approprié à cette mono interprétation de ce qui peut être considéré comme étant commun.

4.1 Villes de montagne comme choix de localisation

Les ménages et commerces localisés en ville de montagne donnent l'aspect d'urbanité en référence à la densité et la continuité du bâti pour la première catégorie et la concentration d'activités économiques pour la deuxième. La localisation spatiale des activités économiques est soumise à nombre de facteurs, on en a vu quelques-uns durant le premier chapitre. La localisation agricole et industrielle à travers les modèles de Von Thünen (1842) et Weber (1929) peut donner une certaine idée de l'emplacement d'une ville si l'on analyse la ville comme pôle de regroupement d'activités. D'un point de vue individuel et microéconomique le postulat de départ reste le même dans la quête de rendements croissants et de centralité pour les commerçants en particulier (activité économique phare au sein des villes de montagne). Les rendements croissants se nourrissent implicitement de la centralité du point d'accessibilité maximum accentué par le relais que joue la ville de montagne dans la hiérarchie urbaine à l'échelle de la wilaya de Tizi-Ouzou. Pour cela, nombre de commerçants entretenus s'accordent sur le bassin de demande que représente l'arrière-pays, ce dernier souffre d'une offre commerciale très limitée et limitante. On dénombre pour la majorité des villages entourant les villes de montagne une offre de biens et services qui se limite aux premières nécessités, ce qui légitime quelque peu la théorie de Christaller (1933) évoquée lors du premier chapitre ayant trait à la hiérarchie spatiale suivant l'offre de biens de chaque agglomération et la distance à parcourir afin de satisfaire le besoin exprimé.

La répartition spatiale des activités obéit à une logique difficilement décelable en zone de montagne. Les outils méthodologiques permis par la géographie économique sont insuffisants afin de parvenir à une tendance économique pure. Les facteurs de localisation peuvent offrir un substrat de début d'analyse mais pas en vue d'une modélisation économétrique permettant une généralisation des résultats à un niveau dépassant les cas étudiés. Cependant le prix du foncier ainsi que les aménités économiques rendus possible par la zone de montagne à travers

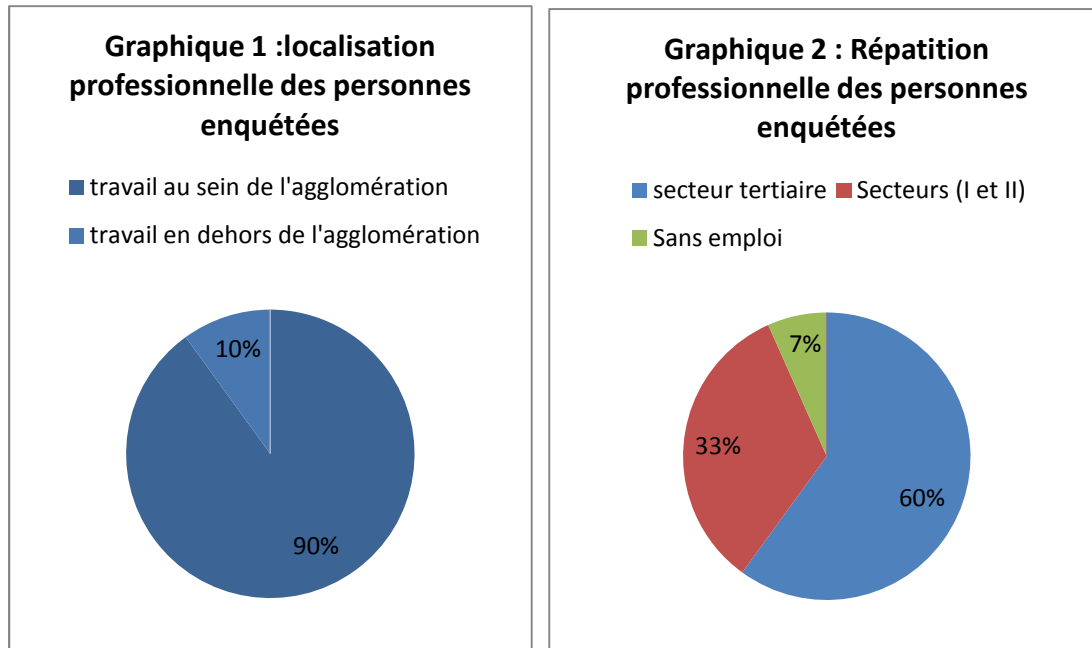
Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

des taux élevés de densités humaines se situent comme les deux résultats apparents de notre enquête de terrain.

L'exiguïté de l'assiette foncière urbaine en ACL est à prendre en compte, du fait qu'elle transforme la ville entière en centre concentré et compact, donnant directement lieu à des ruptures directes que l'on peut même voir de visu, c'est à dire du rural à l'urbain sans passage par le périurbain. Cette caractéristique propre aux villes de montagne ou l'absence de "banlieues" ou quartier de résidence, une faculté qui est souvent déléguée aux villages, accroissent la course à cette localisation centrifuge (Proche du centre). De ce fait le comportement maximisateur et les rendements croissants sont à la source de cette localisation commerciale.

Pour les ménages, les réponses recueillies laissent apparaître souvent des choix hasardeux tant au simplisme aberrant de certaines réponses. *Une localisation par défaut, un legs, un terrain familial, opportunité d'un logement, proximité de l'école...* tant de réponses sans suites que notre interprétation est soumise à quelques difficultés. D'où notre quête d'un approfondissement conceptuel en adoptant une démarche interrogative dans nos entretiens en optant pour des questions prospectives. La question posée est pourquoi avoir choisi les villes de montagne (L.N.I, Mekla, A.E.H) et non pas une autre ville plus attractive ? Les réponses à cette question quelque peu inquisitrice nous a offert plus de précision quant au lien régissant les villes de montagnes et ses riverains. **L'aspect fonctionnel des villes ressort comme facteur principal dans le choix de localisation des ménages.** En effet, sur les trente (30) personnes entretenues, vingt sept (27) travaillent au sein de l'agglomération chef-lieu et 18 d'entre eux sont dans le secteur tertiaire et la fonction publique administrative (graphiques 1 et 2). Un ratio qui rappelle les données globales de la wilaya de Tizi-Ouzou avec 64% de la population occupée au sein du secteur tertiaire, 23,46% pour l'administration et 40,62% dans le commerce et services (Annuaire statistique de Tizi-Ouzou, 2018). De ce fait les villes de montagne sont portées par les services et l'administration ce qui est une situation analogue à l'économie nationale dans son ensemble. L'attractivité des villes de montagne du Djurdjura pour les ménages est étayée par la présence de programme d'investissement public via l'administration et les programmes de logements au sein des ACL.

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.



Source : données de l'enquête de terrain

La localisation résidentielle au sein de ces villes de petite taille ne répond pas au modèle d'Alonso (1964) qui est lui même calqué sur celui de Von Thünen. L'aspect du CBD³² (ville marché) et des valeurs foncières croissantes suivant la proximité du centre est non applicable à ce type de villes. L'approche individualiste par agents localisés en ville démontre que le choix de localisation résidentielle est relié à la fonction commerciale des villes de montagne, à travers son offre de biens et services qui permettent la pérennité des peuplements de l'ACL et de l'AS. Cette même offre est conditionnée par une répartition hiérarchique suivant la taille des villes avoisinantes, les villes du massif du Djurdjura jouent un rôle plus ou moins assumé de villes satellites et de villes relais entre un processus d'urbanisation dans les zones rurales et la métropolisation du centre urbain régional de Tizi-Ouzou. Cette distinction hiérarchique se rapporte à cette offre limitée qui est elle même due aux limites de la géographie de **la zone de montagne qui ne permet pas un développement urbain au-delà des unités urbaines de petites tailles.**

4.2 La vie urbaine en montagne

La vie en montagne est accompagnée d'un cadre de vie particulier, l'urbanité n'est pas vécue comme une continuité mais une rupture. La quête de la ville a toujours été pour le montagnard synonyme d'exode souvent très loin de leur foyer afin de bénéficier des aménités économiques des villes. La première génération de la diaspora au début du 20^{ème} siècle fut

³² Central business district

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

l'une des premières à faire face au monde urbain en France métropolitaine (Boulifa,1925). Il s'en est suivi à travers ce phénomène migratoire une prise de conscience de l'existence d'un mode de vie au-delà du village, des us et coutumes, une nouvelle manière d'appréhender la vie en société, des nouveaux matériaux de construction ainsi qu'une agglomération renouvelée. Les transferts d'argent de France vers l'Algérie via la diaspora a constitué l'un des premiers bouleversements dans la construction kabyle en montagne (Oualikane, 2018). Ce qui a conduit progressivement à l'éclatement des centres historiques et l'étalement des villages. Cette première rupture ne s'est pas faite directement au profit d'une révolution urbaine chamboulant tous les pans de la société kabyle de montagne, mais s'est cantonnée à des constructions semi modernes en troquant peu à peu la tradition en quête d'un espace habitable. La pression du groupe au sein des sociétés se faisant toujours aussi forte qu'elle maintint la population villageoise toujours attachée à ses racines, ce qu'on pourrait qualifier de progrès exogène au sein d'un système introverti, l'une des personnes entretenues nous a confié que la modernité urbaine du kabyle des montagnes durant la période post indépendance était « *synonyme de transition de la terre au béton* ».

L'évolution de la structure économique depuis les années 70 avec la libéralisation graduelle de l'économie algérienne a ouvert une brèche vers des investissements de plus en plus tournés vers les zones urbaines. L'émergence de l'entrepreneuriat individuel et l'entreprise privée (Oussalem, 2002), ainsi que le découpage administratif de 1984³³ portant le total de commune de la wilaya de Tizi-Ouzou à 67, ont accompagné l'essor des petites unités urbaines de montagne³⁴. Mais d'un autre point de vue, le développement d'autres infrastructures au sein des pôles urbains de proximité notamment à Tizi-Ouzou et à la capitale (notamment avec l'université et les grandes sociétés) a créé une pression supplémentaire pour les peuplements en montagne, car l'un des paradoxes relatif à l'urbanisation en montagne réside dans sa résilience à l'exode. Une grande partie des personnes enquêtées (deuxième phase de l'enquête) ont avoué avoir déjà pensé à déménager dans une autre ville plus grande pour des raisons professionnelles et dans l'optique aussi de se rapprocher des loisirs où un manque réside au sein des villes de montagne.

L'exode des zones de montagne représente une menace pour l'expansion urbaine. Cette volonté exprimée surtout par les plus jeunes, dénotent d'une vision encore une fois trop fonctionnelle et moins centrée sur les besoins des populations les plus jeunes. L'une des

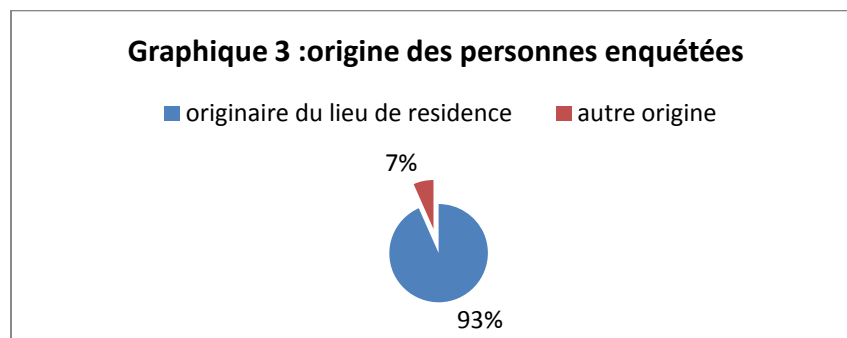
³³Une autre organisation territoriale, en vigueur depuis 2019 a porté le nombre de wilaya à 58 au lieu de 48 mais n'a pas touché au nombre de communes qui demeure identique à celui de 1984. Tizi-Ouzou en compte 67.

³⁴ Sur les 67 communes de la wilaya de Tizi-Ouzou, 54 communes sont classées communes de montagne.

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

caractéristiques de ces villes tournant à "moyen régime" réside dans leur limitation temporelle due aux pressions de l'arrière pays. Cette limitation est le fait de voir la majorité des commerces fermés à partir de 17 h 30 en moyenne en centre urbain ce qui exclut toute vie nocturne et qui confirme encore une fois l'impact de l'arrière-pays sur le dynamisme des villes, car la fonctionnalité est souvent limitée dans le temps et les déplacements pendulaires se réduisent considérablement après la fermeture des administrations et des commerces³⁵.

Un autre fait mérite d'être souligné, lors de notre enquête nous avons réalisé que l'aspect cosmopolite des villes de montagne étudiées était souvent en deçà des proportions que l'on retrouve dans les autres villes et surtout au sein des métropoles. Sur les trente personnes enquêtées lors de notre deuxième partie de l'enquête, 28 sont originaires de la commune en question (entre les commerces et les ménages). Ce qui questionne l'aspect attractif des villes de montagne en dehors de leur arrière-pays. Cette particularité de ville que l'on pourrait qualifier **d'extension de son arrière-pays et non le contraire**, nous renseigne sur une certaine sociologie ambiante tirant ses rudiments dans les villages approximatifs. Cette antinomie de mode de vie tribal au sein d'un décor urbain est régie par l'ossature spatiale en armature villageoise, donnant ainsi à l'espace une certaine place dans la configuration de la vie sociétale qui se répercute sur l'économie de la région montagneuse. Ce manque d'attractivité, nous renseigne implicitement sur la vie urbaine, l'ouverture aux minorités et la vitalité des activités culturelles au sein des villes (ECKERT et al, 2012). Cette suggestion converge avec les facteurs urbains mis en avant à travers la planification urbaine au sein des PDAU (s) en misant sur les facteurs urbains « *hards* » avec notamment les infrastructures de développement et non « *softs* » à l'instar des tiers-lieux ou autres districts culturels dans le sillage des écrits de Richard Florida (2002) (premier chapitre) dans le ciblage de la classe créative pour un gain d'attractivité.



Source : Données de l'enquête de terrain

³⁵ Cette particularité néanmoins est partagée par bon nombre de villes sur le territoire national y compris la ville de Tizi-Ouzou, la différence réside dans l'heure de fermeture qui est beaucoup plus précoce en montagne.

4.3 Villes de montagne et économie territoriale

Ce dernier point a trait à une vision globale du système territorial que représente la montagne. Les interactions de la ville et son arrière-pays peuvent être résumées en relation inversée de ce que peut démontrer la théorie de la base exportatrice (Hoyt, 1936). Théorie phare du développement régional puis local durant le 20^{ème} siècle et qui a connu nombre de réminiscences au fil des avancés des sciences régionales jusqu'à l'économie territoriale. Cette théorie réunit les aspects méthodologiques nécessaires à la réponse concernant la pérennité des systèmes territoriaux. Selon Lerousseau (2018) cette théorie a connu deux phases majeures, tout d'abord les prémices avec une conception standardisée des activités considérées comme basiques en l'occurrence celles qui sont d'origines agricoles et industrielles à la source des exportations de la ville en question. La deuxième phase du développement théorique de cette théorie a coïncidé avec la période keynésienne durant les années 50 sous le prisme d'une analyse institutionnelle notamment avec Douglas North (1955). Pendant cette période nombre d'extensions ont vu le jour avec notamment une vision différenciée des activités résidentielles avec un rôle plus actif et la prise en compte des emplois ainsi que la circulation des revenus au sein et en dehors des villes. Le plus important concernant notre travail est de savoir que la base exportatrice se nourrit des différentes théories de localisation exposées dans le premier chapitre, les facteurs de localisation expliquent la concentration d'activités en ville qui est en soi les activités basiques et les activités à emplois domestiques. De ce fait, dans une conception ou une autre de la théorie de la base, la ville tire l'économie au sein d'un territoire que ça soit vis à vis de sa périphérie ou son aire de rayonnement formant ainsi son pôle urbain et sa couronne périurbaine. Pour ce qui est des villes de montagne du Djurdjura, la donne est toute autre. En effet, l'amalgame de multiples recherches nous ont démontré l'importance de l'arrière-pays au sein de ces villes, que ça soit à travers son bassin de main d'œuvre (provenance des consommateurs lors des marchés hebdomadaires) ou via les mouvements pendulaires. Ce qui remet en cause l'aspect originel de la théorie de la base et la place des espaces ruraux au sein de l'écosystème de montagne (Agharmiou, Ben Allak, 2020). Bien que l'économie des espaces ruraux entourant la ville ne soit pas aussi productive que pourrait le suggérer cette conclusion, il existe une économie résidentielle irriguant ces espaces en manque de vitalité économique. Ces économies résidentielles proviennent des revenus extérieurs, pensions de retraite et des fonds de la diaspora redonnant vie au circuit de l'économie domestique en manque d'activités économiques basiques. Le calcul de cette rente extérieure est pour le moment difficile en vue du manque de données sur ce registre,

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

néanmoins ça reste l'une des spécificités des villes de montagne du Djurdjura. Les interactions entre ville et arrière-pays sont en faveur de la ville certes du côté économique, mais l'impact de l'arrière-pays demeure prépondérant dans le maintien du système économique interne au sein des trois cas pratiques étudiés.

La différence avec les autres villes d'une taille supérieure est l'internalisation des systèmes de production sans avoir recours à l'arrière-pays, que ça soit dans le processus de production ou via la consommation. Ce qu'on pourrait qualifier d'osmose spatiale entre le rural et l'urbain. Ce qui a contenu en quelques sortes le saut vers l'urbain des zones villageoises.

Les externalités d'agglomération ne se suffisent pas aux délimitations de l'urbain dans le cas des villes de montagne du fait de l'exiguïté des assiettes urbanisées. *In fine* le rayonnement des villes de montagne est plus conséquent d'un point de vue géographique et cela est dû à l'extension des villages entourant cette dernière.

D'un point de vue écologique, cet équilibre fait figure de force attractive pour les zones montagneuses, nonobstant du manque, voire de l'absence d'espaces verts au sein des villes de montagne, la proximité géographique avec les villages et leur côté bucolique fait figure de compensation. Dans un contexte de développement durable et de lutte environnementale, ce modèle urbain de répartition entre villes et villages peut faire figure d'alternative à l'urbanisation à outrance pour les problèmes de pollution au sein des villes de taille supérieure.

L'impact de la montagne sur les systèmes territoriaux étudié se résume en somme à cette spécificité dans la répartition des forces spatiales qui sont en faveur des agglomérations chef-lieu mais qui proviennent de l'arrière pays. Les villes de montagne n'ont pas encore atteint le seuil d'autosuffisance en termes de fonctionnement interne. L'allégorie d'entité dépendante et indépendante ne prend pas tout à fait place dans l'explication des rapports entre ville et villages dans le massif du Djurdjura, car les villages aussisont loin de s'accommoder d'une vie sans ville permettant la satisfaction de leurs besoins les plus basiques.

Section 05 : essai de modélisation théorique

Notre essai de modélisation des résultats récoltés au fil de notre travail a pour objectif d'interpréter la réalité économique aperçue dans la transition du rural à l'urbain au massif montagneux du Djurdjura. La mise en commun et en relation des différentes variables énoncées tout au long de notre recherche est l'un des paramètres clés de notre ébauche de modélisation. Pour cela, il a été entrepris de donner une valeur quantitative aux

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

comportements humains liés à la localisation au sein de la montagne. La deuxième variable réside dans la réaction des pouvoirs publics suite à la volonté d'urbaniser les zones de montagne. La constante liée à l'aléa naturel représentée par la montagne démontre les limites en termes de l'extension de l'urbanisation.

Il faut notamment préciser que c'est un modèle théorique dynamique basé sur une représentation de l'économie fondée sur une analyse théorique, sans approbation empirique.

Hypothèses du modèle

Esquisse d'une future modélisation concernant le comportement micro-économique des agents dans l'anticipation des recompositions spatiales en montagne

H1 : Quasi rationalité des agents

H2 : Le taux d'urbanisation est une fonction croissante de l'évolution de la démographie.

H3 : force publique agit en fonction du taux d'urbanisation des zones de montagnes

H4 : Analyse de l'urbanisation en espace fermé (contexte du massif montagneux du Djurdjura)

Présentation (Boite noire pour la compréhension)

Axe des abscisses : taux d'urbanisation.

Axe des ordonnées : Démographie

TU : Taux d'urbanisation

D : Démographie

E : Point d'équilibre (le croisement entre PP et CI , cet équilibre est défini selon les pouvoirs publics et leur préférence du moment)

CI : Comportement individuel d'urbanisation maximisateur de localisation défini par : $F(W, \text{Oppourtinité}, \text{Externalités positives}, \text{anticipations des ménages}).a$

a : paramètre influent sur le comportement individuel de localisation

$a > 1$ volonté de mouvement (Mouvement centripète)

$a = 1$ indifférence à un changement de localisation

$a < 1$ aversion au mouvement

PP : Politique publique contenant l'urbanisation (variable)

Taux d'évolution démographique adapté au système de montagne du Djurdjura

Da-De= taux de population rurale (variable) et taux d'urbanisation idéal

U2= Taux d'urbanisation permis par la limite géographique

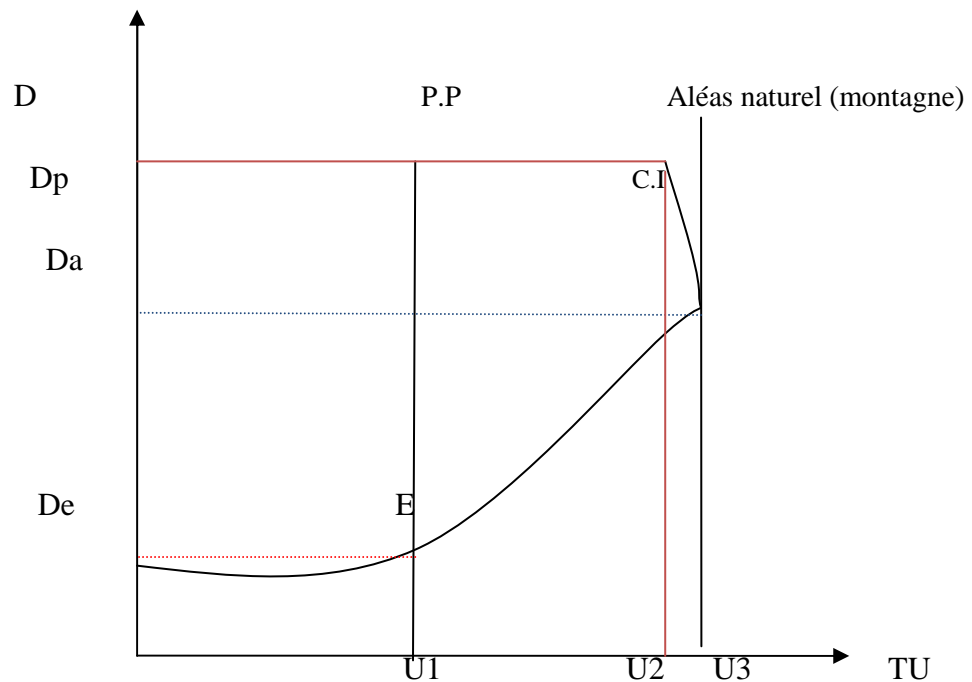
U1=Taux d'urbanisation décrété par les services publics

*Notre zone d'étude se situe entre U2 et U1

Politique publique : en fonction du budget de l'Etat et de l'investissement

Aléa naturel : constante

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.



Le point de saturation en intégrant la variable temporelle et dans la perspective de la croissance démographique mènera vers l'urbanisation des espaces ruraux et périurbains vers une formulation constante d'une conurbation à travers le maillage des espaces ruraux.

Basculement urbain vers l'espace rurale. Vu que l'offre d'urbanisation est constante et la demande est croissante. Dans une perspective de rationalité des comportements et de la demande constante de logements.

La somme des préférences Individuels en milieu rural dépassera le paramètre d'influence de préférence (a) dans le cas de saturation de l'urbanisation dans les centres urbains de montagne.

La différence entre U3 et U2 est seulement envisageable dans la perspective d'une urbanisation verticale du fait de la saturation des centres urbains.

Conclusion du modèle : urbanisation future de l'arrière-pays montagneux.

Dans le cas de l'augmentation de la population Vers le point Dp (Démographie permise), à partir de là on atteint la saturation des unités d'urbaine en termes d'accueil, ce qui se répercutera sur l'urbanisation des zones rurales de l'arrière-pays.

Le déplacement de pp influera sur les comportements individuels mais ne réduira pas la volonté des agents et des ménages de chercher une localisation urbaine.

Nous proposons à partir de ce modèle une intervention publique raisonnable pour ce qui concerne l'urbanisation en montagne. Cette intervention est soumise à deux conditions :

Le rapprochement des courbes (pouvoir public et aléa naturel).

A partir du point de tangence entre ci et G

ΔD : DP-DA représente la population qui sera destinée vers la quête de l'exode rural en raison de la saturation des unités urbaines de montagne. Selon le principe de rareté avec

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

l'augmentation du prix du mètre carré en montagne, ce qui donnera plus de légitimité à l'exode rural.

Conclusion du chapitre

Dans ce dernier chapitre, nous avons pu fournir une restitution de nos résultats empiriques à travers notre enquête de terrain menée sur trois étapes différentes. La ville de montagne, comme objet d'étude et de recherche suggère un ensemble de réalités allant du vécu au supposé. La jonction entre les deux représente le cheminement de notre travail.

La formation des villes étudiées est de l'ordre de l'accident historique. Les différents processus cumulatifs ont formé l'esquisse urbaine que l'on connaît aujourd'hui. Cette formation obéit à de nombreux mécanismes. L'approche historique jumelée à une analyse méso économique situe cette transition spatiale à plusieurs échelles d'analyse. La première se situe au niveau historique et lié à la colonisation à travers la formation des premiers noyaux de regroupement de population pour des fins administratives et militaires. La deuxième est d'ordre public pendant l'ère de l'Algérie indépendante via le maintien de ces derniers dans l'offre d'équipements et services de proximité permettant le maintien et la croissance des populations sur leur lieu de vie et de surcroît l'évitement de l'exode rural. Troisièmement nous avons pu voir que la confrontation des différents systèmes économiques a façonné la ville dans le sens ou les agissements individuels via la maximisation du bien-être (consommation et profit) et les politiques économiques publiques sectorielles inspirées du socialisme des années postindépendance ont donné lieu à une forme hybride des villes de montagne oscillant entre une urbanisation rigide et une modernisation dans l'offre de services privée. Cette formation paradoxale, dénote des forces économiques prenant part à la construction urbaine. Que ça soit à travers l'effort individuel de création ou de captation de rente (Niveau micro) ou via les programmes d'aménagement dans l'impulsion du développement (Niveau macro et méso). La nature des villes qui en ressort est souvent impactée, comme on a pu le voir pour notre cas d'étude.

La relation qu'entretiennent les villes de montagne avec leur arrière pays est comparable à un processus dialectique visant à un certain équilibre au sein d'un système territorial montagnoux. Abstraction faite de tous les manquements (équipements, infrastructures, foncier) relatifs au développement économique équilibré du massif montagnoux du Djurdjura, les relations entre ville et village est tirée par un échange continu de flux matériels et financiers portés le plus souvent par des économies résidentielles basées à l'extérieur voir même à l'international. Ces nuances économiques ne sont pas présentes au sein des outils

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition.

d'aménagement du territoire et de la planification urbaine. Ces mêmes outils restent ambigus dans la formalisation des villes de montagne à travers la non prise en compte de plusieurs éléments clés que ça soit dans les aspects urbains en montagne, réduite le plus souvent à une fonction de maintien de la biosphère, ou d'un point de vue spatial à une armature de villages dénuée d'aspects menant vers une transition du rural à l'urbain.

L'aspect qualitatif de notre recherche démontre que les limites géographiques, économiques et sociologiques des transitions urbaines en zone de montagne sont relatives du fait de la persistance du fait urbain en cette zone accidentée. L'approfondissement théorique à travers notre méthodologie ainsi que notre positionnement épistémique dresse un portrait de ville de montagne comme une entité spatiale aux confins de plusieurs réalités. La ville de montagne jouit d'une économie à circuit fermé très dépendante des sphères extérieures. Géographiquement parlant, ces mêmes villes subissent le déterminisme de la montagne dans la limitation de ces zones d'expansion et ses ornements ruraux et bucoliques. Pour ce qui est de leur sociologie, les villes du massif du Djurdjura sont semblables à des villages de taille supérieure ou les fondements tribaux dictent leur fonctionnement sociétal.

Cette conclusion place les villes du massif de montagne dans une position atypique dans la nomenclature des villes algériennes, une catégorie à part entière distincte des formes urbaines communément admises par la littérature scientifique.

Conclusion générale

Conclusion générale

Conclusion générale

Les villes de montagne se sont avérées être plus complexes que de simples villes classiques. Cette nuance a ouvert la voie à la dichotomie entre l'objet vécu et l'objet d'étude, au-delà de toute analyse suivant un paradigme particulier, la vision de la ville comme entité abstraite soumise à l'analyse scientifique fut le fruit d'une réflexion sur le pourquoi du comment de cette dernière concernant surtout l'aspect de leur formation. L'analogie presque obligatoire avec l'état de l'art sur la ville depuis la moitié du vingtième siècle voire plus, avec les premiers écrits sur l'espace en économie, donnent un aperçu d'un modèle de ville en particulier. Cette comparaison implicite dans l'analyse urbaine prête à confusion par sa richesse et ses multiples bifurcations parmi les différents champs théoriques relatifs à la ville. Admettre la ville de montagne comme ville dont les forces économiques ont permis sa création et sa pérennité est réducteur du fait de l'abstraction des autres déterminants menant à la transition du rural à l'urbain au sein du massif montagneux du Djurdjura. Cette prise en compte était une étape primordiale dans l'accomplissement de ce travail de recherche. Les outils d'analyse technique et méthodologiques se sont calqués à cette démarche. L'aspect empirique de la présente recherche est caractérisé par l'immersion en termes de vécu dans l'objet d'étude. En outre, cette vision bicéphale fait figure de socle de départ afin de saisir notre perception des villes de montagne.

La revue de littérature accompagnant la ville en économie est apparue au fil d'un long processus historique au sein duquel la variable spatiale fut intégrée puis développée à travers ses composantes économiques notamment la distance, puis vers une conception plus généralisée des sphères composant les espaces et faisant les villes avec le tournant épistémologique de l'économie spatiale vers l'économie territoriale (Chapitre I). Notre réflexion évolutive a pris plusieurs tournants au fil de la réalisation de ce présent travail. Attester de l'évolution des territoires de montagne en l'espace de trois ans demeure très court du fait du temps qui est réduit en ce sens, de ce fait, l'appel à la discipline de l'économie spatiale au début était comme une nécessité, afin de poser les jalons d'une approche économique de l'espace. Les résultats tirés de la revue de littérature dans le premier et le deuxième chapitre ont été pertinents au vue du positionnement scientifique et disciplinaire pour lequel on a pu opter (Approche historique). La genèse de la variable spatiale et des différentes théories mobilisées nous a conduit à une première conceptualisation de notre objet d'étude. S'en est suivi une extrapolation graduelle en mettant à l'épreuve les dites théories aux villes de montagne notamment en prenant en considération leur localisation initiale en

Conclusion générale

respectant tout d'abord le cadre *mainstream* néoclassique, puis par la suite avec un certain dépassement théorique suivant l'ordre chronologique établi surtout dans le premier chapitre. Cette avancée itérative aux allures dialectiques fut comme la première étape d'une triangulation de théories, donnant ainsi aux villes de montagne du Djurdjura une assise théorique fondée sur des préceptes explicatifs de la ville à travers sa formation, sa localisation, sa trajectoire économique et pour finir sa pérennité et son évolution au gré du temps. D'un point de vue méthodologique c'est la première conceptualisation du programme fort de triangulation, cette dernière est due aux différences notables entre les théories mobilisées. Les villes de montagne tiennent des différentes théories de localisation, la hiérarchisation des villes est parfaitement applicable sur l'armature urbaine algérienne et ces villes jouent en termes de localisation le rôle de **villes satellitaires** assurant la liaison et l'équilibre entre l'armature villageoise de montagne (l'hinterland) et les villes régionales de taille supérieure. Les théories de Losh et de Christaller où l'amalgame du géographique et de l'économique représentent la quintessence des différentes théories de localisation regroupant tous les théoriciens initiaux de l'espace suivant les postulats de l'impossibilité spatiale. La mise en relation de l'offre et la répartition des activités économiques a ouvert le champ à ces théories de hiérarchisation spatiale qui sont d'autant plus reprises dans les instruments de gestion urbaine comme on a pu le voir au dernier chapitre. L'incorporation de nouveaux éléments à la théorie spatiale, dépassant ainsi l'orthodoxie a induit progressivement l'entrée d'autres disciplines dans le champ d'analyse de la formation des espaces économiques et des villes en particulier. Faire de la ville une interface interactive reliée à son environnement interne et externe place cette dernière dans une posture intermédiaire des différents champs d'analyse. L'histoire, la géographie et la sociologie se sont appropriées la ville et avec elle leurs propres outils d'analyse. Mais bien avant cela, nous avons vu que les apports de Marshall avec les économies de localisation et d'agglomération définissant de fait ce qui est externe au marché, pouvait influencer sur le devenir des villes notamment avec des effets d'entraînement qui stimulent l'attractivité des centres urbains. Cette faculté jointe à l'intégration des rendements croissants fit effet d'avancée notable dans le dépassement de l'impossibilité spatiale au sein de la théorie économique. Cette dernière est à mettre au profit des villes de montagne dans leur fonction commerciale et de l'importance des marchés hebdomadaires dans le maintien de ces centres urbains. L'avancée épistémologique prépondérante dans le cas de la formation des villes est à mettre au profit des théories explicatives du développement de Myrdal et Hirschman via le processus cumulatif prenant son essence dans un accident historique en particulier. Pour les villes de montagne l'élément

Conclusion générale

tributaire et déclencheur était la colonisation mais ce fait en lui même ne pouvait admettre d'une réalité aussi complexe comme nous avons eu l'occasion de le voir au sein du chapitre cinq. Cependant, nous avons estimé que les prémices de peuplement au sein des agglomérations chef lieu étudiées sont **d'origine exogène**, et les effets de propagations furent l'objet d'approfondissement suivant la transition du rural à l'urbain.

Notre quête de compréhension s'est poursuivie avec une rétrospective historique retraçant l'apparition des villes à travers l'histoire. La revue de littérature sous une approche historique prend part directement à la suite du premier chapitre sous un nouvel angle de vue. Notre objectif au sein de ce chapitre était de faire ressortir la dynamique menant du rural à l'urbain en partant d'un cadre universel vers une spécification graduelle tout en faisant des va et vient entre théorie et pratique en mettant notre cas pratique au premier plan. À travers cette revue historique nous avons pu voir le processus d'urbanisation selon les spécificités socioéconomiques et géographiques de chaque continent et chaque période dans le temps. Ce croisement méthodologique spatio-temporel place la transition du rural à l'urbain sous des aspects différenciés pour chaque contexte. Néanmoins, des similitudes existent bel et bien au point où le processus de transition économique du néolithique aux périodes contemporaines a suivi pratiquement le même cheminement avec le développement de l'agriculture qui a mené vers la sédentarisation puis la corrélation avérée avec l'industrie portée par la révolution industrielle en Europe, d'où le basculement vers la ville comme habitat préférentiel de l'homme pour finir sur une tertiarisation et une économie de services se localisant en ville. Cette donnée historique nous a ouvert le champ de questionnement notamment sur le cheminement urbain en montagne. En effet, ces villes sont une réalité mais leur processus historique s'avère différent de celles admises par le corpus théorique. De là des éléments nouveaux ont pris place dans notre analyse avec l'intégration du substrat montagneux comme variable et constante influente sur la transition des territoires ruraux ainsi qu'une analyse sociologique sur la société kabyle plus précisément la société de montagne. Cet enchaînement sous le prisme d'une vision économique mais en optant délibérément pour une approche territoriale afin de répondre aux besoins méthodiques d'une autre forme de triangulation, à savoir celle de la multiplicité des approches en intégrant l'approche géographique, territoriale et institutionnelle afin de varier les visions sur les entités spatiales du massif du Djurdjura. Cette démarche entretenue dans le chapitre trois démontre qu'au delà des assertions théoriques et historiques, les territoires de montagne comprenant la ville et son arrière pays obéissent à des logiques diverses notamment avec une stratification sociale qui diffère d'une société par

Conclusion générale

classe observée au sein des pays du nord (Voir le chapitre trois). **Que la cité de base chez le kabyle de montagne fut le village** et non la ville et les mœurs économiques d'avant l'indépendance de l'Algérie furent vivrières ne permettant pas de surplus ni de spécialisation condamnant les peuplements de montagne à une division de travail restreinte inhibant ainsi un processus autonome de diversification économique et de transition naturelle du rural à l'urbain. Ajoutons à cela les limites ayant trait à l'espace avec la montagne qui permettait à peine le développement d'une armature villageoise sans avoir l'assiette foncière nécessaire pour l'établissement d'une ville. Tous ces éléments développés sur la base de multiples interrogations nous ont ouvert la voie vers un approfondissement empirique sur la base d'outils méthodologiques appropriés à notre étude. La passerelle entre chapitres fut assurée par des rapports itératifs entre théorie (recherche primaire) et apports empiriques (observation et entretiens) ce qui a permis un croisement d'outils méthodologiques faisant partie de notre démarche triangulaire des données qualitatives et une approche interprétativiste des aspirations individuelles à la ville de montagne. La conceptualisation du Gap entre limites à la vie urbaine retenues lors des premiers chapitres et réalité du fait urbain en montagne au dernier chapitre s'avère comme étant la clé de voûte de notre questionnement sur la transition du rural à l'urbain. La compréhension des comportements individuels en vue du choix de localisation en ville et les rapports régissant ruralité et urbanité en montagne ne s'avèrent explicables que par une démarche individualisée tout en comparant les résultats avec l'analyse des différents documents relatifs à la planification territoriale et urbaine, abordé dans le chapitre cinq. Cette comparaison à deux niveaux (institutionnelle et individuelle) nous plonge directement dans l'origine exogène des villes de montagne en réaffirmant la question de l'intentionnalité institutionnelle de ces villes, pour quelles fins ? Ou alors serait-ce une manifestation spontanée des comportements rationnels d'agents économiques voulant prendre part dans l'organisation active de l'économie moderne ? Sinon un amalgame des deux conjectures, poussant ainsi la complexité d'un cran.

La réponse aux deux premiers objectifs est diluée au sein du manuscrit en expliquant la formation des villes étudiées, nous avons vu par ailleurs que la transition du rural à l'urbain est soumise à plusieurs logiques explicatives invoquant le facteur économique à travers l'initiative individuelle ou l'approche descendante de développement qui a pu effleurer les territoires éloignés de montagne via l'équipement en infrastructure de base. La confrontation de ces deux forces antagonistes en termes de direction de développement ne résume pas à elle seule l'apparition et le maintien des centres urbains de montagne. La volonté des pouvoirs

Conclusion générale

publics de maintenir ces centres de population est indéniable dans une logique d'équilibre et de cohésion territoriale, par contre, ces efforts consentis dans une logique d'urbanisation est à relativiser comme reflétée par notre première phase de l'enquête de terrain et à travers l'analyse des documents d'aménagement de l'espace. L'origine de cette forme urbaine particulière en montagne est imputable à l'élément exogène des populations de montagne par contre son maintien est dû à la spontanéité des agents économiques localisés en montagne ou à proximité. Dans une approche territoriale le mécanisme de transition est vu autrement du fait de la présence d'acteurs prenant en considération des ressources locales spécifiques dans une logique de développement, or, à travers cette conception ce sont les villages de l'arrière pays qui sont concernés à travers la présence d'une communauté locale ancrée faisant preuve de manifestations locales diverses prenant la forme d'innovations sociales (Agharmiou, Ben Allak , 2020). Mais ces innovations sont dénuées de caractère de rupture gardant ainsi un cadre rural en réminiscence d'une culture et d'un mode de vie rural (Ben Allak, Joyal, 2021), L'importance de l'arrière pays se situe en contre partie dans la vitalité apportée aux centres urbains. En effet, le résultat de notre recherche remet en question la pertinence de la théorie de la base exportatrice concernant les villes de montagne du Djurdjura, **faisant d'elles des entités dépendantes** que ça soit des investissements publics ou des déplacements pendulaires de l'arrière pays, offrant ainsi le réservoir de main d'œuvre adéquat au bon fonctionnement des villes de montagne, ainsi qu'un réseau de consommation aux villes.

L'architecture fonctionnelle des villes de montagne est inspirée en partie des travaux de Le Corbusier (2013/1923) et de l'époque socialiste à travers une répartition basée sur des équipements administratifs, ce qui est difficilement percevable au premier abord. Si on prend en compte la concentration des administrations locales et des infrastructures de base au sein du territoire des agglomérations chef-lieu on se rend vite compte de l'aspect fonctionnel de ces dernières. Pour ce qui est du troisième objectif, il faut dire que suite à cette assertion et aux différents résultats obtenus on se rend vite compte que les villes de montagne du Djurdjura occupent une place d'entité spatiale intermédiaire au sein de l'armature urbaine nationale offrant des services de proximité pour des fins d'équilibre territorial et de cohésion sociale au sein des territoires ruraux de montagne. Leurs définitions sont soumises au profil de villes enregistrées par la nomenclature de l'Office national des statistiques, en ayant généralement le statut d'unités urbaines (entre 5000 et 10000 habitants) par contre les spécificités locales relatives à leur substrat montagneux sont laissées pour compte et ne sont pas considérées par la législation algérienne. Les villes de montagne occupent une place satellitaire du paysage

Conclusion générale

urbain de la région Nord d'Algérie et au sein de la hiérarchie spatiale entre le Hameau, village et les grandes villes et métropoles ce qui confirme l'une des seules assertions théoriques présente au sein du PATW et des différents PDAU (s). Leur rôle par contre peut être sujet à discussion du fait des potentialités territoriales au sein des territoires montagneux que ça soit en terme de tourisme où dans des secteurs d'activité connexes qui peuvent favoriser l'implantation d'un type d'entrepreneur pouvant avoir un effet positif sur les territoires de montagne et de facto sur les villes. In fine, nous pouvons dire que les villes de montagne jouissent d'une identité à part du fait de leurs mécanismes sociologiques, géographiques et économiques mais elle n'est pas encore révélée, une sorte d'identité latente en quête de construction ou de déconstruction. **Un paysage commun d'urbanisation sur une assiette foncière escarpée entourée de villages créant ainsi des écosystèmes interdépendants de l'intérieur mais dépendants de l'extérieur.** Ce qui rappelle ici les propos de Carette et Masqueray qui considèrent le village kabyle comme une « république indépendante ». La croissance des villes de montagne est soumise aux investissements futurs en termes d'équipements aussi bien dans la sphère publique que dans le privé. Cette pression s'explique par l'exode rural des montagnes vers les plaines. Au cours de nos entretiens un spécialiste de la question urbaine nous a répondu par la positive en supposant que la persistance des villes de montagne vu que ce sont des villes en expansion et en croissance pour le moins démographique.

Nos perspectives futures de recherche s'inscrivent au sein même des limites rencontrées lors de la réalisation de ce présent travail. Comme toute recherche scientifique s'inscrivant dans le paradigme poppérien, notre ambition de départ était de découvrir les mécanismes qui rentrent en compte dans la transition du rural à l'urbain en zone de montagne. En démarrant à partir de ce paradigme, la quête de vérité ne fut pas visée mais par contre l'élimination des postulats erronés pour une meilleure quête de compréhension du phénomène urbain en montagne du Djurdjura était de mise. Mettre notre cas pratique à l'épreuve des faits en réalisant des transpositions théoriques pour l'explication du phénomène étudié mais tout en gardant le caractère inductif de la recherche avec le primat de l'observation et de l'empirisme. Nous avons conscience que nos résultats souffrent d'une certaine inconsistance du fait de leur caractère qualitatif aux visées descriptives et compréhensives, mais aussi à l'étroitesse de l'échantillon d'étude. La conjoncture soumise à l'épreuve de nos énoncés s'est retrouvée entravée par un ensemble d'événements réduisant notre enquête de terrain au purement essentiel et inhibant ainsi notre visée en rendant impossible un modèle économétrique dans

Conclusion générale

l'analyse des fonctionnements des villes au massif du Djurdjura. Les principaux écueils sont dus au manque de données récentes, en effet l'absence d'un nouveau RGPH, ainsi que la crise liée au covid19 pendant l'année 2020 (déroulement de notre enquête de terrain) réduisant considérablement nos déplacements et nos interactions. Ce qui a réduit notre enquête au qualitatif dans l'analyse de l'urbanisation de montagne comme fait social, à travers l'analyse de la structure sociale, et fait géographique porté par des recompositions de l'espace sous le prisme de l'activité économique. L'affinement des indicateurs méthodologiques en vue d'une étude future se focalisera sur l'aspect purement économique permettant de corroborer nos résultats et en particulier l'impact des économies résidentielles sur les territoires de montagne. Ce résultat fait figure de prémices à une remise en question de l'universalité présumée de la théorie de la base en économie territoriale. Nos outils méthodologiques nous ont permis d'émettre un doute sur le circuit économique interne en zone de montagne à travers le maintien de la ville via des flux financiers centrifuges. Nous ambitionnons d'approfondir ce résultat via une mesure des indicateurs qui seront la proportion de la population percevant un revenu extérieur, l'estimation des transferts de fonds, et une conceptualisation précise de la circulation des flux afin de cerner l'impact de la population rurale sur les villes de montagne. En dehors de cette première perspective, l'approche territoriale en se référant aux principes des spécificités locales ne tend pas vers une généralisation des résultats du fait de la multiplicité des cas d'étude, en apparences similaires mais qui diffèrent dans une perspective d'approfondissement qualitatif à travers la soumission des résultats à un programme fort de triangulation. Nous voulons pour cela appliquer certains résultats sur d'autres territoires de montagne (basse et moyenne montagne) afin de voir si les autres montagnes obéissent à la même logique de répartition des espaces.

Enfin, d'un point de vue épistémologique, nous voulons mettre à l'épreuve des faits les villes de montagne du Djurdjura cette fois-ci à travers la vision non combinée de chaque discipline en soi. Avec les outils méthodologiques adéquats pour chaque discipline et dans l'optique de ne pas dépasser le cadre imposé par chaque spécialité et en évitant les passerelles épistémiques entre sciences prêtant souvent à confusion dans l'explication des phénomènes scientifiques.

Autre perspective, au cours de la réalisation de notre travail, nous avons eu l'occasion de tomber sur un courant en sciences humaines traitant de la sociologie urbaine et rurale. Ce courant en construction et en constante évolution décrit la sociologie des deux populations faisant la ville et les villages et leur différence dans leurs rapports quotidiens avec l'espace et

Conclusion générale

dans une large mesure le territoire. L'établissement de cette discipline se base sur une dichotomie entre la sphère rurale et urbaine, or pour notre cas on a bien vu dans les différents chapitres que les villes de montagne sont imprégnées d'une manière inhérente par leur arrière pays rural, imposant même un constat évoqué par plusieurs chercheurs en qualifiant ces centres urbains de gros bourgs au fonctionnement tribal (Dahmani,1987).

En conclusion, nous pouvons dire que les villes de montagne du Djurdjura sont des villes qui remplissent les conditions du cadre légal de définition de la ville algérienne. Que ce sont aussi des villes aux allures de villages du fait de l'influence de leur arrière pays imposant, à l'économie dépendante de l'environnement externe comme pour rappeler sa formation récente d'origine exogène. Et à la géographie atypique ayant permis un développement urbain morcelé sans extension majeure malgré des densités humaines considérables.

Bibliographie

Bibliographie

Références Bibliographiques

Ouvrages

- Abu-Lughod, J., & Hay, R. J. (2013). *Third world urbanization*. Routledge.
- Adli, Y. (2010). *Les efforts de préservation de la pensée kabyle aux XVIIIe et XIXe siècles*. Éditions l'odyssée.
- Alonso, W. (1964). "Location and Land Use. Toward a General Theory of Land Rent." *Location and Land Use. Toward a General Theory of Land Rent*.
- Altheide, D. L., & Johnson, J. M. (1994). Criteria for assessing interpretive validity in qualitative research.
- Antoine, J. M., & Milian, J. (2011). *La Ressource montagne, entre potentialités et contraintes* (p. 287). Paris, L'Harmattan.
- Aydalot, P. (1985). *Economie régionale et urbaine*. Editions Economica.
- Bairoch P. 1985, *De Jéricho à Mexico : villes et économies dans l'histoire*, 2^{ème} édition, Gallimard, Paris.
- Bairoch, P. (1973). *Urban unemployment in developing countries: The nature of the problem and proposals for its solution* (Vol. 10). Unipub.
- Bairoch, P. (1977). *The economic development of the Third World since 1900*. Univ of California Press.
- Benko, G., & Strohmayer, U. (Eds.). (2014). *Human Geography: A History for the Twenty-First Century*. Routledge.
- Berg, B.L., (2000), *Qualitative Research Methods for the Social Sciences* 4th Ed. Allyn & Bacon.
- Blanchet, A., & Gotman, A. (2013). *L'entretien* (2e éd.)(F. de Singly, Éd.). *L'enquête et ses méthodes*.
- Blanchet, A., & Gotman, A. (2006). *L'entretien*. Armand Colin. Paris
- Blanchet, A., & Gotman, A. (2016). *L'entretien 2^e ED*. Armand Colin. Paris
- Botero, G. (2014). *De la raison d'État (1589-1598)*. Gallimard.
- Boserup, E. (2011/1965). *The conditions of agricultural growth: The economics of agrarian change under population pressure*. Transaction Publishers.
- Boulifa, S. (1925). *Le Djurdjura à travers l'histoire: de l'antiquité jusqu'à 1830, organisation et indépendance des Zouaoua (Grande Kabylie)*.
- Bourdieu, P. (1962). La hantise du chômage chez l'ouvrier algérien: Prolétariat et système colonial. *Sociologie du travail*, 4(4), 313-331.
- Bourdieu, P. (2019). *La maison kabyle ou le monde renversé* (pp. 739-758). De Gruyter Mouton.
- Braudel, F. (1973). *Capitalism and Material Life 1400-1800*, trans. *Miriam Kochan, London: Weidenfeld and Nicolson*.
- Braudel, F. (1979). *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle: Les structures du quotidien: le possible et l'impossible*. Paris: Colin.
- Braudel, F.(1985). *La dynamique du capitalisme*, Arthaud, Paris.

Bibliographie

- Brunet, R. (2003). Raisons et saisons de géographe. *Géocarrefour*, 78(1), 13-18.
- Brunet, R. (1994). La ville et le sacré. *L'Espace géographique*, 23(2), 188-188.
- Camagni, R. (1996). Principes et modèles de l'économie urbaine.
- Cantillon, R., & Murphy, A. E. (2015). *Essay on the Nature of Trade in General*. Liberty Fund. (1755).
- Carette, E. (1853). *Recherches sur l'origine et les migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale et particulièrement de l'Algérie* (Vol. 3). Impr. Impériale.
- Chandler, T., & Fox, G. (2013/1974). *3000 years of urban growth*. Elsevier.
- Christaller, W. (1933). *Die zentralen Orte in Süddeutschland. Eine ökonomischgeographische Untersuchung über die Gesetzmässigkeit der Verbreitung und Entwicklung der Siedlungen mit städtischen Funktionen*. Iena, Gustav Fischer, 332 p.
- Coissard, S. (2007). Perspectives. La nouvelle économie géographique de Paul KRUGMAN: Apports et limites. *Revue d'économie régionale et urbaine*, 1(1), 111-126.
- Courlet, C. (2008). L'économie territoriale. *Lectures, Les livres*.
- Crevoisier, O. (2010). La pertinence de l'approche territoriale. *Revue d'Economie Regionale Urbaine*, (5), 969-985.
- DAHMANI, M. (1987). *Économie et société en grande Kabylie*, édition OPU. Alger.
- De Bernis, G. D. (1971). Les industries industrialisantes et les options algériennes. *Revue Tiers Monde*, 545-563.
- Denzin, N. K., & Lincoln, Y. S. (2005). Introduction: The discipline and practice of qualitative research.
- Derycke, P. H. (1993). La localisation: de nouvelles analyses. *Revue d'économie régionale et urbaine*, (2).
- Dewey, J., & Lejeune, G. (2018). De l'absolutisme à l'expérimentalisme. *Philosophie*, (3), 10-21.
- Durkheim, E. (2000). *The division of labor in society (1893)* (pp. 37-66). Blackwell.
- Dyos, H. J., & Dyos, H. J. (Eds.). (1968). *The study of urban history: the proceedings of an international round-table conference of the Urban History Group at Gilbert Murray Hall, University of Leicester on 23-26 September 1966*. London: Edward Arnold.
- Engel, E. (1895). *Die Lebenskosten belgischer Arbeiter-Familien früher und jetzt*. Heinrich.
- Engels, F., Marx, K., & Weydemeyer, J. (1974). *L'idéologie allemande*. Ed. sociales.
- Engels, F. & Desrousseaux, A. M. (1946). *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (p. 6). A. Costes.
- Evans-Pritchard, E. E. (1940). The Nuer: A description of the modes of livelihood and political institutions of a Nilotic people.
- Ferguene, A. (2011). *Croissance économique et développement: nouvelles approches*.
- Flick, U. (2006). *Qualitative Forschung*.
- Flick, U. (1992). Triangulation revisited: strategy of validation or alternative?. *Journal for the theory of social behaviour*.
- Florida, R. (2002). *The rise of the creative class* (Vol. 9). New York: Basic books.

Bibliographie

- Florida, R. L. (2005). *Cities and the creative class*. Psychology Press.
- Fouchard, L. (2015). DE LA VILLE COLONIALE A LA COUR AFRICAINE - ESPACES, POUVOIRS ET SOCIETES A OUAGADOUGOU ET A BOBO-DI. *Editions L'Harmattan*. Paris.
- Fourny, M. C. (2018). Travailler en ville et habiter en montagne: une relation liminale pour les habitants de la métropole alpine.
- Foucault, M. (1961). *Folie et déraison: histoire de la folie à l'âge classique* (Vol. 169). Paris, Plon.
- Galbraith, J. K., Crémieux-Brilhac, J. L., Le Nan, M., & Crémieux-Brilhac, J. L. (1968). *Le nouvel État industriel: essai sur le système économique américain*. Gallimard.
- Galissot, R. (2002). Urbanisation prolétaire et paupérisation culturelle. *NAQD*, (1), 149-164.
- Gellner, E. (1983). *Muslim society* (No. 32). Cambridge University Press.
- Golden, H. H. (1981). *Urbanization and cities: historical and comparative perspectives on our urbanizing world*. DC Heath & Company.
- Granotier, B. (1980). *La Planète des bidonvilles: Perspectives de l'explosion urbaine dans le tiers-monde*. FeniXX.
- Hamilton, F. E., Burnett, A. D., & French, R. A. (1979). *The socialist city*. Nova York: John Wiley and sons.
- Hannoteau A, Letourneux A (1893/2003) *La Kabylie et les coutumes kabyles*, volumes 1, 2, 3. Edition Bouchène, Paris.
- Hayek, F. A. (1973). Law, Legislation, and Liberty, Volume 19. In *Law, Legislation, and Liberty, Volume 19*. University of Chicago Press.
- Hirschman, A. O. (1958). *The strategy of economic development*.
- Hoyt, W. G. (1936). *Studies of Relations of Rainfall and Run-off in the United States* (Vol. 772). US Government Printing Office.
- Huriot, J. M. (1998). La ville ou la proximité organisée.
- Husserl, E. (1993). la phénoménologie. *article pour l'Encyclopedia Britannica traduit de l'allemand par JF Courtine et JL Fidel*, 93-114.
- Huriot, J. M., & Bourdeau-Lepage, L. (2009). *Economie des villes contemporaines*. Paris: Economica.
- Hugh, R. (2014). Algérie-Kabylie etudes et interventions. Barzakh, Alger.
- Ibn Khaldoun. (1856) *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, traduction de William Mac-Guckin De Slane, Berti Edition, Alger.
- Isard, W. (1966). *Methods of regional analysis*. РиполКлассик.
- Jacobs, J. (1961). Jane Jacobs. *The Death and Life of Great American Cities*.
- Jacobs, J. (1985). *Cities and the wealth of nations: Principles of economic life*. Vintage.
- Jacobs, J., & Parin-Senemaud, C. (1991). *Déclin et survie des grandes villes américaines*. P. Mardaga.
- Corbusier, L. (2013/1923). *Towards a new architecture*. Courier Corporation.
- Khaldūn, I. (1868). *Les prolégomènes d'Ibn Khaldoun* (Vol. 3). Imprimerie impériale.

Bibliographie

- Krugman, P. (1991). Increasing returns and economic geography. *Journal of political economy*, 99(3), 483-499.
- Krugman, P. R. (1991). *Geography and trade*. MIT press.
- Krugman, P. R. (1997). *Development, geography, and economic theory* (Vol. 6). MIT press.
- Kuhn, T. S., & Meyer, L. (1983). *La structure des révolutions scientifiques*.
- Kuhn, T. (1983). *La structure des révolutions scientifiques*. Champs, Flammarion. Paris.
- Lajugie, J., Delfaud, P., & Lacour, C. (1985). *Espace régional et aménagement du territoire*.
- Landry, A. (1982). *La révolution démographique: études et essais sur les problèmes de la population*. Ined.
- Lefebvre, H., & Gaviria, M. (1970). *Du rural à l'urbain*. Paris: Éditions Anthropos.
- Le Goff, J. (1991). *Pour un autre moyen âge*. Gallimard.
- Lewin, K. (1946). Action research and minority problems. *Journal of social issues*, 2(4), 34-46.
- Mahé, A. (2001). *Histoire de la Grande Kabylie, XIXe-XXe siècles: anthropologie historique du lien social dans les communautés villageoises*. Éditions Bouchène.
- Marshall, A. (2009). *Principles of economics: unabridged eighth edition (1890)*. Cosimo, Inc.
- Marshall, A. (1920). *Industry and trade*.
- Marx, K. (1900). *Le capital: critique de l'économie politique* (Vol. 1). (1867) PUF.
- Marx, K. (1900). *Le capital: critique de l'économie politique* (Vol. 2). PUF.
- Marx, K. (1900). *Le capital: critique de l'économie politique* (Vol. 3). PUF.
- Marx, K. (2010). *Karl Marx, Frederick Engels* (Vol. 35). London: Lawrence & Wishart Electric Book.
- Marx, K., & Engels, F. (1897). *Manifeste du Parti communiste*. V. Giard & E. Brière (1848)
- Masqueray, E. (1886). *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie: (Kabyles du Djurdjura, Chaiuïa de l'Aourâs, Beni Mezâb)*. E. Leroux.
- Mathieu, J. (2005). Conditions historiques de la spécificité montagnarde. *Revue d'histoire moderne contemporaine*, (2), 9-25.
- Menger, C. (1990). *Carl Menger and his legacy in economics* (Vol. 22). Duke University Press.
- Montagne, R. (1931). *La vie sociale et la vie politique des Berbères*. Éditions du Comité de l'Afrique française.
- Mumford, L. (1961). *The city in history: Its origins, its transformations, and its prospects* (Vol. 67). Houghton Mifflin Harcourt.
- Mumford, L. (1970). *The pentagon of power* (Vol. 2). Houghton Mifflin Harcourt P.
- Myrdal, G., & Sitohang, P. (1957). *Economic theory and under-developed regions*.
- Myrdal, G. (1960). *Beyond the welfare state* (Vol. 960). London: Duckworth.
- Paulet, J. P. (2009). *Géographie urbaine*. Armand colin.
- Ponsard, C. (1955). *Economie et espace: essai d'integration du Facteu spatial dans l'analyse économique. preface de Henry Guitton*. Sedes.

Bibliographie

- Polèse, M., Shearmur, R., & Terral, L. (2015). *Économie urbaine et régionale: géographie économique et dynamique des territoires*.
- Polèse, M. (1994). *Économie urbaine et régionale: logique spatiale des mutations économiques*. Economica.
- Porter, M. E. (1998). *Clusters and the new economics of competition* (Vol. 76, No. 6, pp. 77-90). Boston: Harvard Business Review.
- Popper, K. (2014). *Conjectures and refutations: The growth of scientific knowledge*. routledge.
- Popper, K. (2013). *Realism and the aim of science: From the postscript to the logic of scientific discovery*. Routledge.
- Pourtois, J. P., & Desmet, H. (2007). *Épistémologie et instrumentation en sciences humaines*. Editions Mardaga.
- Remy, J. (2000). Métropolisation et diffusion de l'urbain: les ambiguïtés de la mobilité. *Les territoires de la mobilité, Paris: PUF, 171, 188*.
- Ricardo, D. (1821). *On the principles of political economy*. London: J. Murray.
- Sacareau, I. (2003). *La montagne, une approche géographique* (p. 287). Belin.
- Schön, D. (1994). *Frame Reflection: Toward the Resolution of Intractable Policy Controversies*. Basic Books. New York.
- Smith, A. (1937). *The wealth of nations [1776]*.
- Schumacher, E. F., DAY, D. T., DAY, W. T., & FLORENTIN, M. C. T. (1979). *Small is beautiful: une société à la mesure de l'homme*. Éditions du Seuil.
- Stake, R. E. (1995). *The art of case study research*. sage.
- Vivant, E. (2009). *Qu'est-ce que la ville créative?*. Presses universitaires de France.
- Von Thünen J.H. (1842). *L'Etat isolé*, Ed Leopold, Rostock.
- Walras, L. (1896). *Éléments d'économie politique pure, ou, Théorie de la richesse sociale*. F. Rouge.
- Weber, A., & Friedrich, C. J. (1929). Alfred Weber's theory of the location of industries.
- Weber, M. (1922). *Économie et société* (Paris: Plon). *Edition originale*.
- Wrigley, G. (1969). Tropical agriculture: the development of production. *Tropical agriculture: the development of production*.
- Yves-Chantal, GAGNON. (2012). *L'étude de cas comme méthode de recherche*. 2e éd, Presses de l'Université du Québec.
- Yin, R. K. (2012). *Case study methods*.
- Yin, R. K. (2011). *Applications of case study research*. sage.
- Yin, R. K. (2003). Design and methods. *Case study research*, 3(9.2).

Bibliographie

Articles de revues

- Agharmiou-Rahmoun, N., Ben Allak, A. (2020). L'innovation sociale, un levier du développement Territorial: Cas des villages de Tiferdoud, Iguersafene et Zouvgu en Kabylie du Djurdjura (Algérie). *les cahiers du cread*, 35(4), 63-94.
- Agharmiou-Rahmoun, N. (2017). Tizi-Ouzou, formation d'une ville dans un hinterland rural des plus denses d'Algérie. *Territoire en mouvement Revue de géographie et aménagement. Territory in movement Journal of geography and planning*, (33).
- Agharmiou-Rahmoun, N. (2014). Une nouvelle génération de villes, les villes-villages: cas de la Kabylie (Algérie).
- Aghariou-Rahmoun, N. (2012). Une urbanisation linéaire, échec de la planification urbaine par les PDAU l'exemple de la wilaya de Tizi-Ouzou. *Les cahiers du CREAD*, 102, 65-92.
- Akerkar, A. (2015). Évolution de la ruralité en Kabylie: dynamiques sociodémographiques et mutations spatio-économiques. *Les Cahiers d'Outre-Mer. Revue de géographie de Bordeaux*, (271), 289-317.
- Arena, R. (1984). Valeur intrinsèque, production et échange chez Richard Cantillon in Aspects de l'économie politique en France au XVIIIe siècle. *Economies et Sociétés. Cahiers de l'ISMEA*, 18(1), 63-96.
- Assens, C., & Abittan, Y. (2012). Le Management d'un bien commun: le territoire. Le cas des pôles de compétitivité. *RIMHE: Revue Interdisciplinaire Management, Homme Entreprise*, (1), 19-36.
- Ben Allak, A ; Agharmiou, B. (2020). Essai D'intégration Du Facteur Spatial Dans L'analyse De La Concurrence : Application Faite Sur Les Cafétérias Du Centre Ville De Ain El Hammam. Volume 6, Numéro 1, Pages 240-255.
- Boucherf, K. (2016). Méthode quantitative vs méthode qualitative?: contribution à un débat. *Les cahiers du cread*, 116, 9-30.
- Barbour, R. S. (2001). Checklists for improving rigour in qualitative research: a case of the tail wagging the dog?. *Bmj*, 322(7294), 1115-1117.
- Bartlatier, P. J. (2018). Chapitre 7. Les études de cas. *Les méthodes de recherches du DBA, EMS Management et Sociétés, Business Science Institute*, 133-146.
- Bailly, A. (2009). La science régionale en perspective. *Géographie, économie, société*, 11(1), 1-7.
- Benko, G. (2008). La géographie économique: un siècle d'histoire. In *Annales de géographie* (No. 6, pp. 23-49). Armand Colin.
- Becattini, G. (1992). Le district industriel: milieu créatif. *Espaces et sociétés*, (1), 147-164.
- Blanchard, R. (1934). Engel (Claire-E.) et Vallot (Ch.).—Les Ecrivains à la Montagne.«Ces Monts affreux»(1650-1810). *Revue de Géographie Alpine*, 22(4), 860-861.
- Bouba-Olga, O., & Grossetti, M. (2015). La métropolisation, horizon indépassable de la croissance économique?. *Revue de l'OFCE*, (7), 117-144.
- Bourdeau-Lepage, L., & Huriot, J. M. (2007). Megacities without global functions. *Belgeo. Revue belge de géographie*, (1), 95-114.
- Boukerche, A. (2007). La conception de la ville chez Ibn Khaldoun, publié sur le site <https://algerie.wordpress.com>, consulté le 15 décembre 2018.

Bibliographie

- Bogdan, R., & Taylor, S. J. (1990). Looking at the bright side: A positive approach to qualitative policy and evaluation research. *Qualitative sociology*, 13(2), 183-192.
- Boserup, E. (1965). The Conditions of Agricultural. *Growth*, 691-701.
- Brown, C. (1973). Introduction to From Medina to Metropolis: Heritage and Change in the Near Eastern City, 15-47.
- Callens, S. (2013). Albert O. Hirschman (1915-2012). *Mondes en développement*, (2), 147-150.
- Camagni, R., Capello, R., Cerisola, S., & Fratesi, U. (2020). Fighting gravity: Institutional changes and regional disparities in the EU. *Economic Geography*, 96(2), 108-136.
- Caillaud, S., & Flick, U. (2016). Triangulation méthodologique. Ou comment penser son plan de recherche. *Les représentations sociales. Théories, méthodes et applications*, 227-240.
- Cantillon, R., Cournot, A., Clark, J. B., Veblen, T. B., & Hicks, J. R. (2000) Economie politique et hétérodoxie: éléments de réflexion.
- Carignan, I., Beaudry, M. C., Larose, F., Bourgeois, L., Thériault, P., Laurin, N., Boultif, A. (2016). La recherche-action et la recherche-développement au service de la littératie.
- Chandler, T. & Tarver, J. D. (1993). Urbanization: urbanization in colonial Africa. *Africa Insight*, 23(4), 250-254.
- Childe, V. G. (1950). The urban revolution. *The town planning review*, 21(1), 3-17.
- Childers, D. L., Cadenasso, M. L., Grove, J. M., Marshall, V., McGrath, B., & Pickett, S. T. (2015). An ecology for cities: A transformational nexus of design and ecology to advance climate change resilience and urban sustainability. *Sustainability*, 7(4), 3774-3791.
- Claval, P., & Staszak, J. F. (2008). Où en est la géographie culturelle?. In *Annales de géographie* (No. 2, pp. 3-7). Armand Colin
- Claval, P. (2008). Espace et territoire. *Géographie, économie, société*, 10(2), 157-184.
- Côte, M. (2011). L'Algérie, mondialisation et nouvelles territorialités. *Méditerranée. Revue géographique des pays méditerranéens/Journal of Mediterranean geography*, (116), 77-84.
- Côte, M. (2002). Les montagnes du Maghreb. Un cas de déterminisme géographique?. *L'Information Géographique*, 66(1), 89-95.
- Courlet, C. (2001). *Les systèmes productifs localisés-Un bilan de la littérature* (No. 905-2016-70321, pp. 81-103).
- Dabiré, B., Poirier, J., Lejeune, G., Piché, V., & Wane, H. R. (2002). Enquête nationale sur" dynamique migratoire, insertion urbaine et environnement au Burkina Faso-2000. *Rapport sur les objectifs, la méthodologie et le déroulement de la collecte, Ouagadougou, ISSP (ex-UERD)*.
- Darchen, S., & Tremblay, D. G. (2008). La thèse de la «classe créative»: son incidence sur l'analyse des facteurs d'attraction et de la compétitivité urbaine. *Revue interventions économiques*, (37).
- De Lamarliere, I. G. (2008). Une relecture des travaux d'Alfred Weber sur la localisation. À l'articulation de l'économique et du socioculturel. In *Annales de géographie* (No. 6, pp. 50-69). Armand Colin.
- Demazière, C., Serrano, J., & Vye, D. (2012). *Introduction. Les villes petites et moyennes et leurs acteurs: regards de chercheurs* (No. 223, pp. 7-10). Presses universitaires de Rennes.

Bibliographie

- Denzin, N. K. (2012). Triangulation 2.0. *Journal of mixed methods research*, 6(2), 80-88.
- Détienne, F., & Traverso, V. (2009). *Méthodologies d'analyse de situations coopératives de conception: Corpus MOSAIC* (pp. 304-pages). Presses universitaires de Nancy.
- De Vroey, M. (2002). La mathématisation de la théorie économique. Le point de vue de l'histoire des théories économiques. *Reflets et perspectives de la vie économique*, 41(4), 9-20.
- Doumane, S. (2011). Tizi-Ouzou: historique d'un col et son urbanisation. *Insaniyat/إنسانيات Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*, (54), 13-29.
- Doumane, S. (2004). Kabylie: Economie ancienne ou traditionnelle. *Encyclopédie berbère*, (26), 4034-4038.
- Dubœuf, F. (1991). Espace économique, espaces moral et politique chez A. Smith. *Cahiers d'économie politique/Papers in Political Economy*, 85-103.
- Eckert, D., Grossetti, M., & Martin-Brelot, H. (2012). La classe créative au secours des villes?
- Ferguene, A. (2016, November). Territoire et système économique territorial: Quel intérêt du point de vue du développement au Sud?. In *Territorialisation de la politique industrielle et Développement inclusif en Afrique*.
- Fujita, M., & Thisse, J. F. (2003). Does geographical agglomeration foster economic growth? And who gains and loses from it?. *The Japanese Economic Review*, 54(2), 121-145.
- Fujita, M., & Krugman, P. (1995). When is the economy monocentric?: von Thünen and Chamberlin unified. *Regional science and urban Economics*, 25(4), 505-528.
- Fouchard, L. (2010). «Post-colonial studies» et historiographie de l'Afrique du Sud. *Raison présente*, 175(1), 69-77.
- Fourny, M. C., & Crivelli, R. (2003). Cette montagne que l'on partage. Frontière et montagne dans les coopérations transfrontalières de régions alpines/The sharing of mountain areas: cross-border cooperation in alpine regions. *Revue de géographie Alpine*, 91(3), 57-70.
- Fourny, M. C. (2008). Préface: Mutations des Alpes, mutations de la recherche alpine: quels enjeux, quelle spécificité, quel devenir?. *Journal of Alpine Research/ Revue de géographie alpine*, (96-4).
- Flick, U. (2004). Triangulation in qualitative research. *A companion to qualitative research*, 3, 178-183.
- Gohier, C. (2004). De la démarcation entre critères d'ordre scientifique et d'ordre éthique en recherche interprétative. *Recherches qualitatives*, 24(1), 3-17.
- Georges, L. (2016). Observation participante. *Vocabulaire de psychologie*, 392-407.
- Gabillard, J. (1956). Claude Ponsard, Économie et espace. Essai d'intégration du facteur spatial dans l'analyse économique. *Annales*, 11(3), 396-399.
- Hotelling, H. (1990). Stability in competition. In *The collected economics articles of Harold Hotelling* (pp. 50-63). Springer, New York, NY. (1929).
- Isard, W. (1951). Interregional and regional input-output analysis: a model of a space-economy. *The review of Economics and Statistics*, 33(4), 318-328.
- Jacob, L. (2018). Réformes territoriales et modifications des rapports ville-montagne dans les Alpes-Maritimes. *Journal of Alpine Research/ Revue de géographie alpine*, (106-2).

Bibliographie

- Jewsiewicki, B. (2003). Une société urbaine «moderne» et ses représentations: la peinture populaire à Kinshasa (Congo)(1960-2000). *Le mouvement social*, (3), 131-148.
- Jones, E. (1966). *Towns and cities* (Vol. 13). Oxford University Press.
- Joyal, A. (2008). Les APL au Brésil: une adaptation opportune des SPL à la française?. *Géographie, économie, société*, 10(2), 185-197.
- Khellil, M. (1979). *L'exil kabyle: essai d'analyse du vécu des migrants*. Editions L'Harmattan.
- Lacoste-Dujardin, C. (1988). Renier les parents pour s' intégrer? Le dilemme des enfants de parents maghrebins immigrés en France. *Hérodote*, (50-51), 138-152.
- Lalmi, N. A. (2004). On the Myth of the Kabyle Cultural Island. *Cahiers detudes africaines*, (3), 507-531.
- Landes, D. S. (1965). Technological change and development in Western Europe, 1750-1914. *The Cambridge economic history of Europe*, 274-601.
- Laperrière, A. (1997). Les critères de scientificité des méthodes qualitatives. Dans J. Poupart, J.-P. Deslauriers, L.-H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer et A. P. Pires (Dir.): *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Boucherville, Québec : Gaëtan Morin éditeur.
- Lerousseau, J. (2018). Tentatives de réhabilitation de la théorie de la base: à la recherche des origines.
- Lincoln, Y. S., & Guba, E. G. (1985). Establishing trustworthiness. *Naturalistic inquiry*, 289(331), 289-327.
- Lacour, C (2006) Les territoires du développement régional, *Revue d'économie régionale et urbaine*, no 2, 315-327
- Lepetit, B. (1988, March). Villages et faubourgs de l'ancien Paris. Histoire d'un espace urbain. In *Annales. Histoire, Sciences Sociales* (Vol. 43, No. 2, pp. 546-548). EHESS.
- Lalmi, N. A. (2004). On the Myth of the Kabyle Cultural Island. *Cahiers detudes africaines*, (3), 507-531.
- Liedtke, C., Welfens, M. J., Rohn, H., & Nordmann, J. (2012). LIVING LAB: user-driven innovation for sustainability. *International journal of sustainability in higher education*.
- Maurel, M. C. (1981). La ville socialiste. *L'Espace géographique*, 10(2), 153-154.
- Maurel, F., & Sédillot, B. (1997). La concentration géographique des industries françaises. *Économie & prévision*, 131(5), 25-45.
- Morin, E. (1996). Pour une réforme de la pensée. *Le Courrier de l'UNESCO*, 49, 10-14.
- Maurel, M. C. (1981). La ville socialiste. *L'Espace géographique*, 10(2), 153-154.
- Moreno, C. (2016). Intelligence urbaine ou ville algorithmique? Quelle place pour de nouvelles utopies?. *Futuribles*, (414), 87-93.
- Murray, P., Szelenyi, I., & Martinet, F. (1988). L'anti-urbanisme des États socialistes. In *Les Annales de la recherche urbaine* (Vol. 38, No. 1, pp. 23-30). Persée-Portail des revues scientifiques en SHS.
- Nerlove, M. L., & Sadka, E. (1991). Von Thünen's model of the dual economy. *Journal of Economics*, 54(2), 97-123.

Bibliographie

- North, D. C. (1955). Location theory and regional economic growth. *Journal of political economy*, 63(3), 243-258.
- Navari, C. (2000). Arnold Toynbee (1889-1975): Prophecy and Civilization. *Review of International Studies*, 26(2), 289-301.
- Oualikane, M. S. (2018). Transferts informels de fonds en Algérie: cas des migrants kabyles en France. *Revue Des économies nord Africaines ISSN*, 14(18), 27-38.
- Oussalem, M. O. (2002). entrepreneuriat privé et développement local. Eléments d'analyse à partir du cas de tizi-ouzou. *Insaniyat/إنسانيات. Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*, (16), 135-162.
- Palander, T. (1939). Konkurrens och marknadsjämvikt vid duopol och oligopol. I. fullkomlig marknad och "autonomt" handlande. *Ekonomisk Tidskrift*, (r 3), 222-250.
- Paquot, T. (2021). Karl Marx et Friedrich Engels et l'opposition ville/campagne.
- Perret, C., & Paraque, B. (2012). L'organisation socio-politique des villages kabyles: une gouvernance spécifique des ressources naturelles. *Revue de l'organisation responsable*, 7(2), 69-82.
- Pecqueur, B. (2014). Esquisse d'une géographie économique territoriale. *LEspace géographique*, 43(3), 198-214.
- Pecqueur, B. (2006). Le tournant territorial de l'économie globale. *Espaces et sociétés*, (1), 17-32.
- Pilati, T., & Tremblay, D. G. (2007). Cité créative et District culturel; une analyse des thèses en présence. *Géographie, économie, société*, 9(4), 381-401.
- Predöhl, A. (1928). The theory of location in its relation to general economics. *Journal of Political Economy*, 36(3), 371-390.
- Popper, K. R. (1963). Science as falsification. *Conjectures and refutations*, 1(1963), 33-39.
- Popper, K. (1944). The poverty of historicism, II. A Criticism of Historicist Methods. *Economica*, 11(43), 119-137.
- Perlik, M., & Membretti, A. (2018). Migration by necessity and by force to mountain areas: An opportunity for social innovation. *Mountain research and development*, 38(3), 250-264.
- Perroux, F. (1950). Economic space: theory and applications. *The quarterly journal of economics*, 64(1), 89-104.
- Pumain, D., & Gaudin, J. P. (2002). Systèmes de villes et pouvoir. L'analyse de Giovanni Botero à l'époque de la Renaissance. *Cybergeo: European journal of geography*.
- Romeyer-Dherbey, G. (2005). L'un et l'autre dans la cité d'Aristote. *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 130(2), 191-202.
- Romer, P. M. (1994). The origins of endogenous growth. *Journal of Economic perspectives*, 8(1), 3-22.
- Roubet, C. (1978). Une économie pastorale, pré-agricole en Algérie ties and weight matrix choice. *Nucleic Acids Res*, 22, 4673-4680.
- Roux, E. (2018). Des dispositifs de connaissances territoriales pour (re) penser les relations villes-montagnes des métropoles alpines. *Journal of Alpine Research/ Revue de géographie alpine*, (106-2).

Bibliographie

- Reitel, F. (1984). Introduction à la géographie urbaine: Harald Carter, Einführung in die Stadtgeographie. In *Annales de géographie* (Vol. 93, No. 518, pp. 482-483). Société de géographie.
- Rankin, K. N. (2002). Social capital, microfinance, and the politics of development. *Feminist economics*, 8(1), 1-24.
- Robertson, R. (1994). Globalisation or glocalisation?. *Journal of international communication*, 1(1), 33-52.
- Roy-Valex, M. (2006). La classe créative et la compétitivité urbaine: culture et économie ou l'envers et l'endroit d'une théorie. *La compétitivité urbaine à l'ère de la nouvelle économie. Enjeux et défis*, 325-352.
- Santos, M. (1975). Under development, growth poles and social justice/sous-developpement poles de croissance et justice sociale. *Civilisations*, 18-32.
- Santos, M. (1975). Space and Domination--A Marxist Approach. *International Social Science Journal*.
- Sauvant, A. (2004). La tendance historique de l'évolution du prix des logements en France. *Notes de synthèse du SES*, (156), 1-8.
- Savoie-Zajc, L. (2006). Comment peut-on construire un échantillonnage scientifiquement valide. *Recherches qualitatives*, 5, 99-111.
- Savoie-Zajc, L., & Dolbec, A. (2003). Co-operative education in the pulp and paper sector in Quebec. *Journal of Workplace Learning*.
- Smith, A. G., & Louis, K. S. (1982). Multimethod Policy Research: Issues and Applications. *American Behavioral Scientist*, 26(1), 6-144.
- Scholz, R. and Tictje, O. (2001). *Embedded Case Study Methods: Integrating Quantitative and Qualitative Knowledge*. Thousand Oaks, CA: Sage Publications
- SOULÉ B (2007) Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales. *Recherches qualitatives*, Vol. 27(1), 127-140.
- Starrett, D. (1978). Market allocations of location choice in a model with free mobility. *Journal of economic theory*, 17(1), 21-37.
- Stake, R. E. (1994). Case study: Composition and performance. *Bulletin of the Council for Research in Music Education*, 31-44
- Sunley, P. & Martin, R. (2000). The geographies of the national minimum wage. *Environment and Planning A*, 32(10), 1735-1758.
- Thisse, J. F. (1997). L'oubli de l'espace dans la pensée économique. *Région et Développement*, 6, 13-39.
- Trigger, B. G. (1972). *Determinants of urban growth in pre-industrial societies* (pp. 575-600). Cambridge: Schenkman.
- Tassadit, Y. (1993). Note provisoire sur l'émergence d'une notabilité dans une communauté rurale à l'indépendance de l'Algérie. *Cahiers de la Méditerranée*, 46(1), 249-254.
- Veblen, T. (1899). The barbarian status of women. *American Journal of Sociology*, 4(4), 503-514.

Bibliographie

- Veyret, P., & Veyret-Verner, G. (1962). Essai de définition de la montagne. *Revue de géographie alpine*, 50(1), 5-35.
- Vignet Zunz, J. (2011). Montagnes savantes: une récapitulation. *Insaniyat/إنسانيات. Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*, (53), 95-114.
- Yin, R. K. (1981). The case study crisis: Some answers. *Administrative science quarterly*, 26(1), 58-65.
- White, G., & Clarke, S. (2018, September). Smart cities with deep edges. In *Joint European Conference on Machine Learning and Knowledge Discovery in Databases* (pp. 53-64). Springer, Cham.
- Walther, O., & Retailé, D. (2008). Le modèle sahélien de la circulation, de la mobilité et de l'incertitude spatiale. *Autrepart*, (3), 109-124.
- Weber, A. (1982). On the location of industries. *Progress in Human Geography*, 6(1), 120-128.
- Zimmerman, J-B. (2008). Le territoire dans l'analyse économique, dans proximité géographique et proximité organisée, revue française de gestion numéro 184, P 105-118.

Thèses et mémoires

- AGHARMIOU, N (2012) « La planification urbaine à travers les PDAU-POS et la problématique de la croissance et de l'interaction villes/villages en Algérie. Référence empirique à la wilaya de Tizi-Ouzou », thèse de Doctorat en sciences économiques, Université de Tizi-Ouzou.
- BELLAHSENE, T. (2006). « La colonisation en Algérie : Processus et procédures de création des centres de peuplement. Institutions, intervenants et outils. Cas de la Kabylie du Djurdjura », Thèse de doctorat, tomes 1 et 2, Université Paris 8.
- KARA, R. (2017) Analyse du développement financier de l'Algérie (1963 -2015). Approche institutionnelle historique, thèse en vue d'obtention d'un doctorat en Sciences Economiques, Université Mouloud MAMMERI de Tizi-Ouzou.
- Laiche, M. (2007). *Les nouveaux instruments d'aménagement et d'urbanisme PDAU et POS appréciation et évaluation* (Doctoral dissertation, Tizi-ouzou).
- SI-MOHAMEDDjamel, « La croissance urbaine d'une ville d'Algérie : Tizi-Ouzou », thèse de doctorat de 3ème cycle, université de Bordeaux, 1987.
- TESSA, A. (2005). «Essai d'analyse des idées et des faits en matière d'aménagement du territoire contenus dans les politiques de développement national de 1962 à 2004: Cas de la Wilaya de Tizi-Ouzou», UMMTO.
- Yabrir, M. (2020). ETUDE DES INSTRUMENTS D'AMENAGEMENT URBAIN ENTRE REGLEMENTATION ET CONTRAINTES D'APPLICATION.

Documents officiels, rapports et textes de lois

- Loi 90-25 portant orientation foncière et loi 90-30 sur la gestion du domaine public.
- Loi 06-06 du 20/02/2006 portant orientation de la ville
- Loi la loi 90-29 du 01/12/90 relative à l'aménagement et l'urbanisme, consultable sur le Site www.JO.dz.
- Loi n°90-25 du 18 novembre 1990 portant orientation foncière.

Bibliographie

- Loi 90-08 du 07 avril 1990 relative à la commune.
- Les PDAU et POS des communes de la wilaya de Tizi-Ouzou étudiées (AIN EL HAMMAM,MEKLA,LARBAA NATH IRATHEN).
- Résultats du RGPH 2008
- « ANNUAIRE STATISTIQUE DE LA WILAYA de TIZI-OUZOU », 2018
- « ARMATURE URBAINE DE 2008 », « collections statistiques n°97, ONS, 2011
- Rapport de la banque mondiale sur le développement urbain 2020.
- Rapport des nations unis sur La ville 2018.
- Schéma national d'aménagement du territoire 2030.
- Plan d'aménagement du territoire de la wilaya de Tizi-Ouzou 2011.

Annexes

Liste des tableaux, schémas et figures

Liste des tableaux

Tableau numéro 1 : Plan de la thèse (répartition par chapitre).....	12
Tableau numéro 2 : Synthèse théoriques du premier chapitre.....	54
Tableau numéro 3 : évolution de la population urbaine et du taux d'urbanisation de l'Europe (Sans la russie).....	80
Tableau numéro 4 : Comparaison entre taux d'urbanisation et emplois industriels.....	95
Tableau numéro 5 : Les piliers de l'analyse urbaine.....	159
Tableau numéro 6 : récapitulatif de la première phase d'enquête.....	175
Tableau numéro 7 : récapitulatif de la deuxième phase de notre enquête.....	177
Tableau numéro 8 : écueils et solutions à l'encontre de l'étude de cas.....	181
Tableau numéro 9 : Caractéristiques sociodémographiques de la zone étudiée.....	183
Tableau numéro 10 : Projection des populations selon le PATW 2030.....	211
Tableau numéro 11 : Répartition spatiale de la population de Tizi-Ouzou conformément aux projections du PATW 2030.....	211

Liste des schémas et figures

Schéma numéro 1 : Théorème d'impossibilité spatiale.....	20
Figure numéro 1 : répartition des cercles concentriques du modèle de répartition agricole de VON THUNEN.....	32
Figure numéro 2 : La transition démographique.....	85
Figure numéro 3 : Positionnement et approches utilisées.....	158
Figure numéro 4 : Analyse méthodologique du fait urbain.....	167
Figure numéro 5 : Croquis du cheminement de l'enquête de terrain.....	179
Schéma numéro 6 : conceptualisation de la transition du rural à l'urbain.....	184

Liste des cartes géographiques

Carte numéro 1 : Carte du massif montagneux du Djurdjura.....	131
Carte numéro 2 : délimitation administrative du Massif montagneux du Djurdjura. (Annexes).....	259
Carte numéro 3 : Ensembles physiques de la wilaya de Tizi-Ouzou.....	260
Carte numéro 4 : Peuplement de la wilaya de Tizi-Ouzou.....	261

Liste des graphiques

Graphique 1 : localisation professionnelle des personnes enquêtées.....	225
Graphique 2 : Répartition professionnelle des personnes enquêtées.....	225
Graphique 3 : origine des personnes enquêtées.....	227

Table des matières

Table des matières

Introduction générale	1-12
------------------------------------	------

CHAPITRE I : De l'espace au territoire, analyse théorique d'une évolution conceptuelle

Introduction	14
---------------------------	----

Section 01 : espace et théorie économique.....	15
---	----

1.1 Pensée économique et omission de l'espace.....	15
1.2 Théorème d'impossibilité spatiale	18
1.3 Les Auteurs préclassique à avoir traité de la question spatiale et urbaine.....	21
1.3.1 Ibn Khaldoun	21
1.3.2 Giovani Botero	22
1.3.3 Richard Cantillon	23
1.3.4 Karl Marx et sa conception de la ville	25
1.3.5 Adam Smith.	28

Section 02 : Conception de l'espace distance (coûts de transports).....	29
--	----

2.1 Von Thünen	29
2.2 Alfred Weber.....	34
2.3 CHRISTALLER ET LOSH.....	36
2.4 Travaux divers.....	39

Section 03 : Travaux novateurs, dépassement de la distance et premières modélisations de l'agglomération.....	40
--	----

3.1 Alfred Marshall	40
3.2 Walter Isard.....	41
3.3 Paul krugman.....	43
3.4 Les déterminants économiques de la ville et naissance de l'économie urbaine.	45
3.5 Richard Florida	46
3.6 Les travaux de François Perroux, Myrdal et Hirshman.....	49
3.7 Le tournant territorial	52
Synthèse des travaux dans un tableau récapitulatif	54
Conclusion du chapitre	57

Chapitre II : genèse et référents historiques des processus urbains

Introduction	59
---------------------------	----

Section 01 : De l'agriculture à la proto-industrialisation	61
---	----

1.1 L'avènement de l'agriculture.....	62
---------------------------------------	----

1.2 Les causes liées à l'invention de l'agriculture	63
1.3 De L'agriculture aux premiers groupements urbains.....	64
1.4 Premiers signes d'urbanisation à l'ère pré-antique.....	66
Section 02 : l'évolution urbaine de l'ère antique aux premiers tâtonnements industriels ...	68
2.1 Les villes à l'ère antique.....	68
2.1.1 Les caractéristiques des villes antiques	69
2.2 La ville au Moyen-âge.....	72
2.2.1 Le contexte Algérien pendant le moyen-âge	74
2.3 La ville pendant la période pré-industrielle	77
2.4 La révolution agricole en grande bretagne	80
Section 03 : La dynamique des villes au gré de la révolution industrielle et l'explosion urbaine des pays en développement	82
3.1 Ville et révolution industrielle	82
3.2 L'urbanisation du tiers-monde	86
3.2.1 Ville et développement	87
3.2.2 Colonisation et urbanisation.....	88
3.3 La poussée urbaine des pays nouvellement décolonisés	89
3.3.1 Les causes de la poussé urbaine des pays en développement	89
3.3.2 Les conséquences de la poussée urbaine des PVD	92
3.4 Bilan	97
Conclusion du chapitre	100

Chapitre III : Urbanisation, fondements sociologiques et géographie du massif montagneux du Djurdjura

Introduction	103
Section 01 : Analyse et décomposition du fait urbain	105
1.1 Définitions de la ville	104
1.2 Critères et déterminants empiriques d'urbanisation	107
Section 02 : Société kabyle et formes d'agglomérations	111
2.1 Composition de la société kabyle (la cité en Kabylie)	112
2.2 Organisation sociétale et politique de Kabylie.....	118
2.2.1 La perspective historico-institutionnelle	119
2.2.2 La perspective socialo-structurelle	121
2.3 Le paradoxe de la « cité » Kabyle	123
Section 03 : Analyse du fait montagnard	128

3.1 Essai de définition de l'entité « montagne »	129
3.1.1 Définition selon la conception algérienne	129
3.1.2 La montagne et le reste du monde	132
3.2 Le fait montagnard	133
3.3 Le fait montagnard en Afrique du Nord	135
3.4 La relation ville montagne	140
3.4.1 Délimitation de la relation ville-montagne	141
3.4.2 La spécificité des villes de montagne.....	146
Conclusion	148

Chapitre IV : Point sur la méthodologie et préparation de l'enquête

Introduction du chapitre	150
Section 01-Présentation des éléments de l'enquête	151
1.1 La méthode du choix de l'échantillon	154
Section 02 : Positionnement épistémologique de la recherche	155
2.1 Approche méthodologique de l'étude	159
Section 03 : Techniques et stratégies d'analyse des données de l'enquête	161
3.1 La nature des données escomptées	162
3.2 La triangulation comme technique de validation des données	163
Section 04 : Comment appréhender notre recherche ?	165
4.1 L'observation	167
4.2 L'entretien	169
4.2.1 Enquête par entretiens non-directifs	174
4.2.2 Enquête par entretiens semi-directifs	176
4.3 Le guide d'entretien	177
4.4 L'approche monographique	178
4.5 L'étude de cas	179
4.6 Les déterminants aux choix du terrain d'étude	182
Conclusion du chapitre	185

Chapitre V: Ville du massif du Djurdjura : formation, spécialisation et transition

Introduction	187
Section 01 : Du rural à l'urbain (genèse historique)	189
1.1 Urbanisation du chef-lieu de Wilaya de Tizi-Ouzou	189
1.2 Prémices d'urbanisation au massif du Djurdjura	192
1.3 Analyse économique du fait urbain au massif montagneux du Djurdjura	195

1.4 Urbanisation algérienne et planification	197
1.5 Conséquence du système économique sur la formation des villes	199
Section 02 : Analyse contemporaine du fait urbain au massif montagneux du Djurdjura (analyse de l'enquête exploratoire)	202
2.1 La perception de l'entité urbaine en montagne	203
2.2 Le mode de vie « urbain » en montagne du Djurdjura	205
Section 03 : Analyse approfondie du fait urbain en montagne (interprétation des résultats de la première phase de l'enquête croisée à l'analyse des documents officiels de gestion de l'espace)	207
3.1 La stratégie gouvernementale en termes d'occupation de l'espace urbain en montagne	207
3.1.1 Concernant le Schéma national d'aménagement du territoire (SNAT)	207
3.1.2 Le plan d'aménagement du territoire de Wilaya de Tizi-Ouzou « PATW ».....	209
3.2 Les plans directeurs d'aménagement urbain «PDAU »	215
3.2.1 PDAU et villes de montagne	216
3.2.2 Les PDAU (s) et l'arrière pays	217
3.2.3 Les PDAU (s) et la gestion de la relation ville-village en montagne	218
3.2.4 Fonction commerciale, Marchés hebdomadaires et planification urbaine	218
3.2.5 villes de montagne et mobilité urbaine	220
Section 04 : Les caractéristiques des villes de montagne du Djurdjura	222
4.1 Villes de montagne comme choix de localisation	223
4.2 La vie urbaine en montagne	225
4.3 Villes de montagne et économie territoriale	228
Section 05 : essai de modélisation théorique.....	229
Conclusion du chapitre	232
Conclusion générale	235-242
Bibliographie	244-256
Annexes.....	258-263
Liste des Tableaux et illustrations.....	265-266
Table des matières.....	268-271
Résumés.....	272

Résumé

Cette présente recherche prend place dans le questionnement suivant la formation des territoires urbains en zones de montagne du Djurdjura. Nous avons remarqué une certaine transition des territoires ruraux vers une forme d'urbanisation propre à ces territoires dans le sens où les mutations socio-économiques influent directement sur la recomposition des espaces du massif du Djurdjura, outrepassant les limites géographiques, économiques et sociologiques dont on traitera en profondeur. Ce phénomène de transition territoriale dépend intimement du comportement des acteurs locaux et des programmes d'investissement lancés par l'État Algérien en matière de cohésion territoriale et d'équilibre spatial. Nous verrons en quoi la nuance entre les deux sphères contribue à la formation des espaces urbains de montagne et vers quelle logique tend la pérennité de ces derniers. À travers cette recherche, nous essayerons de déduire le processus de recomposition des espaces en transition, et de définir le rôle que joue le substrat physique de la montagne dans ce cas précis en se référant au déterminisme méthodologique des disciplines spatiales ou au contraire à l'interdisciplinarité préconisée par l'économie territoriale.

Mots-clés : Villes de montagne-localisation-rural-arrière-pays-transition.

Abstract

This research takes place in the questioning following the formation of urban territories in mountain areas of the Djurdjura. We have noticed a certain transition of rural territories towards a form of urbanisation specific to these territories in the sense that socio-economic mutations directly influence the recomposition of the spaces of the Djurdjura massif, going beyond the geographical, economic and sociological limits which we will deal with in depth. This phenomenon of territorial transition depends intimately on the behaviour of local actors and the investment programmes launched by the Algerian state in terms of territorial cohesion and spatial balance. We will see how the nuance between the two spheres contributes to the formation of mountain urban spaces and towards what logic the sustainability of the latter tends. Through this research, we will try to deduce the process of recomposition of spaces in transition, and to define the role that the physical substratum of the mountain plays in this precise case by referring to the methodological determinism of the spatial disciplines or on the contrary to the interdisciplinarity recommended by the territorial economy.

Keywords: Mountain towns-localization-rural-hinterland-transition.